LE ROMAN RELIGIEUX EN ANGLETERRE

1. *The Heir of Redclyffe*, 4 vol. in-8°, London 1854; — *Heartsease or the Brother's wife*, 2 vol. in-12; London 1855, John Parker. — *The Warden*, by Anthony Trollope, 1 vol. in-8°; London 1855, Longman.

Ce qui a caractérisé de tout temps la civilisation anglaise, c'est d'avoir su agir prudemment avec l'esprit du passé, d'avoir su ne pas l'effaroucher, ruser avec lui au besoin, et lui arracher une conquête bien réelle au prix de quelque satisfaction insignifiante ou même puérile : par exemple, une liberté en échange de la conservation d'un vain cérémonial, ou la sanction d'une charte en échange de la conservation de priviléges que cette charte allait réduire à l'impuissance. C'est ainsi que l'aristocratie a procédé vis-à-vis de la royauté, maintenant au roi son prestige antique, son antique garde-robe, sa couronne féodale, et faisant passer entre ses mains à elle le pouvoir réel et l'exercice du pouvoir. C'est ainsi que la chambre des communes a procédé vis-à-vis de la chambre des lords, qui était au dernier siècle encore une si grande institution, qui dominait les autres corps de l'état de toute la puissance de ses priviléges immuables, de ses droits sans contrôle et de sa sécurité aristocratique. La noble chambre est restée debout, mais elle a dû abandonner aux communes l'initiative politique et la meilleure part du pouvoir législatif. C'est ainsi encore que l'esprit protestant a jeté en Angleterre des fondemens indéracinables en acceptant une église à demi réformée, tran-

sition purement politique entre l'ancienne église romaine et les opinions des réformateurs. Grâce à cette tactique prudente, l'esprit nouveau s'est emparé de tout, des institutions, de l'église, des relations sociales, des âmes et des cœurs, — bien plus, des simples méthodes matérielles de travail, si bien que la société anglaise, en dépit de ses préjugés et de ses coutumes, est la plus moderne des sociétés contemporaines. On pourrait dire qu'elle est la société moderne elle-même, sous des formes du moyen âge. Elle est plus moderne que notre société française, où il ne subsiste plus rien des antiques formes, balayées par le vent de l'orage, mais où persistent au fond des âmes je ne sais quels sentimens d'ancien régime que toutes les révolutions n'ont pu déraciner. Elle est plus moderne que l'Allemagne avec tous ses hardis penseurs et toutes ses savantes universités, mais qui n'est moderne que d'intelligence et de désir. Chez nous, on a voulu changer à la fois le fond et la forme des choses; en Angleterre, la méthode contraire a prévalu : la substance des choses, leur âme a été changée, leurs formes ont été conservées.

Ce caractère moderne perce dans les plus petites choses. Notre agriculture, par exemple, est encore pleine de routines et de vieilles habitudes chéries et conservées avec amour; l'agriculture anglaise est singulièrement nouvelle et n'est devenue si florissante que par la répudiation complète des vieilles méthodes de culture et des vieux instrumens agricoles. La peinture anglaise, comme chacun peut s'en convaincre par ses propres yeux, n'est point de l'art certainement dans le vrai sens du mot et ne satisfait pas à ses conditions les plus élémentaires, mais elle témoigne d'un laborieux effort pour exprimer des sentimens nouveaux. Tout est nouveau dans cette singulière peinture, procédés, sujets, personnages, situations. La même différence se fait remarquer jusque dans le costume et la manière de le porter. Ce costume moderne, qui a reçu l'empreinte des deux événemens qui ont fait la société actuelle, ce costume bourgeois et protestant, les Anglais le portent avec plus d'aisance peut-être que nous, et il semble mieux fait jusqu'à un certain point pour eux. Ils le portent sans recherche, sans essayer de lui donner ce qu'il ne peut pas avoir. Nous essayons de donner à nos vêtemens coupés géométriquement en carrés ou en triangles, à nos étoffes vulgaires de drap et de coton, la tournure, la souplesse, les plis gracieux, la coquetterie des anciens vêtemens de soie et de velours. Les Anglais les portent sans prétentions; ils leur laissent toute leur uniformité et leur simplicité.

Cet esprit moderne a maintenant consommé toutes ses usurpations; il ne lui reste plus rien à conquérir. Cela étant, n'est-il pas dans la logique des choses qu'il ne se contente plus des anciennes

formes, qu'il avait respectées jusque-là, et qu'il veuille en créer de nouvelles qui soient en harmonie avec lui? C'est la seule tâche qui lui reste à accomplir, et ce n'est pas, en y regardant de près, la moins difficile : elle est pleine de périls et grosse de catastrophes. Laissera-t-on au temps le soin de détruire ces formes? Mais elles paraissent déjà à un grand nombre d'Anglais comme autant de costumes de mascarade et de travestissemens. Il serait donc oiseux d'espérer qu'ils consentiront patiemment à rester affublés de toute une défroque gothique qui leur semble ridicule, que leurs écrivains se sont mis à railler depuis une trentaine d'années, et qui, conservée trop longtemps, finira par leur paraître odieuse. Se bornera-t-on à suivre, pour changer la forme des choses, la tactique employée pour en changer la substance? Mais cela serait aussi absurde que de porter un vêtement de couleurs différentes ou de ne vêtir qu'une partie du corps, tandis que l'autre resterait nue. Fera-t-on table rase de toutes les formes existantes? Mais alors se dresse ce fantôme de l'anarchie, si redouté du peuple anglais. Bon nombre de préjugés, de vieilles formules et de vieux abus se maintiennent encore, grâce à cette crainte si légitime et si respectable. Ce changement des simples formes politiques ou religieuses, qui rencontre tant d'obstacles dans un pays où l'esprit nouveau a tout envahi, indique assez les limites que les conditions terrestres imposent à l'esprit humain. Ce qui est pour lui le plus difficile à accomplir, c'est le secondaire et le relatif; ce n'est pas le principal et l'absolu. Il peut découvrir le système du monde et compter les étoiles; mais s'agit-il d'appliquer un remède convenable à une indisposition passagère ou à une maladie accidentelle, il s'égare. Il peut transformer les cœurs et les âmes, changer les opinions reçues sur Dieu et le culte qui lui est dû, sur l'homme et ses devoirs. Vienne cependant une question mesquine de costume, d'étiquette, de cérémonial et de liturgie : alors il chancelle, trébuche, ou même quelquefois tombe pour ne plus se relever.

De grands changemens se préparent en Angleterre : espérons que ces changemens seront, comme par le passé, de simples métamorphoses; mais un mot terrible a été prononcé depuis bientôt trente ans contre les vieilles formes et les vieux préjugés sociaux par tous les écrivains anglais; c'est celui de mensonge, et ce mot, lorsqu'il ne porte point à faux, agit comme un talisman magique et porte le coup de mort aux institutions contre lesquelles il est prononcé. L'Angleterre est entrée dans une sorte de XVIIIe siècle, dans une ère d'anarchie et de négation; seulement il est curieux d'observer comment ce XVIIIe siècle anglais diffère de notre XVIIIe siècle français. Tandis que chez nous on s'attaquait plutôt aux institutions qu'aux hommes et aux doctrines qu'aux institutions, en An-

gleterre on s'attaque plutôt aux hommes qu'aux institutions et aux institutions qu'aux doctrines. Ainsi les écrivains les plus révolutionnaires pouvaient attaquer la royauté sans nourrir aucun sentiment hostile à Louis XV, et vivre en bonne intelligence avec les prêtres tout en sapant les doctrines chrétiennes et en disséquant les livres saints. Le contraire a lieu généralement en Angleterre; là on attaque beaucoup plus volontiers les ministres que le gouvernement, les classes gouvernantes que les principes traditionnels en vertu desquels elles gouvernent, et le clergé que l'église. Ce qu'on reproche à l'aristocratie, ce n'est pas comme chez nous d'être une aristocratie, c'est de ne pas être assez une aristocratie; ce n'est pas de gouverner, c'est de mal gouverner. Ce qu'on reproche au clergé, ce n'est pas d'être un ordre sacerdotal, c'est d'oublier ce que doit être un ordre sacerdotal; c'est de prétendre être chrétien sans l'être. Ce qu'on reproche à toutes les classes, sectes, églises et institutions, ce n'est pas d'exister en vertu de tels ou tels principes, mais de ne pas croire à ces principes. L'absence de sincérité chez les hommes, tel est le grand argument, cher de tout temps aux révolutionnaires de race anglo-saxonne, et dont se servent les modernes écrivains. L'hypocrisie règne et gouverne partout, disent-ils; ces principes dont vous vous vantez, vous n'y croyez plus naïvement et fortement, vous y croyez par intérêt, par routine, par ruse. Vous essayez de ruser avec l'esprit saint, comme le fit Simon le magicien. Vous ne croyez plus à vos doctrines, et cependant vous êtes tout prêts à traiter d'anarchistes ou d'hérétiques ceux qui n'adoptent pas ces doctrines. Que vos principes soient vrais ou faux, bons ou mauvais, vous n'y croyez pas, et dès lors ils sont frappés de stérilité. Les devoirs qu'ils vous imposent, vous ne les pratiquez pas. Votre bouche est pleine de bonnes paroles, mais votre cœur est vide de bonne volonté. Guerre donc à l'hypocrisie et au mensonge! Tel est le cri des écrivains modernes, qui, très habiles à découvrir ces deux vices sous toutes les formes, les poursuivent chez l'aristocrate endurci, faux philanthrope, faux libéral, grand prôneur de doctrines à demi chartistes; chez l'évêque anglican, personnage fastueux, mondain, chrétien des lèvres seulement; chez le ministre dissident, bigot fanatique, à l'esprit étroit, aux ongles crochus, bassement intéressé.

La discussion s'est donc portée sur la conduite des corps constitués plutôt que sur les doctrines. Cependant il ne faudrait pas croire que la controverse purement philosophique n'ait joué aucun rôle dans ce mouvement. Cette discussion s'est en grande partie concentrée sur l'église anglicane, institution extrêmement populaire, mais illogique et étroite, et qui par cela même pèse comme une tyrannie à bien des intelligences. L'église anglicane n'est pas en elle-même plus mau-

vaise que telle ou telle autre secte protestante, elle est même plus compréhensive, elle admet un plus grand nombre d'élémens religieux ou humains, elle satisfait plus largement que beaucoup d'autres sectes aux différens instincts de l'âme humaine. Seulement son union intime avec l'état, qui lui prête une grande force politique et terrestre, lui enlève en même temps toute indépendance spirituelle et toute liberté morale d'action. Cette fausse position de l'église anglicane ne s'est révélée que de nos jours, où elle a frappé tous les yeux. Les âmes qui avaient adopté jusqu'alors l'église établie comme un préservatif contre les dangers extrêmes de la liberté religieuse, — par haine des interprétations arbitraires des sectaires, des périls d'une foi sans conseils ou appuis extérieurs, des bizarres visions auxquelles peut aboutir une foi individuelle sans contrôle, — ont fini par s'apercevoir que cette église anglicane ne donnait pas satisfaction à leurs pensées et ne les rassurait que fort incomplétement contre leurs craintes, qu'il y avait à côté d'elle une église infiniment plus logique, plus compréhensive, plus universelle en un mot, l'église romaine. D'un autre côté, les personnes qui dans le protestantisme voient surtout le triomphe de la liberté religieuse et de la foi individuelle ont fini par apercevoir que l'église anglicane était moins une église qu'une institution politique, et ils se sont retournés vers les dissidens. C'est cette disposition des esprits qui a donné tant d'animation aux controverses religieuses des vingt dernières années, et tant d'audace à la propagande catholique; mais cet état moral et ces controverses sont purement négatifs et ne peuvent qu'affaiblir l'église anglicane sans grand profit pour le catholicisme. Le catholicisme ne pourra enlever à l'église établie que quelques-uns de ses sectateurs les plus cultivés et les plus opulens, un Henri Newman, un lord Spencer; il ne convertira pas un paysan des comtés ou un batelier de la Tamise. La grande erreur de la propagande catholique a été de croire que la chute de l'église anglicane pourrait jamais entraîner la chute du protestantisme, et de ne pas voir que le peuple anglais était plus protestant que son église, église dont sans doute il n'a pas fait une étude philosophique bien approfondie, mais qui a le grand mérite d'exprimer à ses yeux un préjugé si l'on veut, un préjugé invétéré, la négation de l'église romaine.

L'église anglicane conserve ainsi son influence sur le peuple, et si quelques idées hostiles ont été répandues dans les rangs populaires pendant les dernières années, ce sont de misérables idées qui n'auront jamais un grand avenir, des déclamations à la *française* contre les prêtres et leurs richesses, éditées par quelque journal chartiste hebdomadaire, œuvre de quelque méprisable écrivain « journaliste de la canaille, » me disait un jour un des écrivains les plus anti-an-

glicans du royaume-uni. Ce sont de sottes doctrines sur la Bible, le déluge ou la création, renouvelées du baron d'Holbach, élucubrations de quelques croyans à la phrénologie ou au magnétisme. Dans les hauteurs de la société anglaise au contraire, dans les trois classes les plus influentes de toute nation,—l'aristocratie, les classes moyennes, les écrivains, — l'hostilité contre l'église anglicane a pris une tournure réellement sérieuse et dangereuse. Dans l'aristocratie, c'est le mouvement catholique qui a prévalu. Tout ce monde oisif et opulent, tourmenté, comme les autres classes de la société, de l'esprit du siècle, s'est maintes fois tourné vers le catholicisme pour lui demander des consolations : c'est alors qu'ont eu lieu ces apostasies ou ces conversions, chacun les nommera comme il lui plaira, qui ont fait tant de bruit dans ces dernières années. Il est remarquable que, tandis que plusieurs membres de l'aristocratie se tournaient vers le catholicisme, il n'y en ait eu presque aucun qui soit devenu dissident ou rationaliste pur. Ce fait n'a rien d'étonnant toutefois; les classes traditionnelles ont une tendance prononcée à se tourner vers les choses traditionnelles. Même au milieu de leurs aspirations vers l'avenir, c'est vers le passé qu'elles se tournent, et elles aiment volontiers à prendre pour les lueurs de l'aurore les reflets du soleil couchant. Dans les classes moyennes et parmi les écrivains, les choses se sont passées tout autrement, et le catholicisme a fait peu d'adeptes. En revanche, le socinianisme et le rationalisme, ou plutôt une certaine fusion de l'un et de l'autre, ont fait un progrès rapide. C'est là l'élément intellectuel le plus original de l'Angleterre contemporaine. Une espèce de christianisme philosophique dépassant l'unitarisme lui-même, et persistant encore obstinément à se donner le nom de religion, est né de l'alliance du vieux sentiment protestant de l'Angleterre,—sentiment opiniâtre et persistant au fond du cœur, même lorsque l'esprit est imbu des doctrines les plus contraires, — et de la moderne philosophie allemande.

Il y aurait un chapitre très curieux à écrire sur cette lutte du sentiment protestant de l'Angleterre et des idées critiques de l'exégèse allemande. La lutte a commencé dès longtemps et a trouvé une manière de héros dans le fameux Coleridge. Lui aussi fut sur le point d'être subjugué par les idées allemandes, mais il se débattit violemment et finit par triompher; le lecteur assidu de Kant et de Goethe finit par redevenir un protestant orthodoxe et par mourir selon la formule de l'église anglicane. De telles luttes n'ont pas agité l'esprit du grand initiateur Thomas Carlyle, l'homme qui a le mieux expliqué à l'Angleterre la littérature allemande. Les doctrines anglicanes et l'orthodoxie protestante sont choses dès longtemps mortes pour lui. C'est lui qui, jusqu'à un certain point, a commencé tout le mou-

vement religieux et philosophique qui se continue sous nos yeux, et cependant, malgré ses tendances germaniques, il est remarquable qu'à mesure qu'il avançait en âge, l'élément mystique et idéaliste prédominant dans sa jeunesse faiblissait, et le sentiment pratique, humain, purement anglais, s'accusait davantage. Le vieux levain puritain s'est réveillé chez Carlyle, quoiqu'il n'appartienne de fait à aucune église protestante; il a mis en fuite dans son esprit bien des rêves mystiques, bien des enthousiasmes de jeunesse. C'est surtout à partir de la publication des lettres de Cromwell que ce changement s'est opéré. La même lutte, lutte du reste tout instinctive, se fait remarquer chez les écrivains philosophiques de l'Angleterre ou de l'Amérique qui ont abandonné les doctrines orthodoxes et embrassé les doctrines allemandes. Ils nient toutes les croyances chrétiennes, et ils persistent néanmoins à se dire chrétiens et protestans : telle est notamment la manie de l'éloquent Théodore Parker, qui a abandonné même l'église unitaire, et qui cependant s'obstine à donner à sa philosophie le nom de religion. Presque tous reculent devant le nom de rationalistes et rendent ainsi involontairement hommage au sentiment protestant qu'ils ont respiré dès l'enfance, et qui est si profondément enraciné chez la race anglo-saxonne.

Mais qu'il y ait lutte ou non, l'*infidélité*, comme on dit en Angleterre, a fait des progrès rapides. Ce mélange de socinianisme et de philosophie allemande, que nous baptiserons, faute d'un autre mot, du nom de *rationalisme chrétien*, a formé un parti, il est devenu une puissance. Son influence sur la partie cultivée des classes moyennes est considérable. Chaque jour cette doctrine modifie leurs idées, leur manière de penser, leurs préjugés, et répand les germes d'un grand changement non-seulement religieux, mais politique. Nous appelons sur ce point l'attention des observateurs et des philosophes. Voici tout un ensemble de doctrines souvent en contradiction, mais toutes reliées les unes aux autres par une grande *unité d'intention*, doctrines qui s'adressent surtout à l'élément moderne de la société, aux classes moyennes; doctrines qui, par ce procédé éclectique et pratique particulier à l'esprit anglais, se composent des élémens religieux, moraux et politiques les plus modernes, le protestantisme, le socinianisme, le rationalisme allemand, plus une très forte dose de républicanisme politique à l'américaine. Quels résultats peuvent-elles amener dans le monde des faits? Il en est deux que nous pouvons signaler : c'est que les changemens provoqués par ces doctrines, et que je crois plus prochains qu'on ne le suppose, se feront sous une forme toute contraire à celle qu'ils ont revêtue chez nous. Le voltairianisme et l'incrédulité morale, la pure négation religieuse, n'y joueront aucun rôle important; l'élément révolu-

tionnaire français leur sera complétement étranger, et c'est dans l'antique patrie allemande, dans la terre germanique, d'où les idées nouvelles sont sorties, que les Anglo-Saxons iront chercher pour la deuxième fois les élémens de rénovation. Le second résultat, très remarquable aussi, est déjà obtenu en grande partie. La philosophie allemande, impuissante et réduite à régner dans le seul empire des rêves tant qu'elle reste dans son pays natal, transportée en Angleterre, y devient pratique comme l'esprit du pays même, entre dans le domaine des faits, et commence à exercer une influence notable dans le monde réel. Quel rôle lui est réservé dans l'avenir? Nul ne peut le dire; mais on peut, sans crainte de s'avancer, dire dès à présent qu'il sera considérable.

Cette armée semi-germanisante, qui égale presque l'audace du docteur Strauss, est nombreuse, et compte dans la presse anglaise des organes importans. Le plus remarquable peut-être de ces audacieux théologiens est M. William Newman, le propre frère du célèbre oratorien Henri Newman, l'auteur de deux ouvrages qui ont fait grand bruit en Angleterre. L'un est une autobiographie philosophique intitulée : *Phases de la foi, épisodes de l'histoire de mes croyances*, et le titre du second en dit assez les tendances et le but : *l'Ame, ses aspirations et ses chagrins*. Après lui, on peut citer M. Froude, sorti, comme M. Newman, de l'université d'Oxford, et frère comme lui d'un anglican célèbre converti à l'église romaine. L'organe principal de ce parti, ou pour mieux dire de ces tendances, est le *Westminster Review*, le recueil le plus original de l'Angleterre contemporaine par la singularité et même la nouveauté des doctrines qui y sont exposées. Derrière le *Westminster Review* marchent deux autres recueils fort curieux aussi, mais plus spécialemement consacrés à la controverse religieuse, — le *Prospective Review* et l'*Eclectic Review*. Ces *infidèles* sont appuyés par les incrédules complets, les philosophes de la nature, les nombreux partisans de la philosophie positive de M. Auguste Comte, — M. Martineau et sa sœur, plus célèbre que lui, puis l'ami de l'un et de l'autre le matérialiste M. Atkinson, et les rédacteurs du *Leader*, journal radical en politique et singulièrement infidèle en religion. On voit que l'armée est nombreuse, et il s'en faut que nous ayons épuisé l'énumération. Il y a bien d'autres influences que nous pourrions citer, l'influence sourde et latente de Shelley sur tous les esprits capables de sentiment, l'influence toujours agissante de Carlyle sur tous les esprits capables de pensée, et les sonores échos des doctrines allemandes renvoyés par l'Amérique et les transcendentalistes du Massachusetts.

Le mal est allé plus loin toutefois, et il a attaqué l'église anglicane elle-même. Le poison du rationalisme commence à couler

dans les écrits de ses défenseurs. Ceux qui ne veulent pas sortir de l'église pour se jeter dans l'incrédulité ou le papisme, ceux qui, tout en restant bons protestans, ont l'intelligence trop ouverte pour ne pas reconnaître qu'il y a dans l'air une foule d'aspirations, de sentimens et de désirs que l'orthodoxie et les trente-neuf articles ne peuvent ni satisfaire ni apaiser, sont obligés de faire les plus singuliers compromis avec l'esprit du siècle, et s'épuisent en efforts pour concilier les tendances nouvelles avec la doctrine qui leur est chère. Le plus remarquable de ces anglicans libéraux a été dans ces dernières années l'excellent M. Charles Kingsley, recteur d'Eversley et auteur de divers écrits intéressans dont nous avons parlé ici même (1). Dans un livre intitulé *Yeast* (*choses en fermentation*), il a décrit cette situation morale de l'Angleterre sortant peu à peu de ses croyances traditionnelles, oubliant ses institutions nationales, et flottant du papisme à l'incrédulité rationaliste. Dans la préface de ce livre incomplet et confus, mais où se laisse mieux apercevoir que dans les autres la pensée de l'auteur sur son temps, M. Kingsley revendique hautement la qualification d'anglican. *Mentiris impudentissime,* dit-il d'avance aux lecteurs et aux critiques qui l'accuseraient de ne point croire aux doctrines de l'église dont il est membre. Du fond de sa paroisse, il multiplie les polémiques. Il se bat vaillamment contre tous les ennemis du christianisme ou contre ses tièdes amis, contre Shelley, contre Emerson, contre l'école d'Alexandrie, contre les ariens et les sceptiques, en un mot contre tous les *vieux ennemis sous des formes nouvelles,* ainsi qu'il les appelle lui-même. Et cependant, ô contradiction! cet ardent polémiste chrétien est imbu de l'esprit et des idées de Carlyle; c'est du style de Carlyle qu'il se sert pour combattre Emerson, les alexandrins et *tutti quanti,* c'est au moyen des idées de Carlyle qu'il fait l'apologie du protestantisme anglican; il s'intitule lui-même socialiste chrétien. Il est anglican, et il sort à chaque instant de l'orthodoxie!

Telle est la situation de l'église anglicane : c'est l'institution la plus menacée de toutes les institutions de la vieille Angleterre. Les défauts et les faiblesses de l'aristocratie traditionnelle, qui subit en ce moment la loi imposée à toutes les choses humaines, qui vieillit et périclite, et ne présente plus le même ensemble imposant de grandes intelligences et de grands caractères qu'autrefois, ces défauts commencent aujourd'hui à frapper tous les yeux. L'aristocratie néanmoins n'a pas encore été attaquée en principe; on lui a reproché ses fautes politiques, son exclusivisme de caste; on s'est élevé avec

(1) Voyez, sur les romans de M. Kingsley, les livraisons du 1er mai 1851 et du 16 février 1852.

beaucoup d'amertume contre tel ou tel homme, on n'a pas encore attaqué l'aristocratie comme institution. Au contraire, l'église a été attaquée en fait et en principe, attaquée dans ses hommes et dans ses doctrines. Cependant, ainsi que nous l'avons dit, malgré toutes les controverses théologiques et les idées nouvelles répandues depuis quelques années, ce qu'on a combattu en elle, ce sont beaucoup moins les croyances religieuses qu'elle enseigne que les abus politiques consacrés par le temps. Rapacité, népotisme, amour trop peu chrétien pour les biens de ce monde, hypocrites et tyranniques formalités religieuses (la trop stricte observation du dimanche par exemple), tous ces scandales ont été surtout dénoncés, et ont, comme on peut le croire, beaucoup plus agité le public que les controverses sur la trinité ou la régénération par le baptême. Les romanciers les ont ridiculisés, les journaux les ont enregistrés, le parlement s'en est occupé. Ce sont ces scandales dont l'auteur d'un roman intitulé *the Warden*, M. Anthony Trollope, nous retrace l'histoire. Le sujet de ce roman est un épisode vivement et dramatiquement reproduit de l'histoire contemporaine. Les personnages sont tous du jour et de l'heure présente; l'évêque, l'archidiacre, le révérend M. Harding, les légistes, le radical de province John Bold, sont des types actuels, des types de l'année 1855 ou 1854. La situation contre laquelle ils se débattent est la situation précise de l'année où nous sommes. L'opinion publique y a ce degré de susceptibilité qu'elle n'avait pas les années précédentes; les journaux y crient un peu plus haut qu'autrefois, le radical y a ce degré d'audace que donnent les succès obtenus déjà et la certitude qu'on est soutenu; il y a dix ans, il n'aurait pas osé s'avancer autant. Les membres de l'église et leurs soutiens sont aussi plus timides et ne sont plus capables de braver l'opinion aussi facilement qu'ils le faisaient naguère. Ces personnages, leur tactique, leurs sentimens, tout révèle une de ces situations délicates et périlleuses, qui indiquent que tout à l'entour est éveillé, que des milliers d'yeux sont ouverts, que des milliers d'oreilles écoutent, que toute sécurité s'est évanouie, que l'impunité n'est plus possible. Le caractère de tous ces personnages, membres, partisans ou ennemis de l'église, c'est une grande indécision et une grande perplexité d'esprit. Les premiers n'osent point défendre trop ouvertement leurs priviléges, et les plus hardis réformateurs n'osent point eux-mêmes trop brutalement les attaquer. Un dernier sentiment de vénération et de respect retient la main prête à frapper. « Qui ne se sentirait saisi de crainte? dit l'auteur. Quoique des mousses rongeuses défigurent maintenant le vieil arbre et qu'il ne soit en grande partie que bois mort, de combien de bons fruits ne lui sommes-nous pas redevables! Qui pourrait sans remords abattre les branches sèches du

vieux chêne maintenant inutile, mais encore si beau et si majestueux? Qui pourrait emporter de la forêt ses branches parasites et gourmandes sans se rappeler qu'autrefois elles protégeaient les tendres arbrisseaux auxquels on leur ordonne de céder maintenant la place d'un ton si péremptoire et si dur? »

Dans la ville imaginaire de Barchester vit le révérend Septimus Harding, *warden*, ou directeur d'*Hiram's Hospital*, et par malheur pour lui, pour sa famille, et surtout pour sa charmante fille, vit aussi dans la même ville le jeune radical John Bold. L'hôpital dont le révérend est directeur fut fondé, il y a longtemps de cela, à l'époque des donations pieuses et sous l'empire de l'église romaine, par un ouvrier enrichi, nommé John Hiram, qui eut l'idée très pratique et très anglaise de sauver son âme, non par des vœux à la Vierge ou des pèlerinages aux tombeaux des saints, mais en coopérant au bonheur de ses semblables en général, et de ses anciens compagnons de métier en particulier. En conséquence il laissa par testament à l'église la maison dans laquelle il mourut et certaines terres environnantes, à la condition qu'un hôpital serait bâti sur cette propriété pour le logement de douze vieux cardeurs de laine infirmes ou hors d'état de travailler, et que les revenus seraient consacrés exclusivement à l'entretien de ces pauvres gens, sauf la somme fixée par lui-même pour les honoraires du directeur de l'établissement, lequel devait être (à moins d'obstacles imprévus) le *maître de chœurs* de la cathédrale. C'est en cette qualité que M. Harding était devenu *warden* de l'*Hiram's Hospital;* mais depuis l'année 1434, où mourut John Hiram, bien des changemens étaient survenus, le temps et les passions des hommes avaient fort altéré les clauses du testament. Ainsi, par exemple, il n'y avait plus de cardeurs de laine à Barchester, et en conséquence le doyen, l'évêque, le directeur, répandaient les bienfaits du vieux donateur sur leurs gens ou leurs créatures, bedeaux hors de service, vieux sacristains, fossoyeurs infirmes, etc., qui recevaient strictement la petite rente d'un shilling quatre pence par jour allouée à chacun par le testament, leur disait-on. En réalité, cette somme avait été fixée par M. Harding lui-même, qui s'était montré fort généreux, car naguère, sous les précédentes administrations, les vieillards ne recevaient que six pence. A vrai dire, cette générosité n'avait pas coûté grand'chose à M. Harding; les revenus de la propriété laissée par John Hiram s'étaient accrus de siècle en siècle; les pâturages où paissaient des vaches étaient couverts de bonnes maisons d'un bon rapport, si bien que, outre ses honoraires, l'honorable M. Harding avait pu vivre comfortablement et bien établir sa fille aînée, mariée au docteur Théophile Grantley, le propre fils de l'évêque de Barchester. Les esprits

scrupuleux diront peut-être que l'intention du brave John Hiram n'avait pas été sans doute d'engraisser de génération en génération les familles d'ecclésiastiques appartenant à une église qui n'existait pas de son vivant; mais, quoi! un père a toujours des entrailles, qu'il soit prêtre ou laïque, roi ou manant. L'avenir de nos enfans n'est-il pas notre souci le plus cher? C'était fort innocemment que M. Harding s'était laissé tenter; homme faible, excellent, d'un caractère apathique, bon père de famille, il vivait en paix avec sa conscience. Les vieillards d'*Hiram's Hospital* n'étaient-ils pas aussi bien soignés qu'ils pouvaient espérer de l'être? N'étaient-ils pas bien nourris, bien vêtus? n'avaient-ils pas autant d'argent qu'il leur en fallait pour satisfaire aux besoins d'hommes qui avaient toujours vécu dans la pauvreté? M. Harding lui-même n'avait-il pas augmenté leurs rentes? Le maître des chœurs de la cathédrale de Barchester vaquait donc paisiblement à ses fonctions, éditant avec un grand luxe la vieille musique religieuse, lorsqu'éclata le coup de tonnerre qui vint troubler la sécurité de cette douce et paisible existence.

On chuchotte depuis quelque temps dans la ville que tout ne va pas bien à *Hiram's Hospital*, et que M. Harding met indûment la main sur un argent qui appartient aux pauvres. Ce n'est pas que personne envie la prospérité du révérend, homme doux et bon; cependant voyez la contagion de l'exemple! le parlement s'est occupé de cas semblables, les journaux en ont entretenu leurs lecteurs, et les lecteurs se sont dit à l'oreille qu'il se passait autour d'eux des choses pareilles à celles dont on les entretenait. Ces chuchotemens sont allés si loin, qu'ils ont atteint les oreilles à moitié sourdes pourtant de quelques-uns des vieillards de l'hôpital, qui marmottent, — les ingrats! — qu'on les vole, et que si justice leur était rendue, ils jouiraient chacun d'un revenu annuel de cent livres sterling. Le conseil municipal de Barchester s'est ému et a exprimé le désir de faire une enquête; mais personne n'a pris la chose à cœur autant que John Bold, jeune chirurgien radical, qui veut porter résolument la cognée dans tous les vieux abus, répandre la lumière dans tous les coins ténébreux de la société, et que possède un désir effréné de travailler au bonheur du genre humain. Il est l'ami de M. Harding; peu importe, il se conduira aussi bravement que Brutus, et, dût-il lui en coûter l'amitié de M. Harding et l'amour de sa fille Éléonore, morbleu! la lumière se fera, et justice sera rendue à qui de droit. Le gendre de M. Harding, le docteur Théophile Grantley, fier champion de l'église, toujours prêt à combattre pour ses droits et ses possessions, avait bien raison lorsqu'il refusait d'accepter John Bold pour beau-frère. Ses pressentimens ne l'avaient pas trompé. Il n'y a jamais rien de bon à attendre de ces démagogues.

Cependant, avant de rien entreprendre, Bold ira faire une visite à M. Harding pour lui apprendre la triste nécessité où il se trouve d'agir contre lui et voir s'il n'y a pas moyen d'arranger à l'amiable cette vilaine affaire. Il se rend donc le cœur tremblant, malgré son radicalisme, à l'hôpital d'Hiram, et trouve M. Harding entouré de ses pensionnaires et jouant du violoncelle dans le jardin. « — Ah! bonjour, dit cordialement le sociable directeur; vous avez eu une bonne inspiration de venir ce soir. Nous allons faire un tour ensemble jusqu'à ce qu'Éléonore nous appelle pour le thé. — Merci, monsieur Harding, répondit John; je suis réellement désolé de venir vous troubler à une pareille heure, à propos d'affaires. — D'affaires! dit M. Harding d'un air étonné et ennuyé à la fois. — Oui, je désirerais vous parler au sujet de l'hôpital. — Bien! je serais très heureux..... — C'est à propos des comptes. — Ah! là-dessus, mon cher ami, je ne puis rien vous dire, car je suis ignorant comme un enfant. Tout ce que je sais, c'est qu'on me paie huit cents livres par an. Allez trouver Chadwick, il connaît tous les comptes. » Enfin le directeur finit par comprendre le but de la visite de John Bold, et il ne trouve pas un mot à dire pour sa défense. La parfaite innocence de cet homme qui s'est approprié un revenu qui ne lui appartenait pas, sans penser faire mal, perce dans les dernières paroles qu'il adresse à John Bold, qui lui demande pardon de la nécessité où il est réduit. « — Monsieur Bold, dit-il, si vous agissez justement dans toute cette affaire, si vous ne dites que la vérité et si vous ne vous servez pas de moyens illégitimes pour atteindre votre but, je n'aurai rien à vous pardonner. Je suppose que vous pensez que je n'ai pas droit au revenu que je tire de l'hôpital et que d'autres y ont droit à ma place. Quoi que vous fassiez, jamais je ne vous attribuerai de mauvais motifs parce que vous avez des opinions opposées à mes intérêts. Faites ce que vous regardez comme votre devoir. Je ne vous donnerai aucune assistance, je ne vous créerai non plus aucun obstacle. Toute discussion est inutile entre nous. Voici Éléonore, allons prendre le thé. » C'est avec cette incroyable candeur que M. Harding avait touché depuis son administration huit mille livres sterling auxquelles il n'avait pas droit, et qu'il eût été parfaitement incapable de rembourser.

Ce roman a une singulière physionomie. Il attaque les vices humains tels qu'on peut les observer dans les castes sacerdotales. Or on sait quelle tournure équivoque et désagréable ils prennent dans ces castes et dans tout ce qui les entoure. La convoitise, la rapacité, la sensualité n'y marchent pas comme chez nous le front levé ou sous un masque perfide; tous ces vices se déforment et se rapetissent, louchent, grimacent, et, pardonnez-nous cette expression hardie, s'en-

laidissent de vertu. Ils n'osent pas être ce qu'ils sont en réalité; ils ont des timidités puériles, ils craignent le jour, ils marchent à pas de loup; ils se transforment et deviennent des vices spéciaux qui n'existent pas dans la nature humaine telle qu'elle est sortie des mains de Dieu. Pour ces formes nouvelles du vice, il a fallu inventer un nom particulier, la *cafardise*. La cafardise, comme la *cuistrerie*, n'est pas, à vrai dire, un vice; c'est une *olla podrida* nauséabonde de vices et de vertus, une habitude d'esprit, résultat des habitudes de la vie et de la profession. La cafardise n'est pas l'hypocrisie, et c'est à tort qu'on les confond. Je crois sincèrement qu'il existe peu d'hypocrites parmi les prêtres, et que Tartufe serait absolument faux, si, au lieu d'être une sorte de gentilhomme et un captateur d'héritages, il appartenait en chair et en os à la caste sacerdotale. Non, le vice principal de tous les clergés de toute religion, sans exception aucune, c'est précisément ce vilain et déplaisant avortement du vice; ce sont ces demi-convoitises que le scrupule pieux, naturel à une profession sainte, rend ridicules comme le spectacle de l'impuissance. Le vice clérical par excellence, ce n'est pas ce vice criminel et sinistre qu'a flétri Molière; c'est ce vice puéril et ridicule qu'a si gaiement chanté le grave Boileau dans son *Lutrin*, et qui a toujours excité la verve ironique, non des impies, mais des hommes les plus réellement religieux et pieux. Les violens, les libertins, les incrédules ne sont pas ceux qui ont le plus crié contre ce vice, car ils ne le connaissent guère, pas plus qu'un ignorant ne connaît le pédantisme. Ceux qui le connaissent et qui en ont souffert, ce sont précisément les modérés, les esprits honnêtes et religieux. Vous avez peut-être reçu parfois quelqu'une de leurs confidences. « J'aimerais mieux, je crois, la société du curé Meslier que celle de ces gens-là, » disait un jour, en accentuant fort énergiquement ses paroles, un homme très austère, poussé à bout par toutes sortes de doucereuses platitudes. Et quel supplice en effet pour une tête saine que d'avoir à subir ces patenôtres à double sens, que d'être assommé de pieux projectiles, de prières ou de bénédictions intéressées, que d'avoir à se démêler dans l'écheveau embrouillé de la logique sacerdotale! C'est un tourment que les hommes les plus pieux avoueront avoir éprouvé mille fois, et cependant le vice de la cafardise, si vilain qu'il soit, n'a jamais rien prouvé contre l'institution du clergé d'aucune religion, pas plus que le pédantisme a prouvé quelque chose contre les académies, les corps savans et les lettrés. Au contraire, ce vice prouve l'excellence du ministère religieux, car ce qui le constitue, c'est précisément la honte du vice, la connaissance de ce qu'il a de hideux et de coupable, la crainte de se laisser aller à la tentation. Les pas-

sions humaines forcément contenues s'ouvrent une issue timide et honteuse, comme un tempérament échauffé se purifie en déposant sur l'épiderme des rougeurs et des boutons.

Ce n'est jamais ce vice qui a fait périr aucune église; les dangers des religions sont d'une nature beaucoup plus grave. Les polémistes qui attaquent les abus extérieurs de l'église anglicane feront tomber sous la honte bien des *clergymen* trop rapaces, ils livreront au ridicule quelques évêques trop zélés pour les biens de l'église; mais ils ne peuvent pas toucher à l'institution même du clergé. Je donne au clergé anglican le conseil de se défier plutôt des apostats germanisans, des chrétiens rationalistes. Là est son plus grand danger.

Le roman de M. Trollope roule tout entier sur ces vices cléricaux. Il ne dogmatise pas, et de plus il ne nie pas les vertus qui se trouvent dans le clergé de l'église établie. Si ces vertus n'y apparaissent pas davantage, c'est que la fable du roman ne le veut point. Il a donné à M. Harding un caractère intéressant, coupable plutôt par étourderie que par préméditation; mais en dépit de ces précautions, la cafardise cléricale s'y manifeste sous ses aspects les plus variés, avec son doucereux langage, ses voies tortueuses, sa molle violence, comparable, dans les affaires insignifiantes, à l'inoffensive sangsue que nulle force ne peut détacher de la veine qu'elle a percée, et dans les grandes occasions à la poulpe marine, créature irrésistible armée de membres élastiques, et répandant autour d'elle, lorsqu'elle est menacée, un liquide noirâtre qui la dérobe à son ennemi. Quelle excellente figure est celle du bon évêque de Barchester, aussi honnête qu'on peut l'être, et pour qui il n'existe qu'un seul monde, celui du clergé! Il ne commettra jamais une injustice avec ses recteurs, ses ministres, ses vicaires, et il aura soin de favoriser leurs intérêts autant que possible; mais l'idée qu'en favorisant ces intérêts, il peut blesser ceux des fidèles, l'idée qu'un laïque peut même avoir des intérêts n'est jamais entrée dans son esprit. C'est l'homme qui ne comprend pas qu'un laïque se plaigne, et qui, lorsqu'il est accusé d'une injustice quelquefois involontaire, joint les mains, fait le signe de la croix et s'écrie pieusement : Oh! mon Dieu, les impies! Son fils, le docteur Théophile Grantley, est le type absolument opposé; c'est le pharisien clérical au complet, le Machiavel de sacristie, l'homme qui n'a du sacerdoce que le nom et les vices humains qu'il engendre; le politique violent, dominateur, l'homme injuste sous un masque de vertu, pour qui les hôpitaux sont une institution politique et non pas l'asile des pauvres, qui voit dans l'église des prêtres et non pas des fidèles, qui tonne contre les hérétiques, les dissidens, les théologiens hétérodoxes sans se soucier du plus ou moins de vé-

rité des opinions, et qui ne voit dans les controverses dogmatiques que la conservation de l'église. Il est très beau à contempler dans son attitude d'orgueil et de domination avec sa figure carrée et massive, sa large poitrine d'où s'échappent comme un tonnerre des sons impérieux; — une main dans sa poche, dit l'auteur, comme pour symboliser l'étreinte puissante avec laquelle notre mère l'église retient ses possessions, l'autre main ouverte, étendue, prête pour l'action et la défense de son ordre. Les satellites, les acolytes, tous ceux qui dépendent du clergé à des titres divers, qui vivent de l'église et qui participent des défauts du prêtre ne sont pas oubliés dans le roman; ils y sont représentés par le doyen des pauvres de l'hôpital d'Hiram, un vieux sacristain tory, mendiant *highchurchman*, excellent type de bedeau superstitieux, flatteur de ses maîtres, et qui dans toute attaque à l'église voit une atteinte portée à sa propre dignité. Bunce est respectueux et prudent; admis à la familiarité de son supérieur, jamais il n'a dépassé les limites des convenances, et un seul fait montrera combien il pousse loin le tact de ce qu'il doit ou ne doit pas se permettre. M. Harding appelait souvent Bunce après le dîner et l'invitait familièrement à boire un verre de porto avec lui. Bunce ne refusait jamais et avalait un premier verre de vin par respect et par déférence pour son supérieur; il en avalait un second par sociabilité, pourrait-on dire, et parce qu'il sentait que son patron l'invitant, c'est qu'il éprouvait le besoin d'un certain sans-gêne momentané, d'un certain abandon et relâchement d'esprit, mais il refusait toujours le troisième parce qu'il comprenait que l'abandon poussé trop loin pourrait déplaire à son maître. Quelle connaissance des subtilités du cœur humain et des imperceptibles nuances du sentiment! Il n'y a que les serviteurs des gens d'église pour avoir de ces finesses de moraliste.

Le vieux Bunce domine tous ses confrères de l'hôpital d'Hiram : cependant tout son pouvoir n'a pu empêcher une révolte, et six d'entre eux signent une pétition pour réclamer l'application du testament d'Hiram. La scène où tous ces pauvres diables, sourds, manchots, tremblotans, à moitié idiots, signent leur pétition, est curieuse et triste comme le spectacle de la dégradation humaine inoffensive. Toutes ces volontés affaiblies par l'âge, la dépendance, la misère, tremblotent comme la lumière dans de vieilles lampes graisseuses, rouillées et perforées, d'où le liquide s'échappe, et où la mèche à demi alimentée brûle sans éclairer.

« — Pensez un peu, vieux Billy Gazy, dit Spriggs, qui était beaucoup plus jeune que ses confrères, mais qui, étant tombé dans le feu un jour qu'il

était ivre et s'étant brûlé un œil, une joue et à peu près un bras, n'était pas le plus beau des hommes; pensez un peu, vieux Billy Gazy! cent livres sterling par an à dépenser. » Et Spriggs fit une grimace hideuse qui démontra son infortune dans toute son ampleur.

« Le vieux Billy Gazy n'était pas capable de beaucoup d'enthousiasme, et ces perspectives dorées ne purent le pousser qu'à frotter avec la manche de sa robe ses pauvres yeux chassieux et à marmotter qu'il ne savait pas, qu'il ne savait pas en vérité.

« — Mais vous, vous savez en revanche, Jonathan, continua Spriggs en se tournant vers un autre malheureux qui était assis sur un escabeau près de la table, et regardait la pétition d'un air hagard. Jonathan Crumple était un homme doux et faible qui avait connu des jours meilleurs. Ses enfans avaient mangé son avoir, et il avait vécu dès lors misérable jusqu'au jour assez récent où il avait été reçu dans l'hôpital. Depuis ce jour, il n'avait connu ni chagrin, ni trouble, et cette tentative pour allumer en lui de nouvelles espérances était réellement une cruauté.

« — Cent livres par an sont une bonne chose certainement, voisin Spriggs, dit-il; je les ai possédées presque moi-même autrefois, et cela ne m'a fait aucun bien. » Et il poussa un profond soupir en pensant aux enfans de sa chair qui l'avaient rendu misérable.

« — Vous les aurez encore, Jonathan, dit Handy (le chef de la révolte), et cette fois vous aurez quelqu'un qui vous les gardera solidement et scrupuleusement.

« Crumple soupira de nouveau. Il avait appris l'impuissance de la richesse temporelle, et aurait été bien aise qu'on le laissât tranquillement vivre avec son shilling et six pence par jour sans l'obséder de tentations.

« — Approchez, Skulpit, dit en s'adressant à un autre pensionnaire Handy, qui devenait impatient; vous n'iriez pas, j'imagine, soutenir le vieux Bunce et aider ce prêtre à nous voler tous. Prenez la plume et faites-vous droit à vous-même. Bien, ajouta-t-il en voyant que Skulpit doutait encore; voir un homme qui craint d'avoir sa volonté à lui, c'est la plus pitoyable chose que je connaisse.

« — Qu'on les noie, tous ces prêtres! voilà mon opinion, grogna Moody. Vieux mendians affamés, ils ne se croient jamais le ventre plein que lorsqu'ils ont volé tout, et tout le monde.

« — De quoi avez-vous donc peur? dit le logicien Spriggs; ils ne sont pas si terribles que cela; ils ne peuvent vous mettre à la porte lorsque vous êtes une fois reçu ici, non, pas même le vieux *catgut* (M. Harding) avec toute une armée de *têtes de veau* pour le défendre. — J'ai le regret de dire que c'était l'archidiacre qui était désigné par ce déplaisant sobriquet.

— Mais, dit Skulpit, M. Harding n'est pas un si mauvais homme. Il nous a donné deux pence de plus par jour.

« — Deux pence par jour! s'écria Spriggs avec mépris en ouvrant d'une manière effroyable la rouge caverne de l'œil qu'il avait perdu.

« — Deux pence par jour! murmura Moody avec un juron; au diable ses deux pence!

« — Deux pence par jour! s'écria Handy. Et ainsi donc j'irai chapeau en

main remercier un individu pour deux pence par jour, lorsqu'il me doit cent livres par an! C'est peut-être bon pour vous, mais non pas pour moi. Voyons, Skulpit, voulez-vous mettre votre croix sur ce papier, ou ne le voulez-vous pas?

« Skulpit se tourna avec indécision vers ses deux amis : — Qu'en pensez-vous, Billy Gazy? dit-il.

« Mais Billy Gazy ne pensait rien du tout. Il fit, pour exprimer les angoisses de ses propres doutes, un bruit assez semblable au bêlement d'un vieux mouton, et murmura de nouveau qu'il ne savait pas.

« — Allons donc, vieil infirme! dit Handy en mettant la plume dans la main du pauvre Billy. Ici, à cette place... Vieux fou! vous avez taché tout le papier. Allons, cela suffira. Cette marque vaut tout autant que la meilleure signature. — Et une large tache d'encre fut supposée représenter l'assentiment de Billy Gazy à la pétition.

« — A vous, Jonathan, dit Handy en se tournant vers Crumple.

« — Cent livres par an sont une bonne somme certainement, dit encore Crumple. Qu'en dites-vous, voisin Skulpit? Que faut-il faire?

« — Faites à votre guise, dit Skulpit; je ferai ce que vous ferez.

« La plume fut mise dans la main de Crumple, qui fit un signe indécis, tremblotant et vague.

« — Venez ici, Joë, dit Handy adouci par le succès; ne laissez pas dire que le vieux Bunce tient un homme comme vous sous son pouce, vous, un homme qui a toujours porté sa tête dans l'hôpital aussi haut que Bunce, quoique vous ne soyez jamais allé mendier du vin, cancaner et flatter vos supérieurs comme il le fait.

« Skulpit prit la plume et décrivit de petites arabesques en l'air; mais il hésita encore.

« — Si vous voulez me croire, dit Handy, vous n'écrirez pas votre nom, mais vous ferez une marque comme les autres.

« Le nuage qui assombrissait le front de Skulpit commença à se dissiper.

« — Nous savons tous que vous pouvez écrire votre nom, mais peut-être n'aimeriez-vous pas à passer pour supérieur aux autres. Vous savez?

« — Oui, la marque vaut mieux, dit Skulpit. Une seule signature et des croix pour tous les autres, cela ne ferait pas bien, n'est-ce pas?

« — Certainement, cela ferait le plus mauvais effet du monde. Là, à cette place...

« Et le lettré de l'hôpital fit une large croix à la place qui avait été laissée pour sa signature.

« — Voilà l'affaire, dit Handy en empochant sa pétition d'un air de triomphe; nous sommes tous dans un même bateau maintenant, neuf en tout, et quant au vieux Bunce et à ses suppôts, ils peuvent...

« Mais comme il se trainait vers la porte, une béquille d'un côté et un bâton de l'autre, il se trouva face à face de Bunce lui-même.

« — Eh bien! Handy, et le vieux Bunce, que doit-il faire? dit le doyen à tête grise.

« Handy marmotta quelque chose et voulut s'en aller; mais le large thorax du nouvel arrivant lui ferma le passage.

« — Vous n'avez rien fait de bon ici, Abel Handy, dit-il, il est facile de le voir, et vous ne faites jamais grand' chose de bon, je pense.

« — Je me mêle de mes affaires, monsieur Bunce, murmura l'autre; faites la même chose. Mes actions ne vous regardent pas, et quant à votre espionnage, il ne me fait ni chaud ni froid.

« — Je suppose, Skulpit, continua Bunce sans faire attention à son interlocuteur, que si vous dites la vérité, vous avouerez que vous avez fini par mettre votre nom au bas de leur pétition.

« Skulpit rougit, et son visage prit une expression pleine de confusion et de honte.

« — Qu'est-ce que cela vous fait qu'il ait signé? dit Handy. Je suppose que si nous voulons réclamer notre bien, nous n'avons pas à vous en demander d'abord la permission, monsieur Bunce, et quant à venir vous faufiler ici, dans la chambre de Job, lorsqu'il est occupé et qu'on n'a pas besoin de vous...

« — Je connais Job Skulpit depuis soixante ans, je l'ai connu enfant et homme, dit Bunce en regardant du côté de ce dernier, je l'ai connu depuis le jour de sa naissance. J'ai connu la mère qui l'a engendré alors qu'elle et moi, enfans du même âge, nous allions cueillir des marguerites dans le clos qui est là-bas, et j'ai vécu sous le même toit que lui plus de dix ans. Après tout cela, je puis bien venir dans sa chambre sans en demander la permission et sans avoir besoin de me cacher.

« — Vous le pouvez, monsieur Bunce, dit Skulpit, vous le pouvez à toute heure du jour et de la nuit.

« — Et je suis libre aussi de lui dire mon opinion, continua Bunce en regardant un des interlocuteurs et en s'adressant à l'autre, et je lui dis maintenant qu'il a commis une action folle et injuste, qu'il joue le jeu de gens qui ne se soucient en rien de lui, qu'il soit pauvre ou riche, bien portant ou malade, vivant ou mort. Cent livres par an? Êtes-vous tous assez simples pour croire que ce sont des gens comme vous qui peuvent jouir de cent livres par an, si quelqu'un les donne? — Et il montra du doigt Billy Gazy, Spriggs et Crumple. — Quelqu'un d'entre nous a-t-il jamais fait quelque chose valant la moitié de cet argent? Était-ce pour faire de nous des *gentlemen* qu'on nous a reçus ici, lorsque le monde nous tournait le dos et que nous ne pouvions plus gagner notre pain quotidien? Ne sommes-nous pas aussi riches dans notre genre que lui dans le sien? — Et l'orateur désigna du doigt la partie de l'édifice dans laquelle demeurait le directeur. — N'avez-vous pas obtenu tout ce que vous espériez, et même plus que vous n'espériez? Chacun de vous n'aurait-il pas donné son membre le plus précieux pour être sûr d'obtenir ces bienfaits qui ont fait de vous des ingrats?

« — Nous voulons ce que John Hiram nous a laissé, dit Handy; nous voulons ce qui nous appartient de par la loi; peu importe ce que nous espérions. Ce qui nous appartient de par la loi doit être nôtre, et, par tous les diables! nous l'aurons.

« — La loi! dit Bunce avec tout le mépris dont il était susceptible. La loi! A-t-on jamais vu qu'un pauvre homme profitât de la loi, et n'est-ce pas plutôt le légiste qui profite d'un pauvre homme? M. Finney sera-t-il jamais aussi

bon pour vous que l'a été cet homme, Job? Viendra-t-il vous voir lorsque vous serez malade, ou vous consoler lorsque vous serez misérable? Viendra-t-il?...

« — Non, et même il ne vous donnera pas de vin de Porto pendant les froides soirées d'hiver, n'est-ce pas, vieux farceur? — Et, riant de son bon mot, Handy se retira avec ses collègues, emportant la toute puissante pétition.

« Lait versé ne peut se ramasser; c'est un accident irréparable. M. Bunce dut donc se retirer dans sa chambre, dégoûté du spectacle de la fragilité humaine; Job Skulpit se gratta la tête; Jonathan Crumple fit de nouveau la remarque que cent livres par an étaient chose fort agréable, et Billy Gazy frotta ses yeux et grommela sourdement qu'il ne savait pas. »

Les pauvres diables, en dépit de toutes leurs velléités de révolte, ne sont pas bien redoutables, et dans une visite à l'hôpital d'Hiram le terrible archidiacre, le docteur Théophile Grantley, a bientôt apaisé la rébellion. De son geste triomphant, il écrase tous ces misérables idiots. « Ah! vous vous plaignez! ah! vous trouvez que vous n'avez pas assez! mais peut-être aurez-vous moins; peut-être Mgr l'évêque fera-t-il des changemens; peut-être votre directeur fera-t-il... — Non, non, mes amis, s'écrie M. Harding, dont le cœur se fendait en écoutant les dures paroles de son gendre, non, je ne ferai jamais aucun changement qui puisse vous rendre plus malheureux tant que je vivrai à côté de vous. » Ce cri explique toute la situation d'âme de M. Harding. S'il a pris l'argent des pauvres, c'est le plus innocemment du monde, sans songer un seul instant qu'il faisait mal; mais aujourd'hui sa conscience est éveillée depuis qu'on lui a si rudement ouvert les yeux, et elle n'aura plus de repos. Ces huit mille livres illégitimement acquises et dépensées, ce revenu annuel qui avait fait la joie de son foyer, qui avait payé les dépenses de ses publications musicales et les toilettes de sa fille chérie, pèsent sur sa conscience comme un cauchemar. Chaque jour lui apporte quelque tourment nouveau. L'affaire commence à faire du bruit. John Bold est allé à Londres, il a vu les journalistes influens, les membres radicaux du parlement; l'affaire est maintenant complétement lancée, et voulût-on l'arrêter, on ne le pourrait plus. Le journal *le Jupiter* vient de faire gronder sa foudre, et un de ses éclats de tonnerre a atteint le pauvre M. Harding. Que va-t-on penser de lui en Angleterre? Tous les *clergymen* d'Angleterre vont lire cet article? Oui, il est maintenant éclairé, cet argent ne lui appartient pas : il abandonnera le bénéfice, de tels scandales sont un poids trop lourd pour son honnête conscience; mais s'il l'abandonne, que deviendra sa fille? lui faudra-t-il la voir vivre dans la misère? Lui, il mendierait joyeusement pour se débarrasser de ce fardeau moral qui l'accable, mais elle... Ah! si

John Bold voulait seulement renoncer à poursuivre cette affaire!

Le pauvre *clergyman* ne dort plus, ne mange plus, ne cause plus avec son cher Bunce, ne joue plus de son cher violoncelle. Sa fille se dévoue : elle ira trouver John Bold. C'est en effet une preuve de grand dévouement qu'elle donne à son père, car elle aime le jeune homme et en est aimée. Cette misérable affaire a mis fin à ses amours, et la démarche qu'elle va tenter mettra fin à toutes ses espérances ultérieures; on n'épouse pas l'homme qu'on est allé solliciter, on n'épouse pas l'homme duquel on s'expose à recevoir un refus. Éléonore Harding s'arme de courage et va trouver John Bold. Qui pourrait résister aux prières et aux larmes d'une femme que l'on aime et dont on sait être aimé? John Bold veut sauver le monde, et peut-être le sauverait-il au prix de son propre bonheur; mais le sauver au prix du bonheur de ceux qui nous sont chers, voilà qui est plus difficile. Il cède donc, et se rend chez le docteur Grantley pour lui annoncer qu'il renonce aux poursuites. L'archidiacre le reçoit du haut de sa grandeur. « Vraiment vous renoncez! mais nous ne renonçons pas, nous. Ah! vous jetez le trouble dans une famille paisible et heureuse, vous remuez les montagnes pour faire du mal à un homme inoffensif, vous donnez naissance à mille calomnies; grâce à vous, les journaux attaquent cet homme dans son honneur, vous le traînez à la barre de l'opinion publique, et quand tout cela est fait, vous venez tranquillement dire à cet homme que vous renoncez à le poursuivre. Faites ce qu'il vous plaira; quant à nous, nous poursuivrons l'affaire. Voici une consultation de l'illustre sir Abraham Haphazard qui établit nos droits. Bonsoir. » Le pauvre Bold sort désespéré de l'entêtement de l'archidiacre; néanmoins il a fait une promesse à Éléonore, il doit la tenir. Il se rend à Londres et frappe à la porte d'une des grandes puissances du XIXe siècle, d'une puissance d'autant plus formidable qu'elle est anonyme, irresponsable, sans contrôle public, le directeur d'un grand journal, *le Jupiter* (lisez le *Times* si vous voulez).

Le directeur le reçoit dans son cabinet de travail décoré à la mode anglaise de 1855, orné d'un portrait de sir Robert Peel, emblème des opinions politiques du propriétaire, et d'une tête de femme, par M. Millais, emblème de ses préférences artistiques. Le grand journaliste tory et préraphaëlite écoute avec étonnement les révélations de John Bold, et refuse péremptoirement de lui promettre d'étouffer l'affaire. « Mais vous ignorez donc que si je voulais ne plus dire un mot, je ne le pourrais pas? dit-il à la fin à son ami. Vous ignorez donc absolument ce qu'est un journal? Du jour où, pour des intérêts particuliers et à la demande des particuliers, le journal cesserait de parler, il perdrait toute valeur pour le public. D'ailleurs l'affaire

a fait plus de bruit que vous ne supposez. Avez-vous lu le dernier pamphlet du docteur Pessimist Anticant (lisez Thomas Carlyle) et le premier numéro du nouveau roman de M. Sentiment (lisez Charles Dickens)? » Et le journaliste tend à Bold une petite brochure. M. Harding avait fourni au docteur Anticant le thème d'un éloquent parallèle entre l'homme religieux d'aujourd'hui et l'homme religieux du moyen âge. Le directeur de l'hôpital y était mis en opposition avec le fondateur de l'hôpital, et très peu à son avantage, comme on peut croire. M. Sentiment, dans le premier numéro de son roman d'*Almshouse*, avait tracé une de ces caricatures odieuses qu'il sait si bien dessiner, caricatures qui n'existent pas dans la vie réelle, mais qui sont nécessaires au romancier pour frapper l'esprit de la multitude et qui symbolisent admirablement un préjugé, un abus, un égoïsme, un vice. C'est en employant ce procédé un peu grossier, mais infaillible, que M. Sentiment avait obtenu sa popularité immense, sa grande puissance sur l'opinion publique, et qu'il était parvenu à démolir tant de préjugés et d'odieux abus. John Bold soupira profondément en voyant les anathèmes si peu mérités qu'il avait amassés sur la tête de M. Harding, et les caricatures si peu ressemblantes que le plus populaire des écrivains anglais avait tracées du père de sa bien-aimée. Ainsi donc la promesse qu'il avait faite à Éléonore, il ne pouvait la tenir, et dans cette misérable aventure il n'aurait pas même le mérite d'avoir été conséquent avec lui-même. Témérité coupable, voilà le nom que méritait sa conduite.

Heureusement pour le pauvre Bold, qui ne peut plus arrêter l'affaire, le faible M. Harding a pris sa résolution, et il ne veut plus qu'elle soit arrêtée. Lorsqu'Éléonore revient de la maison de John Bold toute joyeuse, pour porter à son père la nouvelle du désistement de son adversaire, elle le trouve tout botté, faisant ses malles et prêt à partir pour Londres. M. Harding a pris son parti : cette rente qu'il tire de l'hôpital lui est insupportable, il résignera ses fonctions et vivra tranquillement d'un petit bénéfice bien insuffisant; mais la gêne pécuniaire est préférable à une conscience sans repos. Le docteur Grantley dira ce qu'il voudra, pour le moment il s'agit de lui échapper et de partir sans qu'il le sache. Éléonore approuve son père, l'encourage dans sa résolution, et se dévoue bravement à la misère pour assurer à la vieillesse de son père la tranquillité et la paix.

Voilà le docteur à Londres, dans un hôtel d'aspect clérical, situé auprès de la cathédrale de Saint-Paul. Il fait demander une audience au grand légiste sir Abraham Haphazard (lisez sir Edouard Sugden ou tel autre célèbre jurisconsulte tory). Le temps presse. Si le docteur Grantley allait arriver avant que M. Harding n'eût résigné ses fonctions, peut-être n'aurait-il plus le courage de faire ce sacrifice, et il

va venir, il n'en faut pas douter. Pour l'éviter, M. Harding sort toute la journée, et, naïf *clergyman*, ignorant des habitudes de Londres, ne sachant d'ailleurs où reposer sa tête, il va le plus innocemment du monde dîner dans une de ces tavernes interlopes, désertes le jour, remplies de bruit et d'animation quand vient minuit. Enfin l'heure du rendez-vous assigné par sir Abraham Haphazard est arrivée. Sir Abraham le reçoit avec courtoisie et prend le premier la parole; il n'a rien à craindre, tout est fini. Ses adversaires ont retiré leur plainte, et tous les frais sont à leur charge. M. Harding prie alors sir Abraham de lui expliquer les termes du testament de John Hiram. A-t-il droit réellement à l'argent qu'il tire de l'hôpital? Pour lui, il croit que les affaires sont loin d'être réglées selon la volonté du testateur.

« — La vérité, sir Abraham, est que l'état des choses ne me satisfait point. Je vois, je ne puis m'empêcher de voir que les affaires de l'hôpital ne sont pas conduites selon la volonté du fondateur.

« — Toutes les institutions du même genre sont dans le même cas, monsieur Harding; les changemens survenus dans notre société ne permettent pas de faire autrement.

« — Très vrai, très vrai; mais je ne vois pas que ces changemens me donnent droit à huit cents livres par an. Je ne sais pas si j'ai jamais lu le testament de John Hiram, et si je le lisais maintenant, je ne le comprendrais peut-être pas. Tout ce que je vous prie de me dire, sir Abraham, est ceci : Ai-je, comme directeur, un droit légal et évident aux revenus de la propriété, la somme nécessaire à l'entretien convenable des douze pensionnaires une fois mise de côté?

« Sir Abraham déclara qu'il ne pouvait exactement dire que M. Harding eût légalement le droit, et finit en exprimant l'opinion qu'il serait insense de soulever une nouvelle question.

« — Mais je puis résigner mes fonctions, dit M. Harding.

« — Quoi! abandonner l'hôpital, répondit *l'attorney general* en regardant son client de l'air le plus étonné.

« — Avez-vous lu les articles du *Jupiter*? dit piteusement M. Harding en faisant un appel aux sympathies du légiste.

« Sir Abraham dit qu'il les avait lus. Ce pauvre *clergyman* jeté dans le plus extrême découragement par un article de journal paraissait à sir Abraham un être si ridicule, qu'il ne savait comment lui répondre.

« — Vous feriez mieux d'attendre que le docteur Grantley soit arrivé. Ne vaudrait-il pas mieux retarder toute décision sérieuse jusqu'à ce que vous ayez discuté l'affaire avec lui?

« M. Harding déclara avec véhémence qu'il ne pouvait pas attendre, et sir Abraham commença à douter sérieusement de l'état de sa raison.

« — Après tout, dit ce dernier, si vous avez une fortune suffisante pour vivre, et si ce...

« — Je n'ai pas six pence de propriété, sir Abraham, dit le directeur.

« — Dieu me bénisse, monsieur Harding, et avec quoi comptez-vous

vivre? En outre n'avez-vous pas une fille, une fille qui n'est pas mariée?

« — Mais si ce revenu ne m'appartient pas, ne vaut-il pas mieux qu'elle et moi nous allions mendier notre pain? dit M. Harding vivement et d'un ton de voix si différent du ton précédent, que sir Abraham tressaillit. S'il en est ainsi, il vaut mieux mendier.

« — Mais, mon cher monsieur, personne ne prétend plus que ce revenu ne vous appartienne pas.

« — Pardon, sir Abraham, quelqu'un le prétend, quelqu'un, le plus important de tous les témoins à ma charge, c'est-à-dire moi-même. Dieu sait si j'aime ma fille, mais je préférerais qu'elle et moi allassions mendier que de la voir vivre dans le luxe avec un argent qui appartient réellement aux pauvres. Cela peut vous sembler étrange, sir Abraham, et cela est étrange pour moi-même, car j'ai vécu dix ans dans cette heureuse maison, et je n'ai jamais pensé à toutes ces choses jusqu'au jour où on les a fait si durement retentir à mes oreilles. Je ne puis me vanter bien haut de ma conscience, puisqu'il a fallu pour l'éveiller la violence d'un journal; mais maintenant qu'elle est éveillée, je dois lui obéir. Lorsque je suis venu, je ne savais pas que M. Bold avait renoncé aux poursuites, et mon dessein était de vous supplier d'abandonner ma défense. Comme il n'y a pas d'action intentée, il ne peut plus y avoir de défense; mais il est bon, en tout cas, que vous sachiez qu'à partir de demain je cesserai d'être directeur de l'hôpital. Mes amis et moi nous différons sur ce sujet, sir Abraham, et ceci ajoute beaucoup à mon chagrin, mais ma résolution est prise irrévocablement. »

M. Harding se démet donc de ses fonctions, malgré les remontrances du docteur Grantley. Il est facile de deviner la conclusion de l'histoire : John Bold répare le tort qu'il a fait à la fortune d'Éléonore en l'épousant.

M. Trollope a-t-il voulu donner dans le personnage de M. Harding un modèle à suivre aux *clergymen* de l'église anglicane? Il est à craindre en ce cas que l'exemple ne soit pas suivi, et qu'il n'y ait au sein du clergé anglican plus de docteurs Grantley que de M. Harding. Le caractère humain est moins susceptible malheureusement que celui du bon révérend, et il est beaucoup plus raide. Les luttes politiques seraient bien vite terminées, si toutes les fois qu'un abus est attaqué, ceux qui en vivent y renonçaient aussi spontanément. Si c'est un conseil que M. Trollope donne aux *clergymen* détenteurs de bénéfices illégaux ou injustes, il est permis de croire, même sans avoir trop mauvaise opinion de la faible nature humaine, que le conseil ne sera pas suivi. Quoi qu'il en soit, son récit est curieux comme indice du sentiment public sur ces questions délicates et dangereuses.

Cependant l'église anglicane est encore très puissante malgré les attaques de ses ennemis. Dans toutes ses entreprises extérieures, dans tout ce qu'on pourrait appeler sa politique étrangère, missions,

sociétés bibliques, propagande protestante, elle a l'appui du sentiment national et mérite la reconnaissance de tous les protestans de toutes les églises, reconnaissance qui ne lui a jamais fait défaut. Dans certaines questions importantes de dogme et même de discipline, elle peut même compter sur l'appui des ministres dissidens contre ses ennemis rationalistes et infidèles. C'est ainsi (pour prendre un exemple) que lorsqu'il y a deux ans s'éleva la question de savoir si le palais de Sydenham serait ouvert le dimanche au peuple, les ministres des sectes dissidentes tonnèrent non moins vivement que les évêques anglicans en faveur de la stricte observation du dimanche. On put voir dans Londres des affiches par lesquelles les ministres baptistes recommandaient à leurs fidèles de s'abstenir soigneusement de prendre part à ces divertissemens et aux réclamations des *meetings*. Les intérêts de l'aristocratie et de la monarchie elle-même sont intimement liés à la conservation de l'église. Enfin le clergé possède une force immense dans le monde des femmes : dames patronesses, comme on dirait chez nous, occupées de bonnes œuvres, et vieilles *misses* opulentes employant leur fortune et leurs nombreux loisirs à envoyer au Congo des missionnaires anglicans, ou à former des *ragged schools* et autres institutions de charité, dont le gouvernement passe entre les mains du clergé. On a beaucoup parlé de l'influence que la confession donnait au clergé catholique; mais cette influence est une influence indirecte, et je crois qu'elle est fort contrebalancée par la puissance que la charité féminine donne au clergé anglican. Ce clergé n'a pas dédaigné non plus certains moyens jésuitiques qui ne manquent jamais leur effet sur l'imagination féminine, et c'est ainsi que les protestans austères ont eu à gémir bien des fois, dans ces dernières années, sur les pratiques papistes qu'introduisaient dans le culte certains ministres, altérations de la liturgie, chants profanes, luxe extérieur, fleurs et parfums ou autres sensualités mystiques. Enfin les dames anglaises écrivent beaucoup, et beaucoup d'entre elles ont un sentiment anglican très prononcé.

C'est à cette catégorie qu'appartient miss Yonge, l'auteur de deux romans qui ont obtenu un certain succès dans ce monde, très nombreux en Angleterre, qui s'occupe de quintessences religieuses, et qui aime à mêler la pratique du monde à la dévotion. Le ton de l'auteur est très calme, pourtant il est aisé de voir qu'elle n'est pas indifférente aux questions qui s'agitent autour d'elle; il est douteux seulement qu'elle les comprenne toujours parfaitement. Çà et là éclatent des paroles assez vives contre les écrivains du jour. Il y a dans *l'Héritier de Redcliffe* quelques mots légèrement hautains contre Charles Dickens et ses tendances : « Oui, dit avec un certain dédain un des personnages du roman, ces livres ouvrent à l'esprit de nou-

veaux horizons, et comme leurs principes sont purement négatifs, ils ne peuvent faire courir aucun risque à une personne en possession de la *vérité*. » La vérité, c'est la foi dans l'église anglicane. Dans *Heartsease*, Théodora, l'orgueilleuse jeune fille, se vante d'avoir joué un bon tour à une gouvernante allemande qu'elle détestait à cause de ses tendances par trop philosophiques, et qui nommait sans se gêner la Genèse une belle histoire symbolique, *sehr schöne mythische Geschichte*. « Fi ! dit le frère aîné, pourquoi jouer un aussi vilain tour à une gouvernante même *infidèle?* Ne suffisait-il pas de prévenir ma mère et ma tante? » L'auteur pense probablement comme ce dernier interlocuteur. Elle voudrait être impartiale, mais en dépit de toute sa modération, on sent que ses antipathies sont plus fortes que son désir de justice, et elle se contente sagement d'insinuer ses pieuses pensées, en s'abstenant de faire la moindre allusion aux controverses du jour.

Il y a beaucoup de talent, de délicatesse et d'esprit d'observation de la vie habituelle, journalière, terre à terre pourrions-nous dire, dans ces deux romans, dont la composition mérite les plus grands reproches. Miss Yonge pousse à l'excès le défaut de ses compatriotes, la prolixité et les longueurs sans fin. En vérité on ne voit pas bien pourquoi ces romans finissent, ils pourraient continuer encore après leur conclusion. On éprouve un certain sentiment de dépit lorsqu'on a achevé la lecture de ces deux énormes livres, et l'on se dit qu'après tout on n'a pas été payé en émotions, en pensées et en sentimens, du temps qu'on a employé à les lire. Voilà deux romans dont la lecture demande deux fois le temps nécessaire pour lire les deux poèmes d'Homère ou le *Don Quichotte*, et cent fois le temps nécessaire pour lire *Hamlet* ou *le Misanthrope*. Les conversations succèdent aux conversations, nous assistons minute par minute à la vie monotone des personnages, nous savons ce qu'ils disaient en se couchant, nous écoutons ce qu'ils disent en se levant, en déjeunant, en prenant le thé, en montant en voiture, en dînant. Nous voyons naître l'enfant, nous le voyons baptiser, sevrer, et lorsque l'auteur nous annonce qu'il a un mois, nous n'en sommes pas surpris, car nous savons, à n'en pas douter, qu'un mois s'est écoulé également pour nous depuis que nous avons lu le récit de sa naissance. Les personnages sont pour ainsi dire immobiles. Ce sont leurs conversations qui déterminent leurs situations. En toute franchise, nous ne voudrions pas être condamné à lire une douzaine de romans semblables dans toute notre vie, car nous ne serions pas sûr d'arriver à la fin de cette tâche avec les limites naturelles de notre existence. On lit ces romans, mais avec quelle lenteur; nous donnerions volontiers un brevet de courage à celui qui aurait eu la force d'en lire de suite

plus de trente pages. Et cependant on lit; ces personnages et leurs interminables conversations ne vous fatiguent pas plus, pendant une heure ou deux, qu'une entrevue avec d'honnêtes gens, bien élevés, polis, instruits, ne vous fatiguerait pendant le même espace de temps. On lit, car après tout on respire dans ces livres une atmosphère de moralité supérieure, un peu raffinée, et qui serait à la longue écœurante, si nous étions habitués à une atmosphère morale bien saine; mais après tous les pimens et tous les alcools littéraires que nous avons avalés, de tels livres font l'effet d'une boisson rafraîchissante et salubre, insipide prise à trop forte dose, agréable prise, comme nous l'avons fait, à petites gorgées, et toujours inoffensive.

Il y a du reste une excuse à ces longueurs : c'est la disposition d'esprit du public auquel s'adressent ces romans. Les Anglais ont une manière de lire qui n'est pas la nôtre. Lorsqu'un Français lit, c'est toujours pour s'instruire ou pour s'amuser, et lorsqu'il prend un livre par désœuvrement et ennui, ou pour telle ou telle cause frivole et même absolument étrangère à tout plaisir littéraire, il faut qu'il trouve encore dans le livre qu'il a ouvert l'une ou l'autre de ces satisfactions. De cette disposition naturelle de l'esprit national découlent toutes les qualités et tous les défauts de notre littérature ancienne et moderne; de ce besoin d'être amusé est sorti le récit vif, rapide, animé; de cette tendance à vouloir être instruit est résultée cette forme didactique, méthodique, logique, qui ne permet pas à la pensée de s'arrêter, de regarder autour d'elle, de rêver, et qui la fait marcher droit au but que s'est proposé l'auteur, comme un conscrit marche sous la discipline d'un sergent. Dans les livres qui peignent les mœurs humaines, dans le roman par exemple, le Français ne se contente pas de la reproduction de la vie telle qu'elle existe; il veut voir cette image de la vie marcher plus vite que la vie elle-même. L'Anglais au contraire aime à voir marcher lentement ce panorama colorié, à contempler longtemps les mêmes personnages; il cherche plus que nous dans un roman les émotions de la vie ordinaire. Le spectacle des mille et une trivialités de l'existence ne l'effarouche pas plus dans un roman qu'il ne l'effarouche dans la réalité; les conversations interminables des personnages ne l'ennuient pas plus que ne nous ennuient les conversations que nous tenons chaque jour; il jouit des mille et un petits détails du récit comme on jouit des mille et un petits incidens de la vie; par exemple, la description inutile d'un personnage introduit par l'auteur sans aucune raison le divertit autant que s'il rencontrait accidentellement ce même personnage dans *Regent street* ou *Pall Mall*. La différence entre la manière de lire d'un Français et celle d'un Anglais peut se résumer d'un mot : pour un Français, la lecture est une interruption

momentanée de la vie ordinaire; pour l'Anglais, c'est une continuation de la vie ordinaire. De là les qualités et les défauts de la littérature des deux peuples. Le mouvement, la grâce, la vive allure, la passion des œuvres françaises, et aussi tant de rêves malsains, de conceptions immorales et impossibles, proviennent de ce désir d'être arraché à la vie ordinaire; le vif sentiment de la réalité, la minutieuse analyse, l'humour plein de flânerie, le lent bavardage, la prolixité et la trivialité souvent puériles des œuvres anglaises, proviennent au contraire du besoin de ne pas perdre de vue la vie réelle, même dans le domaine de la fiction.

Les personnages que miss Yonge met en scène appartiennent tous à la *high life;* c'est un monde absolument aristocratique, depuis le plus important jusqu'au plus insignifiant des personnages. Je ne sais pourquoi la littérature qui s'applique à reproduire exclusivement le monde élégant me semble ressembler de tout point à notre littérature réaliste, qui s'obstine au contraire à ne vouloir reproduire que le monde des bourgeois de province ou des boutiquiers parisiens. Le même ennui plane sur l'une et sur l'autre : c'est que l'art, comme la nature, ne vit que de contrastes, et que le mérite réel des caractères humains ne se révèle pleinement que lorsqu'ils entrent en lutte ensemble et se heurtent hardiment. Un personnage aristocratique n'a tout son prix que lorsqu'il se trouve en opposition avec un caractère vulgaire, ou dans des conditions qui le font sortir de la sphère où il vit. Il en est de même pour tous les autres caractères humains, quels qu'ils soient. C'est une loi à laquelle tout grand artiste ou tout grand poète se gardera bien de manquer, car lorsqu'elle ne sera pas observée, l'auteur aura beau dire qu'il a reproduit la réalité, son œuvre ne sera jamais qu'une œuvre de convention. Il ne faudrait pas croire qu'on reproduit des sentimens humains parce qu'on s'applique à copier servilement les surfaces qu'on a sous les yeux : les trois quarts de nos sentimens n'ont rien de réel et sont de pure convention. Une observation bien simple suffira pour le faire comprendre. Chaque fois qu'un groupe humain se forme et se sépare du reste de l'humanité, chaque fois que, volontairement ou par suite de circonstances fatales, il s'enferme dans une sphère restreinte, s'assigne des limites, ou se voit par la nécessité privé de relations libres et larges avec la vaste mer de la vie humaine, alors il s'opère un singulier phénomène. Une atmosphère particulière se forme, atmosphère dans laquelle ce groupe seul peut vivre, dans laquelle étoufferait toute personne qui y serait introduite trop brusquement. La proportion naturelle des choses disparaît; les sentimens et les pensées se dénaturent et se dépravent; l'intelligence n'est plus éclairée que d'un côté; l'esprit a pour un certain ordre de faits des yeux

de lynx et de presbyte, pour tous les autres des yeux de taupe. Des cinq ou six sentimens qui font battre le cœur de l'humanité, la moitié au moins s'éteignent, en revanche ceux qui survivent deviennent d'une susceptibilité excessive, maladive et dangereuse. Pour régler ce monde à part, il faut nécessairement un code à part, et alors naissent des conventions et des préjugés que ce groupe prend pour la règle absolue des actions humaines. Le langage aussi se dépravе dans ses efforts pour reproduire des nuances de sentiment inconnues à la véritable humanité, il devient du jargon. En vérité, le poète ou le romancier qui croirait peindre une image de la vie humaine en peignant quelqu'un de ces groupes que l'on appelle *castes, classes, professions*, que sais-je? se tromperait autant que s'il croyait peindre un homme en peignant un Chinois. La Chine en effet, tel est le type agrandi de toutes les sociétés humaines exclusives, restreintes, séparées; aristocrates, bourgeois, plébéiens, boutiquiers, prêtres, écrivains, tous sont plus ou moins des Chinois tant qu'ils restent dans leur monde particulier; mais abattez la grande muraille qui les sépare et voyez le miracle qui s'accomplit. La robe du mandarin tombe, le jargon enfantin disparaît, les révérences cérémonieuses cessent, et le Chinois devient un homme.

Ces réflexions ne manquent jamais de nous revenir à l'esprit toutes les fois que nous lisons certains de ces livres modernes où l'auteur reproduit, sans aucun souci de cette grande loi des contrastes, la manière de vivre de quelques-uns de nos groupes sociaux, et elles se sont présentées tout naturellement à la lecture des romans de miss Yonge. Ces personnages ont toute l'élégance et toute la politesse imaginables, mais en vérité c'est à peine si leurs joies et leurs douleurs nous touchent, car elles ne ressemblent en rien à celles des autres hommes. A force de se raffiner, le sentiment devient d'une ténuité excessive et n'a plus aucun caractère humain. On dirait ces fils de la Vierge qui, étincelant au soleil, insaisissables au toucher et cependant visibles, vous font croire à une illusion des sens. Les caractères sont dessinés avec habileté, mais ils n'ont pas de force et de solidité; ils manquent aussi d'originalité; nous ferons exception toutefois pour deux ou trois d'entre eux, Guy et Philippe de Morville de *l'Héritier de Redclyffe*, et Théodora de *Paix du cœur* (*Heartsease*). Récit, personnages, sentimens, en un mot tout cela est trop raffiné, trop subtil, trop quintessencié, trop *féminin*. Je ne sais qui a dit ce mot cruel, qu'une femme auteur ne devait pas avoir de sexe : il y a du vrai dans ce mot. On sent trop que l'auteur de ces romans est une femme, et qu'elle voit la société sous un aspect tout féminin. C'est là, après leur longueur, le très grand défaut de ces romans. Hâtons-nous d'ajouter que ce défaut est am-

plement racheté; les scènes familières et gracieuses y abondent et pourraient fournir les plus ravissans sujets de vignettes anglaises. Chaque scène est, pour ainsi dire, une de ces images de *keepsake* si finement dessinées, remplies de détails poétiques, d'accessoires charmans, de figures plus belles que la réalité, brillantes et polies comme l'acier sur lequel elles sont gravées, froides aussi comme lui. J'ouvre *Heartsease*, par exemple; on pourrait prendre chacune de ses pages et les transformer en gravure; il n'y a pas une ligne qui ne puisse servir de texte à une vignette : *première entrevue de John Martindale et de Violette, Violette donnant à manger au paon du parc de Martindale, M. Fotheringham et Théodora pendant l'orage*, il n'y aurait que l'embarras du choix.

La religion de miss Yonge a, comme l'aspect sous lequel elle voit la société, un caractère tout féminin. Cette religion n'a aucune des ardeurs de la controverse, elle ne cherche pas à convertir les incrédules, elle s'applique tout simplement aux devoirs de la vie domestique. Elle suppose une religion déjà préexistante dans le cœur de ceux auxquels elle s'adresse, des instincts qui ne demandent qu'à être dociles, des semences qui ne demandent qu'à germer et à grandir. Elle se rétrécit en quelque sorte dans les étroites limites du foyer et de la chambre nuptiale; c'est assez dire qu'elle s'adresse à peu près exclusivement à un public féminin. C'est surtout pour la mère tendrement inquiète auprès du berceau de ses enfans, pour la femme délaissée par un mari mondain, volage et imprudent, pour la jeune fille blessée dans ses affections, c'est pour toutes les souffrances secrètes et solitaires du cœur féminin que cette religion a des baumes et des consolations. Quant à la partie masculine de l'humanité, quoique miss Yonge ne l'oublie pas, je crains que ses remèdes moraux ne puissent avoir aucun effet sur sa nature plus rude, et qu'il ne soit besoin, pour opérer sur elle, de cordiaux plus puissans. La religion, chez les hommes, agit d'une manière plus générale et moins directe que chez les femmes; elle agit chez elles davantage par détails, si nous osons nous exprimer ainsi. Aussi la religion de l'homme consiste-t-elle dans une vue plus large des choses divines et dans l'intelligence du but général de la vie et des desseins providentiels, tandis que la religion de la femme consiste plutôt dans une pratique scrupuleuse, constante des enseignemens moraux de la religion. Les limites entre la religion de l'homme et celle de la femme sont donc plus nettement tranchées qu'on ne le suppose communément, et il faut ajouter que ces limites ne sont jamais dépassées avec impunité. Telle pratique dévotieuse, par exemple, qui chez la femme est naturelle et gracieuse, devient chez l'homme une miévrerie, quelquefois une demi-hypocrisie, et accuse presque tou-

jours une nature subalterne. D'un autre côté, la femme qui essaie trop de s'affranchir des pratiques du culte, qui essaie de trop dominer les enseignemens qui lui sont donnés, qui veut trop comprendre au lieu de se contenter de sentir, devient aisément un être choquant, et court un plus grand risque encore, — celui de comprendre imparfaitement et de ne plus sentir qu'imparfaitement aussi. Nous ne sommes pas surpris que Violette eût tant de peine à persuader son mari, Arthur Martindale, d'approcher de la table sainte. Si Arthur n'avait pas de religion, ce n'était évidemment pas par la pratique du culte qu'il pouvait commencer à en avoir.

C'est donc une religion essentiellement féminine que la religion de miss Yonge; elle a aussi un autre caractère, elle est strictement anglicane. Ses sentimens sont indécis et équivoques, ils manquent de force et de logique. Elle n'a ni l'absolue humilité du catholicisme ni la grave et sérieuse soumission du protestantisme dissident. Elle participe de l'un et de l'autre, mais sans les unir dans un sentiment supérieur. Comme l'église anglicane elle-même, elle est une manière de compromis. Elle s'attache plus que le protestisme pur aux symboles extérieurs, elle attribue une certaine importance aux croix, au choix des prières, elle aime à rêver auprès des anciennes cathédrales, elle a un certain amour pour les madones des peintres italiens. Elle n'a donc pas l'austérité du puritanisme, mais elle n'a pas non plus toute la belle poésie des symboles catholiques, si propres à frapper tout esprit féminin, et cette admirable croyance, la véritable consolation des femmes, la vierge Marie, n'existe pas pour elle. J'ajouterai que cette religion a, comme l'église anglicane, un caractère tory et aristocratique qui est à la longue déplaisant; elle ne nous entretient que des douleurs heureuses, si l'on peut parler ainsi, de chagrins raffinés et mondains, de souffrances pour lesquelles certainement Jésus n'est jamais venu sur la terre, et de péchés si subtils qu'ils ne méritaient pas, pour être rachetés, le sang d'un Dieu.

Généralement la religion de miss Yonge est toute de sentiment; elle est présentée comme un baume et une consolation. Miss Yonge ne prêche point et n'entre point sur le terrain du dogme. Pourtant une ou deux fois le dogme théologique perce à travers le sentiment, et cela assez mal à propos. Nous en citerons un exemple où la croyance à un dogme défini et arrêté vient fort peu naturellement se mêler aux affections humaines. L'enfant d'Arthur Martindale vient d'être baptisé à l'insu de sa mère :

« — Y a-t-il longtemps que vous êtes éveillée?

« — Oui, mais je me suis sentie si à mon aise... J'ai pensé au nom que l'on donnerait à l'enfant.

« — Il est trop tard, Violette, on l'a nommé John. Ils prétendent que j'ai voulu qu'il fût ainsi baptisé.

« — Quoi! a-t-on eu déjà besoin de le baptiser? Est-il donc si délicat? O Arthur! dites-moi : je sais qu'il est bien petit et bien faible, mais je ne le croyais pas malade!

« Arthur essaya de la rassurer en lui donnant de bonnes nouvelles de la santé de l'enfant, nouvelles que la nourrice corrobora; mais, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour croire à ce qu'on lui disait, elle ne se sentit pas rassurée jusqu'à l'arrivée du médecin, qui, sur un billet d'Arthur, avait avancé sa visite du matin. Elle lui adressa tant de questions, qu'il fut tout surpris, lui qui la nuit dernière l'avait quittée si faible qu'elle ne pouvait ni parler, ni même ouvrir les yeux. Il apaisa ses inquiétudes en donnant quelques légères entorses à la vérité; mais après cette conversation sa conduite envers l'enfant parut avoir changé : elle n'avait plus seulement pour lui les caresses d'une mère, il y avait une sorte de respect réfléchi dans la manière dont elle le regardait, qui lui fit demander par Arthur ce qu'elle étudiait donc sur ce drôle de petit visage.

« — Je pensais combien il est bon, répondit Violette.

« Arthur sourit, mais ne comprit pas la pensée de sa femme. »

Nous croyons sans peine qu'Arthur ne comprit pas, et peut-être le lecteur ne comprend-il pas davantage le regard de respect que Violette jeta sur son enfant. Cela signifie qu'à l'amour de la mère pour l'enfant était venu s'ajouter le respect pour l'âme chrétienne régénérée par le baptême. La doctrine de la régénération par le baptême vient ici, on en conviendra, se mêler intempestivement aux sentimens naturels d'une mère. Les pensées de religion tombent ainsi d'une manière inattendue dans les romans de miss Yonge, et prennent pour ainsi dire le lecteur par surprise. Cela est charmant quelquefois, car tous ces rayons religieux ne se révèlent pas d'une manière aussi intempestive que dans l'exemple que nous venons de citer; souvent ils traversent et sillonnent comme des éclairs, présages des orages futurs de la vie, les scènes de bonheur intime et de joie domestique, et mêlent une pensée de mélancolie à la joie de vivre qui anime les heureux de ce monde. Un jour, par exemple, Arthur Martindale surprend au cou de sa femme une petite croix de corail. « — C'est un présent de John, dit-il, je connais cette croix. — Hélène, répondit Violette, avait exprimé le souhait que cette croix fût donnée à quelqu'un qui pût y trouver autant de consolations qu'elle-même y en avait trouvé. — De quelles consolations avez-vous besoin? — Seulement lorsque je suis insensée. — Je le pense bien; mais, je vous en prie, quelles consolations peut-on trouver dans un morceau de corail comme celui-là? — Ce n'est pas le corail, c'est la pensée qu'il suggère, cher Arthur, dit Violette en rougissant et en cachant la croix dans son sein. »

Voilà les défauts et les sentimens de ces livres, voilà la pensée qui les anime. Des deux romans que nous avons mentionnés, celui que nous préférons est *Paix du cœur* (*Heartsease*). La pensée en est plus simple, la narration plus dégagée, moins chargée de détails parasites, les conversations, quoique fort longues encore, moins interminables. Il s'en échappe d'ailleurs un sentiment particulier et qui prête beaucoup à la réflexion : c'est que non-seulement la religion est un baume pour les douleurs de la vie, mais qu'elle est encore un acide qui corrode nos préjugés, et que cet acide est le seul qui puisse dissoudre ces montagnes d'injustices que, sous des noms hypocrites, nous élevons contre nos semblables. L'histoire est très simple : le fils d'un noble lord, Arthur Martindale, officier aux gardes du corps, a épousé, à l'insu de ses parens, une jeune fille bourgeoise, miss Violette Moss. Faire accepter sa femme à ses parens n'est pas difficile, mais la leur faire aimer est chose toute différente. Le frère aîné, John, qui a été éprouvé dans ses affections, et qui a eu à souffrir des préjugés de sa famille, n'a pas de peine à aimer la douce et timide jeune fille, non plus que lord Martindale; mais les femmes sont plus difficiles à conquérir. Il y a là une preuve de bon sens donnée par l'auteur; il est rare en effet qu'un homme, à quelque classe qu'il appartienne, maintienne impitoyablement ses préjugés contre une femme d'une classe différente de la sienne, et réciproquement; nos préjugés à nous tous tant que nous sommes ne s'appliquent jamais qu'à un seul sexe. La pauvre Violette put en faire l'expérience. Elle est bientôt l'idole de tous les hommes, mais elle ne rencontre chez les femmes qu'injustice et dédain. Il y a là une certaine vieille tante, mistress Nesbit, qu'il est dangereux de mécontenter, car d'elle dépend en partie la fortune des siens, qui est un puits intarissable de préjugés, et qui, par son amour pour les unions bien assorties, ferait le malheur de toute sa famille. Elle a déjà brisé le cœur de l'aîné en s'opposant à son mariage; elle désapprouve l'affection de sa nièce pour le fiancé de son choix : on peut imaginer de quel œil elle voit le mariage d'Arthur. Il y a là aussi lady Martindale, bonne dame d'un caractère faible, soumise à la domination de la tante, et qui n'ose pas sentir et penser autrement qu'elle. Il y a là enfin Théodora, la sœur d'Arthur, jeune fille orgueilleuse, d'un caractère volontaire et bien trempé, qui a pour son frère une affection profonde, et qui s'indigne presque de voir que maintenant cette affection va être partagée par une étrangère introduite subrepticement dans la famille. C'est ce monde féminin que Violette doit conquérir, et elle le conquiert par la patience, l'humilité et la religion.

Tout l'intérêt du roman se concentre sur deux femmes, Théodora

et Violette. Les deux belles-sœurs arrivent enfin à la paix du cœur par le même moyen, mais en suivant des voies bien différentes : Violette en acceptant humblement les douleurs et les injustices, en s'armant de la religion contre les préjugés de famille, contre les ennuis du ménage, contre la solitude remplie d'amertume que lui fait un mari aimant et bon, mais léger, étourdi et mondain; Théodora, en essayant de lutter contre la force des choses et en maintenant d'une main ferme ce drapeau d'orgueil sous lequel elle s'abrite jusqu'à ce qu'enfin elle tombe brisée et se voie forcée d'avouer sa faiblesse. C'est une lutte qui dure longtemps et qui est pleine de petites péripéties dont la description accuse chez l'auteur une grande connaissance de ce petit monde, si restreint et si plein de douleurs infinies, le foyer domestique; mais toutes ces douleurs sont enfin apaisées par la religion, et l'auteur insinue heureusement, à la fin de son roman, que ces chagrins que nous nous créons seraient considérablement réduits, si la religion présidait à notre vie et dirigeait nos actions. « Oh! Arthur, dit Violette, ne voulez-vous point vous agenouiller avec moi, afin que nous rendions grâces à Dieu de tant de bonheur? Ah! ce qui paraissait d'abord devoir être des couronnes d'épines et des croix de douleur s'est changé en bénédictions. »

Pour donner une idée du style de conversation et du ton général de sentiment de ces livres, nous choisirons deux passages non parmi les meilleurs, mais parmi ceux qui peuvent se passer de longues explications, car c'est là encore un défaut des récits de miss Yonge, chacune de leurs situations prise isolément ne se comprend pas sans des commentaires, et n'offre pas à l'esprit un intérêt dramatique suffisant. Arthur vient d'introduire sa femme dans sa famille et de la présenter à sa tante mistress Nesbit, qui ne cesse de faire des allusions désagréables à ce mariage malheureux :

« Arthur s'assit auprès de sa tante et se mit à causer avec elle dans ce langage familier qui, lorsqu'il était écolier, lui avait si souvent conquis banknotes et souverains. Toutefois son empressement fut moins bien reçu qu'autrefois, et il ne reçut en récompense que des coups de griffe. Il espérait, dit-il, qu'elle avait bien passé l'hiver, et que cette saison ne lui avait pas paru trop ennuyeuse. — Il était impossible de s'ennuyer avec une personne telle que Théodora, répondit-elle; la solitude avec elle était un plaisir, et démontrait tout l'avantage de la société d'un esprit cultivé.

« — Jadis elle n'avait pourtant pas de bien grandes dispositions à l'étude, dit Arthur.

« — Non, lorsqu'elle était enfant; mais les bonnes années pour l'étude viennent plus tard. L'éducation ne commence guère avant dix-sept ans.

« — Les jeunes femmes ne vous seront pas très reconnaissantes de cette maxime.

« — L'expérience ne fait que la confirmer en moi. Une femme ne vaut jamais rien lorsqu'il ne s'est pas écoulé quelques années entre son mariage et sa nubilité, et bien plus, il est impossible de savoir ce qu'elle est lorsqu'elle est fraîchement échappée de l'école. Ce n'est pas une femme alors, c'est la matière première d'une femme!

« Arthur rit d'un rire embarrassé.

« — Nous avons par ici mistress Hitchcock par exemple : la connaissez-vous?

« — Qui? la dame qui sort avec des chiens de chasse et qui court des *steeple-chase?* Je l'ai vue aujourd'hui traverser Whiteford à cheval, et elle a regardé si effrontément dans notre voiture, que la pauvre Violette a été obligée de baisser son voile jusqu'à notre sortie de la ville.

« — Eh bien! elle s'est mariée lorsqu'elle est sortie de l'école. C'était alors une créature douce, timide, toute craintive, les yeux toujours baissés et rougissant à chaque mot.

« Arthur pensa que sa tante faisait une allusion malicieuse aux regards toujours baissés de sa femme; il essaya de cacher son embarras en tournant entre ses doigts les glands d'un des coussins du sofa et observa en riant que la timidité de la dame en question devait remonter très haut, et qu'elle l'avait sans doute épuisée tout entière avant qu'il l'eût connue.

« — Nous avons aussi lord George Wilmot, qui s'enfuit avec la fille d'un fermier. Elle fit presque sensation : elle était presque présentable, très jolie et très bien élevée; mais quel caractère! On avait coutume de les appeler George et le Dragon. Pauvre homme! il avait l'air le plus humble!

« — Il y avait un de ses fils dans les dragons, dit Arthur essayant de détourner la conversation; un gros garçon très lourd.

« — Exactement; il en était de même de tous les enfans : le fermier du Yorkshire perçait dans toute leur personne, et le pauvre lord George en était si honteux, qu'il était positivement pénible de le voir en compagnie de ses filles. Et cependant la mère avait toute l'apparence d'une grande dame.

« Arthur fit soudainement une remarque sur l'amélioration de la santé de John.

« — Oui, maintenant que cette malheureuse affaire est terminée, nous allons le voir renaître à la vie. Il formera de nouveaux attachemens. Il est très important qu'il soit bien marié, et en vérité nous avons toute raison d'espérer que... — Et elle regarda Arthur avec triomphe et d'un air significatif. »

Tel est généralement le style de conversation des romans de miss Yonge : voici maintenant un échantillon du ton habituel des sentimens religieux qu'elle exprime; ils sont doux, modérés, plus insinuans que violens, familiers dirons-nous, mais ils n'ont aucun accent très prononcé. Par un de ses caprices d'orgueil, Théodora Martindale s'est aliéné l'affection de son fiancé; elle va chercher des consolations auprès de sa belle-sœur, qu'elle a maintenant appris à aimer, et qui est pour la jeune fille, naguère si fière, un appui et un soutien dans la vie.

« Violette venait de se coucher lorsque Théodora entra, s'assit au pied du lit en regardant sa belle-sœur, et répondant à peine aux quelques paroles que celle-ci osait prononcer. Ce ne fut qu'à minuit qu'elle se leva pour se retirer.

« — Allons, il faut partir; mais je ne puis me lasser de vous contempler. Je pars, et il me semble que c'est comme si j'étais chassée du lieu unique où je puis être bonne.

« — Non, chuchota Violette, partout où nous avons un devoir à accomplir, nous pouvons être bons.

« — Je le pourrais, si je vous avais avec moi pour me calmer et me dire de telles paroles.

« — Vous n'avez pas besoin de moi pour vous les dire : vous avez la Bible et le *Prayer Book*.

« — Je n'ai jamais connu la manière de suivre leurs maximes, et maintenant que j'ai trouvé la route à suivre, il me faut m'éloigner de vous.

« — La même grâce divine qui vous a montré le chemin vous conduira plus loin encore, chérie, si vous voulez la suivre, quoique la route soit rude à parcourir.

« — La grâce divine peut être avec vous, elle est avec vous, dit Théodora d'un ton de voix morne et désespéré; mais, Violette, pensez combien de temps je me suis écartée de la bonne voie!

« Violette s'assit sur son lit, prit sa main, la serra entre les siennes, et s'écria avec des larmes : — Il ne faut pas parler ainsi; si vous n'aviez pas la grâce, auriez-vous tant de chagrin maintenant?

« — Je ne sais, je puis espérer et voir distinctement la route qui conduit à la paix, lorsque vous me regardez ou que vous me parlez; mais pourquoi suis-je obligée de rentrer dans le désert de mon propre cœur, abandonnée à la solitude et à la tentation?

« — Si c'est sur moi que vous vous reposez réellement, au lieu de vous reposer sur le seul véritable appui que nous ayons, il vaut mieux que vous soyez obligée de le chercher vous-même. Théodora chérie, voulez-vous me permettre de vous raconter quelque chose de mes propres expériences? Lorsque je vis pour la première fois les difficultés de la vie et que je ne pus plus chercher l'appui de ma mère, il me sembla d'abord que je ne pourrais plus trouver aucun soutien; mais l'appui cependant ne me fit pas défaut. Je vis que je pouvais trouver des conseils et des consolations dans la Bible et dans la religion, et je n'ai jamais été aussi heureuse que depuis cette époque.

« — Il guidera le jugement de ceux qui sont doux, à ceux qui sont humbles il montrera la route, murmura Théodora en se penchant vers sa belle-sœur, tandis que les larmes coulaient de ses yeux.

« — Il se manifeste lui-même à ceux qui veulent le suivre et dompter leur volonté personnelle, répondit Violette. »

Encore un mot sur ce sujet. L'anglicanisme de miss Yonge, avons-nous dit, n'affecte jamais de formes dogmatiques. Il n'aime pas la controverse; il se borne à faire appel au sentiment. De tels livres semblent comme un écho affaibli des doctrines traditionnelles de

l'Angleterre. Que nous voilà loin des romans d'Hannah More et des écrits moraux du dernier siècle! La confiance, l'assurance qui règne dans ces livres et qui les fait ressembler aux leçons d'un pédagogue enseignant des enfans incapables de le contredire, ou aux sermons d'un prédicateur sûr que ses auditeurs sont en communauté de principes avec lui, qu'il n'a qu'à leur en expliquer la pratique, que ces auditeurs ne peuvent errer que sur des points de détail, cette confiance n'existe pas au même point dans les romans de miss Yonge. On sent vaguement que les cœurs sont plus partagés qu'autrefois, les âmes plus tièdes, et que de nouvelles doctrines prennent lentement la place des anciennes.

Les romans de miss Yonge ne sont point une exception; la plus grande partie des romans qui se publient chaque année en Angleterre ou en Amérique, surtout lorsque les auteurs sont des femmes, sont empreints d'un sentiment religieux très prononcé. Il ne faudrait pas attribuer aux tendances de l'esprit féminin ce genre de littérature, qui est un des fruits naturels de la civilisation protestante, et qui n'a pu s'acclimater dans aucun des pays catholiques, — heureusement pour le goût et la distinction nécessaire des genres, diront les puristes sceptiques, qui prouveront sans peine qu'un roman n'est pas un sermon, et que l'accouplement de ces deux genres ne peut produire que de mauvais romans et de mauvais sermons; — malheureusement pour l'éducation et les mœurs de famille, diront à leur tour ceux qui cherchent dans la littérature un but d'utilité. Les uns et les autres ont peut-être raison et tort alternativement. Nous ferons remarquer aux premiers que les sentimens religieux font partie du cœur de l'homme aussi bien que les passions les plus mondaines, et qu'à ce titre ils doivent avoir une place dans une peinture de la vie humaine. Quant aux seconds, sans contester la justesse de leur point de vue, nous leur dirons qu'un roman n'est pas précisément un prêche, et que les sentimens religieux ou les questions religieuses, lorsqu'ils se présentent dans un roman, ne doivent pas s'y établir en maîtres, sous peine de faire ressembler ce roman à une allégorie. Le roman, comme le drame, ne connaît que des personnages humains, qui ne sont pas composés d'une seule passion ou d'une seule vertu, mais de plusieurs passions et de plusieurs vertus. Les oppositions que nous présentent les romanciers religieux n'existent point dans le monde sous une forme aussi tranchée que dans leurs récits, les hommes religieux que nous rencontrons dans la vie réelle ne représentent point la religion d'une manière aussi absolue; les hommes mondains ne personnifient pas aussi exactement l'esprit du monde, ni les hommes vicieux le vice; ils ne sont point et ne peuvent pas être des symboles, ils sont des hommes. Aucun de nous

n'arrive heureusement et malheureusement à un tel degré de perfection ou d'infamie, qu'il ne fasse plus qu'un avec une vertu ou avec un vice. Voilà le très grand défaut de la littérature religieuse non didactique et philosophique : les personnages qu'elle crée sont presque toujours des personnages de convention. Aussi, parmi tous les livres religieux où la passion s'unit à l'enseignement, je n'en connais que deux qui aient échappé absolument à ce défaut : l'un, c'est l'*Imitation de Jésus-Christ*, peinture d'une âme solitaire, ascétique et aspirant à la perfection, chez laquelle le drame est tout intérieur; l'autre est le *Pilgrim's Progress* de John Bunyan, pure allégorie dont les vices et les vertus sont les seuls personnages, mais où les êtres abstraits remplacent avantageusement des acteurs réels, car ils vivent d'une vie véritable et forment une sorte de société humaine. Naïvement inspiré, et avec ce bon sens qui ne fait jamais défaut au génie, Bunyan a renversé le procédé ordinaire des romanciers religieux. Tandis que ces derniers transforment les êtres vivans en personnages de convention représentans d'idées abstraites, Bunyan transforme les êtres abstraits en personnages vivans; *Faithful, Talkative, Wordly Wiseman*, sont des hommes, ils en ont tout le courage, toute la lâcheté, tout le désintéressement et tout l'égoïsme. Nous craignons, pour toutes ces raisons, que le roman religieux, excellent comme but et comme leçon morale, ne soit jamais littérairement qu'un genre hybride, absolument ce que serait un traité de philosophie qui chercherait à être dramatique.

Dans nos pays catholiques, nous avons connu à peine ce genre de littérature, et l'exemple du bon évêque Camus n'a jamais jusqu'à nos jours tenté aucun homme doué d'un véritable talent littéraire. De notre temps, un écrivain a essayé ce genre avec assez peu de succès, et a fini par trouver un meilleur emploi de son talent et de sa grande verve comique. C'est qu'en effet dans les pays catholiques, où l'influence classique a prévalu, on a poussé si loin la *distinction des genres*, que l'église et la société, la religion et la vie humaine existent séparément, sans aucune relation, chacune dans sa sphère. La religion habite l'église et y est exposée aux regards des fidèles comme le saint sacrement tiré du sanctuaire aux jours de grande solennité; le fidèle va vers elle, elle ne va pas vers lui; à son foyer domestique, il n'en a qu'une incomplète image; buis bénit, saintes reliques, bénitier de famille, tout cela ne peut agir sur lui qu'à de certains momens, sous l'empire de certaines émotions, très courtes et très rares. Pour trouver la religion dans toute sa splendeur, il faut absolument que le fidèle aille à l'église de sa paroisse; là, elle habite, et non dans son foyer, non dans les occupations de sa vie journalière, non dans son âme et dans son cœur. Très *pittoresque*, la

religion catholique n'est cependant pas *dramatique*, et c'est au protestantisme que cette épithète revient de droit. La confession, l'assistance habituelle du prêtre font bien vite cesser le drame dès qu'il se présente dans la vie, car il n'y a pas drame là où il n'y a pas lutte, combat, passion, là où la paix du cœur est conquise trop facilement. C'est la raison pour laquelle il n'y a point de roman religieux dans les pays catholiques, et en généralisant davantage, on pourrait dire que c'est la raison pour laquelle le roman est de sa nature essentiellement protestant.

Nous avons saisi cette occasion de dire quelques mots sur la situation présente de l'église anglicane, le travail des esprits en Angleterre et le mouvement religieux qui s'y opère; nous n'avons pas à porter de jugement sur de tels faits, à les approuver ou à les condamner: nous devons nous borner à les constater. Un étranger surtout, lorsque ses opinions ne sont pas directement intéressées, doit s'abstenir de prendre parti pour ou contre des événemens douteux, dont l'issue est incertaine, et qui, s'ils font quelque bien, peuvent faire aussi beaucoup de mal. Il en est de l'église anglicane comme de l'aristocratie : l'une et l'autre ont commis des fautes, c'est possible; mais au fond, aujourd'hui qu'elles sont attaquées, sont-elles pires qu'il y a cent ans, alors qu'elles exerçaient un pouvoir sans contrôle, et qu'aucun audacieux (si ce n'est quelque philosophe dont la voix s'éteignait dans le désert des écoles savantes, et dont nul ne s'occupait, à l'exception de deux universités) n'osait les contester? Certainement non. Il est évident que la masse du clergé est sinon plus convaincue et plus pieuse, au moins plus tolérante, plus éclairée, plus instruite qu'autrefois; il n'est pas douteux que l'aristocratie soit plus humaine, que ses mœurs se soient améliorées. Certes, pris individuellement, un *gentleman* anglais d'aujourd'hui est infiniment préférable à quelqu'un de ces grossiers *squires* pleins de passions, de préjugés et de haines qui siégeaient au parlement dans les derniers siècles. Toutefois nous ferons deux observations. La première est celle-ci : les institutions sont souvent moins menacées par les fautes des hommes qui les représentent que par l'esprit de la nation chez laquelle elles sont établies. L'histoire anglaise en particulier est pleine d'exemples qui prouvent cette vérité. Il y a eu des époques de grande corruption parmi l'aristocratie anglaise; jamais cette corruption n'a jeté sur elle aucune défaveur, tandis qu'aujourd'hui elle est plus morale et se voit beaucoup plus attaquée. C'est que l'institution aristocratique répondait beaucoup mieux alors qu'aujourd'hui à l'esprit général de l'époque. En outre l'aristocratie pouvait être corrompue, elle était vigoureuse et fournissait de génération en génération une douzaine d'hommes de gé-

nie qui faisaient comprendre la vérité de cette parole de la Bible : dix justes sauvent une ville. Ces dix ou douze personnages composaient un faisceau de forces suffisant pour mener les affaires du pays, et présentaient un ensemble de caractères et de talens imposant et admirable contre lequel il eût été vain et insensé de s'élever. Il en est de même pour l'église anglicane : elle ne répond plus au sentiment national aussi fortement qu'autrefois, elle ne vaut pas non plus ce qu'elle valait autrefois; son bas clergé peut être plus instruit et plus éclairé, mais les chefs de ce clergé ne valent pas leurs prédécesseurs. Or ce qui constitue essentiellement l'église anglicane, ce n'est pas le clergé inférieur, c'est la hiérarchie épiscopale, ou autrement dit la haute église; c'est là ce qui la sépare des autres églises protestantes et ce qui en fait une institution politique vraiment puissante. L'ère des grands évêques anglicans est passée depuis longtemps; il n'y a plus là de Jérémie Taylor, de Leighton, de Tillotson, de Burnet, même de factieux Atterbury. Il y a longtemps que cette décadence a commencé dans la haute église; le sentiment chrétien et le souffle religieux ont passé maintenant dans la basse église. Depuis John Wesley et l'apparition du méthodisme, c'est là que l'esprit protestant s'est maintenu. Aussi ce qui est attaqué, c'est précisément la haute église, c'est sur elle que les novateurs dirigent leurs coups; c'est surtout contre ses abus que le radicalisme s'est élevé dans ces dernières années. Il est certain que jusqu'à présent le protestantisme n'est nullement intéressé dans cette attaque contre la haute église et que le clergé anglican inférieur n'a même pas à craindre pour son existence; mais la lutte s'arrêtera-t-elle là? et la controverse rationaliste, gagnant en forces de jour en jour, ne ruinera-t-elle pas non plus seulement l'église anglicane, mais le principe même de toute église, le christianisme? Une révolution religieuse se prépare dans le monde entier, et certes elle est nécessaire; mais au prix de quelles perturbations politiques, de quelles hérésies philosophiques et de quelles folles doctrines s'accomplira-t-elle? C'est le secret de l'avenir.

ÉMILE MONTÉGUT.

LE

CHEVALIER SARTI

HISTOIRE MUSICALE

QUATRIÈME PARTIE.[1]

L'ARISTOCRATIE DE VENISE.

I.

Il y avait à Venise un grand nombre de fêtes qui avaient toutes pour objet la commémoration d'un événement important de l'histoire de la république. C'était une succession de scènes dramatiques, où la religion se mêlait à la politique pour perpétuer un souvenir glorieux et entretenir dans l'imagination du peuple le respect de sa propre tradition, source de l'amour de la patrie. L'homme, qui ne vit pas seulement de pain, ne tient au sol qui l'a vu naître que par les souvenirs du passé; sans tradition, il n'y a pas plus de famille que de nationalité : c'est ce dont était bien pénétré le gouvernement de Venise, et sa profonde sagacité avait transformé les annales de la république en un spectacle magnifique qui se déroulait incessamment aux yeux de la foule enchantée. Aussi de tous les peuples de l'Italie le peuple vénitien est-il celui qui connaît le mieux son histoire, et on a pu voir dans les événemens de 1848 combien le culte du passé est un puissant levier pour secouer le joug de l'étranger.

(1) Voyez les livraisons du 1er janvier et du 15 août 1854, et du 1er août 1855.

Parmi ces fêtes, aussi nombreuses que variées, qui rappelaient divers anniversaires, — depuis la fondation de Venise et la translation du corps de saint Marc jusqu'à la bataille de Lépante et à la peste de 1576, — une des plus remarquables, et sans contredit la plus importante de toutes, était celle de l'Ascension, instituée vers l'an 997 pour rappeler la conquête de la Dalmatie par le doge Urseolo. On y rattacha plus tard le souvenir de la concession faite par le pape Alexandre III au doge Sébastien Ziani, en reconnaissance de l'asile que lui avait accordé la république contre son persécuteur l'empereur Barberousse. En remettant au doge un anneau, le pape prononça ces paroles : « Recevez-le de moi comme une marque de l'empire de la mer. Vous et vos successeurs, épousez-la tous les ans, afin que la postérité sache que la mer vous appartient par le droit de la victoire et doit être soumise à votre république comme l'épouse l'est à l'époux (1). » Tel est le principal fait historique qui servait de prétexte à l'une des plus belles cérémonies qu'ait pu inventer l'imagination d'un peuple politique, qui considérait l'art et la poésie comme faisant partie des élémens de sa grandeur.

La veille du jour de l'Ascension, le *Bucentaure,* grand et magnifique vaisseau dont le nom, aussi bien que la forme, indiquait ce mélange de christianisme et de ressouvenirs de l'antiquité fabuleuse qui caractérisait la civilisation de Venise, sortait de l'arsenal et venait aborder à la *Piazzetta* sous la conduite de trois amiraux, placés l'un à la poupe, l'autre à la proue, et le troisième dans une petite galerie ornée d'arbustes et de fleurs, près du gouvernail. Quelle est l'origine de ce nom bizarre du *Bucentaure?* Dérive-t-il, comme le prétendent quelques-uns, de la corruption d'une phrase insérée dans le décret du sénat qui ordonna, en 1311, qu'on fît construire un vaisseau propre à contenir deux cents hommes, *ducentorum hominum?* Ou bien a-t-on voulu désigner un vaisseau deux fois grand comme ce navire, appelé le *Centaure,* dont parle Virgile dans un passage de son *Énéide?* Quoi qu'il en soit de cette origine, il est certain que le dernier *Bucentaure,* construit en 1729 sous le doge Mocenigo, était un monument aussi curieux par la richesse des détails qu'imposant dans son ensemble. Long de cent pieds sur vingt-quatre de large, ses flancs s'ouvraient à la lumière par quarante-huit fenêtres ornées de festons et d'ornemens précieux. Il était divisé en deux étages, comme la société qu'il représentait. Dans l'étage inférieur se trouvaient les rameurs de l'arsenal, au nombre de cent soixante-huit; dans l'étage supérieur venaient s'asseoir le doge, les

(1) Voyez Daru, *Histoire de Venise,* t. Ier, p. 170, et le charmant livre, *Origine delle feste Veneziane,* de Giustina-Renier-Michel.

dignitaires de l'état, les ambassadeurs des puissances étrangères et les princes qui se trouvaient à Venise. La longue et vaste nef qui contenait tout le personnel du gouvernement de la république était également divisée en deux compartimens qui se communiquaient. Des figures ingénieuses, qui représentaient les vertus morales et politiques, la Justice, la Force, la Prudence, — les sciences, les arts utiles, les Muses, les Heures du jour et de la nuit, ornaient le pourtour de cette magnifique salle, au bout de laquelle siégeait le prince de Venise sur un trône d'or, comme Jupiter au milieu des dieux de l'Olympe. Les divinités de la mer, — Neptune apaisant les flots de son trident, Éole enchaînant les tempêtes, Téthys et ses nombreuses filles sortant de l'Océan pour venir s'égayer à la clarté des cieux, Vénus sur sa conque légère, qu'emportaient les Zéphyrs, un grand nombre de Tritons embouchant la trompette, — toutes ces créations charmantes de l'imagination grecque, qui se plaisait à personnifier les phénomènes de la nature, se déroulaient sur les deux faces extérieures du *Bucentaure*. La proue du navire était ornée d'un gros lion assoupi par l'Amour, et la poupe, portant l'étendard de la république, était soutenue par deux géans qui plongeaient leurs pieds dans la mer. Le toit, recouvert de velours cramoisi relevé de crépine et de *fiocchi d'oro*, réjouissait le regard et indiquait un *sposalizio* princier.

Le jeudi 17 mai de l'année 1792, les cloches de Saint-Marc, lancées à grande volée, annoncèrent la solennité de l'Ascension à un peuple enchanté, pour qui la vie était un spectacle continuel. Le doge Luigi Manini, ce pâle et dernier représentant d'un pouvoir occulte qui ne lui avait laissé que la pompe extérieure de l'autorité suprême, descendit lentement l'escalier des Géans du palais ducal, précédé de ses estafiers portant l'ombrelle historique, le siége et les autres insignes de la puissance, suivi de sa cour, des membres du conseil des dix, du sénat, du grand-conseil, des ambassadeurs et des princes étrangers qui se trouvaient à Venise. Il traversa la place et entra dans le *Bucentaure*, qui l'attendait depuis la veille au soir. Au moment où se mit en marche cette grande machine, qui, par le nom et la forme qu'on lui avait donnés, par les souvenirs qui s'y rattachaient et les ornemens symboliques qu'on y avait ajoutés, était encore une image véritable de la république, des coups de canon, partis des vaisseaux qui l'escortaient, signalèrent à la foule qui encombrait la place, *la Riva dei Schiavoni* et le *Canalazzo*, le commencement de la cérémonie. Toute la population et les étrangers accourus à Venise pour voir ce spectacle unique dans le monde suivaient le cortége dans d'innombrables gondoles qui voltigeaient autour du vaisseau national comme des satellites entraînés dans son

tourbillon lumineux. Le ciel était magnifique, et à voir ces barques pavoisées de mille couleurs suivre le sillage du *Bucentaure*, qui se balançait sur les vagues dociles, on aurait dit une de ces théories de la Grèce sortant du Pirée sur une trirème symbolique et allant porter le tribut annuel aux dieux des îles Fortunées. Passant devant l'arsenal, les mariniers saluèrent une image de la Vierge très vénérée du peuple, et après s'être arrêté un instant à l'île Sainte-Hélène, où il y avait un couvent de pauvres moines qui offrirent au doge, selon un antique usage, un déjeuner frugal composé de châtaignes bouillies, le cortége s'avança vers le Lido. Alors, le *Bucentaure* faisant halte en pleine Adriatique, le prince de Venise, du haut d'une balustrade dorée qui bordait la poupe, prononça les paroles sacramentelles d'une perpétuelle domination et jeta à la mer l'anneau nuptial. Mille cris d'allégresse, mêlés au bruit du canon, des cloches et des fanfares, annoncèrent l'accomplissement de la cérémonie. Les chanteurs de la chapelle ducale, qui avaient leur place assignée dans la partie supérieure du *Bucentaure*, entonnèrent un madrigal à quatre parties que Lotti avait composé expressément pour la circonstance, en 1736. Ce morceau eut un tel succès à l'époque où il fut exécuté pour la première fois, que tout le monde s'empressa de le copier et qu'il se répandit dans toute l'Italie. Les paroles, qui étaient d'un noble vénitien, Zaccharia Valaresso, exprimaient une pensée à la fois politique et religieuse. Le poète demandait à Dieu de protéger et d'étendre la domination de Venise sur la mer jusqu'au jour funèbre où la lune s'éclipserait aux yeux du monde qu'elle éclaire. C'était une paraphrase de ces mots de la Genèse : « Dieu a posé un fondement au milieu des eaux; » *posuit firmamentum in medio aquarum*. Le madrigal de Lotti, par la couleur religieuse et mondaine qui le caractérise, n'étant franchement écrit ni dans la tonalité moderne, ni dans celle du plain-chant, semble un nouveau témoignage de la civilisation complexe de Venise, où le paganisme n'a jamais été vaincu (1). Après avoir entendu la messe à la petite église de Saint-Nicolas du Lido, le doge et sa suite remontèrent sur le *Bucentaure*, qui, toujours escorté par de nombreuses péottes, des galères et une nuée de gondoles d'où s'échappaient des *e viva San Marco, evohé! evohé!* regagna la cité glorieuse des plaisirs, née, comme Vénus, de la blanche écume de la mer fécondée par un rayon de poésie.

Arrivée au palais ducal, sa sérénité réunit les grands de l'état, les ambassadeurs et les princes étrangers à un banquet vraiment royal, dans une salle uniquement destinée à cet objet, et qui portait le nom

(1) Le madrigal de Lotti, dont il est parlé ici, se trouve dans la *Collection de musique vocale et classique* de M. le prince de la Moskowa.

de salle des banquets. On en donnait cinq tous les ans, le premier jour de l'année, les jours de l'Ascension, de *San Vito*, de *San Stefano* et de *San Marco*. Un service d'argenterie, qui était une merveille de la renaissance, des porcelaines et des cristaux de Murano, dont le travail exquis excitait l'admiration des étrangers, ornaient la table où le prince traitait ses égaux, ses sujets et ses maîtres. Alors, pendant que les regards des convives contemplaient un beau portrait de Henri III du Tintoretto, une *Adoration des Mages* de Bonifacio et toute cette magnificence d'une république de patriciens, les chanteurs de la chapelle ducale de Saint-Marc exécutèrent une cantate sans accompagnement de Lotti, *il Tributo degli Dei*, qui fut suivie d'une pastorale à quatre voix du même compositeur, *Somo duce in trono assiso*, morceaux composés, comme le madrigal déjà cité, dans l'année 1736, et empreints de ce caractère de grandeur et de suavité qui distingue l'art de Venise et particulièrement le génie de Lotti.

Beata et Tognina, Lorenzo et l'abbé Zamaria avaient suivi le cortége du *Bucentaure* jusqu'au Lido. Le sénateur Zeno ne les avait pas accompagnés : il était retenu ce jour-là au palais de la seigneurie, où il veillait, avec ses confrères les inquisiteurs, au salut de l'état. Le hasard avait poussé la gondole de Beata tout près de la balustrade du haut de laquelle le doge prononça les paroles historiques que nous avons rapportées, lorsqu'une voix, partie d'une péotte voisine, s'écria : « Va, va, épouse-la, cette mer trop docile, que tu ne sauras pas défendre contre les destins qui se préparent ! » Lorenzo fut assez étonné de reconnaître dans la personne qui avait proféré ce pronostic menaçant le même individu qu'il avait rencontré sur la place Saint-Marc quelque temps après son arrivée à Venise, et qu'il n'avait pas revu depuis. Dans la confusion inséparable d'une pareille fête, qui mettait en mouvement toute la population de Venise, personne autre que Lorenzo et l'abbé Zamaria n'entendit ce propos séditieux, qui aurait pu coûter cher à celui qui avait osé le laisser échapper de sa bouche imprudente.

Confondue dans la foule des petits bâtimens qui accompagnaient le nouvel époux de la république à son retour du Lido, la gondole de Beata s'arrêta à *la Riva dei Schiavoni*, où l'abbé Zamaria se fit descendre. L'abbé prévint ses compagnons qu'il ne dînerait pas au palais et qu'il ne fallait pas s'inquiéter de son sort; puis, ramenant à lui son petit manteau de soie, il s'envola comme un oiseau à qui on ouvre la cage où il était renfermé. Une idée traversa alors rapidement l'esprit de Beata, qui dit à Tognina : — Connais-tu Murano?

— Non, répondit l'amie, car les deux seuls voyages que j'aie faits à Venise ont été de trop courte durée pour me laisser le temps de tout voir.

—Eh bien! répliqua Beata avec une joie qu'elle ne sut pas contenir, si tu veux, nous irons nous y promener. Mon père est occupé et passera probablement la journée au palais de la seigneurie. Allons donc à Murano, où nous trouverons de beaux jardins en fleurs et tout ce qui est nécessaire à l'agrément de la vie. Je ne vous retiens pas, dit-elle d'un ton plus sérieux à Lorenzo, et si vous avez des projets, vous êtes libre.

— Il est trop poli et trop aimable cavalier, répondit Tognina avec gaieté, pour laisser deux femmes seules. J'aime à me flatter, continua-t-elle, que notre société lui est plus agréable qu'importune.

— Je n'ai pas mérité, signora, répondit Lorenzo avec un accent ému, que vous puissiez douter de mon zèle et de mon obéissance.

— Il ne s'agit ni d'obéissance ni de zèle, répliqua vivement Tognina, mais du plaisir que vous pouvez trouver dans notre compagnie.

— Je vous répondrai encore, dit Lorenzo en baissant les yeux, que je n'ai pas mérité qu'une pareille question me soit adressée.

— A la bonne heure! répondit Tognina en lui tendant la main, voilà qui est parler en vrai Vénitien; c'est clair et concis.

Sur un ordre de Beata, les gondoliers prirent le chemin de Murano. C'était bien une idée de femme que celle qu'eut la fille du sénateur de revoir les lieux où son cœur avait tant souffert, et d'y conduire enchaîné celui qui l'avait si cruellement outragée. C'est que le bonheur se compose bien moins de la possession tranquille et absolue de ce qu'on aime que du sentiment que donne la préférence dont nous sommes l'objet. Nous avons besoin de montrer au monde les marques de notre félicité, et l'envie qu'elle excite accroît notre jouissance et en perpétue la durée. Beata, qui n'avait pas prévu les incidens de la journée, et qui ne pensait pas surtout que l'abbé Zamaria, après avoir amené Lorenzo avec lui au Lido, s'en irait tout seul prendre ailleurs sa part de la joie commune, saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte de constater sa victoire sur le théâtre même où avait eu lieu la chute. La présence de Tognina la rassurait d'ailleurs et lui permettait de savourer sans scrupules son innocente malice. Après avoir traversé plusieurs canaux étroits et assez obscurs, la gondole vogua bientôt en pleine mer par une de ces journées qui doublent le prix de l'existence en nous rapprochant de la nature, dont la vie se mêle à la nôtre et nous fait ressentir ses moindres tressaillemens. C'est en de pareils momens que l'on comprend cette belle pensée d'un philosophe, qui a comparé le monde à une lyre dont on ne peut toucher une corde sans faire vibrer l'harmonie de l'ensemble (1). Assises l'une près de l'autre comme deux

(1) Plotin.

colombes et rapprochées par une affection d'enfance que rien n'avait troublée, Beata et Tognina échangeaient des regards surpris; toutes deux étaient étonnées de se retrouver ensemble avec Lorenzo après quelques années de séparation. — Signor Lorenzo, dit Tognina pour rompre un silence qui est toujours plus embarrassant pour des jeunes filles que les hasards de la conversation, je suis chargée d'un message auprès de vous. Giacomo, ayant appris que je venais passer quelques jours à Venise, est accouru chez moi pour me prier de le rappeler à votre souvenir. Il désire même que je vous embrasse de sa part; mais vous voudrez bien me dispenser de cette partie de ma mission.

— Le devoir d'un ambassadeur, répondit Lorenzo en regardant Beata, qui souriait, est de remplir strictement la volonté de celui qu'il représente.

— Et ne savez-vous pas, répondit Tognina, qu'il y a des cas imprévus qui sont laissés à l'appréciation de l'envoyé? Pour un futur ambassadeur de la république peut-être, vous me paraissez peu au courant de toutes les difficultés de votre charge, bien que Giacomo m'ait assuré que vous étiez devenu beaucoup plus savant que le curé de Cittadella.

— Nous sommes dans un jour de fête où toutes les plaisanteries sont permises, dit Lorenzo avec fermeté, et vous auriez raison de vous moquer de ma future grandeur, si j'avais manifesté des prétentions aussi ridicules.

— Mais sérieusement, Lorenzo, que comptez-vous faire? Est-ce la carrière de compositeur, de poète, de philosophe ou de fonctionnaire, que vous voulez parcourir. On m'a dit que vos connaissances vous donnent le droit d'aspirer à toutes les gloires.

— D'aspirer à toutes les gloires! répondit Lorenzo; c'est la plus sanglante satire que vous puissiez m'adresser, chère Tognina! En étourdie que vous êtes, vous venez de mettre le doigt sur l'infirmité de ma nature. Je ne sais ni ce que je veux, ni où je vais. Mon esprit est composé, comme le bouclier d'Achille, d'élémens divers, qui n'ont pas encore été fondus par une main souveraine. J'erre au crépuscule de ma vie, attendant qu'un ange vienne éclairer ma voie.

En prononçant ces dernières paroles, Lorenzo baissa les yeux ainsi que Beata, qui tremblait de bonheur en écoutant un si noble langage, dont le sens ne lui avait point échappé. Gardant le silence, Tognina comprit aussi, à la contenance de Beata et du fils de Catarina Sarti, que leurs cœurs n'avaient plus besoin d'interprète pour s'entendre. Arrivées à la petite porte du casino *di San Stefano*, Beata et Tognina descendirent de la gondole; elles montèrent l'escalier de marbre qui conduisait au jardin pendant que Lorenzo était resté en

arrière à parler aux gondoliers. — Il est bien remarquable, ton frère d'adoption, dit Tognina. Et tu l'aimes?

— Ah! répondit Beata avec un soupir, en prenant la main de son amie qu'elle pressa sur son cœur, je l'adore!

Lorenzo vint bientôt les rejoindre au jardin du *casino*, qui était tout resplendissant de fleurs printanières, et dont la charmille, qui longeait la terrasse donnant sur la mer, offrait déjà un abri de verdure contre l'éclat du soleil. Il les trouva se promenant et causant le long de ces petites allées, fort soigneusement entretenues.

— Cela ne vaut pas le parc et le jardin de Cadolce, où j'espère bien te voir cette année, dit Tognina à son amie.

— Je ne partage pas ton espoir, répondit Beata. Je vois mon père trop préoccupé et trop soucieux des affaires de l'état pour croire qu'il puisse quitter Venise de si tôt.

— Et vous, Lorenzo, reprit Tognina d'un air malicieux, ne viendrez-vous pas faire une visite à votre mère, que vous n'avez pas revue depuis votre départ de La Rosâ?

— Ce serait le plus vif de mes désirs, répondit-il, si j'étais le maître de mon temps, et si l'abbé Zamaria voulait y consentir.

— Mais, dit Tognina, à quoi employez-vous donc ce temps si précieux, que vous ne puissiez vous donner quelques jours de répit? L'abbé Zamaria est-il devenu si exigeant, qu'il ne consente à vous laisser un peu de liberté? Cela m'étonnerait bien de sa part.

— Je ne manque ni de liberté ni de loisirs, et je suis plus embarrassé de l'indépendance qu'on me laisse que je ne le serais du joug que je recherche.

— Cela est trop subtil pour mon esprit, répliqua la jeune fille avec gaieté, et c'est probablement dans Platon ou dans les poèmes de Dante que vous avez puisé ce beau langage que je ne comprends pas. On m'a assuré que ces deux vieux radoteurs, que je n'ai jamais lus grâce à Dieu, sont toujours sur votre table de travail.

— Et qui donc vous a si bien instruite de mes lectures? répondit vivement Lorenzo. On vous a dit vrai, je lis et relis sans cesse ces radoteurs, comme vous les qualifiez. Joignez-y Homère et Rousseau, que vous ne connaissez pas davantage, et vous aurez le nom de mes meilleurs amis, avec qui j'aime à m'entretenir dans les heures de solitude et de tristesse.

— Ah! mon Dieu, s'écria la malicieuse jeune fille, la tristesse d'un *bambino* de dix-sept ans! Et quel remède trouvez-vous dans ces auteurs favoris contre la noire mélancolie qui dévore vos jours?

— J'y trouve des rêves divins qui consolent de la réalité, j'y trouve la poésie, qui vaut mieux que l'histoire, répliqua Lorenzo avec exaltation.

— *Gesù Maria!* s'écria Tognina, il parle comme un prédicateur! Si Giacomo vous entendait maintenant, il vous placerait au moins à côté de *san Pietro* et de *san Paolo*. Pour moi, qui dors fort bien et qui n'ai pas de chagrins, je n'ai pas besoin d'avoir recours à la poésie pour me guérir, et j'ignore quel goût elle a et de quel pays elle vient.

— Elle est aussi douce qu'auraient été pour moi vos baisers, si vous aviez rempli le message dont on vous a chargée, dit Lorenzo; elle est de tous les pays et de tous les temps, et se trouve aussi bien dans les fleurs que nous admirons ici que dans vos beaux yeux noirs, qui révèlent les tendres sentimens dont votre cœur est rempli.

— Qu'en savez-vous? répondit Tognina avec entrain. Et croyez-vous donc que je vous aurais donné trente-six baisers, pour vous laisser le temps de les déguster?

Cette repartie fit sourire Beata, tandis que Lorenzo, poursuivant son idée avec enthousiasme : — Oui, dit-il, la poésie est l'essence de toutes les choses grandes et belles; elle rayonne avec la lumière, elle éclate dans un ciel étoilé; nous la respirons avec la brise; elle flotte comme une vapeur dans l'espace infini, dans l'horizon de la mer profonde, dans une vallée riante, au fond d'un précipice qui vous donne le vertige, dans le mouvement et dans le repos, dans le bruit et dans le silence extrêmes; on la trouve dans un tableau, dans un livre, dans un chant, dans une action qui nous touche et nous élève l'âme, et surtout dans un cœur épris d'un objet unique et charmant, car la poésie, c'est l'amour!

— Peste! dit Tognina, décidément, mon cher Lorenzo, vous êtes plus fort que *san Paolo e san Pietro*, et cela vaut bien que je m'acquitte entièrement de ma commission.

Prenant Lorenzo par la main, elle déposa sur son front un gracieux baiser. Beata détourna la tête pour cacher la rougeur qui vint illuminer tout à coup son beau visage. Il y eut un moment de silence et d'embarras pendant lequel la fille du sénateur s'éloigna pour parler au *cameriere*, et lui demander quel cabinet on pouvait mettre à sa disposition. Le *cameriere* répondit, comme s'il eût deviné la pensée secrète de la *gentildonna* : « Je vous donnerai le *camerino* où j'ai déjà eu l'honneur de servir *il giovine cavaliere* qui vous accompagne. — C'est bien, dit Beata, celui-là ou un autre, peu importe. » Innocent mensonge qui servait à dissimuler la véritable intention de sa démarche! Après quelques tours de jardin, on fit une station sous un joli bosquet, où Tognina détacha une branche de chèvrefeuille et la mit à la boutonnière de Lorenzo en disant : « Qu'elle soit un gage de notre amitié (*della nostra fratellanza*)! » faisant allusion à la cérémonie du jour. Par ces petits manéges de galanterie, Tognina cher-

chait à dissiper la réserve de son amie et à exciter son cœur, dont elle possédait maintenant le secret, à plus d'abandon : pensée délicate, qu'une femme seule peut concevoir. Lorenzo était dans un ravissement inexprimable. L'arrivée de Tognina à Venise, ses familiarités aimables, les questions qu'elle lui avait adressées, la brusque disparition de l'abbé Zamaria, la contenance moins sévère de Beata après l'épisode du serrement de main, enfin tous les incidens de la journée lui paraissaient révéler l'intention de confirmer son bonheur et d'enhardir ses espérances. Aussi avait-il peine à contenir sa joie, et son imagination, toujours un peu romanesque, se plaisait à voir dans le baiser de Tognina et dans la branche de chèvrefeuille qu'elle avait placée à sa boutonnière une réponse indirecte que faisait Beata à la lettre qu'il avait osé lui écrire. Cela donnait à son esprit une liberté d'allure qu'il n'avait jamais eue qu'avec la Vicentina, et qui surprit la fille du sénateur non moins que son amie.

On vint avertir que la collation était prête, et tous trois se rendirent dans le *camerino* qui leur était désigné. C'était le même où Lorenzo s'était trouvé avec la *prima donna*, ce qu'il reconnut aussitôt à quelques détails d'ameublement et au campanile de Saint-Marc, qui pointait hardiment à l'horizon d'azur. Une petite table, placée près de la fenêtre qui ouvrait sur la mer, était chargée de fruits, de pâtisseries, de plusieurs flacons d'un vin doré qui pétillait comme la flamme, et de quelques vases de fleurs qui se détachaient sur la blancheur du linge comme une aspiration généreuse dans une vie de labeur. Ces deux jeunes filles, d'une physionomie si différente, assises autour d'une table qui réjouissait le regard, ayant en face d'elles un jeune homme de dix-sept ans, que le souffle de l'amour épanouissait comme un arbrisseau à la séve trop vivace, présentaient une de ces scènes de printemps telles que le Giorgione aime à les reproduire dans son œuvre, qu'on devrait intituler *un rêve de sociabilité élégante*.

— Signor Lorenzo, dit Tognina en lui montrant un bouquet de cerises qu'elle se disposait à manger, je voudrais bien savoir s'il y a de la poésie là dedans, puisque vous en trouvez partout!

— Sans doute, répondit-il avec assurance, car elles sont aussi belles que bonnes, et aussi agréables au goût qu'à la vue.

— Mais, répliqua la jeune fille avec cet instinct logique qui est le propre des femmes et des enfans, si le fruit délicieux que vous me voyez croquer avec tant de plaisir n'était que bon, et qu'il fût privé de cette couleur de pourpre qui semble empruntée aux rayons de l'aurore, aurait-il encore le privilége d'être ce que vous appelez poétique?

— Vous qui traitiez tout à l'heure Platon de vieux radoteur, ré-

pliqua Lorenzo, visiblement préoccupé de la subtilité d'une pareille question, vous ne vous doutez pas que vous venez de laisser échapper de vos lèvres de rose un des artifices de sa dialectique. Vous parlez comme Socrate, ma chère Tognina, et vos beaux yeux prêtent à l'argument que vous me lancez à la tête une force qu'il n'avait pas dans la bouche du maître de Platon. C'est vous dire, continua Lorenzo, que la beauté de la forme ajoute un grand prix à la valeur des choses, et que si les cerises que vous écrasez entre vos petites dents d'ivoire n'étaient que simplement succulentes, elles n'auraient pas le privilége d'éveiller en nous une image de fraîcheur et d'éloquence qui sourit à notre esprit. Ce qui est utile peut être quelquefois revêtu de beauté, tandis que le beau est toujours utile. Le but suprême de nos efforts est d'arriver au beau à travers l'utile.

— Mais où donc est la poésie dans tout ce verbiage? répliqua Tognina en regardant Beata, qui découpait *una fugazza*, une brioche de Vicence. Et comment la poésie est-elle la même chose que l'amour, deux mots parfaitement obscurs et que je comprends aussi peu l'un que l'autre?

— Si cela était vrai, répondit Lorenzo, vous seriez comme les roses qui remplissent ces vases, ou comme le vin généreux qui me communique sa chaleur bienfaisante : vous n'auriez pas conscience du parfum que vous répandez ni du feu qui jaillit de vos regards. Tel est aussi le caractère de la poésie, qui est l'essence de l'être, comme dirait Platon, le parfum ou le rayonnement de la beauté, qu'on ne peut voir sans l'aimer. Chrysalide enfermée dans sa coque d'or, la poésie s'en échappe et devient un papillon céleste qu'on appelle l'amour. Voilà les transformations successives que subit en nous le sentiment vague d'abord que nous inspire la beauté, s'élevant des limbes de l'instinct et des sensations confuses aux régions de la pure connaissance. Telles sont aussi, assure-t-on, les épreuves diverses qui seront imposées à notre âme avant qu'il lui soit permis de contempler face à face celui qui est la source de l'amour éternel. — Oui, continua Lorenzo, il n'y a que le beau qui soit impérissable et fécond dans ses résultats; voilà pourquoi la poésie, qui en émane et qui nous révèle son existence, est plus utile et plus vraie que l'histoire. Que m'importe la vie d'un homme qui ne renferme pas une heure de poésie et d'amour? Qu'ai-je besoin de consulter les annales d'un peuple qui broute et digère comme le castor, s'il n'a pas accompli quelques faits importans qui le recommandent à mon admiration? Pourquoi notre esprit est-il invinciblement attiré vers la Grèce et sa merveilleuse civilisation, si ce n'est parce que cette terre bénie du ciel a donné le jour aux plus beaux génies de l'humanité, parce que ses héros, ses poètes et ses

philosophes ont été les instituteurs du genre humain? Savez-vous bien que c'est la lecture d'Homère qui a inspiré à l'élève d'Aristote l'ambition de s'élever jusqu'à l'idéal d'Achille, que c'est l'exemple d'Alexandre qui a suscité César, lequel a été à son tour le père spirituel d'une nombreuse postérité d'intelligences souveraines? L'histoire est l'écho stérile de ce qui a été, tandis que la poésie est l'intuition féconde de ce qui doit être et sera un jour. La civilisation n'est pas autre chose que la réalisation scientifique d'un rêve divin, ce qui a fait dire à Platon que *toute invention est poésie, et que tous les inventeurs sont poètes.* En effet, la poésie est comme un levain qui se retrouve dans toutes les combinaisons de l'esprit humain, c'est le dernier résultat des plus sublimes efforts de la pensée. Dante, ce poète de mon cœur, qui a mêlé la doctrine de Platon à celle de l'Évangile, ne doit-il pas son génie à un sourire de l'Amour?

Poco s'offerse a me cotal Beatrice
..... Raggiandomi d'un riso,
Tal che nel fuoco faria, l'uomo felice.

— Et moi, infime que je suis, continua Lorenzo avec une exaltation toujours croissante, si jamais je sors des ténèbres où je m'agite, si je parviens à rompre l'enchantement de la destinée et à me faire un nom parmi les hommes, je le devrai à la faveur inespérée dont on me comble aujourd'hui. Cette heure fortunée marquera dans ma vie; le souvenir que j'en conserverai traversera mon âme comme un souffle de poésie, qui l'élèvera au-dessus d'elle-même, et sera peut-être la seule félicité que je goûterai dans ce monde.

A ces dernières paroles, qui furent prononcées avec un accent vraiment touchant, Beata, jusqu'alors taciturne, la tête inclinée sur son assiette, se leva de table, et, portant un mouchoir à ses yeux, s'en fut à la fenêtre cacher son émotion et le ravissement où l'avait jetée un tel langage. Tognina la suivit, la prit par la taille et l'embrassa avec effusion. Elles restèrent ainsi pendant quelque temps silencieuses, tournant le dos à Lorenzo, qui n'avait pas bougé de sa chaise, où il était resté confondu, ne sachant comment interpréter cette scène muette, qui était pourtant assez significative.

Cependant le jour pâlissait, l'horizon d'azur se teignait peu à peu d'une vapeur rosée qui annonçait l'approche du soir et du recueillement qui l'accompagne. La plage, presque déserte à cause de la fête de Venise, où toute la population valide de Murano s'était rendue, présentait au regard une surface tranquille où se réfléchissaient les objets du rivage, et particulièrement la charmille du casino avec son encadrement de verdure. Beata et Tognina, accoudées à cette même fenêtre où Lorenzo s'était laissé enivrer par les chants d'une sirène

qui voulait l'attirer, comme l'enfant de la fable, dans le royaume des mirages décevans, avançaient leurs têtes vers la mer, et semblaient une apparition d'un monde bienheureux d'où nous viennent les rêves d'or de la fantaisie, qui seule a la prescience de l'avenir. Beata, qui n'avait point raconté à son amie l'épisode douloureux de la Vicentina, éprouvait, au milieu des sentimens divers qui venaient d'assaillir son cœur, une joie secrète semblable à celle du nautonnier qui contemple, du rivage, la mer profonde où il a failli périr. L'homme qui a franchi le cap des Tempêtes, et qui revient un peu battu par l'orage, est bien plus cher au cœur de la femme que s'il n'eût jamais quitté le giron maternel. La femme aime le courage, les aventures; elle aime à s'appuyer sur un cœur éprouvé et à pardonner à des lèvres impies. Au moment où Tognina, cherchant un prétexte pour dissiper le léger embarras où elle voyait son amie, se tournait vers Lorenzo dans l'intention de lui adresser la parole, un *barcarol*, qui errait à l'aventure, couché sur le dos comme un berger d'Arcadie, étreignant à peine ses rames, humant le frais et plongeant un regard endormi dans les méandres du ciel, se mit à chanter une complainte qui fixa l'attention de nos trois convives :

La luna è bianca...
Il sole è rosso...
Lo sposalizio si farà.

La luna dice al sole :
Il lume tuo mi schiarerà...
E Gesù Cristo ci benirà...

— E molti figli nascerà... *Viva san Marco!*

répondit une autre voix moins éloignée, qui était celle de l'un des deux gondoliers de Beata (1). Ce chant, d'un rhythme vaguement accusé, où les silences périodiques trouvés par l'instinct sont des élémens nécessaires à l'effet de l'ensemble; ces allitérations, qui répondent aux besoins de l'oreille plutôt qu'aux exigences de l'esprit; ce mélange de rêverie enfantine et de gaîté sereine et solitaire, qui scintille comme la lumière ou s'évapore comme un parfum; ces ressouvenirs de la poésie antique se mêlant au spiritualisme chrétien; enfin cette mélopée, d'un accent mélancolique et d'une tonalité

(1) La lune est blanche...
Le soleil est rouge...
Le mariage se fera.

La lune dit au soleil :
Ta lumière m'éclairera...
Et Jésus-Christ nous bénira...

— Et beaucoup d'enfans il en naîtra... Vive saint Marc!

indécise, qui n'est plus du plain-chant et qui n'est pas encore de la musique moderne, tournant incessamment dans un cercle borné sans jamais conclure par une note caractéristique, tous ces effets, tous ces contrastes sont autant d'exemples de l'imagination douce et charmante du peuple vénitien. On aurait dit une églogue de Théocrite, de Bion ou de Virgile, chantée innocemment par une vierge des premiers siècles du christianisme comme une hymne de l'église triomphante. Tognina, éclatant de rire à la réplique du gondolier, dit à Lorenzo : — Puisque la lune demande le soleil en mariage, il n'y a plus de raison pour que le Grand-Turc n'épouse pas aussi la république de Venise. Cette saillie à double sens fit sourire Beata, qui dit négligemment : — Il se fait tard, et il est temps, je crois, de retourner à Venise. — Ils partirent tous les trois dans la gondole qui les avait amenés.

La journée avait été propice. La circonstance imprévue qui avait rapproché Lorenzo de Beata sous les yeux d'une amie dont le charmant caractère formait entre eux un heureux contraste était une de ces combinaisons du sort qui décident de la destinée, et contre lesquelles vient se briser la volonté des hommes. C'est ainsi qu'une légère dissonance fait ressortir l'harmonie latente dans la nature des choses. Dieu avait définitivement parlé au cœur de Beata; elle se sentait attirée vers le fils de Catarina Sarti comme une fleur vers la source qui la vivifie. Quoi qu'il arrive désormais, quels que soient les obstacles et les événemens qui séparent ces deux âmes si différentes au milieu de l'attrait qui les captive, aucune puissance ne pourra rompre l'accord mystérieux qui s'est formé entre elles dans ce jour fortuné. Ils se sont longtemps cherchés, longtemps ils ont erré dans l'espace comme deux étoiles du firmament qui oscillent autour de leur centre d'attraction. Maintenant l'arrêt est prononcé, et ils sont fiancés devant l'idéal, qui les éclaire de sa divine lumière. Leur cœur est un paradis d'où s'élèvent des chants ineffables et des harmonies célestes qu'ils n'oublieront jamais, et dont le souvenir se répercutera à travers leur existence comme un écho de béatitude. Ce que Lorenzo sera un jour, il le devra à cette heure d'enchantement. Les douces larmes de Beata lui seront une rosée qui fécondera les nobles instincts de sa nature. Reconquérir par le travail, par la science, l'art et la vertu, le paradis que nous a fait entrevoir l'amour, n'est-ce pas là tout le problème de la vie? Ah! qu'ils s'aiment ainsi dans ce monde et dans l'autre! que les jours et les heures s'écoulent lentement pour eux, que le temps et l'espace ne les séparent jamais! Protégez-les, anges du ciel, étendez vos ailes sur cette gondole qui porte sur les eaux l'esprit de Dieu. Le moment est solennel : le siècle va bientôt expirer et emporter avec lui les doux loisirs, les aspira-

tions sereines, les saintes espérances d'une régénération pacifique, un monde de politesse, d'élégance et de rêves enchantés! Mozart n'est plus, Rossini vient de naître. Un horizon sanglant et troublé s'élève, Venise est sur le penchant de sa ruine; dans quelques jours, elle ne sera plus qu'un souvenir de l'histoire. Ralentissez, ralentissez donc vos efforts, joyeux gondoliers! laissez Beata et Lorenzo savourer chastement un bonheur inespéré! n'ayez pas hâte d'arriver dans cette ville remplie de bruits, de joies et de lumières; ne frappez pas si violemment les vagues endormies, colorées des reflets mélancoliques du soir; laissez-les s'enivrer de la poésie du silence et de la musique de leur cœur. Qu'ils traversent cette mer comme je leur souhaite de traverser la vie :

Quali colombe dal desio chiamate,
Con l'ali aperte e fermo al dolce nido
Volan per l'aer dal voler portate;

« comme deux colombes appelées par le désir, ouvrant et refermant leurs ailes, volent dans l'espace, emportées par la volonté vers leur doux nid (1). »

II.

La fête de l'Ascension était suivie d'une foire qu'on appelait la *fiera della Sensa,* qui durait huit jours, et pendant laquelle avait lieu sur la place Saint-Marc une sorte d'exposition générale de l'art et de l'industrie de Venise. C'est à l'une de ces foires, qui attiraient à Venise tous les curieux de l'Italie, que fut exposé le groupe de *Dédale et Icare,* qui commença la réputation de Canova. On s'y promenait tous les matins et tous les soirs à la clarté de lanternes coloriées. Les femmes, enveloppées de leur *zendaletto* ou mantelet de soie noire, cachant leurs traits sous un masque de fine dentelle nommé *baute,* s'y donnaient rendez-vous et profitaient largement de la liberté que leur accordaient les mœurs pendant ces derniers jours de folie, considérés comme un *festeggiamento,* une continuation de la fête nuptiale du doge de Venise.

Quelques jours après le départ de Tognina, qui était restée jusqu'à la fin de la foire *della Sensa,* Lorenzo entra un matin dans la chambre de l'abbé Zamaria, lui apportant à corriger une leçon de contre-point. C'était une fugue à six parties réelles sur un thème de plain-chant, selon l'usage des écoles d'Italie. Quoiqu'il fût déjà tard, l'abbé était encore au lit, car il ne se levait guère avant midi. Il ve-

(1) Dante, *Inferno,* chant v.

nait de prendre son café, dont la tasse vide était près de lui à côté de sa perruque et de quelques bouquins qu'il lisait le soir avant de s'endormir. Ses petits yeux malins scintillaient sous un énorme bonnet de nuit que retenait un ruban de soie un peu usé. Il était comme toujours d'une humeur facile et prête à déborder en une loquacité intarissable. Après avoir parcouru d'un œil scrutateur la *cartella* que lui avait présentée Lorenzo : — Voilà qui est bien, dit-il en se frottant les mains. Te voilà maintenant en état de naviguer comme un bon marin à travers vents et marées sans craindre de voir chavirer *la navicella del tuo ingegno*, comme dit le poète que tu préfères. Viennent les idées, vienne l'inspiration, sans laquelle on n'est jamais qu'un *brontolone di contrapunto*, un radoteur de contre-point, et tu feras ton chemin comme les autres. C'est que, vois-tu, mon cher Lorenzo, Dieu a arrangé les choses de manière que l'art sans l'inspiration, ou l'inspiration sans l'art, sont comme un paralytique et un aveugle qui ne voudraient point s'entr'aider : ils feraient un *fiasco* épouvantable et seraient condamnés à l'immobilité. Il faut le concours de la grâce et du libre arbitre, disent les théologiens, pour faire un bon chrétien, et Horace, qui savait tout, et que tu n'as pas lu aussi attentivement que je l'aurais désiré, a posé cette même question bien avant saint Augustin et les docteurs de l'église, quand il dit dans son *Art poétique :*

> Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
> Quæsitum est. Ego nec studium sine divite venâ
> Nec rude quid prosit video ingenium, alterius sic
> Altera poscit opem res, et conjurat amicè.

Cela veut dire que le génie sans l'étude ou l'étude sans le génie ne peuvent rien créer de durable; en d'autres termes,

> Aide-toi, le ciel t'aidera,

tant il est vrai, mon cher enfant, que les principes les plus abstraits de l'esprit humain ont leur source dans le sens commun !

— Garde-toi donc bien, continua l'abbé, d'imiter l'exemple de ces jeunes compositeurs du jour, qui parlent avec un suprême dédain de ce qu'ils appellent les combinaisons abstruses du contrepoint. C'est absolument comme s'ils se moquaient de la logique de l'esprit humain, car le contre-point, dont l'étymologie *punctum contra punctum* indique un vieux système de notation (1) qui a précédé l'invention de la portée par Gui d'Arezzo et les premiers tâtonnemens de l'harmonie, n'est rien moins que l'ensemble des lois qui règlent

(1) Le système *neumatique*.

la marche des sons entendus simultanément. Ce que les théoriciens des IXe, Xe et XIe siècles, tels que Hucbald, Gui d'Arezzo, Francon de Cologne et Jean Cotton, nommaient tour à tour *organum, diaphonie,* et plus tard *dechant* (*dis-cantus*), est le germe des différentes espèces de contre-points, simples ou fleuris, qui sont arrivés jusqu'à nous et qui nous enseignent l'art de combiner les sons et de former un concert harmonieux. Je pourrai citer telle définition de la *diaphonie* faite par Jean Cotton, au milieu du XIe siècle, qui ne s'éloigne guère de celles que donnent Zarlino et le père Martini d'une espèce de contre-point fleuri simple. Il dit par exemple : « La diaphonie est un ensemble de sons différens convenablement unis. Elle est exécutée au moins par deux chanteurs, de telle sorte que, tandis que l'un fait entendre la mélodie principale, l'autre, par des sons différens, circule convenablement autour de cette mélodie, etc. (1). » Ce que Dante a exprimé admirablement dans les trois vers suivans :

E come in fiamma favilla si vede,
E come in voce voce si discerne,
Quand' una è ferma e l'altra va e riede (2).

Dans l'ordre de la succession, qui constitue la mélodie, comme dans celui de la simultanéité, qui engendre l'harmonie, les sons s'appellent et s'enchaînent d'après certaines lois d'affinité qui n'ont pas été découvertes en un jour. Il a fallu plus de mille ans de tâtonnemens pour arriver à fixer la succession qui caractérise notre gamme diatonique. L'épuration des intervalles, leur classification en consonnans et en dissonans, les règles qui concernent le mouvement des différentes parties, enfin toute la dialectique musicale est l'œuvre du moyen âge, qui se prolonge jusqu'à l'avénement de Palestrina.

— Comment? s'écria Lorenzo avec surprise. Notre gamme diatonique n'a pas toujours existé telle que nous la possédons?

— Dans la nature, oui, répondit l'abbé en souriant, mais non pas dans la théorie. Est-ce que les astres qui roulent sur nos têtes n'ont pas toujours obéi aux mêmes lois? Cependant, avant Kepler, Newton et notre grand Galilée, qui les ont découvertes, la science astronomique admettait d'autres principes de mécanique céleste. L'homme n'invente jamais rien, il ne fait qu'apercevoir le vrai rapport des choses. Tu le sais aussi bien que moi maintenant, continua l'abbé

(1) Gerber, t. II. Nous nous servons ici de la traduction que donne de ce passage M. de Coussemaker dans son intéressant ouvrage, *Histoire de l'Harmonie au moyen âge.*

(2) « Comme on voit une étincelle dans la flamme et comme on discerne une voix au milieu d'autres voix, lorsque *l'une reste en place et que l'autre se joue autour.* » *Paradiso,* chant VIII.

Zamaria en regardant Lorenzo d'un air de satisfaction paternelle, le principe de la composition musicale, ce qui fait la base de l'enseignement du contre-point, c'est l'imitation, la faculté de reproduire incessamment une phrase mélodique, d'en déduire les conséquences et d'en former un discours qui ait son commencement, son milieu et sa fin. Ces différentes sortes d'imitation, parmi lesquelles le *canon* est la plus sévère, vont se confondre dans une forme plus générale d'argumentation qu'on appelle *fugue*, c'est-à-dire mouvement. Voilà ce grand arcane qui effraie si fort les musiciens ignorans! La fugue, qui a son principe dans l'imitation, comme toute la musique du reste, — car la mélodie elle-même, lorsqu'elle est un produit de l'art, se compose d'une succession de petites phrases qui se répètent avec une certaine symétrie qu'on nomme *carrure*, — la fugue, c'est la forme suprême de l'argumentation, c'est le syllogisme avec sa *majeure* qu'on appelle *sujet*, sa *mineure* ou *réponse* du sujet, et la conclusion, où les motifs précédemment entendus sont rappelés dans une *stretta* vigoureuse. Or si, toutes les fois que l'esprit humain formule un jugement, il obéit nécessairement aux lois du syllogisme qui sont ses propres lois, le compositeur ne peut pas écrire un morceau d'ensemble de quelque étendue où les règles de la fugue ne trouvent implicitement leur application. Il en est ainsi dans tous les arts, dont les magnifiques développemens reposent sur quelques vérités premières qui sont à la civilisation ce que les pilotis qui plongent dans la mer sont à Venise.

La fugue n'est donc pas ce qu'un vain peuple pense, continua l'abbé en déposant sur la table de nuit la *cartella* qu'il tenait à la main. Les maîtres qui ont fixé les règles de cette charpente de toute composition musicale ne les ont pas plus inventées qu'Aristote n'a inventé les lois du syllogisme, dont il a signalé l'existence au fond de la raison. Seulement il est arrivé dans l'histoire de la musique ce qu'on remarque dans l'histoire de la philosophie et de la littérature : il y a eu une période de labeur pédantesque pendant laquelle les doctes, absorbés qu'ils étaient par l'attrait nouveau de l'harmonie naissante, se sont complu dans la combinaison abstraite des sons et ont perdu de vue le but suprême de l'art, qui est de charmer l'imagination et d'exprimer les mouvemens de la vie. Pendant cette période, d'ailleurs nécessaire, qui est une sorte d'adolescence de l'esprit humain, les compositeurs savans, qui, chose étonnante, étaient pour la plupart des étrangers, des *Fiaminghi*, se jouaient avec les formes arides du contre-point, comme les docteurs de l'église abusaient de l'argumentation logique. Le règne de la scolastique musicale, qui a duré à peu près trois cents ans, depuis le commencement du XIVe siècle jusqu'à la fin du XVIe, a préparé l'épanouissement de la renaissance,

où les formes élaborées du contre-point et de la fugue qui les résume toutes, comme le syllogisme résume toute la logique, ont été mises au service de l'imagination et du sentiment. Tel est le phénomène qui s'est produit aussi dans les lettres et dans les arts. Palestrina est à Okeghem (1) ce que Dante est à saint Thomas d'Aquin et Raphaël à Cimabue, des poètes qui succèdent à des argumentateurs, et qui recouvrent la charpente de la scolastique des couleurs de la vie.

Et maintenant, cher Lorenzo, il faut t'élancer dans la carrière. Tu sais écrire, tu connais les maîtres; marche donc hardiment sur les flots et mets-toi à composer des opéras bouffes, des opéras seria, des oratorios, des messes, des motets, tout ce que tu voudras, mais surtout des opéras bouffes, car je t'avoue que la musique me paraît bien plus destinée à réjouir le cœur qu'à nous faire porter, comme on dit vulgairement, le diable en terre. Va, mon enfant, fais honneur à ton maître, et puisses-tu devenir un second Buranello, qui ajoute un nouvel éclat à la gloire de Venise!

— Je suis bien jeune encore, répondit Lorenzo d'une voix timide, pour prendre une détermination.

— Mais la détermination est toute prise, répliqua l'abbé, et puisque tu dois être un compositeur, il est bon, ce me semble, de commencer à se rompre la main aux difficultés du théâtre. Il y a une expérience qu'on ne peut acquérir que sur le champ de bataille, et dont les écoles n'enseignent point le secret. Les Cimarosa, les Paisiello, les Guglielmi, étaient déjà célèbres à vingt ans.

— Sans doute, répondit Lorenzo avec embarras. Ces hommes supérieurs avaient une vocation décidée que je n'ai peut-être pas, et je vous assure que j'ai encore besoin de réfléchir et de m'orienter auparavant...

— Tu réfléchiras en composant, répliqua vivement l'abbé Zamaria, et c'est en pleine mer, c'est-à-dire sur le théâtre, que tu devras chercher l'étoile polaire pour te diriger vers le succès. Est-ce que tu t'imagines qu'on fait de la musique comme un ver à soie file sa coque? Le grand Benedetto Marcello n'était pas seulement un compositeur sublime, c'était aussi un poète, un érudit, un philosophe, un critique mordant et plein de sagacité. Parce que l'inspiration est un don naturel, une grâce qui descend sur nous comme la rosée du ciel, il ne faut pas moins beaucoup réfléchir pour approprier les idées au caractère des différens personnages et les coordonner dans un grand ensemble où le désordre apparent de la passion est un effet de l'art. Il y a tel madrigal de Scarlatti, *Cor mio* par exemple,

(1) Célèbre compositeur belge de la fin du xve siècle.

qui est une fugue à cinq voix de la plus rare élégance; le *Miserere* de Leo a deux chœurs et cinq parties qui ne s'improvisent pas en un jour, et si par les procédés du contre-point tu ajoutes à ces combinaisons des voix le coloris de l'instrumentation, comme l'ont su trouver Gluck, Jomelli, Piccini, Sacchini et Paisiello, tu seras convaincu qu'il ne faut pas une intelligence ordinaire pour réussir dans un art qui exige autant de sensibilité que de profondeur.

— Je ne veux pas déprécier un art que j'aime et que vous m'avez enseigné avec autant de soin que d'affection, répondit Lorenzo d'un ton plus assuré. Je comprends qu'on ne devient pas un grand compositeur dramatique surtout sans posséder des facultés éminentes où le sentiment s'allie à la spéculation du philosophe. Il ne m'appartient pas de viser si haut et de prétendre à une gloire musicale que je n'atteindrai sans doute jamais.

— Et pourquoi pas? Tu as de l'imagination, du savoir, de la ténacité, et ce sont là des avantages qu'on ne rencontre pas toujours dans un jeune homme de dix-sept ans.

— Sans être plus modeste qu'il ne faut, on peut avoir une ambition d'une nature différente.

— Qu'est-ce que tu entends par une ambition différente? répliqua l'abbé, non sans quelque surprise. Est-ce que tu veux faire le gentilhomme et gouverner la république? Mon ami, il vaut mieux chanter les hommes d'état que se mêler de leurs affaires, et, si tu as l'ambition de vouloir démêler l'écheveau des passions et des intérêts des hommes, tu trouveras au théâtre de quoi occuper tes loisirs. Les sopranistes et les *prime donne* sont plus difficiles à diriger qu'une armée de trente mille hommes, a dit le grand Frédéric à propos de la Mara, cantatrice fantasque qu'il fut obligé d'envoyer à tous les diables.

— Il y a plusieurs manières d'envisager la vie et de comprendre le rôle qu'on doit y jouer, répondit Lorenzo en inclinant la tête pour éviter le regard de son maître.

— Ah çà! es-tu fou, ou bien amoureux? Tant mieux si c'est l'amour qui t'échauffe la cervelle, *per Bacco*! tu le mettras en musique, et cela te fera faire des chefs-d'œuvre. Dis-moi, continua l'abbé en clignant ses petits yeux égrillards, est-ce la Vicentina qui t'inspire ces belles réflexions? Elle est jolie et vaut certes la peine que tu fasses quelques folies pour elle, pourvu que ce soit en musique.

— Je ne songe pas plus à la Vicentina qu'à la carrière de compositeur, qui ne saurait satisfaire aux aspirations de mon cœur et de mon esprit, répondit Lorenzo avec une fermeté inusitée.

— Qu'est-ce que j'entends? dit l'abbé Zamaria en croisant les bras sur sa poitrine. La musique, la gloire d'un Marcello, d'un Lotti,

d'un Buranello, d'un Cimarosa, ne sont pas dignes de fixer l'ambition de monsieur Lorenzo Sarti? *Gesù Maria!* quel serpent ai-je donc réchauffé dans mon sein! — Et, sautant précipitamment hors de son lit sans se donner le temps de prendre aucun vêtement, il se mit à cheval sur une chaise qui était devant son clavecin, et chanta à pleine voix un fragment d'un délicieux trio de Clari :

Addio, campagne amene,
Dove già lieto pascolai l'agnelle (1).

avec un feu, une passion et un entrain qui faisaient tressaillir sa frêle charpente et la petite bosse qu'il avait sur les épaules. — Trouverais-tu au-dessous de ta dignité de pouvoir composer un pareil chef-d'œuvre de grâce? dit-il en se tournant vers Lorenzo, dont la contenance était fort embarrassée en voyant la singulière posture de l'abbé à califourchon sur une chaise. Sur ces entrefaites on frappa à la porte, et le vieux Bernabo entra dans la chambre en disant : — Signor Lorenzo, son excellence vous demande ainsi que monsieur l'abbé.—Diable! répondit Zamaria, un peu confus de sa toilette qui fit sourire le *cameriere*, que nous veut-il donc?

Lorenzo, un peu inquiet de l'invitation qu'il venait de recevoir, descendit au premier étage et fut introduit auprès du sénateur dans la grande bibliothèque du palais, où il se tenait le plus habituellement. Il était assis auprès d'une table chargée de livres et de papiers, dans un grand fauteuil de cuir noir surmonté de ses armes sculptées en bois. Sa fille était à côté de lui, parcourant un recueil de vieilles estampes. Sa tête blanche, sa physionomie sévère, son maintien grave, où l'âge, l'expérience et l'autorité avaient imprimé leurs traces indélébiles, ne faisaient que mieux ressortir les cheveux blonds, abondans et ornés de fleurs, la grâce et la jeunesse enchantée de Beata. — Asseyez-vous, dit le sénateur à Lorenzo, dont l'émotion s'était accrue en la présence de Beata, qui n'avait osé lever les yeux sur lui.

On attendait l'abbé Zamaria, qui s'habillait, et pendant ce temps Lorenzo, plein d'anxiété sur la scène qui allait suivre, regardait vaguement les belles reliures qui remplissaient les rayons de la bibliothèque, l'une des plus riches et des plus choisies de Venise. Les bibliothèques étaient nombreuses dans une ville qu'on avait surnommée la librairie du monde, et où l'imprimerie fut introduite dès l'année 1459. Indépendamment de la grande bibliothèque de Saint-Marc, qui doit son origine au don que fit Pétrarque de ses manuscrits à la république en 1380, et de celle de Saint-George, fondée par la recon-

(1) « Adieu, paysage enchanté où j'aimais à conduire paître mon troupeau. »

naissance de Cosme de Médicis, qui avait trouvé à Venise une hospitalité généreuse; indépendamment des académies, des couvens et d'autres institutions publiques qui possédaient des collections de livres assez remarquables, les grandes familles mettaient leur vanité à former des bibliothèques qui leur étaient un titre à la considération générale. On citait, parmi ces bibliothèques particulières, celle de Pier Grimani, qui fut élu doge en 1752, celle de la famille Nani, et surtout la fameuse collection des Pisani, qui était connue de toute l'Italie. La bibliothèque de la famille Corneri, qui s'éteignit en 1798, était remarquable par ses richesses musicales. On citait encore la bibliothèque des Tiepolo, qui provenait de celle des Contarini, les collections de Joseph Farsetti, de François Pesaro, d'Antoine Cappello, de Sébastien Zeno, cousin de notre sénateur, qui possédait les plus belles éditions des Alde, ces illustres imprimeurs et savans de Venise.

La bibliothèque du sénateur Zeno, qui était sous la direction de l'abbé Zamaria, formait une vaste salle carrée, divisée en compartimens, dont chacun était consacré à une branche particulière des connaissances humaines. Ces divisions étaient classées d'après une loi de succession qui les reliait autour d'un principe générateur, de manière à former un véritable tableau de la civilisation vénitienne. Au premier rang, dans le compartiment d'honneur, qui servait de point de départ, comme l'idée fondamentale de la hiérarchie, étaient placés les historiens, et surtout les historiens de Venise, depuis les chroniqueurs obscurs des premiers siècles de la république jusqu'à André Dandolo, qui en est l'Hérodote, et depuis ce contemporain de Pétrarque jusqu'à Bernard Justiniani, le premier historien critique de la ville des doges. La science politique, qui a sa source dans l'expérience, venait après l'histoire et contenait, indépendamment des œuvres de Platon, d'Aristote et de Cicéron, celles de Machiavel et de son contradicteur Paul Paruta, né à Venise en 1540 et mort dans cette même ville en 1598, après avoir rempli les plus hauts emplois de la république, dont il défendit la constitution dans son livre célèbre : *Discours politiques* (*Discorsi politici*). A côté des œuvres de Paruta étaient celles de Sarpi, l'historien indépendant du concile de Trente et le théologien de la république contre les prétentions de la papauté. Les écrits politiques de Paul et Dominique Morosini, de Luccio Durantino, de Scipion Anmirato, de Botero, et l'ouvrage de Donato Giannotti Fiorentino, *Della Repubblica e Magistrati di Venezia* (1); les travaux de jurisprudence, les lois et décrets qui règlent les intérêts de la vie civile, collections nombreuses et con-

(1) Roma, 1541.

fuses que le temps avait formées, et où la coutume jouait un plus grand rôle que la doctrine, complétaient le compartiment consacré à la science politique. Dans un rayon de ce compartiment, on voyait un grand in-folio, les *Statuts et Fondemens sur les navires et autres bâtimens, Statuta et Fundamenta super navibus et aliis lignis*, publié par le doge Renier Zeno le 6 août 1255.

Les voyageurs vénitiens, qui ont précédé tous les autres dans la connaissance des mœurs, des usages des peuples de la terre, remplissaient toute une division de la bibliothèque. Les Nicolo, Matteo et surtout Marco Paolo étaient placés sur le premier rayon. Il y avait là aussi le livre sur la Palestine que Marin Sanudo présenta au pape Jean XXII en 1321, *Liber secretorum fidelium crucis*, suivi des ouvrages des deux Zeno, frères du fameux Charles Zeno, qui sauva la république au combat naval de Chioggia contre les Génois. Les aventures de Nicolas Conti, le voyage d'Alvise da Mosta en Flandre et en Afrique, celui de Marco Caterino en Perse et de Giosafat Barbaro en Asie, complétaient la série de ces glorieux et infatigables aventuriers que Venise lançait sur tous les points du globe. La médecine, la géographie, les sciences naturelles et les sciences exactes formaient la transition entre les moralistes, les économistes, les financiers et la littérature proprement dite. Celle-ci, reléguée au second plan, comme un luxe de l'esprit qui ne peut se produire qu'après l'affermissement des sociétés civiles, remplissait une division considérable. Le premier compartiment était consacré à la littérature *della nobiltà veneziana*, aux ouvrages produits par de nobles Vénitiens, parmi lesquels brillait l'*Histoire de la littérature vénitienne* par Marco Foscarini, monument inachevé d'érudition et de patriotisme. Venaient ensuite les œuvres d'Apostolo Zeno, critique et poète fécond, qui a précédé Metastase dans le drame lyrique, et divers poèmes, notamment en dialecte vénitien une chanson de l'année 1277, et une autre à la louange de Venise, de 1420. Au nombre des ouvrages en prose qu'a produits le dialecte vénitien, on voyait *il Milione* de Marco Polo, et *il Libro delle Uxance dello imperio di Romania*. Les arts avaient leurs représentans, et l'*Histoire de la peinture vénitienne* par Zanetti, celle des *architectes vénitiens* par Temanza se trouvaient au milieu des œuvres du comte Algarotti, qui a beaucoup écrit sur les beaux-arts. La division consacrée à la musique était incontestablement la partie la plus intéressante de cette grande collection de livres, formée par les soins de l'abbé Zamaria; elle renfermait des trésors d'érudition. Les théoriciens grecs, Aristoxène, Euclide, Nichomaque, Alypius, Gaudence, Bachius, Aristide, Quintilien, publiés par Meibomius en 1652; les travaux de Doni et de Burette sur la musique des anciens; les théoriciens du moyen âge

réunis dans la compilation de l'abbé Gerbert, *Scriptores ecclesiastici de Musicâ sacrâ*, qui est de l'année 1784; l'*Histoire de la musique* du père Martini, celle de Burney, que l'abbé Zamaria avait connu personnellement, l'*Histoire* de Hawkins et le premier volume de celle de Forkel, qui parut en 1788, occupaient le premier rayon. Le second était rempli par les théoriciens pratiques Vanneo, Zarlino, Tartini, le père Martini (*Saggio di contrappunto*), et une infinité d'autres qu'il est inutile de citer. Les compositions de tous les maîtres de l'école vénitienne, depuis l'invention de la gravure par Ottavio Petrucci de Fosonbrone, qui vint apporter à Venise sa merveilleuse invention, jusqu'à Furlanetto, qui en est le dernier représentant, remplissaient les autres compartimens avec un luxe de notes et de commentaires qui étaient souvent consultés par les érudits et les amateurs. Au-dessus de cette magnifique bibliothèque, on lisait en lettres d'or ces vers d'un poète latin du xve siècle, le Mantuan :

Semper apud Venetos studium sapientiæ et omnis
In pretio doctrina fuit; superavit Athenas
Ingeniis, rebus gestis Lacedemona et Argos.

L'abbé étant enfin descendu, le sénateur lui dit d'un ton affectueux : — Assieds-toi, abbé, car ta présence est nécessaire ici. — A ces mots, Lorenzo fut saisi d'un redoublement de frayeur. Qu'allait-il donc se passer? Le sénateur avait-il appris quelque chose du mystérieux roman qui s'était noué entre Beata et le fils de Catarina Sarti? Tognina avait-elle trahi le secret de son amie? La promenade faite à Murano avait-elle éveillé la vigilance paternelle? Pâle et tremblant sur les suites d'une scène qui paraissait combinée pour frapper un coup décisif, Lorenzo ne voyait plus distinctement aucun objet, et tout son sang avait reflué dans son cœur agité. Beata, qui n'était pas moins inquiète, était restée penchée sur le recueil de vieilles estampes, qu'elle faisait semblant d'admirer.

— Vous savez, dit froidement le sénateur en s'adressant à Lorenzo, ce que j'ai fait pour vous? Fils d'un ancien client de la maison Zeno, je vous ai recueilli et j'ai payé une dette de reconnaissance à la mémoire de votre père, en vous offrant les moyens de vous élever au-dessus de votre condition. En cela, j'ai obéi à l'esprit de l'aristocratie vénitienne et particulièrement à celui de ma famille, qui a toujours employé son crédit et sa fortune à augmenter le nombre de ses serviteurs ou de ses obligés. Il y a près de six ans que vous êtes dans ma maison, vivant de ma vie, sous la tutelle de l'abbé Zamaria, que voici, et de ma fille, qui a bien voulu prendre soin de votre éducation.

Le sénateur s'arrêta, et, regardant de nouveau Lorenzo avec sévérité, il ajouta, après un court silence qui parut un siècle au pauvre jeune homme : — Eh bien! je suis content de vous; vous vous êtes montré digne de mes bontés. Votre application, votre intelligence et la soumission de votre caractère vous ont acquis de nouveaux titres à ma bienveillance; c'est pourquoi j'ai résolu de resserrer les liens qui vous attachent à ma famille.

Ce fut un coup de théâtre que ces paroles, prononcées lentement, avec autorité, et la baguette de Moïse ne fit pas sortir plus promptement l'eau du rocher que l'espérance ne jaillit alors du cœur de Lorenzo et de Beata, qui leva sa tête charmante et projeta sur son père un long regard, où l'étonnement se mêlait à la piété.

« J'ai obtenu pour vous, continua le sénateur, le titre de chevalier de l'étoile d'or qui appartient à ma famille depuis longtemps ainsi qu'à plusieurs autres grandes maisons, et j'attache à ce titre une pension (*una mesata*) qui vous permettra de le soutenir honorablement (1). Dès ce jour, vous faites donc partie intégrante de la noblesse vénitienne, à laquelle vous teniez déjà par votre naissance, et il importe que vous sachiez quels devoirs cette nouvelle qualité vous impose.

« De toutes les aristocraties de l'Europe, l'aristocratie vénitienne est la seule qui ne soit pas le résultat de la conquête. Comme le patriciat romain, auquel on l'a souvent comparée, elle est sortie des entrailles mêmes de la société dont elle dirige la destinée. C'est là ce qui fait sa force et la légitimité de sa domination. Ai-je besoin de vous rappeler à quelles circonstances malheureuses cette ville, qui est un miracle de l'industrie humaine, doit sa naissance? Qui ne sait que lorsque des flots de Barbares se ruèrent comme des chiens à la curée sur les débris de l'empire romain, de pauvres pêcheurs vinrent chercher un refuge sur les îlots de l'Adriatique! Ils y étaient à peine établis qu'ils éprouvèrent le besoin d'une police qui fut d'abord aussi simple que leur association, et dont le premier devoir était de sauvegarder leur indépendance. C'est de ces premiers magistrats librement élus par les intéressés sous la pression de la nécessité, ce grand instituteur des sociétés humaines, que descend la noblesse vénitienne. Rome a eu à peu près la même origine. Vous apprendrez par l'histoire quelles vicissitudes eut à traverser la république naissante, les discordes civiles et les événemens extérieurs qui modifièrent successivement ses institutions. Ce que je puis vous affirmer, c'est que, — le dernier jour du mois de février de l'année 1297, où le gouvernement de Venise, ne voulant plus être à la merci des flux

(1) Le titre de chevalier de l'étoile d'or était purement honorifique.

et reflux d'un peuple turbulent, ferma le grand-conseil et limita le nombre de ceux qui devaient participer à la souveraineté, — ce jour-là la république de Saint-Marc accomplit une révolution qui la sauva de sa ruine et lui donna la force d'étendre sa domination sur l'Italie. La *serrata* du grand-conseil est dans l'histoire des institutions de Venise ce que sont les *murazzi* qui empêchent l'Adriatique d'ensabler nos lagunes. A partir de cette époque mémorable, Venise, débarrassée des soucis domestiques qui entravaient son action, sortant de ce vaste chaos d'élémens confus et de passions atroces qu'on appelle le moyen âge, s'éleva au premier rang des nations politiques et offrit à l'Europe moderne le premier exemple d'une société régulière gouvernée par des lois sages et des pouvoirs non contestés. Aussi, pendant que l'Italie était la proie des étrangers attirés dans son sein par la jalousie des factions, pendant que Milan, Gênes, Pise, Florence, Naples et Rome même succombaient tour à tour sous le joug des Allemands, des Français et des Espagnols qui venaient au secours de leurs partisans, au milieu de cette anarchie de républiques éphémères et de monstrueux petits tyrans qui s'entr'égorgeaient, Venise, forte par sa position, par la stabilité de ses institutions où l'unité du pouvoir exécutif se combinait avec la liberté des corps délibérans, fixait tous les regards, était le refuge de tous les proscrits, et comme Sparte jadis au milieu des révolutions incessantes de la démocratie grecque, elle excitait l'admiration des philosophes et des hommes d'état. L'inscription que vous voyez au-dessus de cette bibliothèque, ajouta le sénateur en montrant du doigt les vers latins que nous avons cités plus haut, n'est qu'un faible témoignage de la justice qu'on s'est toujours plu à rendre à la gloire de notre patrie. Dante, Pétrarque, Boccace, le Tasse, qui nous appartient par la naissance de son père et la protection qu'il a reçue de la famille Badoer, Machiavel, Galilée, les poètes et les artistes des peuples étrangers ont tous considéré Venise comme la société qui satisfaisait le plus la raison humaine, comme le foyer de civilisation qui répondait le mieux à l'idéal qu'ils avaient conçu. On pourrait appliquer à Venise tout entière ces paroles de Pétrarque à propos de la place Saint-Marc : *Cui nescio terrarum orbis parem habeat.*

« Eh bien! jeune homme, reprit le père de Beata en redressant sa tête sexagénaire, tout cela est l'œuvre de l'aristocratie. C'est vainement qu'on chercherait à nier son influence sur cette société, qu'elle a faite à son image : on la trouve gravée sur tous les monumens, et, comme dit le psalmiste, les cieux racontent sa gloire. Ce n'est pas seulement dans les armes, dans les fonctions politiques, dans la magistrature et dans les ambassades que la noblesse vénitienne s'est distinguée, mais dans tous les ordres des connaissances humaines.

Cette bibliothèque renferme des témoignages non moins éclatans de sa grandeur que les annales de la république, et justifie ces belles paroles de mon ami Marco Foscarini dans son *Histoire de la Littérature vénitienne : Appunto dalle nobile famiglie,* dit-il, *uscirono i migliori lumi della nostra litteratura, e non solo in una, ma in tutte le facoltà* (1). En cela, la noblesse vénitienne, qui est la plus ancienne de l'Europe, soit par la date de son avénement dans l'histoire moderne, soit par la prétention qu'affichent plusieurs de nos grandes familles, telles que les Justiniani, les Venier et les Marcello, de faire remonter leur origine jusqu'à l'empire romain, — la noblesse vénitienne est aussi la première aristocratie du monde, parce qu'elle a toujours marché à la tête de la nation. Le patriciat romain, dans sa grandeur un peu sauvage, dédaignait toute autre illustration que celle des armes, de la magistrature, de la religion et de la parole, l'instrument de sa domination, et ce n'est guère que sous les empereurs qu'il se mit à pratiquer les lettres, dont il avait abandonné jusqu'alors la culture à des rhéteurs grecs et à des affranchis, qui l'amusaient comme des histrions. L'aristocratie vénitienne, qui a eu ses Catons, ses Régulus, ses Scipions et ses Pompées, mais qui a su prévenir l'éclosion des Sylla et des César, a toujours concilié les lumières de l'esprit avec la force de caractère qu'exige l'exercice du pouvoir, et il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de notre patrie d'un barbare comme Marius parvenant aux plus hautes charges de la république. Les princes et les barons qui forment l'aristocratie des autres nations de l'Europe ne sont que des instrumens de la force, les représentans attardés de la féodalité déjà à moitié vaincus par le clergé, par les juristes et les lettrés, qui ont suivi le mouvement de l'esprit humain. L'aristocratie de Venise, expression toujours vivante des besoins de la société, ne s'est jamais laissé dépasser et a toujours légitimé son droit à la souveraineté par la supériorité de ses vertus, de ses lumières et de son dévouement à la patrie. Comme l'a dit Paruta, un de nos plus grands publicistes, *la nobiltà veneziana* est la seule au monde dont l'élévation morale, la prudence et la sagacité politiques, unies aux connaissances, à l'urbanité des goûts et des manières, justifient ce beau titre de *nobilitas,* qui est synonyme de civilisation.

« Mon enfant, l'expérience de la vie et l'histoire, quand vous pourrez la consulter avec fruit, vous apprendront que le monde a toujours été gouverné par des minorités. Quoi qu'on fasse, quelles que soient les chimères dont se bercent aujourd'hui les factieux et les fai-

(1) « C'est des familles nobles que sont sorties, dans tous les genres, les plus grandes lumières de notre littérature. »

seurs de systèmes, la foule, toujours absorbée par les travaux que lui imposent ses besoins de chaque jour, n'aura jamais assez de loisirs et d'indépendance d'esprit pour s'élever à la hauteur de la politique des états. Heureuses les nations qui renferment dans leur sein des classes supérieures consacrées par le temps et les services rendus! Partout où ces classes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins privilégiées, qui représentent la tradition, c'est-à-dire la conscience des corps politiques, n'existent pas, la foule besoigneuse, livrée à la mobilité de ses instincts, est bientôt la proie d'un despote ou d'un conquérant. Voyez la Grèce et ses fragiles démocraties tombant sous le joug de Philippe, d'Alexandre et de ses successeurs, pour devenir ensuite une province, une sorte de hochet de la grandeur romaine! Et cette Rome si fière et si forte, qu'est-elle devenue, à son tour, après la chute de son patriciat? Elle a donné le jour à une succession de monstres qui ont effrayé l'humanité et soulevé contre ce colosse d'iniquités la justice du genre humain. Le christianisme, pour avoir adouci le fond de notre nature par une morale plus parfaite, n'a pu détruire les passions qui nous agitent et les conséquences qui en résultent. L'église a eu ses Borgia; l'Italie, comme la Grèce, a eu des révolutions incessantes qui l'ont conduite à sa perte, et nous voyons aujourd'hui la France en proie à des convulsions qui menacent le repos du monde. L'Angleterre est, après Venise, le seul pays de l'Europe où une aristocratie forte préside aux destinées de la nation et lui conserve son indépendance et sa liberté. Je ne me fais aucune illusion sur les dangers qui menacent ma patrie; tu sais, abbé, qu'il y a longtemps que je suis préoccupé des funestes doctrines qui agitent les esprits, et dont la France est déjà la victime. Je dirai avec un grand citoyen qui a voulu sauver la république romaine contre les démocrates de son temps : *Mihi nihil unquam populare placuit!* Et il avait bien raison de craindre le règne populaire, cet éloquent défenseur du patriarcat et de la liberté, deux choses qui sont toujours inséparables, puisqu'il devait payer de sa tête l'honneur d'avoir prévu et combattu l'avénement du *magnanime Auguste*, comme le qualifient les lâches sophistes aux gages des césars. Quelle que soit l'issue de la lutte où l'esprit humain est engagé, la noblesse vénitienne aura fait son devoir. Si les passions aveugles qu'on suscite contre sa domination légitime triomphent, elle entraînera dans sa chute la république qu'elle a fondée, et qui, depuis quatorze cents ans qu'elle existe, n'a pas vu un étranger troubler l'eau de ses lagunes.

« Dans quelques jours, ajouta le sénateur en se tournant vers Lorenzo, vous partirez pour Padoue. Vous y achèverez vos études et prendrez vos degrés universitaires, complément indispensable à l'é-

ducation d'un noble vénitien. Rappelez-vous seulement que les lettres doivent servir d'ornement à l'esprit, de nourriture à l'âme pour l'aider à supporter dignement les épreuves de la vie, mais ne jamais devenir une profession. Elles vous serviront à bien remplir les emplois que la république pourra vous confier, mais il ne convient pas qu'un homme destiné au commandement fasse étalage de prétentions littéraires. Vous pourrez écrire des rapports comme ceux de nos ambassadeurs, qui sont des modèles d'observation et de sagacité politique, élucider quelques points de droit et d'administration publique, aborder même l'histoire, si vos connaissances vous le permettent, ou bien vous élever à des considérations d'un ordre supérieur ayant pour objet la morale, la religion (mais non pas la théologie), ou la police des états. Toutefois gardez-vous des vaines spéculations dont on est si prodigue dans ce temps-ci; tenez-vous toujours près des faits positifs, qui sont plus compliqués et plus difficiles à comprendre que ne se l'imaginent les inventeurs de systèmes. La vie est un roman bien autrement incidenté que les fictions des poètes! Puisque vous appartenez à cette minorité intelligente et libre contre laquelle s'élèvent tant de clameurs, ayez le courage d'en défendre les intérêts et d'en remplir les devoirs, dont le premier de tous est de se dévouer au bien de l'état. Ce que je fais aujourd'hui pour vous est bien moins de ma part un acte de générosité banal qu'un service que je crois rendre à mon pays en lui procurant un serviteur fidèle, plus jeune que moi. Dans tous les temps, l'aristocratie vénitienne a eu la sage prévoyance de réparer ses forces appauvries en s'infusant un sang plus généreux. Vous trouverez dans les annales de ma famille plus d'un exemple de pareilles adoptions, qui ont accru son influence dans la république. Aussi je ne saurais trop vous recommander d'étudier à fond l'histoire de notre pays et de vous pénétrer de l'esprit de la noblesse vénitienne, dont le patriotisme a toujours été la vertu dominante. Elle a tout subordonné au salut de l'état, jusqu'à la religion, comme vous pouvez vous en convaincre par ce proverbe, qui résume sa politique :

Siamo Veneziani, e poi cristiani. »

Après cette exhortation, prononcée d'une voix grave, le sénateur se leva et dit à Beata : — Ma fille, donnez la main au chevalier Sarti.

Étourdie par ces paroles, qui semblaient sanctionner le choix de son cœur, Beata s'avança un peu gauchement vers Lorenzo et lui tendit la main avec une cordialité affectueuse accompagnée d'un sourire enchanteur.

Addio, campagne amene,
Dove già lieto pascolai l'agnelle!

répéta l'abbé Zamaria, presque en colère.

— Que chantes-tu là, l'abbé? dit le sénateur.

— Je dis que la musique s'en va à tous les diables, et que je ne me doutais guère que depuis six ans j'élevais un diplomate.

— Il cultivera la musique pour son plaisir, répondit le sénateur. Marcello était un grand seigneur de Venise, ce qui ne l'a pas empêché de devenir un compositeur de génie. — Puis le père de Beata se tourna vers le caméristé Bernabo, qu'il venait de sonner. — Faites monter ma maison, lui dit-il. Les domestiques des deux sexes ayant obéi à l'ordre qu'ils avaient reçu, le sénateur, prenant Lorenzo par la main, leur adressa ces quelques mots : — Je vous présente le chevalier Sarti, que je vous ordonne de considérer comme un membre de ma famille. Allez, *mon fils*, ajouta-t-il ensuite, les yeux fixés sur Lorenzo, car ce titre vous appartient désormais.

Cette scène extraordinaire, que rien n'avait annoncée, dont Lorenzo ni Beata ne pouvaient prévoir le dénoûment, produisit sur eux et sur tous les assistans la plus grande surprise. Lorenzo était comme enivré de ce qu'il venait d'entendre. Il interrogeait des yeux l'abbé Zamaria pour savoir quel sens il devait attacher à ces dernières paroles du sénateur : *Allez, mon fils, car ce titre vous appartient désormais.* — Serait il possible que le père de Beata, ayant deviné le secret de sa fille, voulût approuver une alliance si disproportionnée sous tous les rapports? Ou bien, par ces paroles affectueuses, le sénateur n'avait-il entendu exprimer qu'un degré plus intime de parenté intellectuelle, une adoption purement politique, sans vouloir confondre la destinée de Lorenzo Sarti avec celle de l'une des plus illustres familles de Venise? Le doute était au moins permis, et Beata elle-même, au milieu du ravissement qu'elle venait d'éprouver, hésitait à croire que le nœud de sa vie pût se délier d'une manière aussi heureuse. Cependant tout le monde dans la maison était à peu près convaincu que Lorenzo n'était devenu le chevalier Sarti que pour s'élever encore plus haut dans l'estime et l'affection du sénateur, qui n'était pas homme à dévoiler brusquement le fond de sa pensée. Dès lors une plus grande liberté s'établit dans les relations de Lorenzo et de Beata, qui se crut au moins autorisée à ne pas mettre autant de réserve dans la manifestation de ses vrais sentimens. Le chevalier Sarti fut présenté successivement à tous les membres de la famille, introduit avec plus de cérémonie dans les maisons amies, chez les Grimani, les Dolfin et les Badoer. On

écrivit à Cadolce, au saint oncle de Beata, et celui-ci approuva de tout son cœur cette ascension de son cher Lorenzo dans la hiérarchie sociale, qui fit aussi la joie et le bonheur de Catarina Sarti.

Il y eut à la suite de cette journée dans la vie de Lorenzo et de Beata quelques heures de cette félicité suprême que doivent goûter les âmes qui ont franchi sans remords la rive éternelle. Tout souriait à leurs vœux. Ils se voyaient sans contrainte; les domestiques, l'abbé Zamaria, le sénateur, les amis, Dieu et les hommes semblaient approuver une union si charmante. Ils allaient ensemble dans les cercles, aux théâtres, aux concerts, et partout ils rencontraient des visages joyeux qui paraissaient prendre part à la fête de leurs cœurs. L'idée du prochain départ de Lorenzo pour Padoue venait bien obscurcir un peu l'horizon qui s'ouvrait devant eux, mais l'espoir qu'après une absence dont on ne fixait pas la durée, ils seraient unis pour ne jamais se quitter, dissipait ces légers nuages et gonflait la voile qui les menait au bonheur entrevu. Le chevalier Grimani lui-même avait accueilli Lorenzo avec bonne grâce et ne paraissait ni surpris ni inquiet de la nouvelle position qu'on lui avait faite dans la famille Zeno. Il n'était pas moins empressé auprès de Beata, et sa contenance ne trahissait aucun embarras. Parmi les étrangers qui affluaient alors à Venise, les uns attirés par le plaisir, les autres par les événemens politiques qui préoccupaient l'Europe et particulièrement les puissances de l'Italie, on remarquait surtout un grand nombre d'émigrés français. La révolution de 1789, qui, aux yeux de quelques rares philosophes et hommes d'état comme Marco Zeno, était l'événement le plus considérable survenu en Europe depuis la réforme de Luther, ne semblait à cette foule étourdie qu'une fièvre passagère qui devait avoir son cours et qui s'arrêterait bientôt devant les remèdes énergiques qu'on se disposait à lui administrer. Les émigrés, pleins de confiance dans l'avenir, et qui s'attendaient d'un jour à l'autre à rentrer en vainqueurs dans leur pays, qu'ils avaient quitté comme pour un voyage d'agrément, dépensaient à Venise le peu d'argent qu'ils avaient encore et leurs dernières illusions. L'aristocratie vénitienne les avait accueillis avec empressement, et les lois politiques qui défendaient aux nobles de recevoir dans leurs palais et de fréquenter des étrangers avaient dû fléchir devant des intérêts de caste qui se confondaient avec ceux de l'ordre social menacé par les idées nouvelles. Aussi jamais Venise n'avait été plus gaie, jamais ses *casini*, ses théâtres, ses canaux et la place Saint-Marc n'avaient retenti d'acclamations plus bruyantes, n'avaient caché de voluptés plus exquises et de rêves plus enivrans. Lorsque Beata et Lorenzo, dans la gondole du sénateur, qui les admettait tous deux en sa présence, comme s'il eût voulu fêter l'avénement du che-

valier Sarti dans les hautes sphères de la vie sociale, descendaient le Grand-Canal par une nuit éclatante, suivis de barques chargées de musiciens dont les rhythmes, les mélodies et les joyeux accords s'exhalaient dans l'espace et les sinuosités voisines, il n'est pas de parole humaine qui pût exprimer la béatitude qu'ils éprouvaient. Lorenzo ne pouvait détourner ses yeux de ceux de Beata, dont le noble maintien était plus expansif désormais, et laissait entrevoir au fond de son âme, ainsi que dans une source pure, l'amour s'épanouissant comme une fleur d'espérance. O jeunesse, amour qui en féconde les nobles instincts, poésie qui s'en dégage et monte à l'esprit comme une essence généreuse, vous êtes la triple manifestation d'une seule et même vérité, le principe de toute inspiration et de toute grandeur morale! Heureux celui qui n'a point oublié les rêves de l'âge d'or! mille fois heureux l'homme qui, sous des cheveux blanchis, entend encore vibrer au fond de son cœur la voix d'un premier amour! Le chevalier Sarti sera toute sa vie un grand et sérieux enfant, et, lorsqu'il rencontrera sur sa route douloureuse cette femme qu'il nomme Frédérique, il croira se réveiller d'un long sommeil et voir se relever devant lui l'image des jours fortunés!

Le sénateur Zeno, qui ne s'occupait jamais de ce qui se passait dans l'intérieur de son palais, et qui laissait à Beata une entière liberté dans l'ordonnance de ses plaisirs domestiques, manifesta la volonté de donner un grand dîner pour lequel il fixa lui-même la liste des invités. Les Grimani, les Dolfin, les Badoer, les Mocenigo et les divers membres de sa propre famille, au nombre de soixante personnes, furent réunis dans une magnifique salle à manger qui était, après la bibliothèque, la pièce la plus remarquable du palais. Dessinée dans le goût somptueux de la renaissance, elle était si spacieuse, qu'elle aurait pu contenir aisément deux cents convives. Des crédences sculptées avec un art infini, remplies d'argenterie, de vaisselle, des porcelaines et des cristaux les plus rares, formaient quatre grands panneaux d'une élévation moyenne au-dessus desquels était rangé un grand nombre de portraits de famille. Celui du doge Renier Zeno, qui avait régné de 1252 à 1268, et sous le gouvernement duquel fut construit le premier pont du Rialto, qui était d'abord en bois, occupait la place d'honneur. On l'attribuait à Jean Bellini, qui l'aurait peint d'après une esquisse remontant au XIIIe siècle. C'était une figure longue, osseuse et froide, d'une expression noble et sévère, justifiant le jugement porté par l'histoire sur ce prince qui vit éclater la première guerre des Vénitiens contre les Génois : *Uomo molto accorto e esercitato nei maneggi della repubblica* (homme avisé et très entendu dans le gouvernement de la république). Sur le panneau opposé, en face du doge, était le portrait de Charles

Zeno, le héros de la famille, l'un des personnages les plus curieux de l'histoire de Venise, qui sauva la république, en 1380, contre les Génois, qui assiégeaient Chiozza. Venaient ensuite des procurateurs, plusieurs ambassadeurs, le portrait de ce cardinal Zeno dont le tombeau occupe une chapelle particulière dans la basilique Saint-Marc, et celui de plusieurs femmes, parmi lesquelles on remarquait la mère de Beata, d'une beauté frappante.

Lorenzo fut présenté à la compagnie par le sénateur, et chacun s'empressa d'accueillir le chevalier Sarti comme un membre de la famille Zeno et comme un égal dans cette minorité choisie de la société européenne. Il y avait parmi les convives quatre émigrés français : un marquis de la Rochenoire, de la province du Vivarais, homme fier et tout imbu des préjugés de sa caste; le comte de Narbal, esprit éclairé et sage qui ne partageait aucune des illusions de ses compagnons d'infortune, et qui subissait, en gémissant, un exil qu'il s'était imposé par devoir; le baron de Laporte, d'un caractère aimable et futile, effleurant toutes choses sans pouvoir se fixer sur rien, aimant les arts et la petite littérature de son temps; enfin le vicomte de Toussaint, jeune homme d'un ridicule parfait, ignorant et hableur, bravache et poltron, qui, après s'être avisé de tournoyer autour de Beata, avait été renvoyé par un regard foudroyant à son blason, aussi équivoque que ses mœurs. Dans ce dîner, où la magnificence du service répondait aux habitudes fastueuses et hospitalières de la noblesse vénitienne, dont Marco Zeno avait tant à cœur de conserver les traditions, la conversation, d'abord languissante et gênée à cause de la présence des émigrés français, finit par se fixer sur un incident du jour qui préoccupait tous les esprits. La maison de l'ambassadeur de Venise à Paris, Alviso Pisani, venait d'être envahie par le peuple. L'ambassadeur avait reçu de la république l'ordre de quitter la France et de se rendre en Angleterre sans bruit et sans protestations, pour ne pas rompre les relations diplomatiques des deux pays.

— C'est une lâcheté, dit François Pesaro, qui était au nombre des convives, et dont la tête forte et le visage anguleux révélaient la ténacité du caractère. Ce n'est point ainsi que se seraient conduits nos pères avec un peuple de gueux, de *malcalzoni*.

— Nos pères étaient forts et nous sommes faibles, répondit Antonio Cappello, dont la sagacité avait si bien apprécié la révolution de 1789, qu'il avait vu commencer à Paris, où il était ambassadeur de Venise. Sa figure fine et triste trahissait les appréhensions de son âme sur le sort de son pays.

— Nous sommes faibles parce que nous sommes irrésolus, répondit le père du chevalier Grimani, qui partageait les opinions de

Marco Zeno sur la politique intérieure de la république. Le gouvernement de la seigneurie veut appliquer à une situation nouvelle des principes de prudence qui ne tromperont personne, et qui ont pu avoir leur efficacité lorsque les puissances de l'Europe se reconnaissaient solidaires d'une civilisation commune qui formait la base de leurs alliances. Ce qui se passe en France, les troubles qui agitent ce pays, les questions qu'on y soulève, les hommes audacieux qui s'y produisent et dont les noms étaient complétement ignorés il y a quelques années, tout cela me donne à penser que nous sommes à la veille d'immenses dangers qu'on ne surmontera qu'avec du courage et de grands sacrifices.

— Tranquillisez-vous, excellence, s'écria le marquis de la Rochenoire d'un ton superbe, nous irons bientôt châtier les rebelles et rétablir la monarchie sur ses bases séculaires. Nous sauverons le roi malgré lui, nous remettrons le faible Louis XVI en possession de toute l'autorité que lui ont transmise ses aïeux, et dont il s'est laissé dépouiller.

— Je le désire plus que je n'ose l'espérer, répliqua le comte de Narbal d'une voix calme. Je crois, monsieur le marquis, que vous vous faites illusion sur l'état de notre pays, et que, pussiez-vous réussir par la force à replacer la monarchie française sur ses vieux fondemens, vous auriez encore à lutter contre les idées qui en ont amené la chute.

— Mais ces idées sont l'œuvre des jacobins, répondit le marquis avec emportement. En chassant à coups de cravache ce ramassis de clubistes et d'écrivassiers impudens, la noblesse reprendra la place qui lui appartient dans l'état, dont elle est le plus ferme appui.

— Le marquis a raison, dit le vicomte de Toussaint de sa petite voix de fausset aigre, organe aussi frêle que son esprit, il faut traiter ces coquins comme Louis XIV a traité ces messieurs de la religion prétendue réformée. La noblesse française, qui est la plus illustre du monde, car elle a donné des rois à une partie de l'Europe et même à Venise, si je ne me trompe, rentrera l'épée à la main dans ce grand et beau pays de France qu'elle a conquis jadis par son courage.

Un moment de silence suivit cette estocade du jeune émigré, qui fit sourire les nobles convives et mit fort mal à l'aise le comte de Narbal.

— Monsieur le vicomte voudrait-il nous dire dans quelle histoire particulière il a trouvé que la république de Venise avait eu besoin de demander à la France des chefs pour la gouverner? dit le savant Mocenigo avec une feinte bonhomie qui cachait autant de finesse que de vrai savoir. Nous étions convaincus jusqu'ici par nos annales que Venise, encore au berceau de sa grandeur, sut résister aussi bien à la domination de Charlemagne qu'à celle de son fils Pepin, roi des

Lombards, dont elle repoussa les attaques et incendia la flotte, au commencement du IXe siècle. Monsieur le vicomte a interverti les rôles, il a sans doute voulu dire que la république de Venise, qui est le premier corps politique formé en Europe depuis la chute de l'empire romain, a presque toujours eu de bonnes relations avec la couronne de France. Notre politique, qui n'a jamais été, comme chez vous, un caprice de prince, mais le fruit de la sagesse et de la nature des choses, nous a fait souvent rechercher l'alliance de la France, et quelquefois aussi nous a imposé le devoir de combattre son ambition. Puisque l'histoire vous est si familière, continua Mocenigo avec cette ironie froide et polie qui caractérisait la plupart des grands seigneurs vénitiens, vous devez avoir lu dans Villehardouin, votre premier historien, comment, sans le concours de notre marine, les puissans barons de France n'auraient pas entrepris la conquête de Constantinople, qu'ils n'ont pas su garder. Un autre de vos historiens, Philippe de Commines, a dû vous apprendre également que le gouvernement de Venise, dont il parle avec une admiration intelligente, n'avait pas voulu se laisser entraîner à la remorque d'un roi aussi aventureux que votre Charles VIII. Enfin, monsieur le vicomte, si Venise a consenti à donner une de ses filles à un membre de la maison de Lusignan, comme elle a sanctionné plus tard l'alliance de Bianca Cappello avec le grand-duc de Toscane; si elle a reçu avec éclat le roi de France Henri III, dont elle a inscrit le nom sur son livre d'or; si elle a échappé à la ligue de Cambrai, formée contre elle par le roi Louis XII, donné des marques de sa munificence à Louis XIV en lui envoyant un des meilleurs tableaux de Paul Véronèse (1); si enfin elle a tout récemment accueilli un des descendans fugitifs de ce prince, vous m'accorderez que ce sont là des actes politiques d'une puissance qui a toujours été maîtresse de sa destinée, et qui n'a jamais trouvé chez la France qu'ingratitude et souvent même hostilité pour prix d'une pareille conduite.

— Vous êtes cruel, monsieur, et vous profitez de vos avantages en politique plus habile que généreux, dit le comte de Narbal en souriant. Toutefois permettez-moi de vous dire que ce qui se passe actuellement dans mon pays est bien moins une révolution locale, comme celles qui ont eu lieu depuis l'origine de la monarchie, qu'une évolution de l'esprit humain qui pourrait bien intéresser toutes les puissances de l'Europe. Ce n'est ni Voltaire ni Rousseau, comme le croient tant d'imbéciles, qui ont amené la crise formidable où nous sommes engagés, et dont je n'espère pas voir la fin. Ces deux grands philosophes n'ont été que les instrumens du destin, ou, si vous aimez

(1) *Le Repas chez Simon le pharisien* au musée du Louvre, n° 104.

mieux, de la logique des idées. N'est-ce pas ainsi que, dans les arts et dans les lettres, lorsqu'une révolution est imminente dans les goûts du public, il se présente toujours un grand artiste pour l'accomplir?

— C'est parfait, s'écria l'abbé Zamaria, et cela est vrai surtout de l'art musical, dont l'histoire de Venise offre plus d'un exemple.

— Est-ce que Venise possède une musique particulière? dit M. de Laporte en s'adressant à l'abbé Zamaria.

— Comment, si Venise possède une musique particulière! répondit l'abbé avec étonnement. Je pourrais vous répondre comme ce prêtre égyptien à je ne sais plus quel philosophe grec : Vous autres Français, vous êtes toujours jeunes, parce que vous ignorez tout ce qui se passe hors de votre pays et de votre génération. Vivant au jour le jour, tout vous étonne, tout zéphyr vous agite. Sans vouloir vous rappeler que les poètes, les peintres et les architectes italiens ont été vos instituteurs, qu'il me suffise de vous apprendre que les premiers opéras italiens qui ont été représentés à la cour de France pendant la minorité de Louis XIV étaient d'un compositeur vénitien, François Cavalli, dont vous pouvez voir le tombeau dans l'église de *San Geminiano*, où se trouve aussi celui de Lotti.

— Je vous demande, monsieur l'abbé, répliqua M. de Laporte, qui était après tout un homme d'esprit, si la musique vénitienne se distingue fortement de la musique italienne proprement dite.

— Ah! ceci est différent, répondit l'abbé. La question est même très subtile, et ce n'est pas la première fois qu'on me l'adresse. Pour y répondre convenablement, il me faudrait entrer dans des détails qui seraient ici hors de propos. Ce que je puis vous affirmer, c'est que le génie vénitien n'a pas plus failli à l'art musical qu'à aucune manifestation du beau.

— Il serait cependant intéressant de connaître, dit Girolamo Dolfin, dilettante distingué, en quoi nos illustres compositeurs Galuppi, Marcello, Lotti, Caldara et Cavalli se distinguent des autres musiciens de l'Italie, et surtout des maîtres de l'école napolitaine.

— Signor Girolamo, répondit l'abbé, le sujet est plus difficile à traiter que vous ne le supposez. On ne peut parler convenablement de la musique vénitienne sans toucher à l'histoire fort embrouillée de la musique moderne.

— Si cela intéresse la gloire de notre pays, dit le sénateur Zeno, nous t'écouterions avec plaisir.

— On ne sait presque rien d'un art qu'a illustré Benedetto Marcello, remarqua le chevalier Grimani.

— Si vos excellences le désirent, répondit l'abbé, j'essaierai de fixer quelques idées; mais j'avertis la noble compagnie que pour raconter toutes les vicissitudes de l'art musical à Venise, — qui ne sont

pas sans avoir beaucoup d'analogie avec celles qu'a subies notre école de peinture, et qui se rattachent plus qu'on ne le croit aux péripéties de la civilisation italienne, — j'ai besoin de quelques jours de recueillement et de beaucoup d'indulgence.

— Nous t'accordons tout ce que tu demandes, répondit le père de Beata. Je ne suis pas fâché que tu prouves devant ces nobles étrangers qu'aucune branche des connaissances humaines n'a été négligée dans notre patrie.

— Oh! ce sera charmant, dit la belle Badoer, et je retiens ma place d'avance.

— Nous la retenons tous, répondit le comte de Narbal.

Le dîner s'acheva au milieu d'une causerie bruyante, traversée de courans divers qui laissaient à chaque convive la liberté de choisir l'interlocuteur préféré. Lorenzo, qui se trouvait à côté du comte de Narbal, se sentit attiré vers cet esprit sage et ferme qui, avec plus d'expérience que ne pouvait en avoir le jeune Vénitien, avait exprimé des sentimens politiques assez en accord avec les aspirations de ce caractère passionné, dont l'amour enchaînait les instincts.

Le bruit se répandit bientôt à Venise qu'une brillante *conversazione* devait avoir lieu au palais Zeno. On disait que l'abbé Zamaria, provoqué par les railleries de quelques émigrés français, avait pris l'engagement de prouver que Venise avait eu des institutions musicales qui ne le cédaient en rien à celles des autres états de l'Italie. L'esprit et le savoir de l'abbé, la nature du sujet qu'il avait à traiter, excitèrent au plus haut degré la curiosité publique. Tout le monde voulut assister à une réunion qui avait pour objet de glorifier le sentiment national, d'autant plus vivace qu'on avait conscience de la situation périlleuse où se trouvait la république. Les invitations furent très nombreuses, et jamais on ne vit dans un palais de Venise une réunion plus imposante, composée d'élémens aussi divers. Indépendamment des convives qui avaient inspiré l'idée de cette fête, on y avait admis tous les étrangers de distinction, les familles illustres, les poètes, les savans, les artistes et les beaux esprits qui remplissaient alors cette ville, centre lumineux des plus étourdissantes folies. Bertoni, Furlanetto, l'abbé Sabattini, maître de chapelle à Saint-Antoine de Padoue, où il avait succédé au père Valotti; Guadagni, Pachiarotti s'y trouvaient, ainsi que Canova, Gritti, Buratti, Gozzi et Alfieri, arrivé à Venise depuis quelques jours. La Vicentina avait trouvé le moyen de se faire inviter aussi par l'abbé Zamaria avec Grotto et Zustiniani. Le départ de Lorenzo fut retardé et remis après la fête, qui semblait avoir été organisée tout exprès pour mettre le comble à la félicité des deux amans.

P. Scudo.

LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

II.

CARACTÈRE, INSTITUTIONS ET MŒURS DE LA HOLLANDE.

Il en est des nations comme des femmes : pour les comprendre, il faut les aimer. Malheureusement les races du Nord sont peu sympathiques aux races du Midi. Le Français sorti de chez lui est le plus étranger de tous les étrangers; il ne s'identifie surtout que difficilement avec la vie des peuples septentrionaux, avec leur langue chargée de consonnes, leurs manières sagement affables, leur gravité minutieuse et correcte. La nature des Pays-Bas, quoique riche en beautés, ne répond point à son idéal. Ces jolies maisons de campagne qui bordent les routes ou les canaux, ce perpétuel jardin, ces bosquets arrangés pour les plaisirs des yeux, tout cela est charmant, mais tout cela lui paraît froid. Il lui semble qu'on ait défendu aux oiseaux de chanter. La plupart des voyageurs qui ont écrit sur la Hollande l'ont fait avec un peu d'humeur; ils en voulaient à la Néerlande de ne point être la France ou l'Italie. Ce dépit est souverainement injuste : ce qui fait précisément la valeur de ce groupe qu'on appelle la civilisation européenne, c'est le contraste des caractères et la variété des traits. Il faut voir le Hollandais chez lui, et rapprocher ses mœurs des dunes, des canaux, des polders, en un mot de la nature extérieure. Ici la nationalité adhère au sol comme l'âme au corps. Aux portraits plus ou moins chargés en couleur qui ont été faits

des Hollandais, il ne manque après tout qu'une chose, la ressemblance : c'est qu'on a oublié de comparer les habitans au pays.

La Néerlande, cette patrie d'une conformation si singulière, a donné naissance à un caractère national qui est unique. Bien différens de leurs voisins les Belges, chez lesquels toute originalité de race est effacée, les Hollandais ne ressemblent dans le monde qu'aux Hollandais. Or il en est des peuples qui ont une physionomie tranchée comme des individus, ils se prêtent plus que d'autres à la caricature. En ne tenant compte que des traits extérieurs de la nationalité et en grossissant ces traits, il est facile, avec un peu d'esprit, de faire rire aux dépens du peuple néerlandais. Seulement celui qui chercherait là le véritable caractère des Pays-Bas tomberait dans une étrange erreur. Ce caractère, quoique simple et naïf, se compose néanmoins d'une foule de nuances délicates qu'il est très difficile de saisir et plus difficile encore d'indiquer. Il faut pour cela remonter aux causes sous l'influence desquelles s'est formé ce qu'on peut appeler à juste droit le type hollandais, et ces causes, bien que très diverses, peuvent être toutes ramenées à une seule, les particularités du sol. La nature a été ici le cadre de la civilisation. Un grand penseur a introduit en histoire naturelle ce principe : « tel est l'organe, telle est la fonction. » On pourrait dire de même : telle est la constitution physique d'une race, telles sont ses institutions, ses facultés dominantes, ses lois, ses traditions, son histoire; tel est en un mot son génie. Cette constitution des races, principe et souche des sociétés, est d'un autre côté en harmonie avec le milieu géographique. L'homme, en sa qualité d'être intelligent, échappe plus qu'aucun être créé aux lois matérielles de sa planète, mais il ne leur échappe pas entièrement : il reste, à beaucoup d'égards, le parasite du globe terrestre sur lequel l'a greffé la naissance.

Nous avons vu que les Hollandais ont fait la Hollande (1); mais le territoire ainsi constitué a plus tard réagi sur les habitans. Il y aurait donc lieu de rechercher les influences qu'un pays si différent des autres, né dans des conditions si particulières et si excentriques, a dû exercer sur le caractère national, sur le gouvernement et sur certaines habitudes de la vie. Nous avons surtout en vue les habitudes que le commerce incessant avec les eaux a dû développer dans la population si nombreuse qui flotte sur les rivières, sur les canaux ou sur la mer. La topographie liée à l'histoire des mœurs, tel sera l'objet de cette seconde étude, dans laquelle nous nous attacherons à montrer le rapport constant qui existe entre la constitution du sol et la forme intellectuelle ou morale de la vie dans les Pays-Bas.

(1) Voyez la livraison du 1er juillet dernier.

I.

Le territoire hollandais fut couvert par deux invasions successives. Pour s'attacher au sol primitif de la Néerlande, il fallait des races éprises de l'obstacle. Tel était le caractère des Bataves et des Frisons. Braves, les Barbares l'étaient tous; mais ceux-ci se distinguaient par des qualités solides et par un genre de courage peu commun, — le courage contre les choses. Les obstacles de la nature ne se laissent point emporter par ces facultés brillantes qui décident souvent du sort des batailles; pour les vaincre, il faut plus de résolution que d'enthousiasme et plus de persévérance que d'ardeur. Une fermeté calme et inébranlable, tel est en effet le trait dominant du caractère hollandais. Cette persistance est ici dans le sang. Quand on veut connaître les inclinations et les forces primitives d'une race, ce n'est point seulement sur les hommes faits qu'il faut les étudier, c'est aussi et principalement sur les enfans. On peut distinguer plus aisément chez ces derniers ce qu'il y a de tracé par la nature. En France, un des attributs du premier âge, c'est la légèreté, l'étourderie, la mobilité des goûts et des impressions; les enfans de nos écoles passent sans cesse dans leurs récréations d'un exercice à un autre; ils aiment la diversion, le changement. Les enfans hollandais pratiquent au contraire le même jeu pendant des heures entières. On les étonnerait beaucoup en leur disant que *l'ennui naquit un jour de l'uniformité;* ce ne doit pas du moins avoir été en Hollande. Ici les mêmes occupations et les mêmes plaisirs se succèdent sans amener cette maladie de l'âme qu'on appelle ailleurs le dégoût. Dans les travaux publics, dans l'agriculture et l'industrie des Hollandais, on voit se reproduire en grand les traits de cette persévérance, qui est le véritable génie de la race. La force de ce petit peuple qui a fait de grandes choses consiste dans la patience. Il s'est donné dans sa lutte contre les élémens et contre les nations rivales un allié irrésistible, le temps. Le Hollandais est actif; mais ce n'est point par une activité turbulente, c'est par un travail silencieux, soutenu, régulier, qu'il arrive à ses fins. Ces qualités, dont le germe était sans aucun doute dans le tempérament des Bataves et des Frisons, se sont accrues et fortifiées par la lutte avec le sol des Pays-Bas. C'est ainsi que le caractère national résulte des forces primitives de la race et de la réaction que ces forces humaines sont appelées à exercer contre les agens du monde physique.

Pour vivre, la Hollande avait besoin d'être riche. Cette nécessité lui était imposée par la nature même du territoire. L'entretien des digues, des canaux, des écluses, était une source de charges sans cesse renaissantes. La création d'un système de défense contre les

eaux avait exigé des dépenses énormes, et la mer étant un ennemi qu'on ne lasse jamais, il fallait continuer de vivre avec elle sur le pied de guerre. S'enrichir était donc pour la Néerlande une question d'existence, *to be or not to be*. Cette richesse, les populations bataves ne pouvaient pas la demander à un territoire restreint, à un sol créé de main d'homme, et qui, malgré tous les miracles d'une agriculture vaillante, se refusait à produire le grain en quantité suffisante pour nourrir ses habitans. La Hollande ne pouvait non plus demander de grandes ressources à ses manufactures et à ses fabriques. Il lui manquait pour cela les deux élémens qui sont l'âme de l'industrie, le fer et le charbon. Elle n'avait rien à attendre des mines : le sol néerlandais est une contrée géologiquement pauvre. Dans cet état de choses, il a fallu que la Hollande se livrât au commerce. La position était magnifique : les Pays-Bas, étant le rendez-vous des grands fleuves qui traversent l'Allemagne, la France, la Belgique, tenaient, comme on l'a dit, la navigation du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut par la bouche. A l'intérieur, cet ancien marais, drainé par une multitude de canaux, était merveilleusement favorable à la circulation des produits. A l'extérieur, la voie à l'acquisition des richesses se trouvait toute tracée; la mer était là, seulement il fallait l'ouvrir. Des forêts de l'Allemagne descendirent par le Rhin des arbres dont on construisit des flottes. Après avoir vaincu chez eux l'Océan, les Hollandais le mirent à contribution pour leurs entreprises lointaines. Ce peuple, dont les élémens étaient la conquête, se trouvait préparé d'avance à la navigation. Des vaisseaux d'une forme lourde, mais qui tiennent admirablement la mer, s'élancèrent montés par d'intrépides matelots. Le marin hollandais se sentait, pour ainsi dire, non moins assuré sur ce sol de bois que sur celui de sa flottante patrie. Les mers furent disputées. Alors de cette poignée d'hommes qu'on aurait cru froids et apathiques sortit toute une pléiade d'héroïques marins, les Piet Hein, les Tromp, les Ruiter, les Evertsen, et tant d'autres qui balayèrent de la surface des eaux les pavillons ennemis, comme l'ouragan dissipe les nuages. L'Océan est le lien des races, des climats et des échanges. La république batave se chauffa au soleil de l'Inde; ses blonds enfans brunirent leur peau blanche au contact des noires populations de l'Afrique; sur presque toutes les côtes de l'ancien et du Nouveau-Monde, les Hollandais établirent des comptoirs, des factoteries, centres d'une action politique et militaire qui rayonnait plus ou moins dans l'intérieur de ces diverses contrées. On vit alors jusqu'où une volonté forte et soutenue peut porter la fortune d'un petit état. La Hollande était devenue l'entrepôt du monde, et les épices, le sucre, le thé, le café, la soie, le diamant, le grain, toutes les richesses affluaient dans ses ports.

Aujourd'hui à cette grandeur maritime et commerciale a succédé une prospérité plus modeste, conforme à la situation nouvelle où se trouve le pays. Le contraste entre l'époque ancienne et l'époque actuelle se traduit en traits pittoresques dans la physionomie de quelques villes de la Hollande. A Amsterdam, par exemple, la vive empreinte du passé se retrouve encore. On ne contemple point sans respect ces magasins, vieilles constructions, gardiennes sévères des produits et des trésors de deux mondes. La Bourse, solidement assise près du port, mêle le mugissement des affaires au mugissement des vagues qui s'éteint. Cette Tyr moderne regarde avec une tristesse royale sa couronne tombée dans les eaux; mais, si elle n'est plus la maîtresse de l'Océan, elle est toujours une des villes les plus connues des vaisseaux qui courent sur les mers.

La physionomie des villes de la Hollande doit appeler l'attention de quiconque cherche à comprendre le caractère national. C'est à Amsterdam et à Rotterdam qu'on peut se faire une idée du travail de cette population énergique et patiente. Ces deux villes, quoique vivant du commerce, sont séparées par des intérêts, des mœurs et des besoins différens. L'existence d'Amsterdam révèle à elle seule le génie de la vieille dominatrice des mers. La grande cité hollandaise s'élève du sein des eaux, mariée à l'Y, qui l'enveloppe de ses deux bras. Les caractères qui la distinguent sont la puissance et la grandeur; sa forme est une demi-lune. Divisée en quatre-vingt-quinze îles, liées ensemble par deux cent quatre-vingt-dix ponts ou écluses, Amsterdam déploie en éventail ses rues doublées de canaux et plantées d'arbres. Assise au milieu d'un ancien marais, ses maisons portent généralement sur des pièces de bois, en sorte que la ville retournée présenterait l'étonnant spectacle d'une forêt dépouillée de branches et de feuilles. Le *palais*, anciennement l'hôtel de ville, édifice lourd, mais grandiose, construit à certains égards dans le style égyptien, repose à lui seul sur treize mille six cent cinquante-neuf mâts. Ces mâts, qui ont une longueur de dix ou treize mètres, viennent en général de la Norvége. On les enfonce en terre au moyen d'une machine qu'on appelle en hollandais *heiblok*. Vous voyez quelquefois, surtout dans le voisinage du port, une douzaine d'ouvriers dont les mouvemens, en quelque sorte rhythmiques, sont mesurés à temps égaux par le chant et dirigés par un chef : ils soulèvent avec des cordes un énorme bloc qui, parvenu à une certaine hauteur, se détache et tombe d'aplomb sur la tête du mât. A chaque coup, l'arbre descend, jusqu'à ce que, la profondeur du terrain marécageux étant percée et le sol ferme étant atteint, il s'arrête. C'est sur cette forêt souterraine qu'on bâtit. Une telle disposition a fait dire à Érasme qu'il avait vu « une ville dont les habitans

vivaient comme des corbeaux perchés sur la cime des arbres. » Ces maisons montées sur des échasses se tiennent solides et fières au milieu d'un sol mouvant, au sein des eaux immobiles ou agitées. Si maintenant vous jetez les yeux sur le port, quel mouvement! on dirait que toute l'activité des différentes parties du globe est réunie autour de ces magasins flottans qui apportent et qui remportent des marchandises. Ce mouvement s'étend de rue en rue et se communique à toute la ville. Parmi les modes de transport qui appartiennent à cette vieille cité, il en est un singulièrement original. Figurez-vous des traîneaux pesamment chargés et qui glissent sur le pavé comme sur de la glace. Il est vrai que, pour faciliter la traction, on place en avant du traîneau que conduit le cheval une espèce de tonneau percé qui verse l'eau en pluie, et qui trace ainsi la voie du mouvement. Un peuple de commissionnaires et de colporteurs, aux membres athlétiques, circule à travers la foule des boursiers, des marchands, des courtiers, dont la face pâle atteste une vie sédentaire et de sourdes inquiétudes. On voit à la démarche de ces hommes que chacun de leurs pas a un but, *captant aut captantur*. Il n'y a guère ici que les étrangers qui se promènent pour voir et pour se promener. Les banques, les sociétés de commerce, quelques fabriques, sont les vrais foyers de cette agitation immense et contenue.

Rotterdam est une ville plus jeune et plus aventureuse qu'Amsterdam; elle n'a point la grandeur de son aînée; on y chercherait en vain ces palais de marbre, au moins à l'intérieur, qui racontent toute l'histoire des richesses de la Hollande. On n'y voit pas ces rues pittoresques dont les magasins et les boutiques ont été accommodés au goût moderne, mais où le haut des maisons a conservé une forme ancienne, une physionomie sombre et sévère. Rotterdam s'élève sur la Meuse, qu'à cause de son caractère capricieux, on peut appeler la femme du Rhin. C'est dans cet endroit-là une belle rivière, presque une mer d'eau douce, avec un flux et un reflux. Comme Rotterdam est la première grande ville qu'on rencontre en venant de la Belgique, elle annonce dignement la Hollande. Les vaisseaux entrent dans toute la ville par une multitude de canaux qui se croisent et se continuent les uns les autres. Cette flotte pacifique, ces bâtimens de bois mêlés aux maisons de briques, ces mâts qui se marient aux flèches des édifices publics, ces voiles et ces pavillons qui flottent au vent, ces habitations bourgeoises dont les perrons descendent dans l'eau, ces comptoirs, ces magasins, ces tentes de toile sous lesquelles des hommes abrités comptent, notent, reçoivent, vérifient les marchandises; la statue d'Érasme, c'est-à-dire l'esprit, le jugement, l'atticisme, debout au milieu de cette activité commerciale qui, elle aussi, poétise la matière, — tout cela laisse dans l'esprit du voyageur un long souvenir. Les habitans d'Amsterdam reprochent

aux négocians de Rotterdam d'être des défectionnaires; ils les accusent d'abandonner les bonnes et saines traditions du vieux commerce hollandais pour les utopies de la Grande-Bretagne. La vérité est que les commerçans s'y déclarent partisans du libre échange, qu'ils risquent un peu leurs capitaux, qu'ils entrent en lice avec les associations anglaises sur les marchés des deux mondes. Dans le style des rues, des quais, des constructions, on sent le mouvement d'une ville qui veut rompre les anciennes formes sous lesquelles s'enveloppe fièrement sa rivale.

Les richesses se forment à Amsterdam et à Rotterdam : elles se dépensent à La Haye (en hollandais *'sGravenhage*), mais toujours avec modération. La Haye est une ville officielle, une résidence royale. Les rapports avec l'étranger n'ont pas été sans exercer une action sensible sur le caractère de ces trois centres de population. A Amsterdam, on découvre surtout l'influence germanique, à La Haye l'influence française, à Rotterdam l'influence anglaise; mais dans ces trois villes, comme dans tout le reste de la Hollande, l'élément indigène surnage toujours. La Haye a d'admirables promenades, des bains de mer très fréquentés à Scheveningen, qu'on peut considérer comme un faubourg de la ville, un théâtre français, des concerts dans le *Bois* pendant l'été, des cercles élégans, une société choisie, quelques édifices modernes, des quais plantés de beaux arbres, des places charmantes, un palais des états où siégent maintenant les deux chambres, vieille et grave construction à laquelle se rattache l'histoire si dramatique de la Hollande. On suit dans toutes les villes principales des Pays-Bas les modes françaises, mais surtout à La Haye (1). Les femmes y sont peut-être mises avec un luxe moins solide qu'à Amsterdam, mais avec plus de goût. Le caractère économique et moral de ces trois villes, Amsterdam, Rotterdam et La Haye, nous prépare, on le voit, à suivre d'un regard plus exercé le développement de l'industrie hollandaise et du génie national.

Deux forces combinées engendrent la richesse, — la force qui acquiert et la force qui conserve. Le peuple hollandais est un peuple sobre et économe de jouissances. Cette frugalité est une loi de son

(1) Il y a cependant un détail de mœurs qui nous a frappé et qui donnera une idée du caractère hollandais. En France, on dévore la vie, on pousse devant soi le temps, jusqu'au moment où l'on voudrait le retenir. Les petites filles aspirent à être des jeunes filles, les jeunes filles à devenir femmes. Cette impatience d'être autre chose que ce qu'on est, cette tendance à sortir de son âge et de sa condition n'existe pas en Hollande. On voit ici des adolescentes déjà grandes, des filles de quatorze ou quinze ans, qui portent encore le costume de l'enfance, robe courte et pantalon d'indienne, tablier blanc, cheveux nus et bouclés. Il est permis de croire que la candeur des sentimens se conserve chez elles avec les habits du premier âge. On dit, il est vrai, que c'est l'autorité des mères qui les maintient dans ce costume innocent; mais si l'esprit des jeunes filles était tout à fait contraire à cela, l'autorité maternelle ne prévaudrait pas longtemps.

territoire, qui, malgré d'admirables travaux agricoles, ne produit encore les moyens de subsistance que dans une proportion insuffisante avec les besoins des habitans. On raconte que les ambassadeurs espagnols chargés en 1608 de négocier la fameuse trève avec les Hollandais virent près de La Haye plusieurs hommes modestement vêtus sortir d'un petit bateau, s'asseoir sur l'herbe et prendre leur repas avec du pain, du fromage et de la bière qu'ils tirèrent de leur bissac. Comme les Espagnols demandèrent quels étaient ces paysans, on leur répondit que c'étaient les députés des états. Le propre du caractère hollandais, même quand il s'élève vers la grandeur, est de rester simple. On montre dans la ville de Delft l'ancienne et austère demeure du Taciturne, dont on a fait une caserne. A Amsterdam, la maison de l'amiral Ruiter, à La Haye celle de Jean de Witt existent encore. On reste frappé d'admiration en considérant ces petites maisons qui ont eu l'honneur de loger de si grands citoyens, quand il y a tant de grandes maisons qui en logent de si petits. C'est grâce à cette simplicité de mœurs que la république batave a vécu florissante, que ses pavillons ont été la terreur des mers, que son commerce et ses victoires ont pour ainsi dire étendu la Hollande sur les deux mondes. Ces habitudes se sont modifiées avec le succès et par l'exemple des nations voisines. La Hollande est pourtant encore l'endroit de la terre où l'opulence a le moins de faste. Les écus s'y entassent sur les écus comme la neige sur la neige, sans bruit. En France, l'ambition du négociant est de faire fortune et de se retirer; le négociant hollandais, lui, continue ses affaires, même quand cette fortune est atteinte. Sa manière de vivre n'en est point considérablement changée : il conserve au sein de la prospérité une médiocrité de goûts qui ferait croire que son but n'était pas la richesse. Cette réserve a été diversement jugée : la plupart des voyageurs et des historiens l'ont attribuée à un sentiment de parcimonie. Il faut pourtant reconnaître que cette race économe se montre capable, dans certaines occasions, de nobles et admirables sacrifices. Elle a même quelquefois ses jours de prodigalité. Dans les campagnes, par exemple, la population vit très frugalement; mais quand le paysan hollandais marie sa fille, il donne un repas de noces et fait des dépenses souvent considérables. Ces fêtes à l'occasion des mariages étaient autrefois entrées dans les mœurs de la classe moyenne au point qu'il fallut en réprimer l'excès par une loi. Le nombre des violons, la valeur des cadeaux de noces, le prix du couvert pour chaque convive, tout était réglé, sans doute parce que la libéralité des citoyens, au moins dans ce cas-là, avait dépassé la mesure. Ce n'est donc pas à des instincts parcimonieux qu'il faut attribuer cette modération antique, c'est à une vie réglée par les

habitudes du travail, par les devoirs du foyer domestique et par les influences d'un climat qui conseille en tout la tempérance.

Ce qui a le plus frappé les étrangers dans le caractère hollandais, c'est le phlegme. On ne doit point s'étonner qu'un peuple accoutumé à enchaîner les forces tempêtueuses de la nature soit maître de lui-même et de ses passions. Des gens qui dorment, qui travaillent, qui s'amusent avec des fleuves et des marées roulant au-dessus de leur tête, ne s'effraieront point beaucoup des agitations de leurs voisins ni de leurs propres déchiremens intérieurs. Que le sol politique de l'Europe tremble ou s'enfonce, il y a longtemps qu'ils ont vu chez eux la terre s'affaisser et lutter contre les orages sans disparaître. La question est d'ailleurs de savoir si ce phlegme est un tempérament ou un voile. Chez quelques Hollandais, c'est, je l'avoue, un voile épais; mais quand ce phlegme se déchire, on voit apparaître une énergie et une force d'âme singulières. Ce qui développe surtout dans la race hollandaise ces élans virils, c'est le patriotisme. Quand le sentiment national se trouve remué par les événemens au cœur de la race néerlandaise, on voit sortir des prodiges. Toute l'histoire du pays est là. Vienne la domination étrangère, les Hollandais la repousseront avec les mêmes moyens simples et infaillibles qu'ils emploient pour se délivrer des eaux. On verra cette petite nation, presque imperceptible au XVIe siècle sur la carte du monde, élever des digues, des remparts contre la plus formidable puissance qui fût alors. Dans leur lutte contre les Espagnols, les Hollandais aimeront mieux pactiser avec la mer qu'avec l'invasion. Ce territoire qu'ils ont créé avec tant de peine, ils seront un instant sur le point de l'inonder, prêts ainsi à détruire leur ouvrage et à s'ensevelir eux-mêmes dans les eaux plutôt que de vivre sur un sol déshonoré par les pas de l'étranger. Ce patriotisme calme, mais indomptable, on le retrouve à toutes les époques; il est dans le sang hollandais, témoin ce jeune van Speyk, qui, en 1831, mit lui-même le feu aux poudres de son vaisseau pour ne pas voir le pavillon national souillé par des mains belges (1).

Quoique capable d'enthousiasme et de dévouement, la race néerlandaise est par-dessus tout une nation pratique. Les Allemands reprochent aux Hollandais de manquer d'idéal. Cette différence dans la tournure d'esprit des deux peuples est encore une conséquence et une empreinte des milieux extérieurs. On ne combat point les

(1) Van Speyk avait été élevé dans la maison des orphelins civils, à Amsterdam. On conserve dans l'établissement son souvenir avec une espèce de culte. Nous avons vu sur un des murs de l'édifice une table de marbre blanc qui porte le nom de ce marin héroïque, la date et la cause de sa mort, et qui revendique pour l'établissement l'honneur de lui avoir tenu lieu de père.

forces de la nature avec des abstractions. En Hollande, l'homme est sans cesse ramené au sentiment de la réalité par le soin de sa propre conservation et par les obstacles matériels qu'il doit vaincre à chaque pas. Il en résulte une disposition morale qui n'est point sans valeur. La qualité dominante du Hollandais, qu'il porte même quelquefois très haut et très loin, c'est le bon sens. Suivant que ce bon sens s'associe à l'esprit, à la raison encyclopédique ou au génie médical, il donne Érasme, Hugo Grotius ou Boerhaave. On a remarqué chez les Hollandais, surtout chez les habitans de la Frise, une disposition native aux sciences exactes, un attachement au réel et au solide poussé souvent jusqu'à la manie. Il n'est pas rare de trouver dans la Frise des fermiers riches qui, craignant d'aventurer leurs fonds dans des placemens incertains, convertissent leurs revenus en cafetières ou en plats d'or. Cette défiance du chimérique est encore un trait local. Il est dans la nature de l'homme de s'attacher d'autant plus aux biens matériels que la possession de ces biens est plus menacée. Sur une terre que ronge la mer, et dont certaines parties ont fait naufrage, on ne court point après les ombres; on saisit d'une main prudente ce qu'il y a de plus stable et de moins trompeur dans la richesse.

On a souvent comparé la république des Provinces-Unies à la république de Venise : il y a entre l'une et l'autre la différence de la fourmilière et de la ruche. A celle-ci le ciel bleu, les fleurs et le poignard; à celle-là les sombres magasins, les mœurs sobres, le dévouement occulte. Le premier venu admirera la république dorée et parfumée des abeilles : il faut être naturaliste pour reconnaître ce qu'il y a de grand dans la république des fourmis, — cette abnégation des jouissances, cette science économique des approvisionnemens, cet ordre dans la distribution des travaux, cette assistance mutuelle entre les citoyens. La Hollande, pour être connue et appréciée, a besoin qu'on l'observe de près; ses qualités ne sont point de celles qui s'affichent, ni de celles qui forcent l'attention et la sympathie. Un des étrangers qui ont le mieux vu et jugé les Pays-Bas est encore, après deux siècles, l'Anglais William Temple : « La Hollande, dit cet homme d'état célèbre, est une contrée où le caractère national inspire plus d'estime que d'amour. » Ce qu'on aime chez les nations comme chez les femmes, c'est souvent moins leurs qualités que leurs défauts. Le Hollandais a peu de défauts, et quant à ses qualités, elles sont plus solides que brillantes. N'en déplaise cependant au bon William Temple, quand on a reçu de la Hollande cette hospitalité libre et généreuse qui est ici dans les mœurs, quand on rencontre à chaque pas autour de soi cette obligeance parfaite et universelle, cette bonhomie fine et éclairée, cette sincérité de cœur qui est dans le génie de la race, on éprouve pour le caractère hollandais un sentiment plus tendre que l'estime.

II.

Si cette pensée est vraie : « les peuples ont toujours le gouvernement qu'ils méritent, » nous devons retrouver dans les institutions civiles, politiques et religieuses de la Hollande quelques traits de son génie national.

A toutes les époques de l'histoire, il a existé un rapport entre la constitution du sol et la forme gouvernementale des Pays-Bas. Les premières institutions dont on retrouve la trace en Hollande ont été des institutions de défense mutuelle contre les fleuves et la mer. La parité des dangers a été le lien de la société néerlandaise. Ici on a pratiqué de bonne heure la maxime du fabuliste : *Il se faut entr'aider*. Cette loi de la nature était en Hollande un besoin de la conquête du sol. De ce besoin suprême, de la réunion des forces, de l'agglomération des travailleurs sur des travaux dont ils partageaient ensemble les résultats, l'association a dû naître. Une fois le sol sauvé et maintenu, du travail en commun sortit une administration commune. La liberté d'élection existait dès le commencement dans les polders. Quelques nations de l'Europe ont précédé la Hollande dans l'établissement des communes; mais nulle part le génie municipal n'a jeté de plus profondes racines dans les mœurs, nulle part non plus les communes ne se sont élevées à un pareil degré de richesse et d'influence politique. La puissance des métiers était considérable, celle des nobles isolée et restreinte. Dans les conseils de la Hollande, c'était le pouvoir de la classe moyenne qui dominait. Aujourd'hui encore le vieil esprit municipal persiste tout entier sous la forme monarchique. Ici chaque ville a, si l'on ose ainsi dire, une personnalité. Dans ce petit pays fragmenté, déchiré çà et là par la mer, coupé par des fleuves, des canaux et des lacs, distribué en plusieurs groupes d'intérêts par la nature même du système hydraulique, la centralisation politique devait avoir plus de peine à s'établir que dans les pays dont le territoire est homogène. La république française de 94, une et indivisible, rencontra dans le fédéralisme des Provinces-Unies, dans l'autonomie des communes, dans les usages particuliers des districts, en un mot dans le génie de la république batave, une force latente qui repoussait partout sa main. La même lutte se continua sous l'empire, et avec encore moins de succès. Ce que demande la Hollande, c'est la liberté des forces et des institutions locales sous une administration commune.

Le sentiment de la liberté chez un peuple est une conséquence de sa lutte avec la nature. Il faut que les sociétés s'affranchissent des forces physiques de l'univers avant de s'élever à l'indépendance politique et morale. Sous ce rapport, la Hollande se trouvait placée

dans une condition heureuse. Les peuples trop favorisés de la nature sont généralement des peuples stationnaires. Les races de l'Orient ou même de l'Occident qui jouissent d'une terre bénie et toute préparée pour la culture s'endorment nonchalamment sur le sein de leur mère. L'Indien, dominé par les influences de son climat qui l'enveloppent comme les nœuds d'un serpent, doit l'immobilité de ses institutions à l'immobilité de la température, des saisons et des astres qui brillent au-dessus de sa tête. Les contrées uniformes ont fait ces peuples qui semblent toujours au même âge, et ne connaissent point le travail. Le développement moral des nations se nourrit au contraire des difficultés incessantes qu'elles rencontrent, des obstacles qu'elles surmontent, des forces de destruction qu'elles enchaînent. En Hollande, toute conquête sur le sol a été un pas vers l'affranchissement. Sentant pour ainsi dire la terre manquer sous ses pieds, le Néerlandais a été forcé de recourir à de continuelles manœuvres pour assurer son indépendance matérielle, et chacune de ses conquêtes sur la nature l'a préparé à la conquête des libertés civiles. Aujourd'hui ces libertés reposent sur une base solide : les Hollandais acquièrent lentement, mais ils ne perdent jamais rien de ce qu'ils ont acquis. Le progrès n'est pas sujet chez eux à ces reviremens et à ces mouvemens rétrogrades qui affligent l'histoire. Vis-à-vis d'un peuple ainsi formé pour la liberté, la tâche de l'autorité se simplifie beaucoup. L'ordre naît moins de la contrainte que de la parfaite harmonie entre les institutions et les mœurs. L'absence de toute répression officielle est surtout remarquable dans les fêtes publiques. Nous assistions dernièrement dans la ville de Leyde à une mascarade historique représentant l'entrée de Charles V dans la ville de Dordrecht, et qui a lieu tous les cinq ans. Il y avait une foule immense, mais nulle police. Le cortége ouvrait lui-même sa marche à travers les flots de curieux. La ville se gardait ce jour-là comme se garde toute l'année le Bois de La Haye, sans surveillans et sans factionnaires. Dans le voisinage de certaines grandes villes, nous craindrions fort pour ces massifs d'arbres en fleurs, pour ces nids d'oiseaux, pour ces viviers où frétille le poisson, pour ces cygnes abandonnés à eux-mêmes : ici tout cela se défend par son innocence et sa beauté. La même liberté qui règne dans les fêtes et les promenades s'étend à presque tous les actes de la vie. On ne sent guère la main de l'état que dans la perception des impôts. La plupart des services de bienfaisance publique se règlent eux-mêmes; ils tiennent à honneur de ne point dépendre du gouvernement, non par opposition ou par défiance, mais pour conserver l'initiative des bonnes œuvres.

En Hollande, la civilisation et la conquête du sol ont marché de front. La victoire sur les eaux a eu pour satellite la victoire sur l'ignorance. Les ténèbres matérielles et les ténèbres morales ont été

dissipées par le même souffle créateur. Le protestantisme est ami des lumières : il croit n'avoir rien à craindre de la discussion. C'était d'ailleurs la seule religion qui pût convenir à la Hollande, et cela par des raisons géographiques. Dans les pays favorisés de la nature, on a presque fait de la paresse un dogme de foi; c'est comme une impiété de redresser le cours des fleuves, d'arracher le mystère aux forêts, de disputer avec les eaux. De quel droit l'homme tiendrait-il conseil contre l'ordre de la création et se permettrait-il d'en changer les lois? Aurait-il par hasard l'audace d'en remontrer à Dieu? Dans les religions absolues, ce n'est pas seulement la raison humaine qui se trouve liée par le dogme, c'est aussi l'action. Le dernier mot des doctrines romaines, quoique désavoué par Rome, a été dit par Fénelon : c'est le quiétisme. L'immobilité de l'homme en Dieu, le respect pour l'ordre, quel qu'il soit, des choses créées, la doctrine du laissez faire appliqué à la nature, tout cela pouvait encore se soutenir dans des pays où la terre travaille pour l'homme qui se repose; mais en Hollande ce système n'était nullement admissible. Si l'homme eût laissé faire, les eaux auraient chassé la civilisation. La Hollande ne fut jamais catholique, à ce point de vue du moins; elle a toujours protesté contre certaines lois de l'univers qui mettaient en question son existence. La race néerlandaise, quoique sincèrement et profondément religieuse, met sa foi dans le travail et dans la lutte contre la matière. Elle a pris au sérieux ces mots de la Bible : « Tu domineras la terre! » Dieu, dit-elle, s'étant reposé sur l'homme du soin d'achever et de perfectionner l'œuvre des six jours, la création humaine est un reflet de la création divine qu'elle continue. Cette réaction du moi, cette protestation de la volonté humaine contre la force sacrée des élémens, tout cela mettait la Hollande sur la voie d'une révolution religieuse. Lorsque la réformation parut, le protestantisme se greffa sur les instincts actifs de la race batave comme sur les forces économiques des autres nations saxonnes. Les races latines ou catholiques sont artistes; les races protestantes sont industrielles, agricoles et commerçantes.

La Hollande, presque entièrement environnée d'eau, isolée de l'Europe par sa langue, assise et comme oubliée à l'une des extrémités du continent, était en quelque sorte prédestinée par la nature à être un lieu d'asile pour toutes les victimes des persécutions religieuses et politiques. Dans ce pays dont l'existence était sans cesse menacée, la tolérance se développa, entée sur la douceur des mœurs, sur le besoin de s'entr'aider, sur la crainte des dangers communs. La Hollande, au milieu du déluge de sang qui couvrit le monde vers la fin du XVIe siècle, fut l'arche de salut. Là, tous ceux que la mère-patrie avait rejetés retrouvaient des temples, un foyer et certains droits civils. Le philosophe doit vénérer cette terre, qui a reçu les pas de

tous les libres penseurs, où le sceptique Bayle a pu vivre en paix, où Spinoza lui-même n'a point été brûlé. Le respect de toutes les convictions fortes et honorables, de toutes les infortunes imméritées, s'alliait dans les Pays-Bas à un fonds naturel de bienveillance. Des protestans de la Belgique ou de la France, chassés par les bourreaux de Philippe II, par les massacres de la Saint-Barthélémy ou par la révocation de l'édit de Nantes, formèrent en Hollande une église dont la langue, l'organisation et les édifices religieux subsistent encore, l'église wallonne. La plupart de ces étrangers attendaient que la rigueur des persécutions se détendît; ils avaient touché la Hollande comme un port : ils y restèrent (1). A leur suite vinrent les Juifs. Il y a une justice inhérente aux choses et aux actions humaines : celui qui, selon le langage de l'Évangile, a des récompenses pour tout acte de charité, même pour le verre d'eau donné à un pauvre, n'a pas voulu que cette tolérance religieuse fût sans résultat pour la Hollande. L'Angleterre doit la prospérité de son industrie aux étrangers qui s'y jetèrent à la suite des guerres de la réforme; la Néerlande doit, en partie du moins, la splendeur de son commerce aux Juifs portugais. Le drapeau de la liberté religieuse y attirait tous ceux dont le vieux monde catholique ne voulait plus. Il en est résulté pour la Hollande une source de développement intellectuel et moral. Dans l'échelle de la vie physique, les animaux s'élèvent par l'addition de nouveaux organes; de même, sur l'échelle des progrès sociaux, la constitution des races s'élève en se compliquant. Chacune d'elles apporte comme un membre nouveau à la civilisation. En Hollande, l'accession des élémens étrangers a donc été une bonne fortune pour le pays; la liberté a été fécondée par ses propres forces et par les forces auxiliaires qu'elle s'assimilait. C'est de la somme des facultés spéciales, des dons différens venus de l'étranger, mêlés et combinés entre eux, rattachés d'ailleurs à la souche nationale, qu'est sortie au XVIIe siècle et plus tard la grandeur de la Hollande.

Cette liberté religieuse est restée un des traits caractéristiques des Pays-Bas. Ici, le protestantisme, quoique dominant, s'abstient de toute manifestation extérieure du culte : la rue est en quelque sorte athée. Il ne faudrait pas en conclure qu'il n'y eût point de foi : la Hollande est un des pays les plus religieux de la terre; mais chez elle la religion est une affaire entre l'homme et Dieu. Il n'y a nulle part autant de sectes que dans les Pays-Bas, relativement à l'étendue du territoire; nulle part aussi ces différentes communions ne vivent en meilleure intelligence. On a pris au sérieux cette parole de saint

(1) Il existe à la bibliothèque royale de La Haye un volume in-12 intitulé : *Conseils aux réfugiés sur ce qu'ils devront faire à leur prochaine rentrée en France.*

Paul : *Oportet hæreses esse*, il faut qu'il y ait des dissidens. Les catholiques, longtemps regardés comme déchus, jouissent aujourd'hui en Hollande de tous les droits civils. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, sous cette tolérance le sentiment national reste protestant. La Hollande aime la réforme religieuse comme les mères aiment l'enfant qu'elles ont engendré dans la douleur. On sait ce que les Pays-Bas ont souffert de l'inquisition espagnole. Cette page tachée du sang des martyrs est la grande page du protestantisme. On la fait lire dans les écoles de ce pays, et les enfans s'inculquent ainsi le respect de ceux qui sont morts pour l'indépendance. Les Hollandais combattaient alors pour la première des libertés, la liberté de l'âme. Pour eux, la réforme a été le bouclier de la défense nationale. Sans la foi à la justice de leur cause, on n'aurait jamais vu une poignée d'hommes s'élancer hors de leurs marais, battre un si redoutable ennemi avec de faibles moyens, et terrasser des armées qui passaient alors pour invincibles. Une petite nation qui a soutenu sans fléchir en même temps le poids de la mer et le poids de l'Espagne unie à Rome, c'est-à-dire alors de presque tout le continent, a le droit de montrer ses libertés religieuses comme un guerrier son armure. Dans plusieurs villes de la Néerlande, le catholicisme d'ailleurs n'a point été détruit : il a fini. A Utrecht, par exemple, l'évêque catholique étant mort au moment du triomphe de la réforme, on a enseveli le même jour, dans l'église du Dôme, le prêtre et le dogme. Sur la fosse entr'ouverte, le chapitre réformé entonna, en guise de *De profundis*, le cantique de Luther.

La Bible est en Hollande un monument national. Lorsque Louis XIV s'empara de la ville d'Utrecht, il fit brûler sur la place de la Grande-Église tous les exemplaires des saintes Écritures qu'on put saisir : c'était comme la Hollande intellectuelle qu'on livrait aux flammes. Habitués à considérer le calvinisme comme le palladium de leurs droits et de leur existence nationale, les Hollandais combattent dans toutes les occasions *pro aris et focis*. La réforme religieuse s'est identifiée chez eux avec le patriotisme. A tort ou à raison, les Hollandais catholiques sont suspects aux protestans de vieille roche : leurs pieds, dit-on, sont sur le sol de la Hollande, mais leur cœur est à Rome. Ce sont des préjugés, si l'on veut; mais il est juste de reconnaître que ces préjugés ont des racines dans toute la tradition historique de la Néerlande. Quand après 1830 la Belgique s'émut et prononça le mot de séparation, la Hollande vit distinctement d'où venait la blessure. Elle reconnut la main du clergé catholique dans la révolution belge. Il y eut dans les Pays-Bas une prise d'armes protestante; le vieux Calvin frémit dans sa tombe, et tout le monde sait aujourd'hui que, sans l'intervention de la France, la Hollande aurait ressaisi les provinces du sud. Ces événemens ne contribuèrent point à réhabiliter les catholiques hollandais, qu'on accusa d'avoir vu les efforts des ca-

tholiques belges, sinon avec une sympathie directe et avouée, du moins avec une contenance passive. La Néerlande, ce petit pays que pressent et menacent de grands états, a senti de tout temps le besoin de se couvrir, comme autrefois les Juifs, d'un Dieu national. La foi calviniste s'est incorporée à la défense du territoire, aux monumens publics, à l'histoire visible du pays; c'est de cette position élevée qu'elle défie les entreprises et les revendications des dissidens. Le jour où le parti catholique triompherait en Hollande, il lui faudrait abattre, sur une des places de La Haye, la statue du Taciturne. Ce jour-là, ce ne serait point le protestantisme qui tomberait, ce serait, avec lui, tout le passé glorieux de la nation néerlandaise. La question religieuse exige en Hollande une étude spéciale et approfondie: nous avons voulu seulement indiquer un rapport, trop peu remarqué jusqu'ici, entre la forme géographique des Bays-Bas et la forme générale des croyances.

Si le protestantisme est le boulevard moral de la Hollande, l'eau est son moyen de défense matérielle. C'est une des industries de la race batave que d'avoir fait servir à ses besoins et à sa sécurité les élémens que la nature lui avait donnés pour ennemis. La fameuse menace des Parthes : « si vous ne plongez comme des grenouilles, vous n'éviterez pas ces flèches, » n'effraierait pas beaucoup les habitans de la Néerlande. Au moindre signal, le pays peut se changer en eau : il disparaît. L'inondation volontaire, artificielle, est ici la base du système stratégique. Dans leur guerre avec les Espagnols, notamment au siége de Leyde, les Hollandais appelèrent à leur secours ce dangereux allié : on vit alors se livrer moitié sur terre, moitié dans l'eau un véritable combat de Tritons. Ce moyen, il est vrai, ne leur a pas toujours réussi. Les soldats apprennent aujourd'hui à manœuvrer sur la glace pour éviter les surprises de l'hiver, qui rend tout à coup l'eau solide. Ainsi enveloppée, gardée, fortifiée, couverte d'ailleurs du côté de la mer par des bancs de sable, défense naturelle et excellente, la Hollande se maintient calme et résolue, les yeux fixés sur l'Inde. Les colonies sont pour elle une source de richesses. Beaucoup de ses anciennes possessions lui ont été enlevées; mais ce qui lui reste est encore assez considérable et peut s'accroître entre des mains habiles. Il n'est pas rare de rencontrer des Hollandais qui ont passé vingt ans, trente ans aux Indes; ils parlent volontiers de ce qu'ils ont vu, du soleil de Java, des femmes brunes, des tigres, des bananiers. Un rayon de ce soleil perce à travers les brumes de la Batavie. Dans les expositions de fleurs, souvent même aux vitres des maisons, on voit des plantes de l'Inde. Dans les jardins et les collections zoologiques s'épanouissent les oiseaux de ces contrées heureuses. Il existe des dictionnaires, des grammaires en hollandais sur les diverses langues qui se parlent dans l'archipel in-

dien, le malais, le javanais. Dans les ports de mer, parmi les bois et les épices, on sent pour ainsi dire l'odeur de cet autre monde. Là est en quelque sorte la poésie du commerce. Pour conserver ces possessions lointaines, il fallait améliorer la condition des vaincus en transformant leur territoire par l'agriculture et le travail. La Hollande, grâce à la nature de ses idées pratiques, avait le secret de coloniser. Elle sut ainsi non-seulement étendre ses conquêtes, mais les garder. Puis, ce que ce peuple industrieux n'avait pas, il se le donna. On avait coutume de dire autrefois que la Norvége était la forêt de la Hollande, les bords du Rhin et ceux de la Garonne ses vignobles, la Poméranie et la Prusse ses champs, les Indes et l'Arabie ses jardins. Une nation forte contre la nature devait être forte contre les autres nations. Les rapports que le fer ne lui ouvrait pas, elle les établissait par des traités, par des alliances.

L'influence du sol néerlandais sur la forme intérieure du gouvernement, sur les conquêtes, sur les relations internationales, a été considérable; mais cette influence semblera plus grande encore, si, quittant les généralités de l'histoire, nous descendons dans la vie privée. Les conditions géographiques ont été ici la racine des mœurs. C'est un nouveau point de vue qui ne manque point d'intérêt, car l'originalité des peuples résulte surtout de leurs habitudes domestiques.

III.

Il y a en Hollande une vie qu'on ne connaît point ailleurs ou du moins qu'on connaît mal, c'est la vie sur l'eau. Il faut venir ici pour comprendre la douce mélancolie du *spiritus Dei ferebatur super aquas*. Ce qui flotte sur les eaux toutefois, c'est moins peut-être l'esprit de Dieu que l'esprit de l'homme, car dans les Pays-Bas on est sans cesse ramené au sentiment de la réalité. Dans tous les endroits où la nature avait oublié de mettre des fleuves ou des rivières, l'industrie hollandaise a fait des canaux. Ces chemins d'eau conduisent non-seulement d'une ville à une autre, mais même à chaque village et presque à chaque maison de campagne. Un système artériel si riche ne pouvait manquer d'être merveilleusement favorable à la circulation des produits. Dans la seule ville de Harlem, il passe vingt-deux mille bateaux par an. Un voyageur anglais se demandait, il y a deux siècles, s'il n'y avait pas en Hollande plus de monde vivant sur l'eau que sur la terre. Comme la plupart de ces canaux sont plus élevés que les champs voisins, et comme ils sont masqués par des digues, à une certaine distance on ne voit ni l'eau ni les barques, on n'aperçoit que les voiles qui se gonflent. Ces voiles blanches ou rouges ont ainsi l'air de se promener dans la campagne. Il y a des bateaux

pour le service des passagers. Les classes riches ou affairées dédaignent ce mode de locomotion comme trop lent ou trop vulgaire, mais elles perdent ainsi des beautés de paysage que la vitesse ne remplace pas. Gardez-vous en Hollande des chemins de fer! Aller en chemin de fer, c'est parcourir le pays, ce n'est point voyager. Ceux qui ne regardent pas le temps consacré à la joie des yeux comme un temps perdu, les poètes, les artistes, les contemplateurs de la nature ou des mœurs locales, préféreront toujours ces barques lentes et rustiques aux wagons ailés.

A Dieu ne plaise que nous voulions ici faire le procès à la vapeur, dont nous admirons au contraire les services! mais la Hollande est de tous les pays de la terre celui où, à cause de la richesse des canaux, on pourrait le plus aisément se passer des locomotives. Ailleurs les voies navigables n'ont jamais pu soutenir la concurrence avec les voies ferrées : dans les Pays-Bas, la plus grande partie des transports a continué de se faire par eau, et ce mode de roulage économique répondra longtemps encore à la majorité des besoins. La plupart des services qui se font dans d'autres endroits par des charrettes se pratiquent ici par les bateaux. Le jardinier conduit lui-même au marché sa barque chargée de légumes, de fruits ou de fleurs, comme dans le midi de la France on conduit son âne. Toute cette verdure, toute cette richesse printanière, arrangée avec un sentiment très vif de la couleur, fait vraiment plaisir à voir. A Amsterdam, à l'époque des déménagemens, les meubles vont d'un quartier de la ville à l'autre par les canaux; les chaises et les fauteuils, rangés avec une certaine symétrie, semblent attendre des visiteurs. Ces salons sur l'eau se promènent au milieu de la foule, qui ne les regarde même pas. Le lait vient à Amsterdam des campagnes environnantes par la même voie. Le matin vers cinq ou six heures, et l'après-midi vers trois heures, le canal de la Nord-Hollande (*Noord-Hollandsh kanaal*), dont plus d'un fleuve envierait la largeur, voit arriver ou s'en retourner des bateaux chargés de seaux de chêne, avec des anses et des cerceaux de cuivre. Les laitières qui se pressent sur ces bateaux sont souvent jeunes et jolies; leur grand chapeau de paille luisante, dont le bord est légèrement retroussé sur le devant et le derrière de la tête, leurs larges boucles d'oreilles, leur collier de gros grains de corail, tout cela relève encore la fraîcheur de leur teint. Les bateaux de lait se rencontrent quelquefois dans les canaux d'Amsterdam avec les bateaux d'eau qui viennent du côté d'Utrecht. Telle est en effet une des singularités de cette Venise du Nord : assise au milieu des ondes, elle n'a pas de quoi boire. Il a fallu que des bateaux plats, véritables porteurs d'eau, vinssent à son secours jusque dans ces derniers temps, où l'industrie humaine est allée chercher l'eau des pluies dans le sable des dunes,

et l'a amenée à Amsterdam par des machines dont la force et la hardiesse sont admirables; mais l'usage des nouvelles fontaines ne s'est pas encore répandu dans toutes les classes de la population.

Les barques spécialement destinées au service des voyageurs portent le nom de *trekschuiten*. Ce sont des espèces de gondoles ou de diligences par eau. Sur presque toute la longueur, qui est d'environ trente pieds, s'élève une caisse ou maison de bois, souvent peinte en vert, et dont le toit, sur lequel on marche pour exécuter certaines manœuvres, est recouvert d'un enduit parsemé d'écailles de moules pilées. Cette maison se divise en deux compartimens ou chambres. La plus grande, située vers la proue du bateau, est commune aux voyageurs et aux bagages. Là, dans un nuage de fumée, voguent, pendant l'hiver, de braves gens enfermés comme dans une boîte, et qui ont recours au tabac pour charmer les ennuis de la route; l'été, on ôte les volets de bois, et l'on relève le couvercle de l'ouverture par laquelle descendent les voyageurs. Le second compartiment est le cabinet, en hollandais le *roef*. On y entre par une porte à deux battans. Cette seconde cabine est petite, mais arrangée avec un certain goût. Les fenêtres, au nombre de quatre ou de six, sont pourvues d'une vitre et garnies de rideaux rouges ou blancs, selon la saison. Au milieu est une table avec un vase de cuivre qui contient du feu et un autre vase plus petit, destiné à recevoir la cendre des cigares, tous les deux nettoyés d'ailleurs et polis avec un luxe de propreté qu'on ne trouve qu'en Hollande. Ajoutez à cela, pour compléter l'ameublement, une natte, un miroir, et l'hiver, pour les dames, un chauffepied en bois nommé *stoof*, renfermant un petit vase de faïence avec deux ou trois morceaux de tourbe allumée et saupoudrée d'une cendre blanchâtre. Aux deux côtés de cette cabine s'étendent des bancs garnis de coussins, sur lesquels s'asseoient les voyageurs l'un vis-à-vis de l'autre. Quelquefois sur une planchette sont quelques volumes qui appartiennent au bateau et forment un cabinet de lecture flottant à l'usage du passager studieux. Tout le caractère national respire dans ce comfortable simple et minutieux. A la proue, l'espace que la caisse laisse libre est occupé par des marchandises, des ballots, des tonnes; à la poupe, par les voyageurs qui veulent prendre le frais et par un batelier qui tient le gouvernail, tout en fumant avec la régularité d'un bateau à vapeur. Le maître de la barque est un bon Hollandais, à figure honnête et placide, qui reçoit la rétribution des voyageurs dans une bourse de cuir. Sur le devant du bâtiment s'élève le mât, qui s'abaisse à chaque pont, et au haut duquel est nouée une longue corde dont l'autre extrémité atteint le rivage. Cette corde s'attache au cheval qui tire le bateau, et sur lequel est monté le postillon ou le chasseur (*het jagertje*). Ce chasseur, qui d'ordinaire est un jeune garçon, porte, dans certains en-

droits, pendue à l'épaule, une corne de bœuf dans laquelle il souffle, soit pour donner le signal du départ, soit pour faire lever les ponts ou pour prévenir les bateaux qui viennent du côté opposé sur le même canal; mais le plus souvent il se contente d'avertir avec la voix. De distance en distance, la barque s'arrête pour prendre ou pour descendre les voyageurs. Quand le *trekschuit* traverse les villes, on délie le cheval et l'on se dirige avec la perche à travers les embarras de bateaux. Les bateliers hollandais ne sont ni bruyans ni querelleurs; c'est un plaisir de les voir manœuvrer en silence sur les eaux silencieuses.

Ces barques sont, avec les moulins et la coiffure des femmes, les monumens caractéristiques des mœurs hollandaises. Quelquefois elles n'ont à franchir que de courtes distances, comme par exemple de La Haye à Delft; ce sont alors des omnibus sur l'eau. Quand la traversée est longue, chacun s'établit dans la cabine comme dans sa chambre et continue ses affaires, car il est dans la nature du Hollandais de ménager l'étoffe dont la vie est faite. On écrit, on mange, on dort. Les femmes se livrent à des travaux d'aiguille, les plus vieilles tricotent. De telle ville à telle autre, il y a pour elles la distance d'un demi-bas. Il n'est pas rare que dans la chambre située sur le devant de la barque se trouve par hasard un joueur d'orgue qui charme les lenteurs du voyage en faisant de la musique. Le dimanche surtout, vers le soir, les jeunes filles chantent volontiers en chœur. Cette chanson des eaux a quelque chose de naïf et de doux qui pénètre. Sur les *trekschuiten* flotte la vieille Hollande avec sa langue, ses mœurs, son originalité consciencieuse et forte. Sur les chemins de fer, il est rare, pour un voyageur venu de France, de trouver des compagnons de route qui ne le comprennent pas; dans les barques, il est au contraire très rare de rencontrer des Hollandais qui entendent et qui parlent le français. On croit généralement que pour s'identifier avec une nation étrangère, il faut en posséder la langue. Le principe est vrai, mais il faut y apporter quelques restrictions. En Hollande, où il y a de la candeur dans les rapports, on est souvent d'autant moins étranger qu'on parle moins ou plus mal la langue du pays. La nécessité de s'entendre à demi-mot, le langage par signes, le mélange de sons mal prononcés ou entendus de travers, tout cela crée une sorte de courant sympathique d'où naît une manière d'intimité. Il y a des *trekschuiten* où l'on passe la nuit. Vers six heures du soir, quand le maître de la barque est affable (et nous n'en avons guère trouvé d'autres), il vous invite à prendre le thé. On voit alors sortir d'une petite armoire des tasses, un sucrier et une théière en poterie noire qui ne manque point d'élégance. La bouilloire pose sur une espèce de seau revêtu de dessins chinois et dans lequel est un vase

de faïence qui contient la tourbe allumée. A la nuit, le *roef* se divise en deux parties, — un salon et une petite chambre à coucher dont on relève les rideaux. Un lit commun, qui remplit toute la largeur de la cabine, et sur lequel hommes et femmes dorment honnêtement les uns à côté des autres, vous invite à prendre votre part du calme et du repos universel de la nature. Ce lit est composé d'un matelas et d'une couverture; on s'y étend tout habillé. Pendant ce temps, le bateau continue sans bruit son chemin à travers les eaux qui se divisent des deux côtés de la proue en un sillon argenté.

Sur les chemins de fer, la vapeur efface tout sous la vitesse; dans les barques, vous jouissez à votre aise du paysage et de la physionomie des villes ou des villages qui se rencontrent sur votre route. Assis près du gouvernail, vous laissez vos yeux errer çà et là sur les eaux qui cèdent à l'impulsion de la barque avec un léger clapottement, sur ces voiles blanches, rouges ou noires, qui animent la solitude du canal, sur ces prairies où des vaches habillées au printemps de chaudes couvertures paissent gravement l'herbe humide, sur ces beaux oiseaux de marécages qu'on ne voit point ailleurs, sur les femmes qui lavent silencieusement leur linge, sur cette bordure de châteaux, de maisons de campagne et de jardins qui se continuent. On a reproché aux paysages de la Hollande la monotonie; mais peut-être n'y a-t-on pas regardé à deux fois. Ici, ce n'est point sur la terre qu'il faut chercher la variété, c'est dans le ciel. Levez les yeux : le ciel est plus accidenté dans les Pays-Bas que dans le midi de la France. Ces grands nuages aux mille formes, aux couleurs changeantes, aux ailes rapides, donnent un mouvement singulier au paysage. Sur la terre et sur l'eau, les accidens d'ailleurs ne manquent pas. La nature des Pays-Bas est une nature de daguerréotype, nette, positive, délicate, qui abonde en détails minutieux et charmans. La propriété individuelle n'est point emprisonnée ni masquée; les champs, les jardins, les biens de la terre sont murés par l'eau. Dans ces fossés, qui tiennent lieu de haies, s'épanouit toute une flore aquatique, laquelle n'est ni moins riche ni moins variée que la flore terrestre. Au printemps, la surface sombre des canaux est toute piquée de fleurettes blanches, auxquelles s'associent bientôt les nénuphars et les iris : c'est la fête des eaux. Il n'y a pas si petite plante dans cette froide et humide nature végétale qui n'ait son jour de beauté. La vie n'est d'ailleurs pas absente de la scène. Sur les bords du canal marche de distance en distance un robuste garçon, quelquefois une femme courbée, qui remorque péniblement sa barque. Ces maisons de bois logent des ménages qui naissent, qui vivent, qui meurent là. Souvent une mère, assise près du gouvernail, donne bravement le sein à son enfant. Le Hollandais est si naturelle-

ment marin, qu'une fois sur l'eau il n'a jamais l'air d'avoir besoin d'arriver. Le sentiment que ces personnes bercées en naissant sur l'onde dormante des canaux connaissent le moins, c'est l'impatience. Il arrive parfois de rencontrer une batelière dans le goût de Rubens, qui, fière de son embonpoint et de sa seconde jeunesse, jette autour d'elle, comme la reine des eaux, un regard déterminé et froid. Dans ces maisons voyageuses habitent des animaux domestiques devenus pour ainsi dire amphibies, et qui ont la figure calme de leurs maîtres. Aux deux crépuscules, la surface des canaux se change en un miroir dans lequel toute la nature lave et purifie son image. Sur la rive, des arbres fatigués par la chaleur du jour trempent dans l'eau l'extrémité de leurs feuilles, comme pour boire. La nuit, si vous montez vers le gouvernail, vous jouissez d'un spectacle qui a de la grandeur. Les moulins aux ailes repliées et qui semblent regarder les étoiles, la tranquille lumière de la lune sur les eaux tranquilles, l'attitude innocente de ces petites maisons qui sommeillent sur le bord du canal et d'où sort par intervalle le chant du coq, tout cela vous révèle un des côtés rustiques de la vie hollandaise.

La Hollande est non-seulement le pays de la terre où l'on voit le plus d'eaux, mais c'est encore celui où l'on trouve le plus d'eaux immobiles. Les canaux sont des fleuves arrêtés. Cette sérénité des eaux n'est point étrangère à la placidité des mœurs, des habitations et des visages. Sur le parcours des canaux s'élèvent autour des villes des espèces de pavillons chinois où l'on se réunit, dans la belle saison, pour prendre le thé et le café. Quelques-uns de ces pavillons, dont le toit est recouvert de tuiles vernissées et luisantes, trempent leur pied dans l'eau avec un air de joie. Dans ces nids, qui reposent sous une abondante verdure, se réfugie le bonheur domestique. Il faut venir en Hollande pour comprendre la vie de famille. L'étranger qui erre seul contemple d'un œil d'envie ces petites retraites si contentes de leur propreté, qui se regardent dans le canal comme une jeune fille dans son miroir. Là les femmes se livrent à des travaux d'aiguille, tout en lorgnant du coin de l'œil les barques et les voyageurs qui passent; pour les hommes, les heures s'évaporent en anneaux de fumée. On a depuis longtemps remarqué combien un tuyau de pipe pendait naturellement d'une bouche hollandaise. La plupart des habitudes locales sont calquées sur les conditions hygiéniques du climat. Sous le ciel brumeux de la Néerlande, on a senti le besoin de faire de la fumée contre de la fumée : c'est une sorte d'homœopathie locale. Quelques physiologistes ont prétendu que la vapeur du tabac enveloppait l'esprit de brouillards : cette observation est démentie par le Hollandais, qui vit dans un nuage et dont l'esprit est plus précis, plus positif, plus net dans les détails que celui d'aucun peu-

ple. Si cet opium du Nord ne contribue pas au vague des idées, il pourrait du moins endormir le cerveau. Moins loquace et plus contemplatif que le Français du midi, le Hollandais est silencieux, mais il n'est point taciturne. Les peuples gais ne sont pas toujours les peuples heureux; il en est parfois de l'homme qui rit comme de l'enfant qui chante en traversant un bois durant la nuit pour s'étourdir. En Hollande, on trouve ce que les penseurs nés dans les époques d'agitation morale n'atteignent jamais, ce que cherchait Dante, la paix. Il n'est pas rare de rencontrer, chemin faisant, sur de petites maisons où l'on donne à boire, cette enseigne : *Pax intrantibus* (1). On dirait que la vie est comme l'onde des canaux, qu'elle ne coule pas. Soit illusion ou réalité, il nous a paru que l'heure sonnait ici plus lentement qu'en France, et elle chante avant de naître. Ces carillons produisent, à distance et sur l'eau, un effet difficile à décrire. Tout le caractère de la vieille Hollande est dans ces sonneries graves, dans ces voix éoliennes que les pères ont entendues et que les fils entendront après eux. A Utrecht, ville essentiellement protestante, l'heure chante un cantique selon le rit réformé. Cette suavité toute puritaine, ces groupes de notes que le clocher lâche dans le ciel comme une volée d'oiseaux, ces horloges qui enchantent le temps, tout cela est en harmonie avec les lignes calmes et reposées du paysage. Les jardins qui bordent l'eau sont entretenus, sablés, ratissés, peignés avec un soin extrême. Des arbres chargés de fruits varient agréablement le fond un peu monotone de la verdure. Tacite, en parlant de ces contrées basses et froides, dit : « Les richesses de l'automne leur sont inconnues; ces peuples n'ont que trois saisons, l'hiver, le printemps et l'été. » En Hollande, l'art de l'horticulteur a créé une saison que n'avait pas indiquée la nature. L'homme a fait ici l'automne en introduisant les produits qui sont l'ornement et la couronne de cet âge de l'année. Dans la Hollande méridionale notamment fleurissent des treilles dont la prochaine récolte est déjà retenue pour l'Angleterre. Les jardiniers des Pays-Bas ont excellé de tout temps dans l'art de hâter la maturité des fruits par le moyen des couches et des châssis; on leur attribue même d'avoir enseigné aux autres peuples le gouvernement des serres. Cet automne sous verre est riche en melons et en toutes sortes de fruits et de légumes qu'ignorait la Batavie.

En Hollande, les villes et les villages se touchent; c'est une consé-

(1) Ces débris de latinité se rencontrent à chaque pas en Hollande, et cependant les enfans y apprennent moins les langues mortes que les langues vivantes. A Utrecht et à Leyde, villes universitaires il est vrai, on voit sur les maisons bourgeoises des écriteaux avec cette inscription : *Cubiculum locandum*. A La Haye, où il n'y a point d'étudians, nous avons trouvé un magasin sur lequel est écrit : *Cibaria saluberrima*.

quence du peu d'étendue du territoire. Les maisons sont petites, discrètes et circonspectes; on reconnaît dans les habitations comme dans le caractère des habitans cette modération des goûts et des désirs qui est la philosophie du bonheur. Les Hollandais n'ont point comme les Belges la maladie du badigeonnage; ils laissent à leurs maisonnettes la joyeuse couleur de la brique. Cette couleur rouge, combinée avec la verdure des arbres, avec le bleu sombre des canaux et avec l'or du soleil, donne aux villes des Pays-Bas, souvent même aux simples villages, un air de fête. Un goût très répandu, surtout parmi les femmes, c'est le goût des fleurs. Ici, la vie de l'intérieur est un poème, et l'on cherche tous les moyens de l'idéaliser. Nous avions déjà remarqué dans les Flandres que les habitudes morales s'élevaient avec l'amour des fleurs : dans la Néerlande, c'est une inclination qui devient générale. Telle rose qui s'épanouit derrière une vitre hollandaise, bien nette, bien transparente, est comme l'âme parfumée de la maison. Ces jardins domestiques sont quelquefois de véritables serres, tant la flore en paraît riche et variée. Une des plantes les plus recherchées des Hollandais est la jacinthe; ils en ont de toutes les variétés, la *sérafine* (blanche), la *rose unique*, la *Jenny Lind*, la *gare-les-yeux* (rouge), l'*aimable bergère*, l'*Othello*, qui est de couleur sombre et tragique, comme il convient au More de Venise. Transplantés dans un autre pays, ces oignons dégénèrent; vrais enfans de la Batavie, ils ne se plaisent qu'en Hollande. Derrière ce rideau de fleurs éclot le plus souvent une figure de jeune fille qui se cache, mais après avoir été vue. Les femmes de la Néerlande sont curieuses comme toutes les filles d'Ève; seulement c'est une curiosité qui se dissimule derrière une espèce de châssis vert qu'on appelle en hollandais *horritje*. L'habitude est de regarder ce qui se passe dans la rue, non dans la rue même, mais dans deux miroirs placés en manière d'angle, qui réfléchissent les objets, et qui méritent bien le nom que l'idiome vulgaire leur a donné, celui d'*espions*. Là, une blonde Hollandaise, ou même une brune (car les cheveux noirs ne sont pas rares dans les Pays-Bas), assise sur sa chaise, contemple pendant des heures entières, sans être vue, ce qui marche, ce qui flotte, ce qui s'anime. Cette image silencieuse du mouvement et de la vie est en rapport avec le caractère des personnes. Les beautés hollandaises sont des beautés timides et diaphanes, dont la physionomie tranquille ressemble à l'eau du canal qui dort devant les fenêtres de la maison. On connaît la réputation des eaux dormantes; mais ici les passions intérieures sont, dit-on, maintenues par la régularité de la vie et par la simplicité des mœurs. Rien ne manque à la joie paisible et recueillie de ces maisons situées dans les petites villes ou dans les villages de la Hollande, quand par hasard la cigogne

vient s'y poser et y faire son nid. On a ici pour les cigognes le respect naïf et touchant qu'on témoigne dans d'autres endroits pour les hirondelles. La cigogne est en effet une hirondelle sur une plus grande échelle; elle fait aux grenouilles, aux crapauds, aux couleuvres, aux rats, aux mulots, la guerre utile que l'hôte de nos cheminées et de nos vieux châteaux fait aux insectes. Les cigognes sont regardées en outre comme des oiseaux de bon augure. N'ayez crainte qu'on les tue. Heureux le toit près duquel elles daignent s'abattre, plus heureux celui où elles daignent élire leur domicile! On leur construit même des perchoirs et des abris artificiels pour les attirer : le nid de la cigogne est la couronne de la maison (1).

L'abondance des eaux qu'on a toujours sous la main devait contribuer à répandre en Hollande les habitudes de propreté. Sans parler de Broek, ce curieux village qui semble détaché d'un vase chinois, nous avons rencontré partout, même chez les pauvres, des instrumens d'étain ou de cuivre que le nettoyage fait d'argent ou d'or. En Belgique, on a fondé, depuis quelques années, des prix de propreté; en Hollande, on est propre sans le savoir et sans qu'aucun Monthyon s'en mêle. C'est le mercredi, le vendredi et le samedi qu'on fait la grande toilette des maisons. Ces jours de *schoonmaking* (nettoiement général), la rue appartient aux servantes. On les voit alors puiser, verser, jeter les seaux d'eau avec une sorte d'exaltation. Ces filles, ordinairement si calmes, sortent tout à coup de leur caractère : on dirait les bacchantes de la propreté. En Hollande, on brosse son mur, comme ailleurs on brosse son habit. La façade et l'intérieur des maisons, tout est lavé, frotté, écuré avec un soin impitoyable. On peut donner de cette propreté plusieurs raisons géographiques : il est reconnu que l'atmosphère des Pays-Bas détériore très vite le bois et les métaux, d'où la nécessité de les peindre, de les frotter et de les polir sans cesse pour éviter la moisissure ou la rouille. Si l'hiver est froid et si le printemps est aigre, l'été est quelquefois très chaud, et comme, par suite de l'exiguité du territoire, les populations se trouvent fort pressées les unes contre les autres, sans le soin qu'on a de nettoyer les maisons et les villes, le pays ne serait point habitable. C'est ainsi que les coutumes nationales dérivent de causes

(1) La cigogne peinte ou sculptée en relief figure sur les édifices publics et sur les fontaines de La Haye. Ce sont les armes de la ville. On nourrit trois ou quatre de ces oiseaux privés dans le marché aux poissons. Quand par accident une cigogne se casse la patte, on pousse quelquefois l'humanité jusqu'à lui mettre une patte de bois. Cette reconnaissance des Hollandais envers les animaux qui leur rendent service est un trait de mœurs qui ne doit pas être passé sous silence. Lors du fameux siége de Leyde en 1574, les pigeons qui apportèrent aux assiégés la nouvelle d'une prochaine délivrance furent respectés pendant leur vie et empaillés après leur mort. On les conserve religieusement dans l'hôtel de ville.

naturelles qu'on ne voit pas ou qu'on n'observe pas toujours, mais dont le lien, si délicat qu'il soit, existe pourtant. D'un autre côté, il est dans la nature de l'homme, et surtout dans celle de la femme, de s'attacher d'autant plus à son intérieur, que cet intérieur est plus net ou plus orné. La propreté des habitations a contribué en Hollande à faire aimer la vie de famille. La maison, que les anciens appelaient « le monde de la femme, » *mundus muliebris*, a besoin, pour la contenir tout entière avec ses goûts et ses affections, d'être une image en petit de l'ordre qui règne dans l'univers. Cette propreté, qu'on retrouve ici jusque dans les écuries et les étables, n'est point étrangère à la belle santé des gens et des animaux domestiques (1). Dans les villages, on aime à rencontrer, surtout le dimanche, une population forte, saine et bravement vêtue. Les femmes portent des ornemens de tête aussi riches que bizarres : elles ont fait ce jour-là leur toilette et leur prière pour être belles devant Dieu et devant les hommes.

La plus grande partie du roulage des Pays-Bas se pratiquant par les canaux, les routes sont généralement magnifiques et entretenues comme les allées d'un parc. Il arrive de trouver réunis sur la même route un chemin de halage, un chemin sablé pour les piétons, un chemin pavé en briques pour les voitures (2) et un chemin de terre molle pour les chevaux de selle. Le goût des fermiers se révèle dans leurs chariots, qui sont d'une forme élégante, avec des bouquets de fleurs peints, sculptés ou dorés sur la caisse de la voiture. Par la vue des Pays-Bas, on peut se faire une idée de l'art hollandais. Le ciel n'est pas baigné, comme dans le midi, par une lumière si intense qu'elle absorbe tout; non, c'est une lumière prudente et discrète, mais vive, qui laisse une valeur à chaque objet. L'eau, qui est toujours ici l'âme et la vie du paysage, répand entre les arbres des tons argentés. Dans les plaines, où l'herbe abonde, s'ébat l'Arcadie avec ses troupeaux, ses bergers et surtout ses bergères. La figure des femmes est délicatement éclairée. Dans un tel milieu, l'art visera moins à l'ensemble qu'aux détails et à la couleur. On a reproché à l'école hollandaise de manquer d'idéal. Ce qui donne l'idéal aux paysages, ce sont les horizons étendus, vagues et découverts. Dans les Pays-Bas, les horizons sont généralement courts, précis, bornés;

(1) C'est dans la Nord-Hollande qu'il faut visiter ces salons destinés aux bestiaux. Le plancher est luisant de propreté. Les vaches se succèdent côte à côte sur une plate-forme qui est également nette et sablée. Les ordures sont reçues dans une rigole. Pour que les vaches ne se salissent point en se couchant, on suspend leur queue avec une ficelle attachée au plafond.

(2) Il y a en Hollande deux sortes de briques : les rouges, qui servent à bâtir les maisons, et les jaunes, qu'on emploie pour paver les trottoirs et les routes.

ils ne laissent rien à l'inconnu. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point là toute la Hollande. Les polders ont fait Gérard Dow, van Ostade, Paul Potter, Ruysdael, Cuyp; les dunes ont fait Rembrandt. Les dunes sont le désert. Là, on retrouve cette vigoureuse opposition des ombres et des lumières, ce caractère sauvage et déchiré, cette végétation inculte, ces montagnes, ces gorges, ces précipices qui ont donné un style au plus espagnol des peintres hollandais. Telle partie des dunes ressemble en effet à une sierra. Cette mer de sable furieuse et solide, recouverte d'une fauve végétation de thyms, de genêts, de bruyères (sorte de forêt vierge en miniature); ces côtes, dont la force réside, comme celle de Samson, dans la chevelure; ces goëlands, ces courlis, ces mouettes, ces grands corbeaux qui passent, les ailes étendues, sur la tête des dunes, puis, entre les sommets de ces Alpes relatives, là bas, un coin de mer flamboyant et poli comme une lame de sabre, tout cela révèle le côté énergique du caractère hollandais. On comprend alors Ruiter et tous ces étonnans marins, dont la race n'est point éteinte dans la Néerlande. Leur intrépidité semble d'autant plus grande, qu'elle est candide. Le marin hollandais se trouve aussi à son aise sur mer que sur ses canaux. On le voit souvent traverser sur des bateaux frêles et ruinés des mers périlleuses, sans même se douter de son héroïsme. Les tempêtes lui sont familières, il a vécu avec elles dès son enfance, et l'on oserait presque dire qu'il les ignore à force de les vaincre. Les dunes donnent bien le sentiment de l'énergie virile, mais en même temps il n'est pas rare de trouver sur le sable presque nu, à quelques pas de la mer, une petite fleur que le vent a semée, image de l'amour de la patrie et de l'amour de la famille qui s'allient dans le cœur des rudes matelots hollandais au courage stoïque.

Une influence a dû contribuer à endurcir physiquement les enfans de la Néerlande, c'est le climat. Ce climat n'est pas précisément très rigoureux, mais il est humide et inconstant. Il ne faut pas perdre de vue qu'ici on vit sur la mer. La météorologie de la Hollande est particulière comme son histoire, comme son origine, comme ses mœurs. Au printemps, une belle journée s'annonce le plus souvent par un brouillard froid qui s'attache aux extrémités des branches, où il forme de petits cristaux. Les arbres avec leurs rameaux dépouillés et leurs fines nervures blanches apparaissent alors comme des stalactites gigantesques. Vers huit ou neuf heures du matin, ces cristaux fondent sous le soleil, et la forêt construite par le givre tombe en pluie. Les nuages laissent plus volontiers qu'ailleurs, surtout dans les nuits froides, transparaître la lune. On dirait des flots de glace qui passent comme des verres dépolis devant une lumière.

L'été, deux et trois températures se succèdent quelquefois dans une même journée. Si les saisons sont des climats voyageurs, ces voyageurs-là ont en Hollande l'humeur capricieuse et changeante. Même en été, l'humidité persiste longtemps après que les armées de moulins, ces sentinelles préposées à la défense physique du pays, ont, au mois d'avril ou de mai, desséché les polders inondés pendant tout l'hiver. Par le soir des plus beaux jours, une vapeur blanche s'élève de terre et fume à la surface des prairies. Il serait intéressant de savoir si la culture et les ouvrages hydrauliques, en réchauffant le sol de la Néerlande, ont modifié les conditions de l'air; malheureusement l'histoire météorologique est encore dans l'enfance. Il existe à Utrecht un observatoire dont les travaux sont estimables, mais dont les expériences ne remontent qu'à quelques années. Tout porte cependant à croire que le climat des Pays-Bas s'est amélioré depuis les temps historiques. Si les monumens authentiques manquent pour apprécier cette amélioration, il n'en est pas moins vraisemblable que le desséchement des lacs et des marais a dû exercer sur les saisons de la Batavie une influence heureuse. En chassant les eaux intérieures, le pays a dû s'assainir, et il perfectionne encore tous les jours les conditions d'un climat qui reste toutefois soumis aux bourrasques et aux caprices de la mer. Les fléaux d'ailleurs apportent avec eux une compensation. L'humidité devient un des élémens de la culture. L'inondation renouvelle chaque année la fertilité des terres. On lui doit ces riches et luxuriantes prairies de la Nord-Hollande, où les bêtes à cornes, perdues dans l'herbe, sont nonchalamment occupées à faire du lait. Dans les terres ainsi fécondées, la végétation est, on peut le dire, insolente de santé.

L'excentricité du milieu géographique crée, entretient, conserve l'originalité des coutumes nationales. On connaît l'ancienne réputation des kermesses hollandaises. Chaque ville, chaque village a la sienne, qui tombe ordinairement pendant l'été. Ces fêtes durent plusieurs jours. On y voit des boutiques, des charlatans, des animaux plus ou moins fabuleux, des parades, des manéges, des géans, des figures de cire, des chevaux de bois. Les jeunes filles vont se faire dire la bonne aventure dans une cabane de toile, antre discret et caché de la sibylle foraine. Ce qu'il y a de plus élégant, ce sont de petites maisons en bois d'un goût un peu théâtral, avec des lustres, des miroirs, quelques porcelaines, des dorures, des meubles peints non sans un certain art, de grands vases de cuivre remplis d'une pâte blanche, et une femme assise sur une chaise haute devant un feu qui pétille. Dans ces maisons portatives sont des cabinets particuliers fermés de rideaux rouges et blancs, où l'on mange des manières de crêpes larges comme un écu de cinq francs. Un autre

ornement de la fête, ce sont les Frisonnes. Leur costume, surtout leur coiffure, est d'un goût charmant et d'une propreté délicate. Elles font d'excellentes gauffres qu'elles promènent dans la ville sur des corbeilles. Les Hollandais se montrent aussi très avides de légumes confits dans le vinaigre : de jolies baraques étalent un grand luxe de bocaux rangés avec symétrie, et dans lesquels nagent des oignons, des concombres, des citrons, des crevettes. On mange toutes ces *aigreurs* avec des œufs. Comme la fête dure habituellement une semaine, c'est le samedi qu'on s'abandonne. Ce jour-là en effet, la joie hollandaise est un peu grosse et bruyante : cet entrain, ces danses nocturnes, ces rondes de Saba dans la rue, cette liberté de la fête qui mêle et efface toutes les classes, ces chants qui se prolongent jusqu'au jour, cet emportement des femmes qui contraste avec leur calme habituel, ces mystères que la nuit aime à cacher sous ses voiles, tout cela ressuscite les toiles des vieux maîtres qui ont célébré les bacchanales du Nord. A travers cette ivresse joyeuse, la naïveté des mœurs hollandaises ne se dément pas : on dirait une orgie dans le paradis terrestre. Tout un personnel d'hommes et de femmes est attaché au service des kermesses : ce personnel se déplace de ville en ville, et couche, comme autrefois les Scythes, dans des maisons roulantes. Cependant les kermesses de la Hollande sont en décadence : la facilité toujours croissante des relations commerciales, le développement des magasins et des boutiques, leur enlèvent de jour en jour toute raison d'être. Leur ancienne prospérité ne se maintient que dans certaines villes de la Frise, où les mœurs et les habitudes locales s'abritent derrière le Zuiderzée comme derrière le gardien des traditions. Il y a également dans la mythologie des Scandinaves une mer autour de laquelle rien ne change; les hommes eux-mêmes n'y vieillissent pas.

Ce qui manque à la Hollande, ce sont les montagnes. Peut-être faut-il rapporter à cette cause, en partie du moins, le faible développement de l'architecture. La montagne est au paysage ce que le geste est à la physionomie. Dans les endroits où elle est absente, le sens architectural doit être restreint. En Hollande, l'art de bâtir s'est plutôt attaché à faire de jolies maisons que des édifices publics. Ici, chacun vit chez soi; on adore les dieux lares. De petits jardins, cachés dans l'intérieur des maisons, dont les arbustes en fleur exhalent une odeur de félicité domestique, réunissent le soir toute la famille et quelques amis. Nous avons remarqué, surtout à Rotterdam, ces étroites portes, peintes en noir, par lesquelles on entre un à un comme dans un sanctuaire. Quand une personne tombe malade, son domicile est impénétrable. La sonnette se tait. On affiche sur la maison un bulletin de santé. Cette précaution écarte l'impor-

tunité des amis, sans repousser leur sollicitude. On respecte de même le repos des femmes en couche : un avis déclare que la mère et l'enfant se portent bien. A Harlem, le marteau de la porte est orné d'une dentelle et de rubans dont la couleur indique le sexe du nouveau-né. Si la personne malade vient à mourir, son décès est annoncé dans la ville par l'*aanspreker*, sorte de billet de faire part vivant, dont le costume un peu tragique, le crêpe noir, le manteau, le rabat, le chapeau à cornes, le ton de voix lugubre et déclamatoire, étonnent beaucoup les étrangers. On dirait le revenant des vieilles mœurs hollandaises. Cet homme annonce également les naissances et les décès, ceux qui viennent et ceux qui s'en vont. Les enterremens se font le matin avec une pompe sévère et discrète. Les amis qui ont suivi le convoi se rendent, après la cérémonie, à la maison mortuaire, où ils font une légère collation, en souvenir sans doute de ces anciens repas où l'on buvait dans de larges coupes à la santé du mort.

La Hollande, on l'a vu, est de tous les pays celui où l'homme a pour ainsi dire contracté le mariage le plus intime avec la forme géographique. Les mœurs, les institutions, les coutumes des habitans découlent des conditions que la nature a faites aux anciens conquérans de la Néerlande. Ces masses d'eau qui se laissent traiter par la main de l'homme avec une soumission d'enfant, comme si elles avaient fini par reconnaître la supériorité de la force intelligente, ont en quelque sorte assisté aux progrès de la civilisation. Paisible comme ses canaux, vigoureux comme ses dunes, terrible sur mer comme les tempêtes qui battent ses côtes, le génie hollandais est en harmonie avec le caractère de son territoire. Les deux principales industries des Pays-Bas, l'extraction de la tourbe et la pêche, se rattachent également à la constitution du sol. Il était donc essentiel d'indiquer d'abord la formation géologique de la Néerlande et le rapport de cette formation, ouvrage combiné de l'homme et de la nature, avec les habitudes d'un peuple qui s'est fait lui-même. Si les primitifs Bataves revenaient en Hollande, ils ne retrouveraient plus leurs anciens marais, mais ils reconnaîtraient dans leurs descendans l'empreinte de la race et des circonstances extérieures qui l'ont modifiée.

ALPHONSE ESQUIROS.

EXPOSITION
DES BEAUX-ARTS

L'ÉCOLE ALLEMANDE

Ce qui domine dans l'école allemande, c'est la pensée. Aussi, parmi les écoles européennes, il n'y en a pas une qui soulève un plus grand nombre de questions. Ce n'est pas que je la préfère à toutes les autres; mais, pour être juste, je suis forcé de reconnaître que nulle part la pensée, prise en elle-même, ne s'impose avec plus d'autorité aux arts plastiques. Ceci posé, il me sera permis d'ajouter que cette tendance, excellente lorsqu'elle est contenue dans de certaines limites, dénature souvent le but que doivent se proposer la peinture et la statuaire. Assurément je n'entends pas proscrire la pratique habituelle de la réflexion parmi ceux qui cherchent l'expression de la beauté : je professe pour les théories d'esthétique un profond respect; mais je crois que l'étude assidue de ces théories présente pour les peintres et les sculpteurs un très grand danger. A force de savoir ce qu'ils veulent faire, ils arrivent trop facilement à croire que tout le monde possède, comme eux, le secret de leur volonté. Pleins de confiance dans l'excellence de leurs intentions, ils ne prennent pas assez de souci de la forme. Ce qu'ils rêvent, ce qu'ils imaginent, nous ravirait en extase, s'ils réussissaient à le réaliser. Ce qu'ils nous montrent est bien rarement l'image fidèle de la

nature. Ils regardent trop en eux-mêmes, et ne regardent pas assez autour d'eux pour faire un choix parmi les moyens d'expression qu'ils ont sous la main. Ce que je dis s'applique surtout à l'école allemande contemporaine, mais il ne serait pas difficile de trouver la justification de ma pensée parmi les aïeux de Cornélius et d'Owerbeck.

L'école anglaise, comme nous l'avons vu (1), tient trop peu de compte de l'idéal; l'école allemande s'en préoccupe constamment, mais elle sépare l'idéal de la beauté, qui doit se traduire, se rendre visible à tous les yeux, accessible à toutes les intelligences, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'elle confond l'idée, qui appartient à la philosophie pure, avec l'idéal, qui est le but commun de la poésie, de la musique et des arts du dessin. Je sais que cette distinction pourra paraître subtile à plus d'un lecteur; cependant je crois utile d'y insister, car elle explique, à mon avis, comment et pourquoi l'école allemande, qui compte dans son sein des esprits éminens, des hommes familiarisés avec la pratique matérielle du métier, produit un si petit nombre d'ouvrages vraiment beaux. A coup sûr, ces artistes laborieux, dont l'Europe entière connaît les noms, ne confondent pas la besogne de l'artisan avec le travail du peintre et du statuaire; ils ne tiennent pas à faire beaucoup, ils tiennent à bien faire. Qu'il s'agisse d'un épisode emprunté à la poésie ou d'une scène tirée de l'histoire, avant de tracer une figure sur la toile ou d'entamer la glaise avec l'ébauchoir, ils s'entourent de tous les renseignemens que l'érudition peut leur fournir; mais dans leurs investigations, ils ne s'arrêtent pas toujours à temps : quand ils se mettent à l'œuvre, la richesse de leur mémoire devient un embarras pour leur imagination. Comme ils ont épuisé toutes les sources d'information, ils ne veulent rien négliger, et leur savoir même engourdit leur fantaisie. La philosophie et l'érudition littéraire ne sont pas d'ailleurs les seules causes par lesquelles s'explique le caractère général de l'école allemande. L'histoire entière des arts du dessin ne lui est pas moins familière que les théories philosophiques et le récit des événemens accomplis. De l'autre côté du Rhin, les sculpteurs parlent volontiers des écoles d'Égine, de Sicyone et d'Athènes. Quand ils apprennent qu'on vient de retrouver dans le Tibre une statue de Lysippe, ou du moins une figure qui rappelle trait pour trait l'Apoxiomenos décrit par Pline l'Ancien, c'est pour eux une grande nouvelle dont ils discutent pertinemment l'importance et l'authenticité. Si les peintres allemands entendent dire qu'on vient de découvrir à Florence une *Fortune* peinte à l'huile par Michel-Ange, ils n'acceptent pas

(1) Voyez la livraison du 1er août.

sans résistance la résurrection d'une œuvre ignorée jusque-là. Quand ils ont étudié la gravure de ce morceau, le nom de Daniel de Volterre se présente naturellement à leur esprit, car ils savent que le seul tableau à l'huile de Michel-Ange dont l'authenticité ne puisse être révoquée en doute est *la Sainte Famille* de la galerie des Offices, et comparant le style de *la Fortune*, que les Florentins lui attribuent, au style des *Sibylles* de la Sixtine, ils s'affermissent dans leur incrédulité.

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que les sculpteurs et les peintres de l'Allemagne, philosophes, historiens, archéologues, s'abandonnent rarement à l'inspiration. Non-seulement ils rêvent plutôt qu'ils n'inventent, mais lors même qu'ils s'élèvent jusqu'à l'invention, le souvenir de toutes les manières, de tous les styles qu'ils ont étudiés, détruit la spontanéité de l'expression. Ils imitent les Byzantins, Giotto, Fra Angelico, tantôt volontairement, tantôt à leur insu.

Est-ce à dire que la science philosophique, historique et archéologique soit un danger permanent pour les arts du dessin? J'aurais bien mal expliqué ma pensée, si le lecteur en tirait une telle conclusion. Non, la science n'est pas l'ennemie de l'art, elle est pour lui au contraire un puissant auxiliaire; mais elle ne doit être qu'un auxiliaire, et, pour qu'elle ne sorte pas de son rôle, il faut savoir l'appeler à propos. J'ai trop souvent attiré l'attention sur l'éducation des peintres et des sculpteurs français pour blâmer en Allemagne, d'une manière absolue, l'érudition des artistes; mais je crois fermement que l'école allemande fait à l'érudition une part trop large, et n'accorde pas assez d'importance à l'art lui-même. Chez nous, il faut bien le dire, l'érudition est trop souvent négligée pour la pratique exclusive du métier; au-delà du Rhin, les choses se passent autrement. La pratique du métier est subordonnée à la philosophie, à l'histoire, à l'archéologie; les artistes allemands pensent et traduisent leur pensée d'une manière incomplète, tandis que chez nous la pensée est parfois oubliée pour le maniement du pinceau ou du ciseau. Les trois grands noms de l'école allemande dans le passé, Albert Dürer, Holbein et Vischer, justifient pleinement ce que j'ai avancé. Pour quiconque a étudié ces trois maîtres éminens, il est hors de doute qu'ils ont mis constamment l'idée au-dessus de la forme. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que leurs successeurs, leurs compatriotes aient suivi la même méthode.

Albert Dürer, peintre, graveur et sculpteur, a laissé des œuvres immortelles, dont la splendeur et l'autorité ont franchi les limites de l'Allemagne; ses gravures surtout ont popularisé son talent, et l'on peut voir dans Vasari que les plus grands peintres de l'école italienne n'ont pas dédaigné de le consulter, et parfois même lui ont

emprunté plus d'une figure. Toutefois il ajoute qu'Albert Dürer, si justement admiré par Michel-Ange, par Raphaël, par André del Sarto, n'est pas devenu ce qu'il aurait pu devenir, s'il eût été placé dans les mêmes conditions que les artistes italiens, c'est-à-dire que, livré à lui-même, abandonné à ses seules forces, grand par son génie, fortifié par l'étude, par le travail, il n'a pas atteint le but suprême de son art, parce qu'il ne lui a pas été donné d'interroger l'antiquité. Cet éloge et cette restriction sont également marqués au coin de la vérité. Dans la bouche d'un Toscan, l'exaltation d'un étranger est chose assez rare pour qu'on s'y arrête. Vasari préfère habituellement Florence à l'Italie entière, comme il préfère l'Italie au monde entier. Pour louer Albert Dürer avec tant de chaleur, il a donc fallu qu'il fût vraiment ébloui. Quoiqu'il n'occupe dans la peinture et l'architecture qu'un rang secondaire, quoiqu'il ne justifie pas par ses œuvres la prédilection de son maître Michel-Ange, Vasari connaissait la valeur de l'antiquité; s'il n'a pas su la mettre à profit pour son propre compte, il comprenait l'utilité salutaire de ses leçons. Il avait donc parfaitement raison d'affirmer qu'Albert Dürer, si grand et si inventif sans le secours de l'antiquité, aurait pu, aidé de ce puissant auxiliaire, atteindre jusqu'aux cimes les plus élevées.

La question soulevée par Vasari est de celles qui ne vieillissent pas et gardent une éternelle jeunesse, une éternelle opportunité. Chaque fois, en effet, qu'il s'agit d'un esprit de premier ordre, dont la fantaisie puissante n'a pas su trouver une forme harmonieuse et pure, nous sommes obligés de recourir à l'antiquité pour expliquer l'imperfection de ses œuvres. Vainement les novateurs, qui font sonner si haut l'indépendance, l'originalité de leurs principes, se débattent contre la nécessité d'interroger le passé, et de choisir le génie grec et le génie romain comme les plus parfaits modèles de grâce, d'élégance et de grandeur. Quand l'âge et les déconvenues les ont éclairés, ils sont bien forcés de se rendre à l'évidence et de confesser leur méprise. Telle n'est pas la condition d'Albert Dürer. Il n'a pas méconnu, il n'a pas dédaigné l'antiquité; mais il a été privé de son secours.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul obstacle qu'il ait eu à surmonter. Non seulement en effet l'antiquité lui était fermée, mais les modèles vivans qui marchaient devant lui ne pouvaient pas l'aider à deviner ce que l'antiquité lui eût révélé. Quelque sympathie qu'on puisse éprouver pour son pays, quelque charme qu'on trouve dans la contemplation de la jeunesse et de la candeur, si souvent confondues avec la beauté même, il faut bien reconnaître que la beauté pure n'appartient pas à tous les pays. Albert Dürer, eût-il été doué du génie d'Apelle et de Polyclète, ne fût jamais devenu ni Polyclète

ni Apelle, par une raison que le lecteur devinera sans peine, parce qu'il lui manquait le ciel de la Grèce, parce qu'il n'avait pas devant lui les belles créatures qui posaient pour Apelle et pour Polyclète. Obligé de s'en tenir aux types germaniques, privé des conseils du passé, comment eût-il contrôlé, rectifié, agrandi la nature vivante? C'était là évidemment une tâche au-dessus de ses forces.

Inhabile à deviner la beauté pure, malgré la sagacité dont il était doué, il s'est retourné du côté de la pensée, et dans ce dernier domaine il règne en souverain. Ses gravures, qui se comptent par centaines, attestent la souplesse et la variété de son génie. Étant donné le type germanique, le seul dont il pût disposer, il devait rencontrer l'énergie plus souvent que l'élégance. Il lui est arrivé pourtant de créer des figures de femmes d'une grâce vraiment divine; mais cet éloge, pour demeurer dans les limites de la justice, ne doit s'appliquer qu'à l'expression, car la beauté du corps ne répond pas à la finesse, à l'ingénuité, à l'éloquence du visage.

Parfois, chez Albert Dürer, la subtilité de la pensée dégénère en obscurité. Il y a telle de ses compositions qui peut s'interpréter de diverses manières sans que les esprits les plus pénétrans soient assurés d'en posséder le vrai sens. La bizarrerie, l'étrangeté prennent la place de la finesse, et défient l'attention la plus obstinée. C'est pourquoi les œuvres d'Albert Dürer, malgré le mérite éminent qui les recommande, offrent plus d'un danger. Par la composition, par le mouvement des figures, par l'expression des visages, elles se placent au premier rang; pour l'élégance, pour l'harmonie linéaire, elles laissent beaucoup à désirer. Cependant il y a dans sa pensée tant de profondeur, il interprète avec tant d'éloquence l'histoire et la philosophie, il prête aux traditions religieuses un accent si pénétrant, qu'il doit être compté parmi les plus beaux génies. Tout en donnant raison à Vasari, tout en reconnaissant qu'Albert Dürer ne s'est pas développé sous le ciel de l'Allemagne aussi heureusement qu'il l'eût fait sous le ciel de l'Italie, il faut l'admirer comme une des imaginations les plus fécondes dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Hans Holbein a tenu plus de compte de la beauté qu'Albert Dürer. Il faisait un choix judicieux parmi les modèles que la nature lui offrait. Cependant il ne s'est pas élevé jusqu'aux plus hautes régions de l'art. Quoique ses figures se distinguent généralement par un goût sévère, on ne peut pas dire qu'elles atteignent jusqu'à la beauté pure. Il possédait une fantaisie puissante : les vastes compositions qu'il a exécutées en Angleterre pour le palais de Henri VIII sont là pour l'attester; mais s'il prodiguait les trésors de son imagination lorsqu'il s'agissait de concevoir, à l'heure de l'exécution il se montrait plus prudent et plus réservé. Il inventait hardiment, avec une

liberté que nul maître n'a dépassée, puis, le moment venu de réaliser sa pensée, de lui donner un corps, de la rendre visible, il prenait la nature pour guide et ne s'en écartait guère. De là vient que ses compositions les plus poétiques, celles même qui nous étonnent par la nouveauté, par la variété des incidens, produisent sur nous une impression toute différente dès que nous arrivons à l'étude individuelle des personnages. Cet esprit, si audacieux dans ses conceptions, consulte la réalité avec une persévérance, une obstination que sa nature semblerait devoir lui interdire. Idéal quand il invente, il devient quand il exécute presque prosaïque, tant il multiplie, tant il accumule à plaisir les détails que la nature vivante lui a révélés.

Pour comprendre pleinement la valeur du génie d'Holbein, il faut envisager ses œuvres sous ce double aspect, car si l'on se bornait à estimer la richesse de l'invention, on serait porté à le classer parmi les plus grands peintres du monde. Or ses droits ne vont pas jusque-là : égal aux maîtres les plus illustres dans le domaine poétique, la justice veut qu'on le range au-dessous d'eux pour la partie technique de la peinture. Et si je me sers de cette expression, c'est faute d'en pouvoir trouver une plus précise. Mon intention n'est pas de mettre en doute son habileté dans le maniement du pinceau : ce que je veux indiquer, ce qui est évident pour tous ceux qui ont étudié ses œuvres, c'est qu'il ne simplifie pas assez résolument les détails offerts par le modèle vivant. Or la simplification du modèle est une des conditions les plus impérieuses de la peinture. Copier tout ce qu'on voit, montrer tout ce qu'on a vu, peut exciter l'étonnement et révéler une habileté consommée, mais la peinture ne saurait pas s'accommoder de cette transcription littérale. Pour ouvrir au génie le plus heureux les rangs de la famille prédestinée, elle demande, elle exige quelque chose de plus, et Hans Holbein ne paraît pas avoir songé un seul jour à la nécessité de simplifier ce qu'il voyait. En exécutant ses figures, il a voulu rendre tout ce qu'il avait observé; ses figures ont toujours quelque chose d'anecdotique. On me répondra : C'est la nature même; que souhaitez-vous au-delà? Cet argument si terrible est réduit à néant par le témoignage de l'histoire. Nous voyons en effet tous les chefs des grandes écoles, dans la peinture et la statuaire, simplifier le modèle : c'est à ce prix seulement qu'ils ont conquis une immortelle renommée, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'ils nous ont donné tout à la fois quelque chose de moins et quelque chose de plus que la nature : quelque chose de moins, puisqu'ils ont éliminé un grand nombre de détails; quelque chose de plus, puisqu'ils sont arrivés par cette élimination à nous émouvoir, à nous charmer autrement que la nature même. Après

cette double définition, il n'est plus permis de se méprendre sur le sens du mot simplifier.

Holbein, qui multipliait ses œuvres sans relâche, n'a jamais renoncé au côté anecdotique du modèle; aussi ses portraits jouissent-ils en Europe d'une immense renommée, parfois même il a été proclamé en ce genre supérieur à tous les maîtres. Si l'on veut considérer ses portraits comme des documens purement historiques, l'éloge n'a rien d'exagéré, car il n'y en a pas un qui ne s'accorde parfaitement avec les témoignages écrits. Si, au lieu de les étudier comme documens, on les estime comme œuvres de peinture, la question change d'aspect, et la louange décernée à Holbein n'est plus l'expression de la vérité. A qui fera-t-on croire en effet que les portraits de Monna Lisa et de la maîtresse du Titien ne sont pas plus beaux que le portrait d'Érasme? Ce qui établit la supériorité du Florentin et du Vénitien sur le maître de Bâle, c'est précisément leur dédain pour l'imitation littérale. Ils ont ajouté au témoignage de leurs yeux le travail de leur pensée, et pour avoir négligé cette dernière condition, Holbein demeure au-dessous d'eux.

Toutefois, s'il ne peut lutter ni avec Léonard ni avec Titien, il lui reste encore une part assez belle. Il est, pour l'Europe entière comme pour l'Allemagne, une des expressions les plus vigoureuses de l'intelligence humaine à l'époque de la renaissance. On connaît le mot de Henri VIII aux seigneurs de sa cour, qui se plaignaient à lui de l'orgueil d'Holbein : « Avec sept paysans, je puis faire autant de seigneurs; avec vingt de vos pareils, je ne ferais pas un Holbein. » Les louanges des rois ne sont pas toujours d'une exacte vérité, parfois ils se méprennent sincèrement, parfois aussi ils se trompent à bon escient; mais la postérité a ratifié les paroles de Henri VIII. Le peintre qui a conçu *la Danse des Morts* n'a pas besoin d'être défendu contre ceux qui lui reprocheraient son orgueil. Sans vouloir rabaisser le mérite de la modestie, il ne faut pas méconnaître non plus les bienfaits de l'orgueil. Il est bon qu'un peintre habile sache ce qu'il vaut et ne songe pas à le cacher, car cette conscience de sa force le soutient au milieu des épreuves les plus difficiles. L'orgueil inspiré par les œuvres accomplies n'est-il pas d'ailleurs le plus légitime de tous les orgueils? Dans l'intérêt commun, ne devons-nous pas l'encourager, puisque les grands hommes suscitent en nous de grandes pensées et sont notre joie la plus pure?

Avant de commencer le tombeau de saint Sebald, qui a établi sa renommée, Pierre Vischer avait visité l'Allemagne, la France et l'Italie. Il était donc placé dans une condition meilleure que ses devanciers; il avait consulté à Rome et à Florence les monumens de l'art antique. A peine rentré à Nuremberg, sa patrie, il voulut mettre à

profit ses études persévérantes, et son espérance ne fut pas déçue, car le tombeau de saint Sebald est demeuré un sujet d'étonnement et d'admiration. Le nombre et la variété des figures, l'expression vraie des physionomies, la naïveté des attitudes ont assigné à Pierre Vischer un rang très élevé parmi les artistes européens. Les anges et les apôtres qui décorent ce pieux monument se recommandent par une grande élévation de style. Il est facile de comprendre que l'auteur a eu sous les yeux d'autres modèles que le type germanique, et pour vérifier ce que j'avance, il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à Nuremberg. Nous possédons à Paris même plusieurs figures, moulées sur ce tombeau, qui suffisent pleinement à déterminer la valeur esthétique de l'œuvre. Une des plus connues est le portrait de Pierre Vischer en costume d'atelier. Ce qui frappe dans ces morceaux, c'est l'alliance heureuse du savoir et de la simplicité. Le modèle vivant est bien rendu, et la fidélité de l'imitation n'enlève rien à l'énergie du mouvement. Le tombeau de saint Sebald, qui avait coûté treize ans d'un travail assidu à l'auteur, aidé de ses cinq fils, fut payé d'une manière plus que modeste. Les figures fondues en bronze pesaient 120 quintaux, et le tombeau tout entier fut estimé à raison de 21 florins le quintal, Or, en triplant même la valeur du florin, comme le veut la vérité historique, nous ne trouvons encore qu'un salaire bien au-dessous du travail; mais Pierre Vischer était soutenu dans l'accomplissement de sa tâche par l'amour de son art et par la piété. Il voulait bien faire, surpasser tous les artistes de son temps, et ce n'était pas chez lui pure soif de gloire : il croyait mériter son salut en honorant dignement la mémoire de saint Sebald. Il ne pensait pas accomplir seulement une œuvre d'art, mais bien aussi et surtout une œuvre de foi. A cet égard, les témoignages contemporains ne laissent aucun doute.

Ce tombeau, d'après les fragmens qui sont entre nos mains et les gravures qui nous permettent d'en apprécier la composition, doit être considéré comme un des efforts les plus puissans du génie allemand. La renommée de Pierre Vischer effaça la renommée de Decker, qui avait jusque-là tenu le premier rang parmi ses compatriotes. Cependant, malgré ma profonde admiration pour le sculpteur de Nuremberg, je ne saurais le placer sur la même ligne que les sculpteurs italiens et français de la renaissance. Je ne parle pas, bien entendu, du grand Florentin à qui nous devons la chapelle des Médicis, car il défie toute comparaison; mais Ghiberti et Jean Goujon me paraissent très supérieurs à Pierre Vischer, sinon par l'invention, du moins par l'élégance et la pureté de la forme. Les deux noms que je viens de rappeler sont entourés d'une telle vénération, et d'une vénération si bien méritée, qu'en plaçant au-dessous d'eux le

sculpteur de Nuremberg, je lui laisse encore une part assez belle. Pour contrôler mon opinion, qu'on prenne au hasard trois figures dans le tombeau de saint Sebald, dans les portes du baptistère de Florence ou dans les bas-reliefs de la fontaine des Innocens. Pour la partie expressive, Pierre Vischer n'a rien à redouter de ces deux terribles rivaux; mais dans le domaine de la beauté pure, il faut qu'il s'incline devant eux. Les Allemands qui ont visité la France et l'Italie rendront pleine justice à mon impartialité. J'admire sincèrement Pierre Vischer, je vois en lui l'égal d'Albert Dürer et de Hans Holbein; mais je trahirais la cause de la vérité, je mentirais à toutes mes convictions en faisant de lui l'égal de Ghiberti et de Jean Goujon.

Toutefois l'auteur du tombeau de saint Sebald, quoique inférieur à Jean Goujon et à Ghiberti, est un des noms les plus glorieux de l'Europe. Dans la sculpture allemande, il domine tous les autres, et mon intention n'est pas de le rabaisser; mais pour juger équitablement le concours ouvert à tous les artistes du monde, il faut se placer à un point de vue qui permette d'embrasser l'histoire entière de l'imagination, et c'est là précisément ce que j'essaie de faire. J'interroge avec soin le passé esthétique de chaque nation, afin de mieux comprendre le génie de ses artistes vivans. De même que j'ai demandé à Reynolds et à Hogarth le secret de Landseer et de Wilkie, je demande à Holbein, à Albert Dürer, à Pierre Vischer, le secret de Cornélius et d'Owerbeck, de Schadow et de Kaulbach, de Rauch et de Danneker. Je n'espère pas avoir toujours raison : qui oserait concevoir une telle espérance? mais du moins je ne veux rien négliger pour me placer dans les conditions de l'équité, et afin d'atteindre ce but, après avoir interrogé le passé d'une nation, je le compare au passé des nations voisines. Qu'il s'agisse de l'Angleterre ou de l'Allemagne, il faut toujours choisir comme pierre de touche, comme moyen de contrôle souverain, la Grèce et l'Italie, qui ont servi à l'éducation esthétique de l'Europe entière. En suivant ces deux guides, s'il m'arrive de me tromper, je n'aurai pas à craindre du moins le reproche d'étourderie; je cherche la vérité de bonne foi.

Dès que la réforme eut partagé l'Allemagne en deux camps, la peinture et la statuaire perdirent toute leur splendeur. Cette coïncidence n'a pas besoin d'être expliquée. Pour quiconque en effet connaît l'esprit de la réforme, il est clair qu'elle ne pouvait tolérer les arts du dessin. En guerre avec la cour de Rome, combattant les abus et la corruption de l'église catholique, elle devait combattre avec une égale ardeur, condamner avec une égale sévérité toutes les formes de l'imagination encouragées et protégées par la cour de Rome. Aujourd'hui que nous sommes séparés des luttes de la réforme par un intervalle de trois siècles, nous ne saisissons pas du premier

regard comment et pourquoi l'esprit de la réforme marcha fatalement à la proscription des arts du dessin. C'est que les causes de la guerre religieuse suscitée par les prédications de Luther ne sont plus pour nous qu'un sujet d'étude, et que les passions qui armaient les réformateurs n'ont pas d'accès dans notre âme; mais reportons-nous aux premières paroles de colère et de défi prononcées dans la chaire de Wittenberg, suivons Luther à la diète de Worms, et nous comprendrons sans effort l'aversion de la réforme pour la peinture et la statuaire. Tout ce qui, dans la religion catholique, parlait aux sens, à l'imagination, tout ce qui popularisait le côté poétique de la tradition chrétienne, devait être battu en brèche comme un des ouvrages avancés de l'ennemi. Ainsi les images des saints, la représentation des scènes de l'Ancien et du Nouveau-Testament, excellentes selon la foi catholique, n'étaient, selon la foi réformée, que des inventions impies; auxiliaires de la religion selon la cour de Rome, elles devenaient pour les novateurs de l'Allemagne un danger dont il fallait délivrer à tout prix les consciences. En un mot, la peinture et la statuaire n'étaient à leurs yeux que des formes de l'idolâtrie. Il ne faut donc pas s'étonner que la réforme les ait proscrites comme des instrumens de perdition. Il nous est facile aujourd'hui de condamner cette sentence; mais si l'histoire ne la justifie pas, elle l'explique du moins très clairement.

Après avoir langui pendant les guerres religieuses, la peinture et la statuaire en Allemagne essayèrent de se relever en imitant tour à tour la Belgique et la France, mais cette double imitation ne leur fut pas d'un grand profit; l'école germanique s'énerva et perdit toute originalité. Au lieu de demander conseil à Rubens, à Nicolas Poussin, elle voulut les copier servilement : elle s'absorba et disparut dans les modèles qu'elle s'était donnés.

Vers la fin du siècle dernier, Winckelmann, Lessing et Mengs tentèrent de ramener l'école allemande dans la voie de la vérité. Un seul moyen se présentait à eux : c'était de reporter les esprits vers la Grèce et l'Italie, vers la renaissance et l'antiquité. On sait ce qu'ils ont fait pour cette cause. Les travaux archéologiques de Winckelmann, surpassés par ceux d'Ottfried Müller, ont eu et gardent encore leur importance. Si dans ses écrits la science n'est pas toujours présentée avec la simplicité qui lui convient, il ne faut pas oublier qu'il s'agissait alors de frapper vivement les imaginations, et que la vérité nue n'aurait pas réussi aussi sûrement que la vérité ornée. Winckelmann le savait bien, et s'il a parfois abusé de la rhétorique, s'il lui est arrivé de prendre l'emphase pour la grandeur, il faut lui rendre cette justice, qu'il a beaucoup fait pour le redressement du goût public, non-seulement dans son pays, mais dans l'Europe en-

tière. Quant à Lessing, son *Laocoon* restera comme une des plus belles œuvres de la critique moderne, car l'auteur ne s'est pas contenté d'expliquer le génie de l'antiquité, il a marqué d'une main sûre la limite qui sépare la statuaire de la peinture, et c'est là un service éclatant dont nous devons lui tenir compte. Parfois chez lui la finesse va jusqu'à la subtilité; mais jamais il ne se laisse aller au paradoxe.

Mengs, qui a parlé de l'antiquité et de quelques grands artistes modernes avec élévation, aurait obtenu plus de crédit, s'il n'eût voulu joindre l'exemple au précepte et démontrer, le pinceau à la main, ce qu'il avait exposé si clairement dans ses écrits. Au lieu d'accroître son autorité, il l'ébranla, car, s'il comprenait admirablement le beau, il était inhabile à l'exprimer. Le *Parnasse*, exécuté par lui dans une salle de la villa Albani, est là pour prouver ce que j'avance. Cette vaste composition, qui voudrait être poétique, n'offre aucun intérêt et ne parle ni aux yeux par la beauté de la forme, ni à l'esprit par la vivacité des physionomies. C'est une œuvre glacée, dont tout le mérite consiste en qualités négatives, et ce mérite ne suffit pas pour établir la sagacité du professeur le plus éloquent. Aussi je crois que Mengs a exercé sur l'Allemagne et sur l'Europe une action moins puissante que Winckelmann et Lessing. Toutefois, son nom ne doit être prononcé qu'avec reconnaissance. Animé d'intentions excellentes, en possession d'idées vraies, il a vulgarisé les principes de l'art parmi les gens du monde, et les hommes du métier pourront profiter de ses leçons, sinon de l'étude de ses tableaux.

Cette réaction salutaire fut malheureusement poussée trop loin, et suscita une réaction non moins vive en faveur du moyen âge. Les idées littéraires, qui n'avaient qu'une valeur spéciale et limitée, furent généralisées et dénaturées. Par respect pour les *Niebelungen*, on voulut ramener la peinture et la statuaire aux premiers maîtres florentins, et même à l'époque byzantine. Or, si l'imitation servile de l'antiquité est un malheur, l'imitation servile du moyen âge n'est pas une moindre absurdité. C'est mal comprendre, c'est méconnaître le sens du passé que de vouloir le recommencer. L'école allemande, qui s'était fourvoyée en essayant de se modeler sur l'école flamande et sur l'école française, aurait dû se tenir pour avertie après cette double méprise, et ne pas tenter la résurrection de Giunta, de Giotto et de Fra Giovanni. Elle n'a rien à gagner dans cette tentative. Si elle veut profiter des conseils de l'Italie, il faut qu'elle s'adresse aux grands maîtres de la renaissance; mais si elle espère se faire naïve en préférant le XIVe siècle au XVe, en plaçant les fresques de l'*Incoronata* au-dessus des fresques du Vatican, exécutées sous Jules II et Léon X, elle se trompe, et ce n'est pas ainsi

qu'elle se rajeunira. Au-delà comme en-deçà du Rhin, les idées que j'exprime comptent déjà de nombreux défenseurs. Chez nous cependant comme en Allemagne, elles sont combattues par un groupe de peintres qui se disent catholiques par excellence, et ne voient dans les maîtres florentins et romains que des païens, c'est-à-dire qu'ils préfèrent le vagissement à la parole, l'art naissant à l'art adulte, à l'art viril. Nous avons vu ce que vaut cette affirmation traduite en œuvres. Nous avons vu sur les murs de nos églises ce que nos peintres catholiques avaient gagné dans le commerce exclusif de Giotto et de Fra Giovanni. L'école allemande va nous dire si cette prédilection obstinée pour le moyen âge a été pour elle plus féconde que pour la France. Pour ma part, je crois que l'épreuve pourra se renouveler dans toutes les parties de l'Europe sans rien changer aux termes de la question. Chercher dans l'archaïsme une source de puissance, un moyen de persuasion, est une tentative qui doit toujours aboutir à la déception. La France le sait déjà, l'école catholique allemande sera forcée de le reconnaître.

Si l'Allemagne ne tient pas le premier rang en Europe pour la culture des arts, elle nous offre du moins un curieux sujet d'étude par la sincérité de ses convictions. Dans ce pays, qui peut s'appeler la patrie de la pensée, où la pensée enivre l'âme et lui fait oublier l'action, toute théorie, une fois acceptée dans le domaine esthétique, est poussée jusqu'à ses dernières conséquences. Si la théorie est vraie, si elle est appliquée par des esprits puissans, la part de vérité qu'elle renferme ne tarde pas à se manifester. Si elle est fausse, l'épreuve n'est ni moins rapide ni moins décisive. A défaut d'esprits puissans, la théorie trouve des esprits résolus, chez qui la volonté remplace l'invention, et qui se chargent de mettre à nu les vices de l'idée nouvelle. Les beaux esprits de nos salons prennent en pitié ou raillent les théories allemandes. Pour ma part, je suis loin de m'associer à leur dédain et à leurs moqueries. Un rôle particulier est dévolu à chaque nation, l'étude de l'histoire est là pour le démontrer. On aura beau abréger les distances et multiplier les relations par l'application de la vapeur, on ne changera pas la destinée individuelle des races. Or, si nous consultons le passé et surtout la seconde moitié du siècle dernier, nous voyons que la destinée de la race germanique est d'aimer la pensée pour elle-même, et de se complaire dans la vie pure de l'intelligence, au point d'oublier les souffrances et les misères de la vie réelle. Quand les hommes, grâce au perfectionnement des machines Crampton, seront arrivés à se déplacer aussi vite que les hirondelles, le nombre des idées confuses s'accroîtra sans nul doute, mais le rôle des nations n'aura pas changé; l'Allemagne, malgré les rails qui la sillonneront en tous sens, conti-

nuera de préférer la philosophie à l'industrie, et dans le domaine de l'art elle accordera toujours à la pensée une immense importance. L'Angleterre se complaît dans les expériences qui doivent réduire l'espace en multipliant la vitesse, l'Allemagne dans celles qui doivent agrandir la puissance intellectuelle, et placer sous le regard de la conscience un plus grand nombre d'idées dans un temps donné. Quand elle passe de la région philosophique à la région esthétique, elle garde son caractère et ses habitudes. Elle traite la peinture et la statuaire comme la psychologie et la théodicée. C'est pourquoi elle mérite une attention spéciale entre toutes les nations européennes.

Dans le maniement du pinceau ou du ciseau, elle est souvent dépassée. Sur le terrain de la pensée pure, elle ne craint pas la rivalité de la Grèce elle-même. Aussi, quand elle essaie de réaliser dans le marbre ou sur la toile les idées qu'elle a saluées comme vraies, comme fécondes, elle excite en moi une profonde sympathie. Il y a dans toutes ses tentatives un caractère de sincérité qui manque trop souvent aux tentatives du même genre faites par les autres nations. Quand elle se trompe, elle se trompe de bonne foi, et, chose rare en notre temps, les artistes allemands préfèrent la vérité au succès. Au-delà comme en-deçà de la Manche, c'est la méthode contraire qui prévaut généralement. Lors même que l'Allemagne ne posséderait pas d'autre mérite que celui de la sincérité, ce serait déjà une puissante recommandation; mais ses intentions, qui sont excellentes et de l'ordre le plus élevé, sont réalisées par des mains habiles, et nous pouvons nous montrer sévère sans redouter le reproche d'injustice.

Il est bon, il est utile qu'il se rencontre une famille d'esprits résolus à traiter une théorie comme les vignerons traitent la grappe dans les pays pauvres, de façon à l'épuiser. De cette façon du moins, nous savons ce qu'elle vaut; nous pouvons mesurer la part d'erreur et la part de vérité qu'elle contient. L'Allemagne, nous pouvons l'affirmer sans redouter un démenti, connaît l'Italie mieux que l'Italie ne se connaît elle-même; elle se trouve, à l'égard de la Grèce, dans la même condition. Lorsqu'elle s'engage dans une fausse voie, ce n'est jamais par ignorance ni par étourderie. Chacun de ses pas est un pas prévu et médité; aussi toutes les œuvres de l'Allemagne ont une valeur décisive dans la discussion. Au-delà du Rhin cependant comme au-delà de la Manche, les peintres et les statuaires sont moins grands que les poètes. La pensée traduite par la parole se montre sous une forme plus pure et plus fidèle que la pensée traduite par l'ébauchoir ou le pinceau. Toutefois l'inhabileté de l'expression n'altère pas la grandeur et la vérité des idées. Si Rauch et Danneker, Cornélius et Owerbeck ne méritent pas le même rang que Goethe et Schiller, ils

ont droit, comme eux, de réclamer une étude attentive; s'ils n'ont entre les mains qu'un instrument imparfait, leur pensée n'encourt pas le même reproche.

Le premier peintre de l'école allemande qui appelle notre attention est M. Pierre de Cornélius. Quoi qu'on puisse penser de son talent d'exécution, il faut commencer par reconnaître qu'il résume avec une fidélité singulière tous les vœux, toutes les espérances de ses compatriotes dans le domaine esthétique. M. de Cornélius est doué d'une rare finesse, personne ne songe à le contester; mais peut-être demande-t-il à la peinture ce que la peinture ne saurait donner, je veux dire l'expression de pensées que la peinture ne peut aborder directement. L'idée que j'énonce se présente naturellement, quand on prend la peine d'étudier les cartons du Campo-Santo de Berlin. Il est facile de voir que l'auteur s'est nourri de la moelle des œuvres les plus exquises, qu'il n'ignore aucune des ruses de son métier. On sent qu'il est armé de toutes pièces, et qu'il ne recule devant aucune difficulté. Seulement il est permis, en regardant ses cartons, de croire qu'il s'abuse sur les ressources du pinceau. Le programme qu'il a choisi pour le Campo-Santo conviendrait à la poésie plutôt qu'à la peinture. Les sept anges versant les coupes de la colère divine sur la terre et les eaux, sur la mer, sur le soleil et dans l'air, c'est là sans doute une vision dont l'imagination de Dante ou de Milton s'emparerait volontiers, et qui se prêterait à de riche développemens entre les mains de ces deux génies prédestinés; mais un tel sujet est-il du domaine de la peinture? La couleur peut-elle rendre tous les rêves enflammés de Pathmos? Les plus fervens admirateurs de M. de Cornélius peuvent en douter. Il y a dans cette vision quelque chose qui se dérobe à tous les efforts du crayon, et que la palette la plus opulente ne traduira jamais que d'une manière imparfaite. M. de Cornélius n'est pas de cet avis, puisqu'il a puisé dans l'Apocalypse aussi librement que les peintres de la renaissance dans la Genèse et l'Évangile.

Le second sujet qu'il aborde n'est pas moins périlleux que le premier, et soulève des objections non moins graves. La destruction du genre humain par l'envoi des quatre cavaliers, la Peste, la Famine, la Guerre et la Mort, — est-ce là une donnée que la peinture puisse mettre en œuvre? N'y a-t-il pas dans la pensée de l'apôtre visionnaire un élément qui défie tous les efforts du pinceau? — La nouvelle Jérusalem descend, portée par des anges, comme une épouse qui s'est parée pour son époux; autre thème choisi par M. de Cornélius. A qui fera-t-on croire que de telles pensées puissent arriver à l'esprit en passant par les yeux? Si nous ignorions les origines de l'école allemande, si nous ne connaissions pas le génie d'Albert

Dürer et de Hans Holbein, nous aurions lieu d'être étonné en voyant le maître berlinois aborder de tels sujets; mais en consultant le passé, nous sommes à l'abri de l'étonnement. M. de Cornélius, avec des facultés moins puissantes, marche dans la voie d'Albert Dürer et d'Holbein. Il se préoccupe de l'idée sans prendre grand souci de la forme. Il fait preuve en mainte occasion d'une sagacité singulière, il saisit et il indique des rapports inattendus qui révèlent chez lui une grande finesse d'esprit; mais il ne tient pas assez de compte du plaisir des yeux. En cela, il demeure fidèle aux origines et aux traditions de l'école dont il est aujourd'hui un des plus glorieux représentans.

J'ai toujours pensé que la tradition chrétienne est une des sources les plus fécondes auxquelles puisse s'adresser la peinture. Toutes les galeries que j'ai visitées m'ont confirmé dans cette opinion. Cependant je ne crois pas que toutes les parties de la tradition chrétienne offrent au pinceau le même avantage. Si les livres de Moïse sont une mine sans fond, dont les filons se prolongent à l'infini, il n'en est pas de même des prophètes, ni surtout de l'Apocalypse. M. de Cornélius interroge avec une égale ardeur, une égale assiduité, toutes les parties de cette tradition, et il lui arrive ce qui devait lui arriver : il n'est pas toujours compris selon la mesure de son espérance. Qu'il s'en étonne, je le comprends, car un esprit habitué à la réflexion croit volontiers que tous les esprits appelés à le juger ont les mêmes habitudes et la même énergie; mais s'il se plaignait, tous les torts seraient de son côté. Il y a des sujets, excellens pour la poésie, que la peinture n'aborde jamais sans danger, sans risquer un échec. De ce nombre sont les sujets fournis par les prophètes et l'Apocalypse.

Toutefois il n'est pas permis de traiter avec indifférence, avec dédain, ces hardies tentatives du génie germanique. Lors même qu'il sort du domaine de la peinture en croyant y demeurer, il y a toujours dans sa méprise et dans sa témérité quelque chose qui nous intéresse et qui sollicite notre attention. Les œuvres de M. de Cornélius sont l'effort d'une imagination puissante. S'il n'a pas dans son style l'élévation et la pureté d'Owerbeck, il se recommande à nous par d'autres qualités, et en particulier par l'abondance de l'invention. Familiarisé depuis longtemps avec les maîtres de l'Italie, dont il connaît tous les secrets, il ne s'effarouche d'aucun problème, et ne dira jamais, à propos d'un sujet nouveau, d'un sujet encore vierge, ce que disait Fogelberg : « Je ne le traiterai pas, car les anciens ne l'ont pas traité. » Maître de sa pensée, une fois qu'il en a sondé toute la signification, il ne s'en défie plus; il croit fermement qu'il lui sera donné de la manifester tout entière. Son espoir ne se

réalise pas toujours, je suis forcé de l'avouer; mais il n'y a pas un de ses échecs qui ne soit aussi glorieux que le plus grand nombre des victoires célébrées à son de trompe. Comme il aborde constamment des sujets difficiles, il fait une plus grande dépense de force que les trois quarts des triomphateurs. Il n'entre jamais dans une ville ouverte. Vainqueur ou vaincu, il fait toujours preuve de valeur. Aussi, quoique je n'approuve pas le choix des sujets apocalyptiques destinés au Campo-Santo de Berlin, je pense que de telles œuvres feraient honneur aux plus habiles.

Je regrette vivement de ne pas voir à côté des cartons de Cornélius quelques unes des grandes compositions d'Owerbeck, car ce serait une excellente occasion pour démontrer une fois de plus, et pièces en main, la supériorité de l'esprit catholique sur l'esprit protestant dans le domaine de l'art. Il ne m'appartient pas de traiter le côté théologique de la question; mais à ne considérer que le côté esthétique, je suis obligé de me prononcer pour la religion romaine. Les compositions d'Owerbeck, popularisées par la gravure et la lithographie, et qu'il m'est permis d'appeler en témoignage, me fourniraient un argument décisif. Bien que ce maître illustre ait manqué à l'appel, bien que ses œuvres ne figurent pas à l'exposition universelle des beaux-arts, pour parler avec justice de l'école allemande, il faut de toute nécessité introduire Owerbeck comme élément de discussion, car il résume le génie catholique de l'Allemagne, comme Cornélius en résume le génie protestant. Pour Owerbeck, la peinture n'est pas seulement un art, mais une religion. Fidèle aux traditions de Pierre Vischer, quand il retrace les légendes chrétiennes, quand il met en scène la Vierge et les saints, il croit, comme l'auteur du tombeau de saint Sebald, travailler activement au salut de son âme. Quoique cette dernière considération n'ait rien de commun avec l'objet de notre tâche, nous aurions tort pourtant de ne pas la mentionner. Il est évident qu'un peintre pour qui la peinture est une religion apporte dans le choix des sujets et dans l'expression de sa pensée une franchise, une conviction qu'on chercherait vainement chez un peintre vivant de la vie du siècle. Sous ce rapport, Owerbeck mérite une attention toute spéciale. Il crée parce qu'il croit, et ses œuvres, conçues dans le recueillement de la prière, sont une prière nouvelle qu'il adresse à Dieu.

L'art ainsi conçu ne manque certainement pas de grandeur; toutes les croyances profondes et sincères ont droit au respect; malheureusement la confusion de l'art et de la religion entraîne avec elle de fâcheuses conséquences : elle obscurcit peu à peu, à l'insu même du croyant, la notion de la beauté, elle lui dérobe le sens de l'histoire. Or c'est là précisément ce qui est arrivé à Owerbeck. Doué de

facultés éminentes, il a pensé qu'il devait les vouer tout entières à la foi catholique : c'était remercier Dieu des dons qu'il avait reçus. Une fois entré dans cette voie, il devait préférer la ferveur de l'expression à la pureté de la forme, c'est-à-dire placer Fra Angelico au-dessus du Sanzio. Que les catholiques étrangers à l'étude de la peinture lui donnent raison, je ne m'en étonne pas; qu'ils voient en lui le prince des peintres vivans, leur préférence n'a rien qui me surprenne. Je les crois de très bonne foi, mais je me réserve le droit de penser qu'ils se trompent. Croire et créer sont deux actes profondément distincts, et la croyance la plus pure n'est pas toujours celle qui enfante l'œuvre la plus belle. Fra Angelico, retiré dans le couvent de Saint-Marc, dont il décorait les murailles, était, je l'admets volontiers, un chrétien plus fervent que le Sanzio. A l'exception de sa Vierge au pied de la croix, connue sous le nom de *Stabat Mater*, parce qu'elle réalise admirablement les pensées exprimées par Jean de Todi dans un latin barbare, la plupart des peintures murales de ce maître pieux, à Florence du moins, sont assez mal éclairées, et s'il eût rêvé la gloire, il est probable qu'il aurait choisi un jour plus propice. La chapelle de Nicolas V, qui fait partie du Vatican, se dérobe aux louanges de la foule par son exiguité même. C'est évidemment une œuvre de foi bien plus qu'une aspiration vers la gloire. Que le Sanzio, qui a refusé la pourpre romaine, fût un chrétien moins fervent que Fra-Angelico, peu nous importe, quand il s'agit de juger les fresques signées de ces deux noms. Le païen qui a décoré les loges et les chambres du Vatican avait une notion plus complète de la beauté que le moine de Saint-Marc, et il l'a bien prouvé.

Owerbeck a mis la foi au-dessus de la beauté. Quoiqu'il possède le sentiment instinctif de l'harmonie linéaire, il l'oublie volontiers dès qu'il s'agit de lui sacrifier l'expression religieuse. Pour tout homme désintéressé, ou plutôt pour tout homme clairvoyant, qui sépare la croyance du développement de l'imagination, il est hors de doute qu'il préfère les maîtres du XIVe siècle aux maîtres du XVe. Cependant il s'en faut de beaucoup qu'il atteigne à la naïveté de ses modèles; il sait trop pour penser et pour sentir comme eux; il croit, mais sa croyance, malgré sa ferveur, ne peut se dégager des objections et des doutes qu'elle dédaigne et qu'elle foule aux pieds. Ce n'est pas impunément que la foi catholique a traversé les luttes du XVIe siècle. Les esprits mêmes qui conservent encore comme un dépôt sacré la foi des croisés ont dans leur attitude, dans leur accent, quelque chose de militant qui ne s'adresse plus aux Sarrasins, mais à la religion réformée. Owerbeck n'a pas échappé à cette destinée commune. Il a beau croire de toutes les forces de son âme aux dogmes acceptés et proclamés par le concile de Trente, il ne lui est

pas donné de retrouver dans ses œuvres la simplicité, l'ingénuité, l'inexpérience et la gaucherie des maîtres du XIVe siècle.

Il y a donc en lui un double enseignement que nous ne devons pas négliger : il nous démontre la supériorité de la foi catholique sur la foi protestante; mais en même temps il ne laisse aucun doute sur les dangers de l'expression religieuse acceptée comme règle suprême du goût. C'est pourquoi j'aurais aimé à voir des cartons d'Owerbeck à côté des cartons de Cornélius, car entre ces deux maîtres se trouve la signification complète de l'école allemande : d'une part la pensée libre, indépendante, abandonnée à elle-même, ne relevant que d'elle-même; d'autre part la pensée soumise à la foi, mais essayant vainement d'abdiquer sa puissance. Owerbeck préfère la partie narrative de l'Ancien-Testament à la partie prophétique, et, par cette prédilection, il se rattache aux maîtres de la renaissance. Néanmoins tous ses efforts n'arrivent pas à déplacer le moment qu'il occupe dans l'histoire. Homme de notre temps, il essaie vainement de se reporter vers l'âge lointain où l'imprimerie était encore ignorée. Quatre siècles nous séparent de cet âge, et les transformations accomplies dans la masse des idées nous permettent d'affirmer que l'imprimerie a doublé la vie intellectuelle de l'humanité. Il ne faut donc pas penser, dans l'art ou dans la science, à retourner en arrière, et, pour parler la langue de l'école, si cette vérité n'était pas évidente de soi, les œuvres d'Owerbeck suffiraient pour la démontrer. Croyant, il n'arrive pas à exprimer la foi des maîtres du XIVe siècle; il a trop lu et trop pensé pour croire à leur manière, pour garder leur sécurité. Sa peinture n'est pas spontanée, mais réfléchie et volontaire. Tout en l'admirant comme un des efforts les plus puissans de l'esprit contemporain, nous avons le droit de l'appeler en témoignage pour affirmer notre pensée. Il n'est pas de son temps, ou du moins il n'accepte qu'à regret l'esprit de son temps, et malgré la finesse de son talent, il ne possède pas aujourd'hui en Europe la popularité qu'il aurait obtenue, s'il eût consenti à exprimer sa pensée en tenant compte des progrès accomplis dans son art du XIVe au XVe siècle. En même temps, par le caractère pathétique de ses compositions, il démontre la supériorité esthétique de la croyance romaine sur la croyance luthérienne. Il saisit admirablement, il rend à merveille tous les épisodes poétiques de la Genèse et de l'Exode. Quand il abandonne Moïse pour saint Matthieu ou saint Jean, il n'est pas moins heureux. Sa foi lui dit d'accepter le fait raconté sans le discuter, lui permet de l'orner, et il sait mettre à profit ce privilége. La foi protestante ne traite pas la peinture avec la même indulgence; elle lui demande, elle lui prescrit l'expression d'une idée philosophique plutôt que celle d'une idée poétique. Ce n'est donc pas merveille si les peintres catholiques, à

quelque nation qu'ils appartiennent, lorsqu'il s'agit de traiter un sujet religieux, charment et séduisent l'imagination plus sûrement que les peintres protestans. Owerbeck, placé en face de Cornélius, eût été une bonne fortune pour ceux qui aiment à trouver dans les faits accomplis la confirmation empirique des vérités démontrées par le raisonnement. Absent ou présent, Owerbeck doit peser dans la balance lorsqu'il s'agit de prononcer sur la valeur de l'école allemande. Ni Schnorr, ni Kaulbach, ni Schadow ne fourniraient des argumens aussi décisifs.

Les cartons de M. de Cornélius suffisent à nous donner une idée complète de sa manière. Nos réserves faites en ce qui concerne le choix des sujets, qui sans doute ne lui ont pas été imposés, nous louerons volontiers les facultés inventives qu'il a déployées dans l'expression d'un ordre de pensées qui semble se dérober à la peinture. Dans le carton des quatre cavaliers qui représentent la Peste, la Famine, la Guerre et la Mort, il y a de la grandeur, et la composition tout entière s'accorde avec la vision de l'apôtre. La nouvelle Jérusalem portée par douze anges, et parée comme une épouse pour son époux, se recommande par la grâce. Cependant je préfère à ces deux cartons, d'une nature si diverse, les deux prédelles où se trouvent figurées les œuvres de la charité chrétienne : visiter les prisons, consoler les affligés, montrer le chemin aux égarés, donner à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif. Tous les détails en sont traités avec une simplicité qui n'appartient qu'aux maîtres. Ces deux prédelles marquent la place de M. de Cornélius parmi les esprits les plus ingénieux de notre temps.

Quant au style de l'auteur, pour s'en faire une idée précise, il convient, je crois, d'étudier la grande figure assise qui occupe le centre de ses cartons. C'est là surtout qu'on peut découvrir le vrai caractère de son dessin. Que cette figure soit inspirée par les *Sibylles* de la Sixtine, je n'ai pas besoin de le prouver : l'idée de cette parenté se présente naturellement à toutes les mémoires; mais si M. de Cornélius a pris au grand Florentin l'ajustement des draperies et le mouvement de la figure, il n'a pas écrit la forme à sa manière. Pour établir cette dissidence, il me suffit de signaler la cuisse et la jambe droite. Depuis la hanche jusqu'au genou, l'œil n'aperçoit qu'une surface plate, et la malléole du pied n'est pas même indiquée. Quand on prend pour modèles des types aussi élevés que les *Sibylles* de la Sixtine, on n'a pas le droit de simplifier à ce point la tâche qu'on s'est donnée; l'infidélité de l'imitation est trop flagrante pour ne pas blesser tous les yeux familiarisés avec l'original. Le choix était dangereux, la lutte difficile; mais, une fois le choix fait, une fois la lutte engagée, il fallait persévérer et ne pas lâcher pied. Il fallait tenter

d'écrire la forme entière sous la draperie, comme l'a fait le Florentin. Or M. de Cornélius ne paraît pas s'être préoccupé de cette condition. Il s'est contenté d'imiter les lignes extérieures des Sibylles dans le mouvement de sa figure, sans essayer de la modeler d'après les conseils du guide qu'il avait choisi. Je ne voudrais pas exagérer la portée de ce reproche : je sais que la volonté la plus sincère, la plus énergique, ne suffit pas pour atteindre au style de Michel-Ange; mais n'y a-t-il pas au moins de l'imprudence à réveiller ce terrible souvenir? Si M. de Cornélius désespérait d'imiter à la fois les lignes et le modelé, il eût agi plus sagement en abandonnant la partie.

Ai-je besoin d'ajouter qu'en discutant la fidélité de l'imitation, je n'entends pas la recommander comme un moyen de salut pour les artistes modernes? En peinture comme en poésie, il faut avant tout être soi-même. Or, dans la figure dont je parle, M. de Cornélius ne se révèle pas sous un aspect individuel. Il ne réussit pas, il est vrai, à dépouiller complétement sa nature; il en a fait assez pour perdre son originalité. Abondant, ingénieux, lorsqu'il s'agit d'inventer, il ne possède plus rien qui le caractérise lorsqu'il arrive à l'exécution; pour l'estimer à sa juste valeur, sans le surfaire ni le rabaisser, le meilleur parti est, je crois, de le considérer comme un décorateur qui tient à l'effet général et ne prend pas grand souci de l'achèvement des morceaux. En nous plaçant à un autre point de vue, nous serions conduit à l'injustice. Si l'Allemagne prend M. de Cornélius pour un peintre de premier ordre, elle se trompe certainement, car il ne possède ni la pureté ni l'originalité du style; mais ceux qui parmi nous voudraient le ranger parmi les esprits vulgaires ne commettraient pas une moindre bévue. La nouvelle Jérusalem et les quatre cavaliers de l'Apocalypse ne sont pas l'œuvre d'une imagination engourdie. Pour traiter de tels sujets, il faut tout à la fois une grande hardiesse et une grande souplesse. Malheureusement M. de Cornélius, si bien doué par la nature, ne comprend ou du moins n'embrasse qu'une partie de son art. La justesse et l'énergie du mouvement, qui sont beaucoup sans doute, mais ne sont pas toute la peinture, suffisent à le contenter. Quant à la forme, il la traite comme une condition accessoire, ce qui équivaut à dire qu'il ne possède pas le sens de la beauté.

M. de Cornélius a vu, il a contemplé assidument toutes les grandes œuvres du pinceau italien. Sa mémoire en est pleine, et, par un heureux privilége, il transforme ses souvenirs. En se rappelant les compositions des grands maîtres, il trouve moyen de s'en assimiler la substance. Il profite habilement de cette heureuse faculté. S'il ne tire pas du fonds même de sa pensée personnelle toutes les figures qu'il trace, on peut dire cependant qu'il en invente la meilleure partie.

L'excellence et la fidélité de sa mémoire n'enlèvent rien à la liberté de sa fantaisie. Il feuillette ses souvenirs comme un vocabulaire pour trouver l'expression qui rendra le mieux ce qu'il a résolu. Il sait d'ailleurs concilier l'érudition la plus profonde avec l'allure la plus franche, et c'est à ce double aspect de son talent qu'il faut rapporter la popularité de son nom. Il plaît à l'imagination allemande par la finesse et la variété de ses combinaisons, et il flatte en même temps les goûts studieux de son pays par les nombreux souvenirs qu'il évoque. Personne au-delà du Rhin ne songe à mettre en doute son originalité; quant aux défauts de son style, ils passent inaperçus.

Après Cornélius et Owerbeck, le nom le plus populaire de l'école allemande est celui de Rauch. Le monument élevé à la mémoire de Frédéric le Grand nous fournit l'occasion d'estimer le talent de l'auteur dans une de ses conceptions les plus importantes. Le modèle envoyé à Paris n'est qu'une réduction au huitième de l'exécution. Il y a donc deux parts à faire dans notre jugement, une part positive et une part conjecturale. L'effet réel du monument nous échappe, ou du moins nous ne pouvons que le prévoir, et l'expérience pourrait contredire nos prévisions sur plusieurs points; mais la composition tout entière est devant nous, et nous pouvons l'apprécier en toute sécurité. Le grand Frédéric est à cheval et coiffé du chapeau militaire. Le parti adopté par Rauch ne saurait être blâmé d'une manière absolue. Quoique le chapeau militaire ne se prête pas volontiers à l'effet monumental, je comprends que le sculpteur en ait coiffé son héros, car ce chapeau fait partie du costume moderne. Peut-être eût-il mieux valu représenter Frédéric tête nue; le visage eût acquis plus d'importance : c'était le parti le plus sculptural. Cependant, une fois résolu à ne pas transformer Frédéric en Marc-Aurèle, à ne pas imiter la statue équestre en bronze doré qui se voit au Capitole, je conçois que Rauch ait reproduit le costume militaire dans toutes ses parties; c'est une concession aux amis passionnés de la réalité. La ressemblance du visage est-elle complète? Il ne m'est pas donné de trancher cette question, car les portraits de Frédéric qui ont passé sous mes yeux n'étaient que des reproductions de gravures originales et ne présentaient aucune garantie d'authenticité. Toutefois le buste placé en regard du modèle réduit nous permet de juger en pleine connaissance de cause la manière dont l'auteur a compris l'aspect monumental de la tête. Or, étant donné la hauteur du piédestal, j'incline à penser que la tête modelée par Rauch n'offrira pas des plans assez hardiment accusés. Si le buste que nous voyons ne devait pas s'éloigner des regards du spectateur, nous aurions le droit de le considérer comme une ébauche; comme il doit être vu de bas en haut, et sur un piédestal très élevé, il nous est permis de

croire qu'à cette distance la physionomie du modèle perdra son caractère. La sculpture monumentale a des exigences toutes particulières : elle commande surtout l'exagération de certaines masses, qui s'amoindrissent et se simplifient par l'éloignement, et Rauch ne semble pas avoir songé à cette condition.

Quant au cheval de Frédéric, je ne saurais le prendre pour un cheval de bataille. C'est tout au plus un cheval de parade. Encore laisse-t-il beaucoup à désirer sous le rapport de la précision. A parler franchement, il ne vaut guère mieux que le cheval sur lequel Lemot a placé Henri IV. C'est la même raideur, la même symétrie dans les mouvemens. On dirait que l'auteur n'a jamais visité un haras, jamais assisté à une revue de cavalerie. Pour monter un tel coursier, pour le maîtriser et le diriger à sa guise, Frédéric n'a besoin ni de vigueur ni de science; il est sûr d'être obéi sans recourir à l'éperon.

Le visage du roi, dont nous avons expliqué les défauts, et le caractère par trop paisible de sa monture ne sont pas les seules parties de cet ouvrage qui soulèvent de graves objections. La manière dont l'auteur a compris la décoration du piédestal se rattache à une doctrine radicalement fausse, à la confusion des lois de la peinture et des lois de la statuaire. Que signifient en effet les figures ronde-bosse placées autour du piédestal, sinon que Rauch a voulu faire de la sculpture pittoresque? En Allemagne comme en France, cette doctrine compte de nombreux partisans. On appelle cela, au-delà comme en-deçà du Rhin, faire de la sculpture vivante. En modelant des figures ronde-bosse au lieu de modeler des bas-reliefs, Rauch a cru de bonne foi qu'il ajouterait à la vie, à l'expression des personnages. Pour ma part, je pense qu'il s'est trompé, et voici pourquoi je le pense. En premier lieu, ces figures ne font vraiment pas partie du monument; en second lieu, elles offrent au spectateur une distraction dangereuse pour le personnage principal. Pour laisser à Frédéric toute son importance, il fallait choisir dans sa vie politique et militaire quelques épisodes caractéristiques, et les écrire en bas-reliefs sur les faces du piédestal. De cette manière les sujets accessoires n'auraient fait aucun tort au sujet principal; les bas-reliefs auraient servi de commentaires à l'image du héros. En voulant animer le piédestal de sa statue, Rauch n'a réussi qu'à distraire l'attention. Ces figures, que je blâme parce qu'elles ne sont pas à leur place, révèlent chez l'auteur un talent très élevé : elles attirent et charment le regard par la vérité des mouvemens et la variété des physionomies; mais le mérite même qui les recommande prouve la justesse de mes reproches. Si elles ne possédaient qu'une valeur secondaire, le principe qui les

a dictés ne serait pas moins vrai. Le talent déployé par l'auteur ne fait que le rendre plus évident. Que les statuaires n'empiètent pas sur le domaine de la peinture, que les peintres n'empiètent pas sur le domaine de la sculpture, et les deux arts n'auront qu'à s'applaudir de ce mutuel respect. Le monument élevé à la mémoire de Frédéric prouve tous les dangers de la doctrine que je combats; aussi m'a-t-il semblé utile de l'examiner avec un soin particulier. Cet examen était d'autant plus nécessaire que Rauch occupe en Allemagne et en Europe un rang très élevé.

Les cartons de Guillaume Kaulbach sont traités plus librement que ceux de Cornélius. *La Tour de Babel, Moïse, Solon,* sujets de nature si diverse, prouvent toute la richesse de son imagination. Ce que j'aime dans ces cartons, c'est l'indépendance de la manière. Guillaume Kaulbach, bien que nourri d'études sérieuses ou plutôt en raison même de la profondeur de ses études, n'a pas essayé de transformer ses instincts et de se faire italien. Il connaît les grands modèles, mais il n'a pas tenté d'effacer dans ses œuvres le signe distinctif de sa nation. Aussi je m'explique très bien qu'il compte dans son pays de nombreux admirateurs. Il ne se recommande pas par l'élégance du style, par la pureté des contours; pourvu qu'il exprime clairement sa pensée, il ne tient à rappeler ni l'école romaine ni l'école florentine. Sous ce rapport, il mérite une étude à part. Cornélius a plus d'élévation, mais une originalité moins franche.

Le portrait de *Jenny Lind,* par M. Magnus, est une composition élégante. La figure est bien posée, le visage est modelé avec finesse; malheureusement les bras et les mains sont demeurés trop imparfaits. Quant à la teinte violacée qui les recouvre, je ne sais à quoi l'attribuer : c'est une fantaisie que le goût condamne et qui fait tache dans cette toile, d'ailleurs très digne d'attention. Deux portraits de M. Frédéric Kaulbach révèlent chez l'auteur le sérieux désir de lutter avec Van-Dyck. On peut louer la couleur de ces deux morceaux; cependant, pour être juste, nous devons dire à M. Frédéric Kaulbach que, s'il a imité avec bonheur les tons de Van-Dyck, s'il a opposé comme lui et avec le même succès l'éclat des chairs à la teinte sombre des étoffes, il ne lui a pas dérobé le secret du modelé. Son *portrait de femme* est élégant, mais le visage est plutôt indiqué que dessiné. L'œil n'aperçoit ni la forme des tempes, ni la forme des pommettes, toutes choses que Van-Dyck savait très bien montrer sans tomber dans la maigreur. Le portrait de *Guillaume Kaulbach* mérite les mêmes reproches; c'est à coup sûr une composition très bien conçue; par malheur ni la tête ni les mains ne sont modelées avec assez de fermeté. L'auteur est entré dans une excellente voie, seulement il me

paraît se contenter trop facilement. S'il veut entrer en possession d'une solide renommée, il doit étudier le dessin de Van-Dyck aussi sérieusement que sa couleur, et ne pas sacrifier la précision de la forme à l'harmonie des tons. C'est une opinion accréditée dans la foule, en Allemagne comme en France, que Rubens et Van-Dyck négligeaient le dessin et n'avaient d'autre souci que d'éblouir les yeux par l'éclat des couleurs. Cette opinion ne résiste pas à l'examen. Ni Rubens ni Van-Dyck n'ont négligé le dessin, ils l'ont compris à leur manière, cherchant surtout l'expression de la vie. M. Frédéric Kaulbach n'a saisi jusqu'à présent qu'une moitié du maître flamand; j'espère que l'étude et la réflexion lui révéleront l'autre moitié.

Je n'ai rien à dire de la peinture historique et religieuse. Après avoir parlé de Cornélius et de Kaulbach, qui dominent l'école allemande, je craindrais qu'on ne se méprît sur le vrai sens du jugement que je porterais. L'histoire moderne et l'Ancien-Testament ont suscité en Prusse et en Bavière des tentatives très dignes d'estime, mais auxquelles manque le mérite de l'originalité. Je puis citer à l'appui de ma pensée *Jésus et la Samaritaine*, de M. Hensel, composition correcte, mais froide, qui ne blesse le goût par aucun défaut saillant, mais qui à tout prendre ne possède guère que des qualités négatives. Aussi me semble-t-il plus sage de garder le silence. Quant au paysage, l'école allemande le voit et le rend d'une façon que je n'approuve pas, mais qui peut cependant fournir d'utiles enseignemens. En France et en Angleterre, les peintres de paysage se laissent aller trop facilement au plaisir d'embrasser de grandes masses de lumière et d'ombre, et se croient dispensés d'écrire la forme des objets. L'école allemande procède tout autrement. Elle s'attache à la forme des rochers et des montagnes; elle reproduit avec une précision scientifique la configuration des terrains; mais, hélas! elle oublie d'animer ce qu'elle a dessiné. Ses études, qui pourraient servir de documens pour livrer une bataille, n'offrent pas au spectateur un bien vif intérêt. Qu'elle s'adresse à la Suisse ou au Tyrol, elle donne à tous les objets qu'elle retrace quelque chose de sec et d'anguleux. Ses rochers n'ont pas de mousse, ses arbres n'ont pas de lichen, ses lacs n'ont pas de ride. Rien ne vit, rien ne s'agite dans ces toiles qui révèlent un travail si persévérant; ni vent ni poussière. La nature entière demeure immobile et muette. Le spectacle de ces œuvres inanimées n'est pourtant pas sans profit, car on y trouve l'exagération des qualités qui manquent trop souvent aux peintres français et anglais. Tous les contours sont déterminés, tous les arbres sont couverts d'écorce, toutes les branches ont des feuilles; rien de confus

ni d'ébauché. Eh bien! si l'école anglaise, si notre école voulaient prendre conseil de l'école allemande, je nourris la ferme espérance qu'elles pourraient en tirer grand profit. Elles écriraient ce qu'elles indiquent, elles achèveraient ce qu'elles ébauchent, et comme elles possèdent des qualités de couleur et d'harmonie qui manquent à l'école allemande, elles gagneraient en précision sans rien perdre de leur éclat.

Dans cette rapide analyse, j'ai négligé à dessein tous les noms secondaires, ne m'adressant qu'aux noms éminens pour savoir où en est aujourd'hui le génie germanique. Malgré l'absence d'Owerbeck, j'ai dû tenir compte de ses œuvres. Malgré la mort récente de Danneker et l'absence volontaire de Schwanthaler, pour estimer l'état vrai du génie germanique, nous devons admettre ces deux noms illustres dans la discussion engagée. Danneker a traité avec une élégance remarquable plusieurs sujets de la mythologie païenne. Schwanthaler a élevé dans sa patrie plusieurs colosses qui offrent un aspect vraiment monumental. Nous aurions aimé à voir figurer dans l'exposition de Paris le modèle de la *Bavaria*, placée au Walhalla, et l'*Ariane* de Danneker. Ces deux maîtres ont une telle importance, qu'il n'est pas permis de parler de l'école allemande sans interroger leurs ouvrages. Il y a dans les sujets grecs traités par Danneker une chasteté qui manque trop souvent aux sujets de même origine traités chez nous par des ciseaux très habiles. Une nation qui peut offrir à l'Europe des peintres comme Cornélius, Owerbeck et Kaulbach, des sculpteurs comme Rauch, Danneker et Schwanthaler, tient à coup sûr une place considérable dans l'histoire de l'art contemporain. Avec les seuls élémens de discussion que nous fournit l'exposition de cette année, nous pouvons affirmer que le génie germanique n'est pas en décadence. Il est animé d'un désir ardent, il veut égaler les œuvres les plus élevées de la Grèce et de l'Italie. Il ne choisit pas toujours la route la plus sûre pour atteindre ce but glorieux; mais un tel désir est déjà un titre d'honneur. Ce qui me plaît, ce qui me charme dans l'école allemande, c'est une aspiration constante vers l'idéal. Si elle ne rencontre pas souvent la beauté vraie, du moins elle la cherche toujours. Si elle se méprend sur la manière de l'exprimer, elle ne la perd jamais de vue. Si elle ne possède pas le sentiment de l'harmonie linéaire, elle ne se contente pas de copier ce qu'elle voit. C'est un grand pas de fait sur la route de la vérité. Lui sera-t-il donné de saisir et de traduire l'élégance de la forme? Démentira-t-elle toute son histoire? Je ne suis pas disposé à le croire. Il est probable qu'elle demeurera fidèle à ses antécédens; elle a du moins renoncé à l'imitation prosaïque, telle que la

pratiquaient les peintres secondaires de l'école flamande. Elle a compris que la reproduction la plus littérale de la nature ne suffit pas à enchaîner l'attention. C'est pourquoi l'Allemagne tient une place à part entre les nations de l'Europe. Tandis qu'on s'empresse de tous côtés à supprimer le côté idéal de la peinture et de la statuaire, elle continue de mettre la pensée au-dessus de la forme. Elle proteste énergiquement contre les doctrines qui voudraient faire de l'ébauchoir et du pinceau les très humbles serviteurs de nos sens. Il est vrai qu'elle n'embrasse pas la tâche entière assignée aux arts du dessin; il est vrai qu'en négligeant la forme pour l'idée, elle fait tort à l'idée même, qui pour séduire l'esprit a besoin de se présenter aux yeux sous un aspect attrayant. Cependant je ressens pour elle une profonde sympathie, parce qu'elle met le travail de la pensée au-dessus du travail de la main. Trop de gens chez nous sont disposés à ne voir dans le marbre animé par le ciseau, dans la toile douée de vie par le pinceau, qu'un mets friand destiné à réveiller nos appétits blasés. L'Allemagne comprend autrement le but de la peinture et de la statuaire, et sa protestation persévérante révèle chez elle une élévation de pensée qui chez nous devient plus rare de jour en jour. Quelles que soient donc les méprises de l'école allemande, il n'en faut parler qu'avec respect. L'excellence de ses intentions plaide pour l'imperfection de ses œuvres. Ailleurs, la vulgarité du dessein nous oblige à nous montrer sévère pour des œuvres dont la forme est plus séduisante.

GUSTAVE PLANCHE.

L'APOLOGUE

DANS LA SOCIÉTÉ HINDOUE

Hitopadésa ou l'Instruction utile, recueil d'apologues et de contes, traduction française par M. E. Lancereau.[1]

Le langage figuré est naturel aux Orientaux. Tous les peuples de l'Asie l'ont employé comme étant le plus favorable à l'expression d'une vérité pratique; on peut même avancer, sans courir le risque d'être contredit, que les apologues les plus populaires en Europe appartiennent au vieux fonds de l'antique sagesse. Ce vieux fonds, on le retrouve presque en entier dans un recueil de fables récemment traduit du sanskrit, — l'*Hitopadésa*, — non à l'état primitif et rudimentaire, mais sous la forme de contes charmans, tour à tour naïfs et satiriques, légers et sérieux. La littérature indienne était à son apogée et presque sur son déclin lorsque ce recueil fut rédigé, et l'art s'y montre partout; mais comme l'apologue prend son sujet dans la nature, comme il exprime des sentimens éternellement vrais, comme il se plaît à mettre en scène les animaux, dont l'instinct et les mœurs ne se modifient jamais, il conserve sa fraîcheur et sa grâce jusque sous les ornemens empruntés que lui imposent parfois le génie de certains peuples et la fantaisie des poètes. Bien qu'il soit écrit avec une élégance qui n'est pas exempte de recherche, l'*Hitopadésa* a de la simplicité à sa manière; il se distingue surtout par son originalité, et

(1) Un vol. in-12, Bibliothèque Elzevirienne, chez Jannet.

c'est là ce qui le recommande particulièrement à l'attention du lecteur européen. Ce livre que tout le monde comprend, qui se fait lire sans effort, n'en reste pas moins une œuvre essentiellement indienne; son histoire, fort courte à retracer, prouve qu'il a pris naissance sur les bords du Gange, et qu'il est sorti du sein même de la civilisation brahmanique.

Dans l'Inde, où l'homme vit face à face avec la nature et en un commerce familier avec tous les animaux de la création, il y eut, comme dans les autres sociétés primitives, des récits légendaires dont les bêtes étaient les véritables héros, et qui se racontaient au bord des étangs, à l'ombre des grands arbres. Les brahmanes occupés d'études philosophiques et spéculatives, les poètes appliqués à recueillir les traditions épiques, ne songèrent point d'abord à réunir en faisceau ces simples fables, ces petits contes populaires, qui se transmettaient de génération en génération. Cependant quelques recueils d'apologues furent rédigés et circulèrent dans l'Inde centrale avant l'ère chrétienne, mais on en a perdu les traces, et le nom des auteurs ne nous est pas parvenu. Le plus ancien de ceux que l'on connaisse, le *Pantchatantra ou les Cinq Ruses* (1), paraît avoir été rédigé sous sa forme actuelle vers le ve siècle de notre ère, par un pandit nommé Vichnou-Sarma. Dans cet ouvrage, respectable par son antiquité et très estimé des Hindous, avaient trouvé place les fables anciennes que la tradition attribue à Bidpay ou Pilpay, personnage fabuleux dont on ne connaît ni la vie ni la patrie véritable. Traduit en *pehlvi* (l'ancienne langue des Perses) cent ans après la rédaction de Vichnou-Sarma, le *Pantchatantra* fut reproduit moins littéralement en arabe au VIIIe siècle, puis dans les diverses langues de l'Asie, d'où il passa bientôt dans les idiomes de l'Europe.

Ce fut donc par suite de l'invasion musulmane que nous arriva la connaissance de ces fables indiennes, dont les peuples de l'Occident ne soupçonnaient pas l'existence; mais tandis que ce recueil d'apologues voyageait à travers l'Asie et l'Europe en se dénaturant ou en s'altérant dans sa forme, il en était resté dans l'Inde des manuscrits, lus avidement par les poètes et appréciés d'un peuple sensible aux charmes de la poésie autant que prompt à saisir la finesse d'une allégorie. Enfin, à une époque moins éloignée de nous, vraisemblablement vers le XIe ou le XIIe siècle (qui furent ceux de la renaissance pour l'Inde), un pandit du nom de Nârâyana, s'inspirant du *Pantchatantra* et puisant à d'autres sources vaguement indiquées par

(1) Traduit pour la première fois, sur les originaux indiens, par M. l'abbé Dubois en 1826.

lui, composa l'*Hitopadésa ou Instruction utile*. Bien qu'elle ait été écrite plus de cinq cents ans après le *Pantchatantra*, *l'Instruction utile* s'en rapproche beaucoup par la forme comme par le fond; mais le second de ces deux recueils a sur le premier l'avantage d'offrir un cadre plus régulier et plus de logique dans la distribution des diverses parties qui le composent. Il se fit aussitôt un très grand nombre de copies de cet ouvrage attrayant pour tous, et on le reproduisit dans les principaux dialectes modernes de l'Inde. Traduit plusieurs fois déjà en allemand et en anglais, l'*Hitopadésa* méritait de l'être en français tout au long, et sur les textes les plus complets. Nous devons donc nous féliciter d'en posséder aujourd'hui une version faite en notre langue avec beaucoup de soin, et munie d'un appendice indiquant les imitations nombreuses auxquelles a donné lieu l'apologue indien dans les littératures de l'Europe.

I.

L'*Hitopadésa*, comme l'indique son nom, qui signifie littéralement *instruction utile*, est tout à fait un livre de morale. Au lieu d'enfiler les fables les unes à la suite des autres, à l'exemple de son devancier, — et d'en faire ce qu'il eût pu appeler dans sa langue expressive un *collier d'apologues*, — le docte Nârâyana a divisé son travail en quatre parties, dans chacune desquelles domine une idée principale représentée par un titre spécial : *l'Acquisition des amis*, *la Désunion des amis*, *la Guerre*, *la Paix*. A la rigueur, ces quatre divisions pourraient se réduire à deux : *Amitié* et *Discorde*, ou mieux *Union* et *Désunion*. Toutefois, en procédant comme il l'a fait, l'auteur a voulu séparer les petites choses des grandes, et montrer ce que produisent de biens précieux et de maux terribles, dans les familles comme dans les empires, les deux états opposés de paix et de guerre.

Voilà donc un plan bien tracé, une tour à quatre faces, dont les apologues forment les pierres, et qui a pour ciment les sentences et les citations de toute sorte largement mêlées au récit. Quant au procédé employé par l'auteur de l'*Hitopadésa*, et qui consiste à donner sommairement le début d'un apologue d'où sortent, comme les rameaux du tronc, d'autres fables dans lesquelles apparaissent de nouveaux personnages, il faut recourir aux citations pour le faire bien comprendre. La fable intitulée *le Daim*, *le Chacal et le Corbeau* nous fournira un excellent exemple.

« Dans le pays de Magadha, il y avait une forêt... Dans cette forêt habi-

taient un daim et un corbeau, unis depuis longtemps par une étroite amitié. Un jour que le daim, gros et gras, errait en liberté, il fut aperçu par un chacal. En le voyant, le chacal se dit en lui-même : « Ah! comment pourrai-je manger la chair délicate de ce daim? Il faut essayer... Je vais d'abord chercher à gagner sa confiance. » Cette réflexion faite, il s'approcha du daim et lui dit : « Mon ami, je te salue. — Qui es-tu? demanda le daim. — Je suis un chacal; je vis seul, sans parens et comme un mort dans cette forêt. Maintenant que j'ai rencontré en toi un ami, je ne suis plus sans famille, et je rentre au nombre des vivans. Je veux être désormais ton compagnon et passer ma vie avec toi. — J'y consens, dit le daim. »

« Lorsque l'astre divin qui répand la lumière se fut retiré derrière la montagne du couchant, les deux nouveaux amis allèrent vers l'habitation du daim. Là demeurait aussi sur les branches d'un *tchampaka* (1) un corbeau, qui était un vieil ami du daim. « Mon ami, dit le corbeau en les voyant tous les deux, quel est cet animal qui t'accompagne? — C'est un chacal qui vient nous demander notre amitié. — Mon ami, reprit le corbeau, nous ne devons pas accorder notre confiance à l'étranger qui vient vers nous sans aucun motif; cela ne vaut rien. On a dit : « Il ne faut pas donner l'hospitalité à celui dont on ne connaît ni la famille ni le caractère : la perfidie d'un chat causa la mort d'un vautour. »

« — Comment cela se fit-il? demandèrent le daim et le chacal? »

Le lecteur européen, qui croyait avoir retrouvé tout uniment la fable du cheval et du loup, s'aperçoit qu'il a affaire à un conteur peu pressé de lui livrer la moralité de son apologue. Fermera-t-il le livre avec impatience, ou plutôt, entraîné par le désir de savoir ce que devinrent les deux animaux qui caractérisent la confiance et la perfidie, demandera-t-il avec eux : Comment cela se fit-il? La seconde supposition semble plus probable que la première, et alors le corbeau répondra en débitant la ravissante histoire que voici :

« Sur les bords du Gange, au sommet d'un mont, il y avait un grand figuier. Dans le creux de cet arbre demeurait un vautour nommé *Djaradgava* (vieux bœuf) que le sort avait privé de ses serres et de ses yeux. Les oiseaux qui habitaient l'arbre, émus de compassion, lui donnaient pour subsister une partie de leur nourriture; c'était avec cela qu'il vivait. Un jour, un chat nommé *Dirghakarna* (longue oreille) vint en ce lieu pour manger les petits des oiseaux. A son approche, les oisillons effrayés poussèrent le cri d'alarme. « Qui va là? » demanda le vautour dès qu'il eut entendu ce cri. Le chat, apercevant le vautour, fut saisi de frayeur et se dit : « Ah! je suis perdu! »

Forcé de répondre au *qui vive* du vieux vautour, le chat décline son nom en parlant de sa plus douce voix; mais l'oiseau, qui connaît

(1) *Michelia champaca*, espèce de magnolier.

la nature perverse du quadrupède, lui enjoint de s'éloigner, sous peine de recevoir un coup de bec. C'est alors que le chat, pour apaiser le gros volatile, a recours à ce langage hypocrite, à ces paroles mielleuses et tendres que le bon La Fontaine a si souvent reproduites en ses vers immortels.

« Dis-moi, reprit le vautour, pourquoi tu es venu? — Tous les jours, répondit le chat, je fais mes ablutions ici, sur les bords du Gange; je m'abstiens de manger de la viande, je suis étudiant brahmane et j'accomplis une rude pénitence. J'entends continuellement tous les oiseaux vous vanter comme un personnage voué à l'étude de la loi et digne de confiance. Vous êtes vieux par la science non moins que par l'âge; je suis venu ici pour m'instruire sur la religion et la morale... Il faut accorder l'hospitalité, même à un ennemi, et le recevoir d'une manière convenable quand il vient dans notre maison. L'arbre ne refuse pas l'abri de son ombrage au bûcheron. »

Et le *saint homme* de chat continue de débiter les plus belles maximes en véritable sage qu'il est. Le vautour cependant refuse de croire à la sincérité de la bête hypocrite; il soupçonne qu'elle est venue sur son arbre pour croquer les petits oiseaux dont il la sait friande.

« A ces mots, le chat se prosterna à terre, et, passant ses pattes sur ses oreilles, il s'écria : — Krichna! Krichna! J'ai étudié le livre des lois; j'ai renoncé aux passions et fait vœu d'accomplir une pénitence difficile. Quoique les livres des lois diffèrent d'opinions sur certains points, ils s'accordent cependant tous à dire que le premier des devoirs est de ne faire de mal à personne.

« Les gens qui s'abstiennent de faire du mal à qui que ce soit, qui supportent tout avec patience et accordent leur protection à tout le monde, vont dans le ciel. »

Beati pacifici! tel est le vrai sens de cette stance indienne; maxime si belle et si sainte, que les brahmanes eux-mêmes ont renoncé à la mettre en pratique. Notre chat à la conscience timorée ne manque pas de dévorer les petits oiseaux qui perchaient sur le grand arbre, et tous ceux du voisinage, persuadés que le vautour est l'auteur de ces méfaits, fondent sur lui et le mettent à mort. Or, cette histoire tragique, le corbeau la racontait, on s'en souvient, au daim, son vieil ami, et au chacal, qui cherchait à gagner les bonnes grâces de celui-ci. Le chacal trouva l'apologue fort peu de son goût; le daim, d'humeur facile et médiocrement habitué à réfléchir, jugea qu'il valait mieux vivre en paix et causer amicalement que de discuter sur l'amitié.

« — Je le veux bien, répondit le corbeau. Les trois amis partaient le matin et allaient où bon leur semblait. Un jour, le chacal tira le daim à l'écart et lui dit : — Mon ami, dans un endroit de cette forêt, il y a un champ rempli de blé; je vais t'y conduire et te le montrer... — Cependant le maître du champ, voyant son blé mangé, tendit ses lacs. Le daim, étant retourné au champ, se trouva pris, et se dit à lui-même : Me voilà pris dans le piége du chasseur comme dans le lacet de la mort. Qui pourra me tirer de là, si ce n'est un ami?... »

Cet ami, on le devine, ne sera pas le chacal; celui-ci au contraire se réjouit de voir pris au piége l'animal gras et dodu qu'il convoite comme sa proie.

« Ces liens sont solides, pensa le chacal après les avoir examinés plusieurs fois. Puis il dit au daim : — Mon ami, ces lacs sont faits de cordes à boyaux. C'est aujourd'hui le jour consacré au soleil : comment pourrais-je les toucher avec mes dents? Demain, si tu le veux bien, je ferai ce que tu me demandes. — Et il alla se coucher loin de là.

« Cependant, lorsque le soir fut venu, le corbeau, ne voyant pas revenir le daim, alla de tous côtés à sa recherche. En l'apercevant dans cet état, il lui dit : — Mon ami, que vois-je? — Voilà, répondit le daim, ce que m'a valu le mépris des conseils d'un ami. — Le lendemain matin, le corbeau vit arriver le maître du champ, un bâton à la main. — Mon ami, dit-il au daim, fais le mort, retiens ta respiration, raidis tes membres et reste immobile. Je vais te becqueter les yeux, et lorsque je poussérai un cri, tu te relèveras bien vite et tu prendras la fuite. — Le daim suivit le conseil du corbeau. Le maître du champ, l'ayant vu dans cet état, ouvrit des yeux étincelans de joie. — Ah! s'écria-t-il, tu es mort de toi-même! — Il débarrassa le daim de ses liens, et se mit en devoir de ramasser ses lacs. Le daim, entendant le cri du corbeau, se releva aussitôt et s'enfuit. Le maître du champ lança son bâton contre lui; mais au lieu de l'atteindre, il tua le chacal. »

Le chacal, il faut l'avouer, se trouve là fort à propos pour recevoir le châtiment de sa trahison. C'est que l'auteur voulait tirer des deux apologues que nous venons de citer deux moralités différentes et également vraies. En procédant ainsi, il peignait plus fidèlement les mœurs des animaux qu'il met en scène. Si le chacal est doué d'un naturel tout aussi méchant que le chat, il est moins rusé que celui-ci, moins habile, et partant il a moins de chances de réussir en ses projets. La première qualité du fabuliste consiste à connaître jusque dans leurs plus fins détails les habitudes des animaux qu'il prend pour types des vices et des vertus, et cette qualité précieuse, le pandit Nârâyana la possède au même degré qu'Ésope, Phèdre et La Fontaine. Il est même plus naturaliste qu'eux. Les bêtes de l'*Hitopadésa* portent des noms significatifs qui révèlent leurs

caractères : le chacal se nomme *Pensée étroite*, le corbeau, *Bonne Intelligence*. Dans le daim à l'humeur facile, qui aime à flâner en broutant l'herbe verte, dans l'herbivore que l'embonpoint gagne vite et dont l'esprit a perdu son acuité, l'auteur indien personnifie l'homme doux, replet, de mœurs complaisantes, ami de la paix, aisé à duper et lent à la défiance. Le vautour chauve, qui aime à percher sur les cimes nues et sur les branches mortes, devient le symbole du guerrier accablé par l'âge et les infirmités, qui essaie de résister encore aux assauts de l'ennemi, mais dont la vigilance se lasse à la fin; pour le faire périr, il faut encore que toute la populace des oisillons, trompée par un traître, se rue sur lui à grands coups de bec. Tous ces traits sont finement saisis; l'écrivain qui les trace avec autant de vérité n'avait point étudié les animaux dans les livres d'histoire naturelle, encore moins dans les galeries d'un musée. Il avait vécu dans l'intimité de ces bêtes familières, quadrupèdes, reptiles, oiseaux, qui, au milieu des villages de l'Inde comme au fond des forêts, semblent rechercher plutôt que fuir la présence de l'homme.

II.

Les apologues de l'*Hitopadésa* sont écrits en prose; les vers y jouent cependant un grand rôle, mais un rôle à part : ils servent à exprimer l'idée morale. Entre les morceaux de prose, qui contiennent le récit, s'intercalent des sentences, des axiomes, des maximes, des vers empruntés aux drames, aux petits poèmes, aux épopées même de l'Inde; ce sont là les ornemens de l'édifice, les fleurs de l'arbre qui nous surprennent par leur abondance et leur éclat, la partie véritablement succulente que les Hindous savourent avec délices. Le fabuliste indien ne se contente donc pas de recueillir au passage la fable qui a cours autour de lui, quitte à la jeter dans un moule plus achevé. Il veut composer un code de sagesse à l'usage des petits et des grands. Polir de beaux vers, lancer le trait, donner le coup de griffe en ayant l'air de faire patte de velours, ce n'est là ce qu'il cherche; il a la prétention d'enseigner directement, parce qu'il est non-seulement poète, mais brahmane, et le brahmane dans l'Inde a le droit exclusif d'enseigner et de dogmatiser. Aussi, après avoir parlé dans les deux premières parties de son livre (*l'Acquisition* et *la Désunion des amis*) au peuple, à la société en général, — société déjà sur son déclin, que la corruption envahit de toutes parts, — l'auteur de l'*Hitopadésa* s'adresse hardiment aux rois. Il leur donne des conseils sur la politique intérieure, sur les rapports avec les princes leurs

voisins, sur la diplomatie, sur l'art de la guerre. Nârâyana est *pandit*, ce qui signifie docteur ès sciences universelles; il connaît tout, depuis la grammaire jusqu'à la manière de rédiger les traités.

Comment ces connaissances si vastes trouvent-elles à se développer et peuvent-elles briller dans le cadre étroit d'un apologue? Par le moyen des stances poétiques et des maximes vigoureusement formulées qui se déroulent en longues guirlandes au beau milieu des fables. Ces hors-d'œuvre élégans, ces pensées tour à tour pleines de noblesse et mordantes jusqu'à la cruauté, ne s'appliquent pas toujours à la situation d'une façon rigoureuse; mais elles ont l'avantage de nous faire connaître au vrai l'état de la société indienne et la morale du brahmanisme. Or la morale que proclame l'*Hitopadésa* n'est pas la pure morale du christianisme, quoi qu'on en ait dit. Elle s'éloigne même beaucoup de cette morale dite naturelle qui ressort des apologues d'Ésope et de Phèdre. Le pandit Nârâyana se place au point de vue de sa caste et de son pays, qui n'est pas celui du reste de l'humanité et du monde. Dès les premières lignes de l'introduction de l'*Hitopadésa*, le brahmane fabuliste, après avoir vanté les avantages de la science, supérieure selon lui à la vertu, résume sa pensée dans la stance suivante :

« Une contrée privée du Gange est une contrée stérile. Une famille dépourvue de science est une famille détruite. Une femme qui n'a point d'enfans est une femme morte. Un sacrifice qui n'est point accompagné de présens est un sacrifice inutile. »

Dans ces quatre phrases se trahit d'abord l'esprit de nationalité incompatible avec la vraie philosophie, quand il s'agit de devoirs ou de vertus. Loin des rives du fleuve sacré, l'humanité ne produit plus rien de bon, ce qui peut se traduire par ces mots : Hors de l'Inde, il n'y a que barbarie. Toute famille qui n'a pas été initiée à la science brahmanique, aux dogmes sortis du Véda, est détruite; les vertus qu'elle pratique ne produisent aucun fruit dans le présent et dans l'avenir. La femme à qui la Providence refuse d'être mère ne mérite plus ni respect, ni sympathie; la société la rejette; elle est morte. Enfin, pour que le sacrifice soit efficace, il faut que le brahmane officiant s'en retourne chez lui bien gorgé et les mains pleines. — Non, ce n'est pas là l'éternelle morale; je reconnais l'Hindou fier de son pays plus que le Grec ne le fut jamais, le brahmane vain des prérogatives de sa caste, toujours avide de présens et jaloux de conserver à sa postérité le haut rang qu'il doit au hasard de sa naissance. L'homme qui a écrit cette stance et qui la proclame avec autorité ne s'adresse point à ses semblables, dans la grande acception du mot; il parle

aux gens de sa nation le langage qu'il leur a enseigné lui-même, celui de ses préjugés.

Voyez cependant comme ce brahmane dédaigneux et gourmé sait trouver des paroles pleines de justice et de douceur, quand il s'agit de l'hospitalité, cette antique vertu de l'Orient. Quoi de plus charmant et de plus généreux à la fois que cette stance où le poète enseigne le pardon des injures au maître de maison : « Il faut accorder l'hospitalité même à un ennemi;... l'arbre ne refuse pas son ombrage même au bûcheron! » Et voyez comme le caractère de l'hôte devient sacré aux yeux de ces Asiatiques d'ordinaire si peu confians envers les étrangers : « Qu'un enfant, un vieillard ou un jeune homme se présente chez vous, vous devez le recevoir avec honneur, car pour tout le monde un hôte est un personnage digne de vénération. » Enfin la distinction des castes disparaît complétement dans ce distique tout à fait indien par la forme et presque chrétien par l'idée : « Les gens de bien sont compatissans, même à l'égard des êtres les plus méprisables. La lune ne refuse pas sa lumière à la demeure du *tchândala* (paria). » Et plus loin : « Cet homme est-il un des nôtres, ou est-ce un étranger? Ainsi raisonnent les petits esprits. Pour les hommes généreux, le monde entier n'est qu'une seule famille. »

C'est ainsi que le moraliste indien, entraîné par la netteté de son jugement, par la bonté de son cœur et aussi par cet élan de poésie qui agrandit les idées, brise les limites étroites que lui impose la tradition. L'amitié est encore un des sentimens naturels que l'auteur de l'*Hitopadésa* traite de la façon la plus délicate. « La vertu est le seul ami qui nous suive après la mort; tout le reste périt avec le corps. » Et ailleurs : « On reconnaît un ami dans l'adversité, un héros dans le combat, un honnête homme dans le paiement d'une dette; c'est quand on a perdu sa fortune qu'on reconnaît une femme dévouée; c'est dans le malheur qu'on reconnaît un parent. » — « Le véritable ami, est-il dit encore, ne nous abandonne ni à la cour du prince ni au cimetière. » Ces vérités-là appartiennent au monde entier, et on aime à les rencontrer dans un ouvrage si fortement empreint de l'esprit brahmanique : elles sont un témoignage de plus de l'extrême ressemblance qui existe entre tous les hommes éclairés et bienveillans, en quelque lieu qu'ils soient nés. Malheureusement, si les mêmes sentimens généreux font battre le cœur des gens de bien aux quatre coins du monde, les mêmes vices aussi souillent l'âme des méchans. Nous avons vu avec quelle verve le pandit Nârâyana trace les portraits du pervers et de l'hypocrite, cachés sous le masque du chacal et du chat. Tout en flétrissant ainsi le vice odieux de l'hypocrisie, remarquons-le bien, l'auteur de l'*Hitopadésa* ne cherche point

à déverser le blâme ou le ridicule sur ceux qui se livrent aux mortifications et mènent au fond des forêts la vie des ascètes. L'esprit d'agression contre les croyances et les pratiques religieuses, qui se trahit si souvent chez les écrivains de l'Europe anciens et modernes, ne se fait jour nulle part dans la littérature indienne : l'impiété n'est pas de race asiatique. La famille et les liens sacrés du mariage, si violemment attaqués dans nos pays de civilisation, et de tant de manières, ont toujours été l'objet du plus grand respect dans la société brahmanique, où la distinction des classes établit comme une loi l'hérédité des professions. Par contre, autant la femme vertueuse, l'épouse irréprochable est honorée dans les apologues de l'*Hitopadésa*, autant les femmes en général (*woman-kind*) y sont traitées avec dédain et mépris. Quoi de moins galant que cet adage : « La fausseté, la haine, la perfidie, l'envie, la cupidité, la méchanceté et l'impudicité sont des vices innés chez les femmes? » Voilà sept péchés capitaux mis à la charge de la plus belle moitié du genre humain par l'autre moitié. Et pourquoi? Parce que dans la société indienne, telle que la dépeint l'auteur de l'*Hitopadésa*, s'est introduite la courtisane, qui ruine les fils de famille, trompe les hommes faits, et attire encore à elle ceux-là mêmes qui la maudissent, parce que la polygamie, tolérée par le brahmanisme, a fait tomber la nation hindoue au rang des peuples asiatiques corrompus et efféminés, qui perdent peu à peu leur éclat avec leurs vertus.

A la stance citée plus haut, et que l'on dirait écrite par un libertin attristé et devenu vieux, je préfère cette autre, où perce une franche gaieté, une *humour* de bon aloi qui en atténue la malice : « Les femmes, dit-on, mangent comme deux, ont de l'esprit comme quatre, de la malice comme six et de la passion comme huit. » On peut encore rapprocher de cette boutade la plainte de ce vieillard troublé dans son ménage par toute sorte de petites et de grandes misères : « Avoir une femme vicieuse, un mauvais ami, des serviteurs qui répliquent, et habiter une maison infestée de serpens, c'est la mort, en vérité! » Cette courte stance ne résume-t-elle pas toutes les infortunes d'un homme à qui rien ne manque pour être heureux? Il est riche, puisqu'il a des serviteurs; mais ces serviteurs paresseux et gourmands ne travaillent point et répondent avec insolence. Sa compagne jalouse et grondeuse le tourmente du matin au soir; un ami perfide courtise les plus jeunes de ses femmes et lui emprunte de l'argent qu'il ne rendra jamais; enfin des serpens attirés par la fraîche humidité de ses jardins se glissent jusque sous ses oreillers, et lui causent des frayeurs mortelles. Que l'on retranche ce dernier trait, qui est particulier à la nature indienne, et que l'on affuble cet homme

du costume moderne : on aura une de ces entrées en scène comme les entendait Molière, où le personnage de la comédie se révèle tout entier aux premiers mots qu'il prononce.

La verve comique se mêle donc, dans les fables de l'*Hitopadésa*, à la fable elle-même, aux sentences les plus sérieuses et aux maximes les plus graves. On dirait une moralité en action où les personnages, ôtant à tout propos les masques d'animaux qui recouvrent leurs visages, raisonnent, rient et déclament comme des hommes. A travers le brahmane que la personnalité égare souvent et que l'esprit de caste entraîne dans les régions du paradoxe, on aperçoit dans l'auteur de l'*Hitopadésa* deux hommes bien distincts, — le moraliste et le poète. Dans les apologues ainsi entendus, la raison et la fantaisie se donnent la main et marchent côte à côte, comme on voit dans la clairière de la forêt, au bord d'un ruisseau, le vieux brahmane qui passe conversant avec son jeune disciple au gazouillement des oiseaux. L'âge a donné de l'expérience au moraliste indien; il y a du Théophraste, de l'Ésope, du Plaute, du Juvénal, du Rabelais même dans ces fables où l'humanité se montre sans voiles, avec ses faiblesses et ses misères; il y a aussi ce que le dessinateur Grandville avait su mettre dans ses illustrations des chefs-d'œuvre de La Fontaine, — des trésors de verve et d'imagination, — d'où il résulte que Platon, qui tolérait Ésope dans sa république, en eût chassé probablement le pandit Nârâyana..

III.

Les deux derniers livres de l'*Hitopadésa*, qui traitent de la *paix* et de la *guerre*, offrent le même intérêt que les deux premiers au point de vue de l'apologue; mais le côté moral présente un aspect tout à fait étranger à nos habitudes littéraires. Quoi de plus bizarre à nos yeux que de faire de la politique et de la diplomatie pratiques sous le voile de la fable? Grâce au procédé employé par l'auteur, et qui consiste à mettre dans la bouche des personnages un grand nombre de stances dogmatiques, l'enseignement de ces deux sciences si hautes et si profondes se déroule librement. Il faut convenir d'ailleurs que dans l'Inde la politique est peu compliquée. Le roi s'occupe le moins possible du gouvernement, dont il confie tous les détails à son ministre; choisir le moins mal possible cet intendant suprême, chargé du maniement des deniers publics, tel est à vrai dire le seul problème que le souverain ait à résoudre. « Le roi est fait pour s'amuser et non pour s'occuper d'affaires, » a dit un écrivain

hindou, un brahmane-ministre, selon toute apparence. Voilà donc le ministre parfaitement libre d'agir à son gré; mais qu'il y prenne garde : le roi peut se réveiller un beau matin de sa torpeur et le foudroyer en un clin d'œil. Le peuple applaudira volontiers à cette exécution, car le ministre devient en peu de temps la bête noire de ceux qu'il pressure, ou dans son propre intérêt, ou dans celui de son maître. Le moraliste indien, flattant à la fois la puissance du souverain et les préjugés populaires, aiguise sans pitié contre le premier fonctionnaire de l'état ses traits les plus acérés. « Les ministres, lorsqu'on les presse, dégorgent la substance du souverain; ils ressemblent, pour la plupart, à des abcès. — Il faut que les rois tourmentent continuellement leurs ministres; un vêtement de bain, si on le tordait une seule fois, pourrait-il rendre beaucoup d'eau? » Ce langage convient à un pamphlétaire mieux qu'à un fabuliste. Le ministre, qu'il est bon de faire dégorger de temps à autre, de tordre fort et ferme comme un linge imbibé, a-t-il nécessairement commis quelques méfaits? Non, mais il a possédé le pouvoir, et le souverain doit le punir de ce qu'il a osé prendre sa part du butin, ou peut-être de ce qu'il a montré trop de zèle. Si l'auteur de l'*Hitopadésa* ne parle pas de pendre le ministre, ne lui faites pas un mérite de sa modération : ce fonctionnaire appartient d'ordinaire à la caste inviolable des brahmanes, et en aucun cas il ne peut être mis à mort.

Quelles sont les qualités requises pour faire de bons ministres? L'*Hitopadésa* ne s'exprime pas très clairement, quoiqu'il énumère avec complaisance les défauts qui se rencontrent le plus souvent dans cette classe d'hommes. — Le ministre, est-il dit, ne doit être ni ami, ni ennemi, ni connu, ni inconnu du prince qui l'emploie. Le vieux serviteur ne craindra plus son maître, même quand il l'a offensé; le vieux serviteur méprisera son maître et n'agira plus que selon son caprice. Un ministre qui a rendu des services à son prince ne croit jamais l'offenser. Enfin le ministre à qui son souverain accorde trop de familiarité se rit du maître et usurpe le rang suprême. — Tels sont les axiomes formulés par Nârâyana, et je crois comprendre sa pensée. Un ministre sera intelligent, dévoué jusqu'à la lâcheté, flatteur et empressé d'obéir *per fas et nefas;* quant au souverain, il se permettra à l'égard de ses serviteurs de petits actes d'une ingratitude bien noire, brisant les instrumens de sa tyrannie dans un accès de mauvaise humeur, écartant de sa personne ceux à qui l'âge et de longs services ont donné le droit de parler avec liberté. Un pareil langage fait supposer que les bons ministres sont rares dans l'Inde, et cela est vrai : le roi fainéant y a produit quelquefois le ministre trop actif, le ministre ambitieux arrivant à l'usurpation par l'assassinat.

De là vient sans doute que le législateur et les poètes, aussi bien que le fabuliste Nârâyana, aiment à rappeler aux souverains qu'ils sont tout-puissans, et qu'aucune autorité rivale ne doit s'élever en face du trône. D'ailleurs une flatterie coûte si peu aux écrivains orientaux! « La foudre et la colère du roi sont deux choses très redoutables, dit l'*Hitopadésa*, mais l'une ne tombe qu'à une seule place, tandis que l'autre frappe tout autour de nous. » Tantôt le souverain est comparé à un lion qui doit rugir de temps en temps pour se faire craindre, tantôt il est montré comme formé de l'essence de huit divinités terribles dont il soutire l'éclat et la puissance. Qu'il veille surtout, qu'il fasse rentrer sous terre les ambitions menaçantes, qu'il découvre dans le cœur des Macbeth le premier germe de la trahison. Et pourtant, comme il appartient à la race humaine, le roi a ses faiblesses que le fabuliste marque au doigt. « L'esprit d'un roi est changeant, dit-il quelque part, et il est difficile de le fixer... Des serviteurs capables et dévoués deviennent odieux à leur prince, tandis que d'autres, en lui faisant du mal...., s'attirent ses bonnes grâces. »

Ces maximes ne manquent pas de sagesse, et celui qui les énonce sera capable sans nul doute de donner au souverain d'excellens avis. C'est bien le cas d'user de cette liberté de langage qui se fait jour à chaque page. Hélas! la politique astucieuse de l'Asie était professée hautement dans l'Inde à l'époque de sa décadence. Au lieu de ces belles et nobles paroles qui formaient les Titus, les Trajan et les Marc-Aurèle à la vertu et à la clémence, je lis ce qui suit : « Et surtout, sire, sachez bien ceci : de même qu'une courtisane, un roi habile en politique se montre sous divers aspects; il est sincère et faux, dur et aimable, cruel et compatissant, avare et libéral. Il dépense toujours, et amasse d'autre part une immense quantité de pierres précieuses et de richesses! » Inviter un roi à prendre pour modèle la courtisane rompue au mensonge, lui recommander pardessus toute qualité la fausseté, le vice des âmes basses et des cœurs faibles, quelle étrange morale! Est-il étonnant après cela d'entendre le même moraliste prescrire au roi d'avoir des espions partout, et même des espions vêtus en ascètes qui s'introduisent jusque dans les écoles où l'on enseigne la science religieuse, afin de savoir ce qui se passe?

La morale de l'intérêt serait-elle donc le dernier mot de la sagesse indienne en fait de politique? L'espèce humaine est-elle donc si perverse et si méprisable, qu'à tant de siècles d'intervalle, aux deux extrémités du monde et sous l'influence de deux religions si opposées dans leurs enseignemens, l'auteur de l'*Hitopadésa* et l'auteur

du *Prince* se trouvent à peu près d'accord sur l'art de gouverner les hommes? Une pareille croyance répugne aux cœurs généreux, et Nârâyana, qui a proclamé cette désolante doctrine, semble se rétracter lui-même quand il laisse tomber sur l'instabilité des choses humaines ces belles et profondes paroles : « Où sont-ils allés, ces maîtres du monde, avec leurs gardes, leurs armées et leurs équipages? La terre reste encore aujourd'hui comme un témoin qui atteste leur absence. » Le pouvoir qui passe sans laisser de traces ne mérite donc pas d'être acquis ni conservé par des moyens odieux!

Une fois qu'il a abordé le thème de la fragilité des choses d'ici-bas, le poète indien se met à le poursuivre avec le sentiment du détachement et de l'abnégation que lui inspirent les instincts de quiétisme et d'inertie qui sont le principe de la philosophie brahmanique : « La jeunesse, la beauté, la vie, la fortune, la puissance, et la société de ceux qu'on aime, sont des choses qui ne durent pas toujours; elles ne doivent donc pas troubler l'esprit du sage. » Qu'on ne s'y trompe pas, la sagesse dont il est ici question n'a qu'un rapport apparent avec celle que Salomon demanda au Seigneur : c'est la sagesse négative de l'ascète indien qui, vers la fin de sa vie, s'assied au pied d'un figuier sacré pour méditer, dans une longue somnolence, sur l'inanité des biens de ce monde. J'en trouve la preuve dans ce distique où se trahit le découragement de l'âme : « A force de songer à la mort impitoyable, l'activité de l'homme se relâche comme une courroie mouillée par la pluie. » Ainsi, sous le climat merveilleux de l'Inde, l'esprit de l'homme, longtemps séduit par les attraits d'une nature étincelante et prestigieuse, se trouble à l'idée de la mort qui approche; il a peur, il s'ennuie, s'inquiète, puis se calme peu à peu en cherchant à s'engourdir dans une indifférence croissante. Cet affaissement n'est point la sagesse, et malgré l'abondance des strophes dans lesquelles le poète peint la vanité des choses humaines, l'oubli des joies passées semble être le seul but qu'il se propose; il ferme les yeux du corps au spectacle de la nature, sans ouvrir ceux de l'âme pour regarder le ciel.

Nous avons indiqué déjà la cause des incohérences d'idées et de doctrines qu'on remarque dans les diverses fables de l'*Hitopadésa*. L'auteur, invoquant à l'appui de son sujet tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a lu dans les ouvrages de ses devanciers, poètes et philosophes de sectes diverses, arrive presque à se contredire lui-même sans s'en apercevoir. Et puis les Indiens, même les penseurs et les sages, sont faciles à se laisser entraîner à la pente d'une idée; ils ressemblent aux rivières d'un pays tropical, tour à tour lentes dans leur cours, torrentielles et impétueuses, selon la masse d'eau que leur verse la

saison des pluies. Voilà pourquoi, dans une contrée où l'on recommande à l'homme de ne pas ôter la vie au plus vil animal, l'art de la guerre ne laisse pas d'être en grand honneur. Que sont les gigantesques épopées attribuées à Vyâsa et à Vâlmiki, — le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana*, dont l'Europe peut aujourd'hui apprécier les beautés, — sinon la glorification de l'héroïsme guerrier joint à la piété? L'*Hitopadésa* s'étend longuement sur l'art de la guerre; il traite avec complaisance de l'entrée en campagne, de la marche de l'armée en pays ennemi, et surtout des ruses à employer, car la ruse convenait au caractère des Indiens comme à celui des Grecs. L'armée d'un *râdja* de premier ordre se compose de quatre corps : les éléphans, les chars, la cavalerie et l'infanterie; de là une théorie assez compliquée, et qui se formule en axiomes du genre de ceux-ci : « Dans les chemins raboteux, dans les marécages et dans les montagnes, il faut marcher avec les éléphans.....; pour combattre en plaine, il faut se servir des chars et des chevaux.....; dans les lieux couverts d'arbres et de buissons, on doit faire usage de l'arc; en rase campagne, employer l'épée, le bouclier et les autres armes. » La bravoure est la première vertu du soldat; la tactique et la prudence sont les principales qualités du capitaine ou du roi. En thèse générale, un prince ne doit attaquer par la force qu'après avoir tenté de triompher par la ruse. « Les insensés qui se précipitent avec témérité sur l'armée ennemie vont embrasser la pointe des épées, » dit le texte indien, tant il est vrai que l'intrépidité, la valeur bouillante, l'ardeur chevaleresque, ces vertus militaires si communes de nos jours, se sont acclimatées en Europe mieux qu'en aucune autre partie du globe! Le guerrier de l'Inde, s'il meurt en combattant, va droit au ciel, mais il peut sans rougir employer toute sorte de moyens pour obtenir la victoire. Un roi attaquera l'armée ennemie quand elle est fatiguée par une longue marche, arrêtée par des fleuves ou des montagnes, quand elle souffre de la faim et de la soif, quand elle est tourmentée par des maladies ou harcelée par d'autres ennemis. Autant vaut dire : Attaquez sans crainte une armée déjà vaincue à moitié! Mais comme il est rare que toutes les circonstances favorables à l'assaillant se trouvent réunies, il en résulte que dans la pratique les Hindous se montrent souvent plus braves que dans la théorie. Leur histoire prouve qu'ils ont vaillamment combattu l'invasion musulmane sur divers points de leur territoire et résisté parfois avec énergie aux envahissemens des nations européennes. Seulement ils n'ont pas connu la passion de la guerre pour la guerre, la passion des conquêtes qui a poussé hors de chez elles les autres nations sorties de l'Asie. Civilisés dès les temps anciens et divisés en royaumes plus ou moins puissans, qui

obéissaient aux mêmes lois religieuses et parlaient la même langue, les peuples de l'Inde formaient comme une vaste confédération, souvent troublée par les discordes des rois, mais que ne divisait pas l'antipathie des races.

La paix convenait donc mieux que la guerre aux instincts et au génie des Hindous; aussi l'auteur de l'*Hitopadésa* en fait-il ressortir habilement les avantages. Sur le point délicat qui consiste à conclure la paix après la guerre, l'Inde a sa théorie comme sur toute chose, théorie basée sur l'intérêt et qui fait trop bon marché de l'honneur des rois et de la dignité des nations. Partant de ce principe, — qu'il faut désirer la paix même avec un égal, parce que la victoire est douteuse et qu'il y a imprudence à courir les chances d'une bataille dans laquelle le roi expose ses alliés, sa personne, son armée, ses trésors et sa réputation même, — l'auteur admet comme une vérité fondamentale la sentence que voici : « Il vaut mieux nous lier avec un ennemi qui nous rend un service qu'avec un ami qui nous nuit. Nous ne devons donner à l'un ou à l'autre le nom d'ami ou d'ennemi que suivant le bien ou le mal qu'ils nous font. » Soit, mais pourquoi, dans le livre de *la Guerre*, a-t-il été recommandé aux rois de se tendre des piéges, de faire des traités pour les rompre, et de se voler réciproquement des provinces? L'avidité des princes cause leur perte : telle est la vérité suprême que Nârâyana cherche à établir au chapitre qui traite de la paix, et à l'appui de sa démonstration il raconte la petite fable que voici :

« Dans la ville de Dévikota (sur la côte de Coromandel) vivait un brahmane du nom de Dévasarman. Pendant l'équinoxe du printemps, il trouva un plat qui était plein de farine d'orge. Il prit ce plat, puis alla se coucher chez un potier, dans un hangar où il y avait une grande quantité de cruches. Pour garder sa farine, il prit un bâton dans sa main, et pendant la nuit il fit cette réflexion : Si je vends ce plat de farine, j'en aurai dix pièces de monnaie; avec cette somme, j'achèterai des jarres, des plats et d'autres ustensiles que je vendrai. Après avoir ainsi augmenté peu à peu mon capital, j'achèterai du bétel, des vêtemens et divers objets. Je revendrai tout cela, et quand j'aurai amassé une grande somme d'argent, j'épouserai quatre femmes; je m'attacherai de préférence à celle qui sera la plus belle; puis, lorsque ses rivales jalouses lui chercheront querelle, je les frapperai ainsi avec mon bâton. — En parlant de la sorte, il se leva et lança son bâton. Le plat d'orge fut mis en morceaux, une grande quantité de vases furent brisés. Le potier arriva à ce bruit, et voyant ses pots en un pareil état, il fit des reproches au brahmane et le chassa de son hangar. »

Qui se serait attendu à trouver ici *la laitière et son pot au lait* servant de texte à un moraliste indien en train de faire de la haute

diplomatie? Ce petit conte du brahmane et de ses pots ne laisse pas d'être fort agréable, quoiqu'il reste bien au-dessous de l'apologue mis en vers par La Fontaine. Je ne doute pas qu'il ne soit très goûté du peuple de l'Hindostan, d'abord parce qu'il montre un brahmane dupe de sa propre avidité, puis parce que ce brahmane est un habitant de la province lointaine de Coromandel, où les poètes aiment à faire naître ceux qu'ils livrent à la risée des lecteurs. La moralité de cette fable a le mérite d'être acceptée par tous les peuples; elle rentre dans le domaine commun de la sagesse universelle, et j'aimerais à m'y arrêter, afin de donner une idée meilleure de celle de Nârâyana. Cependant je ne puis m'empêcher de citer ici la stance étrange qui termine l'ouvrage. Après avoir épuisé le sujet des alliances et des traités, qui sont de seize espèces différentes, après avoir recommandé aux souverains de ne se point laisser éblouir par l'ambition ou par le succès de leurs armes, le sage brahmane Nârâyana, le compilateur de l'*Hitopadésa*, termine son livre par ce trait caractéristique : « Puissent tous les souverains victorieux trouver toujours leur bonheur dans la paix !.... Puisse la science de la politique se reposer continuellement sur le sein des ministres, comme la courtisane, et y prodiguer ses baisers !... » Encore cette malencontreuse évocation de la courtisane. C'est bien la peine d'être brahmane pour employer de semblables comparaisons ! Ne semble-t-il pas que le moraliste indien, après avoir édifié le monde par ses graves enseignemens, se hâte d'essuyer sa plume de roseau pour aller écouter les propos moins sérieux de quelque bayadère aux yeux de gazelle, dont le souvenir le trouble jusque dans la méditation?

IV.

L'*Hitopadésa* ne ressemble guère, comme on vient de le voir, aux recueils d'apologues que nous ont légués les Grecs et les Romains. La fable y tient comparativement fort peu de place, le cadre en a été singulièrement agrandi, et la moralité, que nous sommes accoutumés à trouver resserrée en une ou deux phrases vives et précises, s'y développe sous la forme de stances, d'aphorismes, qui donnent naissance à de nouveaux récits. C'est pour cette raison que nos citations ont principalement porté sur les vers qui contiennent des idées philosophiques; on y trouve l'esprit de l'auteur, le fond de sa pensée bien mieux que dans la fable elle-même. Celle-ci d'ailleurs, malgré sa perfection, ne peut nous intéresser autant que l'idée morale. Tel qu'il apparaît dans l'*Hitopadésa*, l'apologue indien offre

une certaine analogie avec le figuier multipliant, dont les rameaux portent des racines flottantes qui s'implantent à leur tour dans le sol dès qu'elles le touchent, produisant bientôt toute une forêt sortie d'un même arbre. On peut dire aussi que cet ouvrage présente un tableau complet et animé de la société indienne dans son ensemble. Fixé sous sa forme actuelle depuis des siècles, ce livre n'a point subi d'altération, parce que rien n'a changé dans l'Inde, ni les mœurs ni la croyance. Indépendans ou soumis à l'Angleterre, les râdjas sont demeurés jusqu'à ces derniers temps à peu près ce qu'ils étaient à l'époque de l'invasion musulmane; les autres classes se tiennent dans la même immobilité, et si quelque changement commence à s'opérer dans la vie de cette vieille société, les effets n'en sont pas encore bien sensibles. Les fables qui avaient cours à Bénarès, à Hastinapoura (l'ancienne Dehly), à Mathoura, du Gange à l'Indus, sont venues se fondre dans deux recueils, le *Pantchatantra* et l'*Hitopadésa*, qui en est une imitation. Combien de transformations, au contraire, n'ont pas subies les fables, sorties peut-être de la même source, que l'Europe sait par cœur et répète de génération en génération? C'est que celles-ci ont traversé bien des peuples et bien des civilisations avant d'arriver jusqu'à nous. Le plus ancien des fabulistes orientaux dont les apologues nous aient été transmis, Lokman-el-Hakim (Lokman le Sage, à qui Mahomet a consacré le trente et unième chapitre de son Coran), était né en Éthiopie ou en Nubie, selon toute apparence. Amené d'Afrique en Judée en qualité d'esclave, si l'on en croit la tradition, il répandit dans l'Asie occidentale ses petites fables, restées populaires parmi les Arabes. Le Phrygien Ésope légua sa sagesse aux populations grecques, qui se transmirent les apologues de l'esclave bossu durant deux cent trente années, les polissant, les perfectionnant toujours, jusqu'à Démétrius de Phalère, qui les recueillit pour leur donner une forme définitive.

Que Lokman et Ésope soient un même personnage, qu'ils n'aient vécu ni l'un ni l'autre, peu importe; il n'en demeure pas moins évident que les anciens considéraient la fable comme originaire de l'Orient, et qu'elle fut le langage employé par l'esclave ou par le peuple opprimé. A son tour, Rome hérita des apologues de Phèdre le Macédonien, qui avait su faire parler aux animaux la langue de Cicéron. Bien que le langage figuré se conservât toujours dans ces compositions nouvelles, l'esprit de l'Orient s'altérait; la précision, la netteté du style, la perfection qui naît de l'art, l'emportaient de plus en plus sur l'ampleur des images et sur la naïveté du fonds. En s'éloignant de l'original, les traducteurs et les imitateurs s'éloignaient aussi de la nature et de l'ignorante crédulité des conteurs

anciens. Lorsque l'affranchi d'Auguste, après avoir donné droit de cité à Rome aux apologues d'Ésope, mourait victime de la hardiesse tempérée de sa parole, saint Pierre s'acheminait déjà vers la ville sainte, et la vérité éternelle allait luire sur le monde. On dut oublier pour quelque temps les enseignemens incomplets des fabulistes; les paraboles de l'Évangile avaient une bien autre portée, et elles faisaient sur les cœurs une impression bien autrement profonde. Cependant, comme ce qui est humain vit autant que l'humanité, le goût de la fable ne pouvait périr. Elle reparut au moyen âge, en Italie, en France, en Espagne, chez toutes les nations qui relevaient d'une façon plus ou moins directe de la civilisation romaine : le latin la reproduisit concurremment avec les dialectes nouveaux qui allaient devenir des langues; mais chacune de ces nations y ajoutait un trait particulier à son génie. On la vit tourner à la satire dans les romans en vers, dans les fabliaux, dans les contes, et le poète s'en fit une arme pour attaquer tout ce que le peuple blâmait justement ou injustement, tout ce qui excitait son envie ou sa colère. La fable, sortie d'abord de la bouche d'un esclave, n'oubliait point son origine; seulement, au lieu de faire penser, elle faisait rire; au lieu de tourner les esprits vers la réflexion, elle les excitait à l'indépendance. Durant des siècles, elle marcha ainsi sous une double forme; l'apologue, qui avait produit le conte grivois et le fabliau licencieux, vivait toujours, mais certainement moins lu, moins goûté des beaux esprits que ces mêmes récits de mœurs auxquels la renaissance avait communiqué sa verve, son ironie mordante et son allure à demi païenne. Enfin La Fontaine vint au plus beau moment de la langue française, comme tout exprès pour résumer ce double genre de littérature. Esprit à la fois naïf et sérieux, indifférent et sensible, doué de cette bonhomie apparente qui se fait pardonner tant de choses, l'immortel ami de Mme de La Sablière donna à la fable sa forme irrévocable; il y mit son cachet et la rendit inimitable, bien qu'il ne fût lui-même qu'un imitateur. L'étude même qu'il fit des fables du moyen âge et de la renaissance française et italienne le conduisit à produire à son tour ces autres récits beaucoup moins naïfs que, du temps de Mme de Sévigné, le beau monde lisait sans scrupule et vantait tout haut.

Sous le rapport de la forme littéraire, il y a loin des premiers apologues mis sous le nom d'Ésope et de Lokman aux chefs-d'œuvre de La Fontaine; il y a plus loin encore de l'esprit sage et sérieux qui a dicté la morale de ces fables antiques aux licencieuses railleries des fabliaux et des contes. Dans la bouche et sous la plume de ces anciens, que l'on peut appeler des sages, la fable n'est qu'une remontrance adoucie, un conseil détourné, un blâme indirect qui s'adresse à tous

sans blesser personne. Lokman, Ésope et Phèdre sont des étrangers; même après leur affranchissement, ils demeurent inférieurs à ceux qui les écoutent, et la mort des deux derniers prouve assez qu'il y avait péril en ce temps-là à donner trop de liberté à sa langue. Ésope mourut pour avoir ri d'un oracle, Phèdre pour avoir offensé Séjan. Combien différente était la position des écrivains hindous qui ont traité le même genre de littérature! L'auteur du *Pantchatantra* et celui de l'*Hitopadésa* furent l'un et l'autre brahmanes. Inviolables dans leur personne, la suprématie de leur caste, établie par la tradition, leur conférait le droit d'enseigner, de dogmatiser, de tout dire en un mot. Ils ont pu parler librement aux rois et aux peuples, aux grands et aux petits avec une égale indépendance. Non-seulement ils ont vécu chez eux, mais ils occupaient le premier rang au sein de la société qu'ils instruisaient en la dominant. De cette situation exceptionnelle, qui était dévolue par droit de naissance aux fabulistes indiens, il est résulté deux choses. Lettrés et érudits, ils ont donné du premier coup à leurs œuvres une forme achevée que les siècles ont respectée; placés au milieu d'une civilisation avancée, qu'ils ne craignaient pas de montrer telle qu'elle était et dont ils semblent avoir partagé les préjugés et les vices, ils ont mêlé au récit moral de la fable des légèretés à demi licencieuses qui tiennent du conte italien. Leur excuse légitime, c'est qu'ils ont été païens. Nous ne pouvons pas trop leur reprocher, même au point de vue du goût, le procédé littéraire que nous avons signalé, et qui consiste à intercaler dans le récit des pensées plus ou moins en harmonie avec l'idée principale. L'*Hitopadésa* y a gagné d'être un tableau de mœurs aussi instructif qu'amusant; l'Inde s'y révèle, s'y trahit au naturel avec les incohérences de ses idées, la richesse de sa poésie, et le sentiment très vif des choses de ce monde qu'elle accorde avec la théorie du renoncement. On y retrouve sa sagesse pratique, sa morale assez élastique et sa docilité aux doctrines traditionnelles, qui la font ressembler un peu à Alcibiade, disciple de Socrate, homme de guerre intelligent et vicieux, qui préférait encore à l'étude de la philosophie les entretiens de la belle Sicilienne.

TH. PAVIE.

LE
PEINTRE HAYDON

Life of B. R. Haydon, 3 vol. in-8°, London 1854.

Une étrange et triste carrière, débutant à dix-huit ans par l'enthousiasme et finissant à soixante par le suicide, a été récemment dévoilée au public anglais dans la *Vie de Haydon, peintre d'histoire.* Bien qu'à peine connu en France, cet artiste avait, pendant plus de quarante années, tenu l'attention de son pays fixée sur lui, non-seulement par ses nombreux tableaux, mais encore par le rôle qu'il joua dans diverses questions plus ou moins relatives à sa profession, et plus particulièrement par des articles insérés dans les journaux du temps et par des cours publics sur l'art. Les trois volumes qui nous déroulent cette existence si affairée ont été compilés en grande partie d'après les propres manuscrits du peintre, qui eux-mêmes ne représentent pas une faible somme de travail, car, outre plusieurs recueils de notes rédigés sous forme de journal, ils embrassent une autobiographie qui à elle seule emplit vingt-sept in-folio. Une infatigable activité, unie à l'exaltation d'un martyr, lui donna la force d'accomplir cet immense labeur, et plus d'une fois, dans son impétuosité, Haydon parut sur le point d'atteindre au but de ses plus hautes ambitions; mais en définitive il n'arriva pas. Malgré cette puissante énergie et malgré d'autres qualités qui n'étaient pas vulgaires, l'histoire de sa vie n'est que l'histoire d'une défaite, d'une lutte obstinée et douloureuse, qu'il ne sera pas sans intérêt, ce nous semble, de suivre dans

quelques-unes de ses péripéties en cherchant à nous rendre compte de ses avortemens. Raconter les débuts de Haydon, caractériser l'homme et le peintre d'après ses relations et ses travaux, puis le suivre dans la dernière période de sa vie, et l'apprécier d'après ses écrits aussi bien que d'après les tentatives de son pinceau, tel sera l'objet des deux parties de notre étude.

I.

La pensée constante de Haydon, le grand mobile qui détermina tous ses efforts, ce fut l'ambition de devenir un peintre d'histoire. Sa décision était prise dès le bas âge, avant même qu'il eût quitté le port de mer du Devonshire où il était né, c'est-à-dire avant qu'il pût se faire une idée du genre de peinture qu'il choisissait pour son domaine. Et il ne semble pas que, durant ses premières années, il eût manifesté aucune aptitude particulière; il avait seulement montré, ce qui est si commun chez les enfans, un certain penchant à crayonner sur du papier, ou sur n'importe quoi, d'informes essais d'imitation. Son père, qui tenait une bonne maison de librairie, avait assez naturellement considéré ces croquis comme des fantaisies d'écolier, et n'ayant que ce fils, il le destinait à continuer ses lucratives affaires. Pour le jeune Haydon, c'eût été là sans doute le chemin facile de l'aisance; mais il se refusa à y entrer, et après un conflit de volontés qui dura de sa treizième à sa dix-huitième année, ce fut lui qui l'emporta sur ses parens. En dépit des larmes de sa mère et de la colère de son père, il partit, comme il le dit lui-même, « pour Londres, sir Joshué Reynolds, le dessin, l'anatomie et le grand art. »

Ce qu'il sentit et ce qu'il fit à son arrivée dans la grande ville, ses propres paroles nous l'apprendront. « Je fus bientôt installé, et après m'être lavé, habillé et restauré par un déjeuner, je me mis en route pour l'exposition. » — C'était l'exposition annuelle de l'Académie royale, qui se trouvait alors ouverte, et où il put passer en revue les principaux artistes du jour. — « Après quoi je battis en retraite en me disant : Je ne vous crains pas! Puis je m'informai d'un mouleur, j'achetai une tête du Laocoon, des bras, des pieds et des mains; je déballai mes albums, et le lendemain, avant neuf heures, j'étais en pleine besogne, dessinant d'après la bosse, et tout bouillonnant d'ardeur pour le grand art, et de défis lancés à toute opposition. »

De la part d'un novice de cet âge, et qui plus est d'un provincial à peine débarqué, cela est caractéristique et suffisamment empreint d'assurance. On pourrait être tenté de ne voir là que le langage de l'ignorance et de l'inexpérience; mais il n'est guère possible de s'arrêter à cette interprétation. Nous aurons lieu de nous apercevoir que

tel fut d'un bout à l'autre de la vie de Haydon l'état normal de son esprit. « Pendant trois mois, reprend-il, je ne vis que mes livres, mes plâtres et mes dessins. Mon enthousiasme était immense, mon zèle pour l'étude celui d'un martyr. J'avais résolu d'être un grand peintre, de faire honneur à mon pays, de laver l'art du stigmate d'ineptie qui s'y attachait. Si chimériques que ces aspirations puissent paraître chez un jeune homme de dix-huit ans, je ne doutai pas un instant de mon aptitude à les réaliser. J'avais arrêté ce que j'avais à faire, je n'avais besoin d'aucun guide. »

Une pareille passion pour le grand art, se révélant tout à coup sous l'influence de quelques lectures restreintes, dans une ville reculée de la province, n'est évidemment qu'un égarement de l'enthousiasme. La vocation véritable s'annonce d'une façon plus humble : la tendance à observer les formes et les couleurs, le désir de les reproduire, en sont les premiers et les plus sûrs symptômes. De Giotto à Raphaël, c'est là l'histoire universelle des commencemens du génie. L'ambition peut se déclarer par la suite, et elle vient apporter au goût spontané un surcroît d'audace ou de persévérance; mais comme impulsion première, elle n'est qu'une énergie factice que ne saurait remplacer l'instinct naturel. Bien qu'elle puisse, l'intelligence aidant, enfanter de ces talens qui réussissent auprès des masses, on peut prédire presque à coup sûr que, partout où elle prédomine de si bonne heure, on ne verra jamais naître aucune œuvre d'une valeur plastique vraiment remarquable.

Un autre trait non moins saillant de cette singulière organisation se dessine à nos yeux dès les débuts du jeune artiste. Nous voulons parler de la disposition marquée de Haydon à mêler la prière à ses études et à ses travaux. « Le dimanche après mon arrivée, écrit-il dans ses mémoires, j'allai à l'*Église-Neuve* invoquer humblement la protection du grand Esprit. Je le priai de guider, de soutenir et de bénir mes efforts, d'ouvrir mon âme et d'éclairer mon intelligence. J'implorai de lui la santé du corps et de l'esprit, et en me relevant je sentis une certitude d'assurance spirituelle qui ne saurait être exprimée. J'étais calme, froid, illuminé, comme si du cristal eût coulé dans mes veines. Je revins chez moi, et j'achevai la journée dans un silencieux isolement. » Sans doute la ferveur de Haydon était celle d'un adolescent qui n'avait pas encore mis huit jours entre lui et les paisibles vertus d'un intérieur de province, et en pareil cas la piété n'est pas toujours l'effet d'une disposition naturelle du caractère : elle ne prouve souvent que la force des premières habitudes; mais ici encore la vie entière du peintre ne nous permet pas d'expliquer sa conduite par la seule influence de la jeunesse. L'âge eut beau venir, les habitudes reçues eurent beau avoir le temps de s'user en

lui durant une longue carrière : ses pieuses supplications ne s'interrompirent point, et jusqu'à son dernier moment elles ont laissé trop de traces dans ses mémoires pour qu'il ne faille pas en chercher la source dans un instinct vivace de son être. Cet instinct, on pourra le traiter de superstition; on pourra le ranger au nombre des faiblesses qui dérogent au rôle majestueux que les hommes croient jouer dans la création, et à vrai dire le présomptueux Haydon, importunant le ciel de ses prières, présente une image assez ridicule de la piété. Cependant n'est-il pas possible que l'esprit le plus indépendant et le plus résolu à compter sur ses propres forces conserve encore un vague sentiment de la faiblesse humaine, que, même au moment où il rejette tout appui de ses semblables, il entende encore en lui une voix qui doute et qui le pousse, tout effrayé, à demander secours à une intervention surnaturelle et divine? Que ce soit là une énergie ou une infirmité, toujours est-il que c'est là une tendance essentiellement humaine. Elle s'est certainement révélée chez les natures les plus hautement douées, et pour peu que l'on creuse, on la retrouve jusque chez les hommes dont l'audace et l'assurance semblent avoir foulé aux pieds toute autre hésitation.

Après quelques mois d'étude assidue et de vie solitaire, nous voyons le jeune Haydon entrer en rapports avec le monde des artistes de la capitale. Une lettre de recommandation, qu'il tenait d'un oncle, lui ouvrit la maison d'un M. Prince Hoare, qui d'abord s'était occupé d'art, et qui depuis avait quitté la palette pour la littérature. Par son entremise, il arriva bientôt à connaître assez familièrement plusieurs des peintres les plus célèbres, et il s'entretint avec eux de la direction de ses études; mais, autant qu'on peut en juger, c'était bien plutôt pour leur faire approuver ses méthodes que pour connaître leur opinion et en profiter. Voici en quels termes il nous parle d'un de ces maîtres, le dernier qu'il eût consulté : « Il me donna beaucoup de bons avis; mais c'est étrange quelle puissance j'avais pour cribler les conseils et pour rejeter tout ce qui allait à l'encontre de mes propres décisions. »

Cette manière de procéder est au contraire fort générale chez ceux qui sont libres de n'écouter que leur volonté, et ce fut là la principale cause des avortemens de Haydon. Rien ne saurait être plus funeste à un jeune homme que d'avoir trop tôt la bride sur le cou, à moins qu'il ne se trouve tout de suite aux prises avec les plus impérieuses nécessités de la vie. Nous savons que notre jeune artiste avait déjà secoué toute autorité de famille bien avant d'être au terme de sa minorité, et non-seulement il resta sans guide, mais son père eut encore la faiblesse de subvenir à ses dépenses pendant les premières années de son séjour à Londres. Cette complaisance provenait, nous

l'admettons, d'un sentiment très naturel; cela ne l'empêcha pas de porter de mauvais fruits. Il est vrai que, sur sa pension, Haydon donna peu ou rien à la débauche; mais la position d'un jeune homme comme lui, abandonné, sans raisons valables, au milieu d'une grande ville, avec ses dix-huit ans et de l'argent à dépenser, n'était pas moins entourée de périls; et si Haydon eût réussi à s'élever dans sa profession, il faudrait noter le fait comme une heureuse exception, peut-être sans précédent. Même en présence de son insuccès, il y a déjà lieu d'admirer que cette course sans frein et sans guide ne l'ait pas entraîné dans les bas-fonds du vice et de la dégradation.

Haydon avait passé environ un an à Londres lorsqu'il fut rappelé dans sa ville natale par une grave maladie de son père, maladie qui toutefois n'eut pas de suites funestes. Lorsqu'il arriva, le danger était déjà passé, et sans perdre de temps il reprit sous le toit de la famille ses études anatomiques, à la grande incommodité de sa mère. Les débats du passé recommencèrent entre lui et ses parens : sa résolution de s'adonner à la peinture fut de nouveau combattue, et de nouveau la lutte se termina pour lui par une victoire. Non content de céder, son père renouvela la promesse de le soutenir de sa bourse jusqu'à ce qu'il pût lui-même se suffire, et après quelques arrangemens il regagna Londres. C'est pendant ce séjour en province que Haydon reçut une lettre où on lui annonçait la première apparition d'un débutant destiné à devenir célèbre. « Il nous est arrivé, lui écrivait de Londres un jeune collègue, une grande, pâle et baroque charpente d'Écossais, un drôle de garçon, mais qui a en lui quelque chose; il se nomme Wilkie. » Wilkie étudiait alors sur les bancs de l'Académie royale; Haydon, qui lui-même à son retour y fut admis comme élève, eut journellement l'occasion de le rencontrer, et leur liaison se changea vite en une étroite amitié, malgré une différence de caractères si prononcée, qu'ils ne semblent pas avoir pensé ou agi de même pendant trente-six années d'intimité.

On pourrait supposer qu'une fois admis à l'Académie, Haydon était enfin entré dans la voie régulière des études spéciales, et que désormais il allait avoir des guides plus éclairés et plus sûrs que les entraînemens et les hasards de sa propre exaltation; mais en 1806 l'Académie royale était loin de ressembler à l'École des Beaux-Arts de Paris, et de nos jours même on ne peut pas dire qu'elle s'en soit beaucoup rapprochée, car c'est en dehors de son influence que s'est en grande partie accompli le progrès moderne de l'école anglaise. A l'époque dont nous nous occupons, les élèves faisaient à peu près ce qui leur plaisait. Il n'y avait pas de professeur pour leur enseigner la base de tout art : la science pure et sans manière du dessin et du modelé; à vrai dire, un homme à la hauteur de cette tâche eût été

introuvable. Le corps des académiciens, dans lequel étaient réunies les sommités du jour et se choisissaient les professeurs, renfermait sans doute un groupe de talens incontestables; mais tous n'étaient parvenus qu'en dépit d'une instruction incomplète et sans discipline. Leurs œuvres, malgré d'évidentes qualités, prêtaient tellement le flanc à la critique la moins expérimentée, et eux-mêmes étaient tellement des peintres d'instinct et non de science, que leurs préceptes comme leur exemple ne pouvaient transmettre qu'un enseignement vague ou décevant.

Il courait d'ailleurs à cette époque nombre d'opinions absurdes sur l'art et le génie. C'était chose commune de s'imaginer que l'homme vraiment doué produisait son œuvre sans labeur et sans préparation. De pareilles idées étaient faites pour aller à un esprit aussi présomptueux que celui de Haydon, et on ne sera pas surpris de le voir aux prises, dès sa seconde année d'étude, avec un grand tableau et un sujet de haut style. « Je commandai une toile pour mon premier tableau (six pieds sur quatre), — *le Repos de Marie et Joseph pendant la fuite en Égypte*, — et le 1er octobre 1806, après avoir chargé ma palette et pris en main mes brosses, je m'agenouillai pour demander à Dieu qu'il bénît ma carrière, qu'il m'accordât la puissance de créer une ère nouvelle et d'ouvrir les yeux de la nation et des patrons de l'art sur la véritable valeur de la peinture historique. J'épanchai à ses pieds mes actions de grâces pour sa tendre protection durant mes études préparatoires, pour la faveur qu'il m'avait faite de me mettre de bonne heure dans la droite voie, et je le conjurai de me continuer dans sa miséricorde le secours qu'il m'avait accordé jusque-là. Je me relevai tout rempli de ce calme particulier qui chez moi accompagne toujours de telles effusions de reconnaissance, et les yeux résolument fixés sur ma toile immaculée, dans une sorte de fureur spasmodique, je lançai mon premier coup de pinceau. »

Cet enthousiasme fébrile, — si de pareils dérangemens d'esprit n'échappent pas à tout contrôle, — semblait avoir trouvé son médecin dans la personne de Wilkie, chez qui la nature avait réuni les deux meilleurs correctifs de l'ignorance et de l'exaltation déréglée, — une intelligence supérieure et une calme persévérance. Pendant l'élaboration de son œuvre, Haydon tira grand profit des visites fréquentes de son ami, ou, pour parler plus juste, ce fut le tableau qui en profita. Sous l'influence immédiate de ce Mentor, l'extravagance et l'absurdité furent contenues dans de certaines limites, et bien des fautes flagrantes se trouvèrent étouffées avant de naître; mais quant au peintre lui-même, il avait une tournure d'esprit trop opposée à celle de son conseiller, et ses facultés d'artiste étaient trop peu développées, pour qu'il lui fût possible de s'assimiler des notions

essentiellement plastiques, ou d'amasser des provisions pour l'avenir.

Ces conseils du reste et six mois de travail n'empêchèrent pas le résultat d'être un tableau manqué, et cela était inévitable. Aucune assistance au monde ne saurait faire sortir d'une main inexpérimentée une œuvre de haut style. Une couple d'années dépensées à l'aventure dans des études sans principes ne suffisent point pour accumuler les multiples élémens d'une création de cet ordre. Un esprit plus calme et plus maître de lui-même que celui de Haydon eût succombé à l'épreuve en l'abordant avec si peu de préparation; mais ce qui rend plus grave cette erreur de jeunesse, c'est que Haydon a jugé son propre tableau à une époque avancée de sa carrière, et qu'en l'approuvant, il nous a permis d'y voir sa mesure définitive. C'est en 1834 qu'il écrivait ces lignes qui nous offrent un curieux exemple du point où peut arriver la faculté de s'aveugler soi-même : « Le sujet dont j'avais fait choix prêtait à une jolie composition, pour peu qu'il fût traité dans le sens poétique, et c'est ainsi que je l'avais entendu. L'ensemble était silencieusement tendre; le paysage partageait l'intérêt avec les figures. La couleur était modulée et harmonieuse, le dessin correct. J'avais cherché à allier la nature et l'antique. Je n'ai jamais peint sans la nature, ni arrêté mes formes sans l'antique. Je n'avais avancé qu'avec une extrême circonspection, et je crois que mon œuvre, pour un premier tableau, peut être considérée comme une production extraordinaire. C'était une tentative pour réunir toutes les parties de l'art, et pour en faire un moyen d'exprimer la pensée, en les tenant dans une juste subordination. Le tableau avait de la couleur, de la lumière et de l'ombre, de la pâte et de la main, du dessin, de la forme et de l'expression. En le revoyant au bout de vingt ans, je fus tout étonné. »

Nous avons à peine besoin de remarquer que jamais, dans les chefs-d'œuvre mêmes des plus grands maîtres, on ne trouverait ce complet accord de toutes les perfections. Que le jeune Haydon, dans l'enivrement de ses vingt ans et de son ignorance, ait pu s'imaginer qu'il avait atteint un aussi haut degré d'excellence, cela est concevable; mais rien que pour arriver à distinguer ces qualités, il faut à la plus belle organisation une longue pratique et un grand savoir, à plus forte raison la faculté de les apprécier et de les mettre en œuvre est entièrement hors de la portée d'un commençant. Que penser donc d'un homme qui, après vingt-cinq années d'expérience, n'a pas hésité à prononcer en ces termes sur son premier essai? L'intelligence qui dans la maturité de l'âge gardait ainsi sans modifications les convictions de l'adolescence n'avait fait évidemment aucun progrès réel.

Le Repos de Marie et Joseph était terminé. Il s'agissait mainte-

nant de son apparition devant le public, et c'était une grande affaire pour le peintre, chez qui l'amour de l'éclat n'était pas moins ardent que sa passion pour l'art. Les amis furent consultés, et leurs avis furent traités comme il est d'usage quand c'est la vanité et la présomption qui demandent conseil. Quiconque désapprouve, — parlât-il comme un ange, — est envieux, injuste et de mauvaise foi. En 1834 encore, à la suite des lignes que nous avons citées, Haydon jugeait ainsi les juges de son tableau : « Le succès de Wilkie m'avait causé une joie sans mélange; je lui étais fort attaché, et il semblait me rendre la pareille; mais lorsque mon tableau toucha à sa fin, je ne reçus pas de lui les encouragemens que dans la chaleur de mon cœur je lui aurais donnés en pareille occasion. Il avait peur de ceci et il avait peur de cela. Et quand sir George Beaumont (tout en admettant que c'était un merveilleux coup d'essai) me conseilla de ne pas exposer, Wilkie, au lieu de me soutenir, tourna brusquement le dos à sa première opinion, pour penser, lui aussi, qu'à tout prendre, comme c'était un début, j'aurais raison de m'abstenir. Envers un ami dévoué, il y avait quelque chose de si glacial dans cette désertion de Wilkie, que c'est réellement du jour où je le vis ainsi m'abandonner et se dédire, parce qu'un homme haut placé pensait autrement, que je fais dater la fin de ma confiance en lui. »

Nous avons déjà donné la clé de ce langage. Le tableau de Haydon était un mauvais tableau, et Wilkie le voyait; mais assez naturellement il avait hésité à dire à son ami toute la vérité. Tant que dura leur intimité, le même antagonisme ne cessa d'exister entre eux, et à chaque occasion Haydon s'en plaignit sur le même ton, en s'abandonnant à d'amères interprétations qui donneraient la plus fausse idée du caractère des deux hommes, si on les connaissait seulement d'après ces mémoires. Wilkie, avec son organisation si bien douée au point vue plastique, devait fatalement se trouver en opposition avec une nature aussi peu ouverte de ce côté et aussi dominée par le besoin de briller. Ce que l'un faisait d'instinct, l'autre s'obligeait à le faire par ambition et par vanité, se condamnant ainsi à ne jamais arriver dans une voie où l'impulsion du sentiment naturel est la seule bonne. Le peintre d'histoire (c'est ainsi qu'il se qualifiait) ne pouvait apercevoir les mérites des petits tableaux de genre de Wilkie, et il l'avoue lui-même, quoiqu'il ait admis leur valeur quand ils eurent reçu l'apostille de son dieu, de l'approbation publique. Pour Wilkie, s'il y eut des momens où il se laissa étourdir par les clameurs de Haydon et par la notoriété qu'il prenait d'assaut, ce n'était pas lui qui pouvait accepter comme de véritables révélations plastiques des enfantemens informes, où quelques reflets tronqués du beau et du vrai en fait d'art étaient étouffés sous une masse de

prétentions et de grossièretés qui ne faisaient que parodier les qualités d'ordre supérieur.

En jugeant aussi sévèrement les prétentions de Haydon, nous ne voudrions pas laisser croire que nous lui refusons toutes les facultés de l'artiste. En matière de forme et d'effet, il avait sans contredit certaines perceptions assez droites; mais en général ses aperçus les plus justes restent vagues et incomplets, et les saines données de ses productions sont toujours amalgamées avec une multitude de contre-sens, d'inconvenances et de conséquences fausses. Ce ne sont guère que des bribes de bonnes idées, qui produisent (soit dit sans irrévérence) l'effet des pièces neuves sur un vieil habit; elles ne rendent que plus sensible l'incohérence de leur entourage.

A partir de sa première tentative pour se produire, Haydon ne s'accorda, pour ainsi dire, aucun repos. La peinture, tout en continuant à être l'objet de ses préférences, fut loin d'absorber toute son attention. Il se fit imprimer, comme nous l'avons dit, et cela fréquemment. Il écrivit sur des questions qui sortaient de sa spécialité, comme sur des questions qui y touchaient. Il quitta le cabinet pour donner des cours sur l'art; il ne cessa pas enfin de s'agiter sous les yeux du public. Avec une énergie physique assez grande pour faire les frais de ces fatigues, une vanité qui ne dormait pas lui en donna le courage, et, à force de vanité, il finit par s'élever à un degré considérable de célébrité, en dépit d'une suite d'œuvres dont aucune, —écrit ou tableau, — ne peut soutenir un sérieux examen : nouvel exemple, après mille autres, de l'incompétence absolue des jugemens populaires. Malgré nous et malgré l'indignité de la comparaison, le bruyant acteur nous fait songer à ces solliciteurs en plein vent, que l'on voit dans les rues tout hérissés d'instrumens, cymbales, grosse caisse, flûte et grelots, et se démenant de tous leurs membres pour attirer par leur tapage le regard des passans. Nous hésitons d'autant moins à évoquer une image aussi basse que l'homme auquel nous l'appliquons s'est montré entièrement dénué de scrupules et de délicatesse.

A l'appui de cette accusation, il nous serait facile de multiplier les preuves, en puisant au hasard dans les propres aveux de Haydon; mais une seule ligne de sa main, entre mille, sera suffisante. Après avoir fait allusion à un de ses Mécènes envers lequel il s'était conduit avec insolence, et après avoir parlé de sa polémique dans les journaux à propos du *grand art*, ce qui voulait dire sous sa plume *mon art à moi*, Haydon écrit ces mots dans son journal : « Il est clair qu'en faisant ainsi un éternel tapage, je réussis à tenir en éveil l'attention publique. » Cela est franc et sans artifice. Il y a une naïveté qui vient de l'absence de toute malice, mais il en est une

autre qui vient de l'absence de toute délicatesse, et c'est à celle-là que nous attribuons sans hésiter la confession dont il s'agit.

Il est triste sans doute de porter une condamnation aussi impitoyable sur un homme qui dans ses mœurs est certainement resté pur de toute grave souillure; mais un jugement plus élevé que celui qui gouverne les opinions humaines l'avait condamné à l'avance, car, malgré ses mérites moraux, il a échoué. Sa destinée nous montre que la vertu, hélas! quand elle est montée sur les échasses de la folie, s'attire souvent une chute aussi rude que le vice. Ce n'est pas nous qui le frappons sans merci. Nous venons seulement à la suite de la foudre, pour tâcher de comprendre ce qui l'a attirée sur sa tête et pour chercher comment ses bonnes œuvres n'ont pu le sauver.

Passer en revue ses divers travaux, ce serait de fait raconter autant d'échecs, et qui plus est autant d'échecs dont il est difficile de rejeter la faute sur l'indifférence d'autrui, car les secours, les encouragemens et même les louanges ne lui firent pas défaut durant sa chute prolongée. Mieux vaut épargner au lecteur le détail inutile et affligeant de tous ses vains efforts pour exécuter ce que sa nature se refusait à faire. Nous préférons arrêter nos regards sur ce qui était dans ses moyens et sur ce qu'il put accomplir en quelque sorte malgré lui. C'est là le côté lumineux de sa carrière.

Quand on examine Haydon en dehors de son rôle de peintre, on est frappé du bataillon serré d'amitiés dont cet esprit fantasque a sans cesse été entouré. Quoique le monde en général ait peu d'amour ou de pitié au service des vaincus, et fasse plutôt comme les chiens qui se jettent sur leur compagnon estropié, Haydon eut le privilége d'inspirer la sympathie et d'obtenir à chaque instant la seule espèce d'assistance dont il se souciât et voulût profiter : des bourses ouvertes pour sa main. Il trouva promptement des patrons dans l'aristocratie et les classes riches; il se fit une foule d'amis et de compagnons parmi les poètes, les écrivains et les artistes; il rencontra nombre de créanciers généreux et même de bienfaiteurs dans les rangs des ouvriers, des marchands et des autres hommes d'une position analogue, avec lesquels il eut des rapports pendant toute sa vie. Cela prouve qu'en dépit de son excessive présomption et de tous ses défauts comme artiste, ou, pis encore, comme mauvais débiteur, il devait avoir quelques qualités éminemment sociables et attrayantes. Dans les trois volumes qui lui sont consacrés, on voyage en quelque sorte à travers de charmans épisodes d'obligeance empressée et d'affection toute désintéressée, épisodes très honorables pour le monde au milieu duquel ils se sont produits, et qui sont aussi à l'honneur de l'homme qui a mis en jeu tant de bons sentimens. On est heureux de rencontrer ces traits consolans, et de s'y reposer

au milieu d'un sombre récit, qui sans cela n'offrirait que le douloureux spectacle d'une folle lutte contre l'impossible et d'une suite d'espérances sans raison aboutissant presque toujours au désappointement, après beaucoup de peine dépensée sans profit pour personne. Et à dire vrai, ce fanatique de l'amour-propre n'aurait pu prolonger ainsi ses tentatives fébriles d'apothéose personnelle, s'il n'eût eu prise sur quelque fibre humaine plus tendre que la raison ou le sentiment de la justice, car l'une et l'autre étaient contre lui. Comme un enfant capricieux, il semble avoir eu le don de se faire aimer; la main qui cherchait à le retenir était toujours prête à le caresser, à l'assister, à protéger son enfantine imprévoyance.

Après tout, il y avait probablement quelque levain de folie au fond de cette nature excentrique. Il est charitable du moins de le supposer, et le généreux instinct de ses amis leur fit découvrir cette excuse, non pas qu'ils l'aient jugé comme une tête dérangée; mais la pitié chez eux remplaça la clairvoyance de la raison pour leur enseigner ce qu'ils avaient à faire, et ils le firent largement et avec empressement sans qu'aucun d'eux se demandât pourquoi.

Nous mettrons à contribution les pages nombreuses où sont enregistrés ces bons offices de l'amitié, en commençant par dire que les dettes de Haydon, dans ses huit premières années d'étude à Londres, s'étaient déjà élevées à plus de 15,000 francs, malgré la pension que son père avait continué de lui faire pendant la plus grande partie de son séjour.

« Un jour, écrit-il, que je marchais dans la rue, l'esprit tourmenté d'une dette que j'étais hors d'état de payer, je rencontrai mon ancien et bon ami P. Hoare. Il admit la vérité de tout ce que j'avais écrit (il s'agissait d'une attaque contre l'Académie royale); mais il ajouta : — Les académiciens nieront votre talent, et ils vous fermeront les débouchés. — Mais, repris-je, si je produis une œuvre d'un mérite tellement évident qu'il n'y ait pas moyen de le contester, le public me soutiendra et me fera triompher. — Le public, dit-il, n'entend rien à l'art. — C'est ce que je nie, répondis-je, le plus sot décrotteur comprendrait l'*Ananias* (un des cartons de Raphaël). — Il secoua la tête, et reprit : — Qu'allez-vous entreprendre? — Le jugement de Salomon. — Rubens et Raphaël l'ont déjà traité. — Tant mieux, répliquai-je, je le traiterai mieux. — Il sourit, et, posant une main sur mon épaule, il me dit affectueusement : — Comment ferez-vous pour vivre? — Fiez-vous-en à moi. — Qui paiera vos termes? — Fiez-vous-en à moi, répondis-je encore. — Fort bien, fit-il, je vois que vous avez réponse à tout. Vous ne vendrez jamais votre tableau. — Je m'en remets à Dieu. — Sur ce il me serra la main, comme si j'étais une tête montée, et après m'avoir dit de l'envoyer chercher en cas qu'on m'arrêtât, il s'éloigna de moi. »

Cette affectueuse leçon si délicatement donnée, la vieille leçon de

l'âge mûr à la jeunesse, la plus tendre et la plus cordiale que l'homme ait à espérer dans sa vie, porta ses fruits ordinaires. Le jeune peintre rentra chez lui tel qu'il en était sorti, et, jetant au vent toute considération, il se procura une vaste toile pour commencer son *Jugement de Salomon*. Voici le bilan de sa fortune à cette époque (1812) : « J'avais 15,000 francs de dettes, j'étais engagé dans un nouveau travail, et depuis des semaines je n'avais pas eu dans ma poche un shilling, excepté ce que j'avais pu emprunter ou me procurer en vendant successivement mes livres, mes habits, tout ce que je possédais. » Tant d'exaltation et de démence ne réussit pas cependant à dégoûter ou à décourager ses amis, — la suite de la même page en fait foi : « Leigh Hunt, y lisons-nous, s'est noblement montré. Il m'a réservé un couvert à sa table jusqu'à ce que j'eusse terminé mon *Salomon*. John (le frère de Leigh Hunt) m'a assuré de son côté que, dans la limite de ses moyens, je ne manquerais de rien. »

Les deux Hunt étaient des hommes de lettres, et comme tels on pourra se dire qu'ils voyaient dans un artiste une sorte de confrère; mais un peu plus loin les mémoires de Haydon nous font connaître un plus grand cœur encore, et cela chez un individu de tout autre classe, qui ne pouvait pas sentir de sympathie pour l'enthousiaste ou pour le peintre, et qui bien certainement n'adressait qu'à l'homme sa générosité. C'était le restaurateur Ruper, chez qui Haydon avait l'habitude de prendre ses repas :

« J'allai dîner où j'avais coutume, avec l'intention de ne pas payer ce jour-là. Il me sembla que l'on ne me servait pas avec la même prévenance. Le cœur fut près de me manquer quand je balbutiai : Je vous paierai demain. La servante sourit et parut prendre un air d'intérêt. Au moment où je m'échappais avec une sorte de sourde horreur, elle me dit : « Monsieur Haydon, monsieur Haydon! mon maître désire vous parler. » Mon Dieu! pensai-je, c'est pour me déclarer qu'il ne peut pas me faire crédit. Je m'acheminai comme un accusé vers la pièce où il m'attendait. « Monsieur, me dit-il, je vous demande pardon; j'espère que vous ne vous fâcherez pas... je n'ai pas l'intention de vous blesser... mais... vous ne vous offenserez pas de cette liberté... Je désirais vous dire... Comme vous dînez chez moi depuis des années, et que vous avez toujours payé régulièrement,... si cela vous arrangeait, pendant que vous travaillerez à votre tableau, de dîner encore... vous comprenez, jusqu'à ce que vous ayez fini... pour ne pas être obligé de laisser ici votre argent, dont vous pouvez avoir besoin.. Enfin je veux dire que vous n'avez pas à vous inquiéter... pour la bagatelle d'un dîner. » J'avais vraiment le cœur gros, et je lui répondis que j'acceptais son offre. Le digne homme avait la sueur au front, et il sembla tout à fait soulagé. Depuis ce moment, les servantes (qui étaient de jolies filles) me regardèrent avec des yeux attendris et redoublèrent d'attentions à mon égard. Leur honnête patronne me dit que s'il m'arrivait d'être indisposé, elle me ferait porter du

bouillon, ou d'autres délicatesses du même genre, et les enfans avaient coutume de s'attacher à mes genoux en me priant de leur dessiner une figure... Maintenant, me dis-je en regagnant mon logis d'un pas élastique, maintenant à mon propriétaire! »

Il n'avait pas payé son logement depuis bien longtemps, au point qu'il était déjà en retard de 5,000 francs avec son propriétaire. Il nous décrit ainsi son entrevue avec ce dernier :

« Je fis dire à Perkins de monter, et je lui exposai ma situation désespérée. Il en parut fort affecté. — Perkins, lui dis-je, je quitterai votre maison si vous le désirez; mais ce serait dommage, n'est-il pas vrai? de ne pas achever un tel commencement. — Perkins jeta les yeux sur mon ébauche et murmura : — C'est magnifique! Combien vous faut-il de temps pour finir? — Deux ans. — Quoi! deux ans sans me rien donner? — Pas un shilling. » Il se frotta le menton et murmura : « Je n'aimerais pas à vous voir partir. C'est dur pour tous deux; mais voici ce que je dis, vous m'avez toujours payé quand vous le pouviez, et pourquoi ne me paieriez-vous plus quand vous le pourrez? — C'est ce que je me dis aussi. — Eh bien! monsieur, voilà ma main (et c'était une grasse et grosse main). Je vous accorderai deux années encore; puis, si cela ne se vend pas (et là-dessus il affecta un air fort sévère), eh bien! monsieur, nous réfléchirons à ce qu'il y aura à faire. Ainsi ne vous minez pas l'esprit et travaillez. »

De semblables traits, où la bonté se montre si simple et si abondante, n'ont pas besoin de commentaires, et nous le répétons, c'est jusqu'à la veille de sa mort que Haydon trouva ainsi des cœurs généreux pour lui répondre. Son imprévoyance, qui semblait s'accroître avec l'âge, engloutissait vite ses ressources personnelles, et pour se tirer des impasses où il s'acculait chaque jour par sa faute, il en appelait à ses amis sans s'inquiéter s'ils étaient riches ou pauvres. Ainsi il emprunta à Wilkie une somme de 600 francs, somme considérable pour un homme qui luttait lui-même avec la gêne, mais qui combattait la bonne bataille et avec une tout autre manière d'entendre l'honneur et le devoir. Un autre pauvre débutant venait de vendre un tableau, et cela, nous apprend Haydon, l'avait arraché à la ruine. Je lui dis qu'il « était un heureux gaillard, car moi-même j'étais sur le bord du précipice. Tout de suite il m'offrit une forte somme pour me tirer d'affaire. Je n'acceptai que 850 francs. » C'était prendre beaucoup déjà dans une bourse aussi mal garnie; mais nous cédons encore la parole à notre artiste, qui à ce moment venait d'être indisposé, et à qui son médecin avait recommandé l'usage du vin. « J'envoyai chercher un marchand de vin, je lui fis voir mon *Salomon;* je lui racontai que ma santé n'était pas bonne, et je lui dis de décider s'il était juste qu'après un tel effort je fusse privé d'un verre

de vin quand mon médecin me l'ordonnait. — Certainement non, répondit-il; je vous enverrai deux douzaines de bouteilles. Payez-moi dès que vous le pourrez, et souvenez-vous de boire, au succès du *Salomon*, le premier verre que vous viderez. »

Assurément une succession aussi constante et aussi longue de dévouemens dénote chez celui qui en fut l'objet un charme particulier; et cette puissance d'attirer, on aurait tort d'en chercher la source dans l'élévation de l'intelligence ou du caractère, dans de grandes actions ou dans une scrupuleuse rectitude. L'admiration et l'approbation n'impliquent pas nécessairement l'affection. L'amour a son cercle à part; il se donne à des qualités qui souvent n'ont rien de commun avec la vertu ou les capacités, et s'allient même intimement à la faiblesse et aux égaremens. Pendant que la tête ne peut s'empêcher de condamner, il n'est pas rare que le cœur s'obstine à absoudre. Haydon était de ceux qui trouvent grâce de la sorte devant le cœur. Il était affectueux et expansif, prêt à prendre part à tout ce qui intéressait les autres, ouvert et bon compagnon. Il avait enfin cette magie personnelle qu'on peut appeler affabilité, souplesse d'humeur, disposition facile, mais qui, sous tous les noms, n'est pas moins indéfinissable, quoique sa présence se fasse clairement et puissamment sentir.

En pénétrant plus avant dans la vie privée de Haydon, nous voyons ressortir encore plus clairement le côté tendre de sa nature. Après tout, s'il n'avait eu que l'amabilité du bon compagnon ou de l'homme de salon, on pourrait garder des doutes. Le talent de plaire en passant est loin de signifier toujours un caractère aimant ou une grande disposition à penser aux autres : un esprit vif et dispos, une certaine gaieté d'humeur, en font souvent tous les frais; mais Haydon fut marié, il avait fait un mariage d'inclination, et l'attachement que gardèrent pour lui sa femme et ses enfans nous le présente, comme père et comme époux, sous un jour très favorable. Ses mémoires d'ailleurs attestent suffisamment qu'il les payait de retour. Le nom de sa *chère Marie* et *de ses enfans* revient à tout instant sous sa plume, et chaque fois qu'il parle d'eux, c'est sous l'empire d'une pensée de tendresse, ou c'est pour se préoccuper de leur bien-être avec cette inquiétude anticipée qui est un si sûr indice du sentiment sincère. Sans dire enfin qu'il ait eu la pleine mesure de l'abnégation domestique, il n'est pas douteux qu'il éprouva avec force les affections de la famille et qu'il sut en remplir les obligations. Pour nous, cela pèse beaucoup dans la balance, car la vie du foyer, avec ses contacts immédiats et ses frottemens quotidiens, est la vraie pierre de touche du cœur. A moins d'y apporter beaucoup de conscience et de dévouement, on ne s'en tire pas à son honneur, et si le pouvoir

d'ouvrir le ciel était entre nos mains, c'est aux bons pères et aux bons maris que nous réserverions l'auréole. Ils sont malheureusement assez rares pour mériter l'adoration, et leurs devoirs semblent déjà trop hauts pour la généralité des hommes tels qu'ils sont. Dans quel creuset nos évangélistes modernes du progrès comptent-ils raffiner l'humanité pour la préparer à l'état de perfection qu'ils lui annoncent? Comment comptent ils remplacer le mariage avec ses obligations, ses fusions, ses influences fortifiantes et purifiantes? Nous ne le devinons pas. En attendant les miracles, ceux qui soutiennent dignement le rôle de chef de famille auront notre estime et notre amour, et tant que la société tirera ses meilleures inspirations et ses meilleures lois des vieux et tendres liens du foyer, nous les regarderons comme les piliers les plus solides de son existence et de sa prospérité. Nous tenions à rendre cet hommage au beau côté du caractère de Haydon; en ne le faisant pas, nous aurions cru manquer à la justice, et certainement nous aurions manqué à nos propres sentimens. Toutefois l'homme privé n'est pas ce qui doit nous retenir; nous avons surtout affaire au peintre et au critique d'art, et il faut revenir d'abord au peintre pour achever d'apprécier ce qu'il a voulu être, ce qu'il a été.

On a vu le bruit que Haydon avait fait de son vivant, et nous avons dit aussi comment il nous était impossible de lui accorder, sur la foi d'une telle preuve, des mérites qui ne se montraient nulle part. Quelques lueurs, quelques *disjecta membra* de sentiment plastique, voilà tout ce que nous avons pu reconnaître dans ses œuvres. Encore ces lueurs n'apparaissent-elles avec un peu de clarté que dans les écrits de Haydon. Là elles s'isolent en quelque sorte, et l'attention s'y arrête sans être frappée du même coup par les bévues et les barbarismes; mais, dans ses tableaux, il faut en quelque sorte deviner les parcelles de bonnes intentions qu'il a pu avoir. Ces parcelles sont mêlées à tant de choses choquantes ou communes, à tant de preuves d'aveuglement, et le résultat est toujours tellement incomplet, que, parmi les productions qui comptent, il n'a pas droit même de figurer au plus humble rang. Sans doute il est naturel de voir plus loin qu'on ne peut atteindre, de distinguer des perfections qu'on peut indiquer la plume à la main et qu'on est pourtant incapable de reproduire. Cela est arrivé à Haydon, et en cela il n'a fait que subir la loi commune, qui atteint également l'artiste supérieur; mais le véritable artiste, s'il est souvent faible et incompétent, ne donne pas brutalement à côté : il ne va pas jusqu'à contredire tout sentiment, et Haydon est allé jusque-là.

Ce qui se fait le plus remarquer dans ses peintures, c'est une grande adresse de main déployée sur une grande échelle. La dimen-

sion des figures exécutées par Haydon avait en elle seule de quoi frapper un public qui n'était pas habitué à voir fabriquer avec tant d'aisance et d'abondance des hommes et des femmes de cette taille. Cela était extraordinaire, et cela parut singulièrement beau. La majorité des spectateurs n'étaient pas capables d'apprécier ce que valaient en réalité de pareilles créations; si quelques-uns eurent des doutes et des défiances, leurs impressions restèrent confuses, et ils osèrent à peine ouvrir les yeux pour voir en plein et juger. — Et maintenant encore il s'en faut que l'illusion ait complétement cessé avec l'influence personnelle du peintre. Quoiqu'il ne soit plus là pour entretenir l'admiration générale par les fanfares qu'il sonnait en son propre honneur, ou par le bruit des coups qu'il distribuait libéralement autour de lui, sa supériorité est encore assez admise comme un article de foi pour qu'il y ait danger à la contester. Le sauvage qui a vu la civilisation et qui vient engager les siens à couvrir leur nudité se fait lapider pour son impertinente sagesse. Si pareil sort n'attend pas le critique, il s'expose, en étant un peu moins aveugle que l'opinion reçue, à s'entendre accuser de prévention et d'injustice.

Il ne nous est pas moins très difficile de préciser les nombreux défauts que nous avons à reprocher aux tableaux de Haydon. Ceux même qui sont les plus flagrans et qui sautent aux yeux à première vue, — la grossièreté vulgaire des figures et leur manque de proportions, — se réduisent, quand on veut les désigner, à quelques mots vagues comme ceux que nous venons d'employer. Nous ne serons guère plus explicite ni plus précis en disant de sa couleur qu'elle est fausse comme représentation de la réalité, grossière et outrée comme intention pittoresque. Toute critique d'art se heurte de fait au même obstacle : à l'impossibilité d'exprimer par des mots ce qui est du pur ressort des formes et des couleurs. L'écrivain qui discute un livre est à même d'éclairer et de confirmer son dire en citant les passages qu'il loue ou qu'il blâme; celui qui apprécie une peinture n'a aucune ressource analogue. Il faut qu'il se borne à parler d'une chose qui demanderait à être vue pour être connue. Faute de mieux, nous laisserons le lecteur juger du talent du peintre d'après l'impression générale que peuvent donner le caractère et la carrière de l'homme. Nous doutons que jamais les œuvres d'un ouvrier aient plus nettement reflété sa personnalité. Comme l'a dit l'éditeur de ses mémoires, « sa peinture, c'est lui; — ses tableaux pèchent par où il a péché. » — Absolument dénué de calme, sa violence et ses ardeurs incontinentes l'emportaient toujours au-delà du jugement et de la pensée. Suivant ses propres expressions, il *se précipitait au travail*, il *lançait* ses couleurs sur la toile, il *enlevait* une tête ou

une figure, et les œuvres qu'il traitait de la sorte n'étaient pas des esquisses ou de légers croquis : c'étaient de vastes compositions historiques ou religieuses, avec des personnages de dimension colossale et quelque vingt pieds carrés ou plus de superficie.

A côté de cette précipitation impatiente et désordonnée, il y a comme une contradiction à mentionner le temps et le soin qu'il mettait à se préparer, par des lectures et des recherches, à chacune de ses compositions; mais sa vie entière n'a été que paradoxe et inconséquence. Il compulsait des autorités pour se renseigner sur les événemens qu'il voulait mettre en scène, sur les mœurs et les costumes vrais de l'époque; il faisait pour ses figures et ses accessoires de nombreux dessins d'après nature; il étudiait même l'anatomie de ses personnages et de ses poses. On peut s'étonner que tant de travail ait été stérile; il en est ainsi pourtant, et cela nous donne lieu d'insister sur le peu de vocation qu'une telle stérilité accuse chez un artiste auquel n'ont manqué ni les occasions ni les ressources. La vérité est d'ailleurs que toute cette érudition historique n'a que peu à démêler avec la question dont s'occupe le peintre. A cet égard, les artistes sont dans une grave illusion. Ce que nous demandons à un tableau ou à une statue, ce n'est pas un cours d'histoire ou de morale; la moindre page d'un livre d'enseignement remplirait beaucoup mieux cet office, — et il y a grande raison de croire que les facultés esthétiques ne tiennent qu'une place très restreinte chez un homme, quand il les met au service de n'importe quel but qui n'est pas leur but à elles et leur propre satisfaction. Quelles facultés dominaient chez Haydon, et à quoi était-il le plus apte? Nous aurions peine à le dire, tant il s'est dispersé avec une sorte d'indifférence, en montrant la même prestesse dans toutes ses multiples entreprises; mais assurément le choix qu'il a fait de la peinture pour sa principale occupation est ce qu'il y a de plus inexplicable et de plus déraisonnable aussi dans sa vie. Quelles qu'aient pu être ses capacités générales, il est clair que dans cette direction elles étaient radicalement en défaut, et que dès le principe elles s'étaient fermé, en la prenant, toute chance de succès.

En vérité, plus on considère cette destinée extraordinaire, plus on la trouve remplie de contradictions, et la célébrité de l'artiste, à côté de ses preuves réitérées d'impuissance, n'est certes pas la moindre. On a vu, cela n'est pas douteux, bien des réputations usurpées chez des populations beaucoup plus savantes en fait d'art que ne l'étaient les Anglais de cette époque. La multitude, sans laquelle il n'y a pas de popularité, représente même un élément certain d'erreur : elle est comme un aveugle Polyphème, qui ne peut que rester en place ou tâtonner tant qu'on ne le prend pas par la main, et qui

va droit ou de travers suivant le guide qui lui vient. Quand elle tombe juste, c'est encore de sa part une sorte de méprise. Toujours est-il qu'un succès comme celui de Haydon suppose des circonstances spéciales; il n'a été possible que dans un milieu où l'ignorance était à peu près universelle à l'égard des matières en litige.

Dans l'Angleterre d'alors, le goût général attendait encore l'éducation la plus rudimentaire. On l'avait égaré. Les règles élémentaires de l'art étaient pour la plupart ignorées ou mal entendues, si ce n'est par un très petit nombre d'individus. Il n'existait aucun corps d'idées justes sur le dessin, le modelé, et les autres principes du même genre. Le brillant et l'effet étaient la grande préoccupation des débutans, et il est à peine besoin de remarquer que ces qualités sont on ne peut moins du ressort d'un novice. Les notions sur lesquelles vivait l'époque se réduisaient à quelques demi-apercus tirés de sir Joshué Reynolds, — et non pas de ses écrits, où il a exposé les vues les plus larges et les doctrines les plus vraies, — mais de ses procédés et de ses œuvres, qui, malgré son génie, n'étaient toujours que les résultats compliqués et longuement perfectionnés d'une vieille pratique qui s'était faite elle-même sans un fonds suffisant d'études préparatoires.

Des principes qui n'avaient pas d'autre base ne pouvaient manquer d'être vagues et insuffisans, peu propres à développer une école de peintres savans, peu propres, par cela même, à créer un noyau d'appréciateurs compétens, — puisque ce sont les artistes qui forment le goût général. Ajoutons à cela que les principes et les procédés de Haydon, tels qu'il les a exposés et mis en œuvre, dérivaient aussi de la source où son public avait puisé, ce qui leur assurait l'avantage d'être facilement saisis. Ils ne dépassaient pas la portée des intelligences; ils ressemblaient aux choses qu'on avait appris à tenir pour belles, et de la sorte ils se trouvaient comme admirés de plein droit, si mal qu'ils remplissent les conditions d'une véritable excellence.

En tenant compte de ce défaut général d'éducation, on comprend que dans la foule de ses admirateurs l'élite même de la société se soit rencontrée côte à côte avec le troupeau qui ne sait pas ce qu'il fait. On y remarquait les grands, les sages, les gens d'esprit, et, ce qui est plus frappant, bon nombre d'artistes distingués. Ce dernier fait surtout est éloquent. Rien ne saurait accuser plus énergiquement le triste état des lumières en fait d'art. Disons cependant, pour être juste, qu'ici encore il faut probablement faire une part assez large à l'influence personnelle du peintre, et que la plupart des artistes qui l'ont admiré et qui lui ont survécu semblent avoir beaucoup rabattu de leur enthousiasme sur son compte. Après les applaudis-

semens des peintres, les importantes commandes des riches et des grands s'expliquent d'elles-mêmes. Haydon et ses œuvres étaient la mode du jour, et, comme il arrive toujours quand la mode s'en mêle, un acheteur amenait d'autres acheteurs; mais, comme il arrive également en pareil cas, l'impression du jour était souvent démentie par celle du lendemain; ce qui avait séduit à première vue apparaissait plus tard sous un aspect bien moins flatteur. De là les gémissemens si fréquens du pauvre Haydon sur le dédain et l'indifférence avec lesquels on traitait les productions de son pinceau. Pourtant sa vanité était toujours debout pour lui épargner la plus cuisante des blessures : la conscience de son propre démérite. Loin de s'accuser lui-même, il rejetait toute la faute de ses échecs sur le mauvais goût du public, sur l'intrigue ou sur l'envie. Rien ne put faire tomber de ses yeux les écailles de l'amour-propre; rien ne put l'amener à reconnaître que l'on s'était trompé d'abord, et qu'à la fin on s'était détrompé. Les désappointemens, en se multipliant, provoquèrent de sa part des plaintes plus habituelles contre l'injustice et l'iniquité dont il était la victime; ils n'ébranlèrent point sa croyance en son propre génie, ils ne diminuèrent point sa confiance en lui-même; jusqu'au bout, il ne trahit aucun doute. La fin de son hallucination fut la fin de sa vie.

Il va sans dire que cet aveuglement doit l'acquitter de toute imputation de charlatanisme. Sa carrière, avec tant de promesses pompeuses d'où il ne sort que du vent, a beau ressembler de près à celle du jongleur, le trait essentiel de la fraude ne s'y retrouve pas. Il ne savait pas qu'il exploitait l'ignorance publique; il était sa propre dupe avant de duper les autres. Il faut se rappeler en outre et il faut aussi lui compter comme une circonstance atténuante la quantité et la qualité souvent imposante des flatteries qui lui furent prodiguées. Il eut de l'encens de tous les côtés; mais de nul côté il ne lui en vint tant et de si extravagant que des littérateurs ses amis, au nombre desquels figuraient des personnages de grande célébrité. Les vers écrits à sa louange par Wordsworth, Keats, Charles Lamb, miss Barrett, miss Mitford et leur suite poétique, les mots et les billets complimenteurs de sir Walter Scott, Campbell, Johanna Baillie, Rogers, et de bien d'autres sommités que le peintre avait appris à estimer d'après leur position littéraire, ne pouvaient manquer de flatter largement sa manie. Dans ses mémoires, il a rassemblé toute une moisson de pareils témoignages qui sans doute attestent la bonne volonté de ses amis, mais qui, pour l'esprit plus froid de ses lecteurs, révèlent aussi la grande infirmité de son propre caractère et l'ignorance absolue de ses admirateurs en matière de beaux-arts.

II.

Vers les dernières années de sa vie, Haydon vit se réaliser un de ses vœux les plus ardens. Un principe qu'il avait admis de bonne heure et qu'il s'était efforcé maintes fois de faire prévaloir fut adopté par le gouvernement. Il fut décidé que le grand art serait encouragé par l'état, et en 1841 le nouveau système s'inaugura par la nomination d'une commission royale chargée d'aviser à la décoration des salles du parlement. Bientôt les commissaires proclamèrent un concours préparatoire, en invitant les artistes du pays à envoyer des cartons composés sur une ample échelle et dans le sens de la peinture murale. Le concours, dont la clôture était fixée à l'année 1843, devait être suivi d'une exposition, et les envois devaient servir à donner la mesure des peintres, pour que la commission pût ensuite confier les travaux aux plus capables.

Haydon, malgré ses soixante-six ans, dressa l'oreille au son de cette trompette. Il n'avait rien perdu de son ardeur, et il se mit à l'œuvre avec un redoublement d'enthousiasme et une pleine certitude de l'emporter sur tous ses rivaux. « Hourrah, hourrah, hourrah, et encore un hourrah! — lisons-nous dans son journal à la date du 13 juillet 1842, — mon carton est debout, et il me fait battre le cœur comme les grandes superficies me l'ont toujours fait battre. Des difficultés à surmonter, des victoires à gagner, des ennemis à terrasser, la nation à charmer, l'honneur de l'Angleterre à soutenir, hourrah, hourrah et encore un hourrah! » Nous continuons à citer afin que le lecteur puisse apprécier au vif et sur nature la singularité de ce caractère, et afin aussi que les paroles mêmes de l'homme fassent pressentir la catastrophe que des sentimens aussi insensés à pareil âge semblaient inévitablement préparer.

« Mon carton est en train pour tout de bon. J'ai tout mis en place, avec de cruels momens d'agonie morale causés par ma position. Je me suis séparé de mes portraits de Raphaël et du pauvre ami Wilkie, afin de ramasser quelque argent pour les besoins du moment. C'est terrible, mais c'était inévitable. Darling (un de mes plus vieux amis) est venu me voir; il m'a prêté 125 francs. »

« 25 juillet. — Aujourd'hui, j'ai entamé la tête d'Adam (le sujet de son carton était la tentation de nos premiers parens); j'espère en la grâce de Dieu pour l'achever et pour achever la semaine. *Amen.* »

« J'ai un billet de 385 fr. 80 cent. qui devait être acquitté samedi et qui ne l'est pas. Aujourd'hui encore, à cinq heures, j'ai à payer 175 francs; je n'ai pas de quoi. Et ce sont là les agréables sensations dont il me faut dégager mon esprit avant de concevoir et d'exécuter le plus sublime et le plus

faible des mortels! Pourtant, avec la bénédiction de Dieu, j'y réussirai. »

« Huit heures du soir. — Tout s'est passé au mieux. J'ai arrangé l'affaire des 175 francs, en donnant 6 francs 22 cent. pour un renouvellement d'un mois, tout cela après avoir été six heures trois quarts à dessiner, en prenant un quart d'heure pour goûter. »

Un peu plus tard, alors que son œuvre était presque terminée, il éclate en transports d'allégresse :

« Ma gratitude est inexprimable. J'ai confiance d'arriver à une glorieuse conclusion, et d'atteindre à la fin, en vainqueur, le grand but de ma vie, ce qui a été si longtemps mon espoir et ma prière...

« Quelle influence il faut que j'aie sur mes semblables pour qu'ils m'aient donné à crédit papier, toiles, crayons, services, logement et modèles, pour que les percepteurs aient consenti à payer mes impôts et les propriétaires à ne pas exiger leurs termes! Mais toujours je leur ai fait voir mes œuvres, et ils se sont rendus. Je reprends alors mon travail et je poursuis avec extase, jusqu'à ce qu'il m'arrive quelque autre aboyeur, qui lui aussi voit et est vaincu. Une femme est venue, et à la vue du carton elle a levé au ciel les mains et les yeux en s'écriant : Oh! *la* sublime ouvrage!

« Mais ce n'est pas mon influence à moi, ce n'est pas une influence humaine. »

Vers la fin de 1842, Haydon se prépara à un second carton. A cette occasion, voici ce qu'il enregistrait dans son journal :

« 29 décembre. — La toile de mon second carton est là qui m'attend. O Dieu! bénis le commencement, la continuation et la fin. O Dieu! rends-moi capable, avec ta seule aide, de le mener à une noble et triomphante issue, afin qu'il grandisse l'honneur de ce pays et qu'il me mette moi-même en état de soutenir avec honneur ma famille. Fais-moi la grâce qu'aucune difficulté ne m'abatte ou ne m'arrête, mais que je puisse surmonter tous les obstacles. Accorde-moi ces choses, et par-dessus tout la santé du corps et de l'âme, pour l'amour de Jésus-Christ. *Amen.* »

« Janvier 1843. — Rude coup de collier et beaucoup de besogne. Toute la semaine, j'ai magnifiquement travaillé avec toute la fureur, la persévérance et la vigueur du jeune temps, et demain il faut que je porte la peine d'avoir remis toutes les affaires d'argent, jusqu'à ce qu'il ne restât pas deux shillings dans la maison. Ma chère Marie résiste assez bien, — fort bien, — mais cela prend sur sa force. J'espère qu'elle tiendra jusqu'au bout comme moi. »

L'imprévoyance et l'étourderie en matière d'argent étaient chez lui incurables. Dans son âge mûr, comme dans sa jeunesse, ce n'étaient pas les vices et les débauches qui absorbaient ses ressources; il les gaspillait, laissant les dettes engendrer les dettes, si bien que, durant ses dernières années, nous le voyons littéralement traqué de toutes parts, et que la plainte de l'homme aux abois ne s'interrompt plus sur ses lèvres. Il écrit deux mois plus tard :

« Ainsi j'ai commencé, mais toujours dans un misérable état de détresse comme à l'ordinaire. J'avais à envoyer de l'argent à mon fils à Cambridge, et je me suis mis en course (pour emprunter) avec les angoisses d'un accusé. »

Disons, entre parenthèses, qu'il avait toujours répugné à faire des portraits ou de petits tableaux, parce que, dans ses idées, ce n'était pas là de la grande peinture. Les lignes qui suivent font allusion à cette répugnance.

« Ne vaut-il pas mieux peindre des choses à 125 francs la pièce que d'endurer plus longtemps ce martyre? Certainement, cela vaut mieux, et si l'enjeu du concours ne réussit pas, j'étonnerai mes amis par la facilité avec laquelle je me mettrai à faire du métier pour vivre et pour assurer mes vieux jours.

« 31. — Dernier jour de mars. — J'ai bien travaillé, et j'ai passé par de rudes momens; mais je suis encore debout par la grâce de Dieu avec mes deux cartons terminés et terminés avec effet. Je me dispose maintenant à une troisième composition; mais je n'ai pas encore arrêté si ce sera oui ou non une fresque. Je soupire après le mortier et j'ai commencé mon troisième carton dans cette intention; aujourd'hui même j'ai été occupé à préparer de la chaux. Si jamais artiste a été propre à la fresque, je le suis. J'ai toujours tout fait d'emblée. Pour toutes les grâces et les épreuves de ce mois, mon Dieu, je te bénis de toute mon âme. »

Pour peu que l'on sache ce qu'est la fresque, — celui de tous les genres qui réclame à la fois la science la plus solide et l'initiation la plus sérieuse, — on peut juger, d'après les capacités générales de notre peintre, comment il était propre à ce difficile travail. Il y a dans son assertion un mélange de vanité et d'ignorance qui fait sourire, et cependant vers cette époque il fit des cours publics sur la fresque, et il fut écouté.

La clôture du concours arriva, et nous trouvons ce passage dans son journal :

« 1er juin 1843. — O Dieu! je te rends grâce de ce qu'aujourd'hui j'ai déposé sains et saufs mes cartons à Westminster-Hall. Sois-leur propice! C'est un grand jour pour mon esprit et mon âme. Je te bénis de m'avoir gardé la joie de voir cette journée. Épargne ma vie, ô Seigneur, jusqu'à ce que j'aie montré ta force à cette génération, et ton pouvoir à celle qui doit suivre. Je suis profondément reconnaissant d'avoir été conservé jusqu'à un pareil jour. »

La commission chargée de prononcer sur les mérites des candidats et de décerner les prix rendit ses arrêts vers la fin de juin, et le 27 du même mois Haydon reçut avis du secrétaire que ses cartons n'étaient pas au nombre des œuvres couronnées. Son journal resta fermé jusqu'au 30; ce jour-là il y inséra ces lignes :

« Je me suis couché dans un honnête état d'anxiété. Le choc a été violent pour ma famille, surtout pour mon cher garçon Frank, et cela a fait renaître toutes les vieilles terreurs d'arrestation, de saisie, d'insolvabilité. C'est exactement ce que j'avais prédit, et il y a eu, je crois, du parti-pris. »

Le coup avait pénétré profondément. Pendant trois ans encore, c'est-à-dire jusqu'à l'acte de désespoir qui mit fin à sa vie, Haydon continua à se débattre contre le désappointement et contre une position d'heure en heure plus accablante, peignant et se leurrant, suivant son habitude, pour tâcher d'oublier. Ses recours à la bourse d'autrui étaient devenus incessans; il s'adressait sans scrupule à tous ceux qu'il croyait assez riches pour donner, même à des personnes qu'il ne connaissait guère que de nom. Les refus étaient nombreux; les mains secourables furent loin cependant d'êtres rares. Malheureusement la misère vint à la fin ouvrir les yeux qui jusque-là étaient restés si obstinément fermés aux leçons plus douces, quoique rudes, de l'expérience. Il ne lui fut plus possible de se tromper lui-même, et quand le jour se fit, il n'eut pas la force de le supporter. Son journal nous conduit jusqu'à quelques minutes avant sa mort, — il n'avait pas cessé de le tenir aussi régulièrement que par le passé, — et nous en extrairons les derniers paragraphes pour leur laisser achever à eux-mêmes cette lamentable histoire.

« 16 (juin 1846). — De 2 à 5 heures, je suis resté devant mon tableau, assis et les yeux fixes, comme un idiot. Mon cerveau était affaissé par l'inquiétude et par les regards de ma chère Marie et de mes enfans, auxquels j'avais dû m'ouvrir. Je dînai après avoir engagé toute notre argenterie, afin de nous sauver du besoin en cas d'accident...

« J'avais écrit à sir Robert Peel, au duc de Beaufort et à lord Brougham, pour leur dire que j'avais une forte somme à payer J'offrais au duc de Beaufort une étude du duc de Wellington pour 1,250 francs. Qui fut le premier à me répondre? Malgré les attaques de Disraéli et les préoccupations harassantes des affaires publiques, j'eus la lettre suivante :

« Monsieur,

« Je suis fâché d'apprendre vos embarras continuels. Sur un fonds restreint qui est à ma disposition, je vous envoie, pour vous aider à sortir de ces embarras, une somme de 1,250 francs.

« Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur,

ROBERT PEEL. »

« Et ce Peel est l'homme qui n'a pas de cœur! »

« 17. — Ma bien-aimée Marie, avec une exaltation de femme, m'engage à cesser tout paiement et à en finir. Je ne veux pas. Je veux terminer mes six tableaux avec la faveur de Dieu, réduire mes dépenses, et espérer que la miséricorde divine ne m'abandonnera pas, qu'elle m'accordera de franchir l'épreuve, en gardant jusqu'au bout la santé et la vigueur du corps,

la reconnaissance et l'élévation de l'esprit. C'est en elle seule que je mets ma confiance. Que mon imagination retienne sans cesse devant moi mon *Christophe Colomb!* O Dieu, bénis mes efforts à travers tous les changemens de la fortune, mène-les au succès, soutiens ma chère Marie et ma famille. *Amen.* »

« Ce matin, dans la crainte d'être réduit aux extrémités, je suis sorti pour rendre à un jeune libraire, chargé d'une famille, des livres que je ne lui avais pas payés. Pendant le trajet, l'idée que j'en pourrais tirer de l'argent me vint à l'esprit. Cela me souleva le cœur contre moi-même. Je descendis chez le libraire, et je lui dis que je craignais d'être en danger, que par là je pouvais lui occasionner une perte, et que je le priais de garder ses livres pour quelques jours. Il me fut reconnaissant, et c'est le soir que je reçus les 1,250 francs. *Je sais ce que je crois.* »

« 18. — O Dieu, soutiens-moi à travers les maux de cette journée. Grand tourment d'esprit. Mon propriétaire Newton est venu. Je lui ai dit : — Newton, je lis un terme sur votre visage, mais de moi rien. Je suis convenu de le revoir demain soir pour lui exposer ma position jusqu'au dernier *iota*. — Par votre bonne âme, Newton, lui ai-je dit, ne me faites pas saisir. — Qui pense à cela? m'a-t-il répondu à demi blessé... »

« J'ai envoyé les portraits du *Duc*, de Wordsworth, de mon cher Frédéric et de Marie à miss Barrett, pour les mettre sous sa protection. J'ai les bottes et le chapeau du *Duc*, l'habit de lord Grey et quelques autres têtes. »

« — 20. O Dieu, protége-nous à travers les maux de ce jour. *Amen.*

« — 21. Nuit horrible. J'ai prié dans l'affliction et je me suis levé dans l'agitation.

« — 22. Que Dieu me pardonne. *Amen.*

Fin
de
B. R. Haydon.

« Ne m'étendez plus sur ce monde qui blesse » (*Lear*).

« Fin du vingt-sixième volume. »

Suivant l'éditeur de l'autobiographie, ces paroles dernières furent écrites entre dix heures et demie et dix heures trois quarts, le matin du lundi 22 juin. Avant onze heures, la main qui les avait tracées était glacée et raidie par une mort volontaire.

Nous n'essaierons pas de tirer la morale de cette histoire, ni de l'embellir; nous ne terminerons pas cependant sans consacrer encore quelques lignes aux prétentions littéraires de Haydon. Ses écrits et ses discours ne sont guère qu'un hors-d'œuvre dans sa vie, car c'est à être un peintre qu'il avait mis son ambition et sa gloire. Ils ne sont pas non plus de nature à compenser l'impression pénible que laisse sa carrière d'artiste. Pourtant c'est encore dans ses écrits qu'il s'est montré le mieux; c'est là du moins qu'il a laissé le peu d'indices qui pourraient donner une idée moins défavorable de ses capacités plastiques, et c'est pour nous une raison d'en dire quelques mots avant de finir.

Parmi ces écrits, il en est toutefois dont il importe peu de s'occuper : ce sont les articles de politique étrangère ou intérieure qu'il aimait à envoyer aux journaux, uniquement sans doute pour satisfaire la fiévreuse activité dont il ne pouvait secouer l'influence. « C'est étrange combien il faut que je veille sur moi, écrivait-il en 1844, à l'âge de cinquante-neuf ans; dès que j'en ai fini avec l'excitation d'un grand tableau, si je n'entreprends pas immédiatement une nouvelle œuvre, je suis sûr d'avoir une explosion littéraire. » Sans nous arrêter aux milliers de pages que devait produire une machine aussi infatigable, nous arriverons tout de suite à la portion des écrits de Haydon qui touchent directement à l'art. Ces écrits sont au nombre de trois ou quatre : les *Discours*, un *Essai sur la Peinture*, enfin des *Notes sur l'Art grec* et *sur l'Encouragement des artistes par l'état*.

Les *Discours* de Haydon eurent un succès qui n'a pas lieu de nous étonner. Sa verve de manières et sa facile hardiesse lui permettaient de parler avec grand effet devant de vastes réunions d'auditeurs. Tout ce qu'il possédait de supériorité était d'ailleurs d'une qualité populaire; il se rapprochait assez du degré d'intelligence qui se rencontre dans les vastes assemblées pour ne pas être exposé à choquer ou à dérouter les idées reçues. Semblable à la brebis qui marche en tête du troupeau plutôt qu'au berger, il était de ceux qu'on suit moins par respect que par sympathie. Les questions d'art, dans ces *Discours*, sont mêlées à nombre de matières étrangères, et elles sont traitées, on le devine assez, dans le style à effet, *ad captandum*. Pour un tempérament aussi excitable et aussi avide de paraître, la présence d'un vaste auditoire était comme un breuvage enivrant. Elle ne pouvait qu'ajouter à l'impétuosité et à la diffusion d'un esprit déjà trop vagabond et trop peu porté à s'arrêter pour peser et mesurer. Nous ne tenterons pas de passer au crible ces morceaux, afin d'en extraire les notions esthétiques de Haydon. C'est dans un autre travail qu'on a la meilleure chance de trouver la somme de son savoir en fait d'art, autant qu'il a pu se dégager. Nous voulons parler de son *Essai sur la Peinture*, qui, dans le principe, avait été écrit pour la septième édition de l'*Encyclopedia britannica*, et qui fut jugé assez remarquable pour être réimprimé (1838) en un volume séparé.

En abordant ce travail, on s'imaginerait volontiers que l'écrivain va donner tout ce que son esprit renferme, et apporter à sa tâche tout le jugement et la gravité dont il est capable. C'était le cas, ou jamais, pour lui de se recueillir, de considérer, de réunir ses données et de les vérifier, car c'était assurément dans une telle occasion qu'il était tenu de parler de l'art en termes mesurés et nourris. Un

ouvrage aussi considérable, aussi important que l'*Encyclopédie britannique*, réclamait autre chose que les phrases à fanfares et à courbettes, qui peuvent convenir quand on s'adresse à un auditoire mélangé. En pénétrant dans le cénacle des experts et des savans, il s'agissait de travailler avec eux à résumer et à placer, comme sur un piédestal, ce qu'il y avait de meilleur et de plus élevé dans les connaissances existantes; mais il est probable que la puissance de comprendre les exigences d'une pareille entreprise fait partie de la faculté qui est la puissance de les remplir. Aussi se lança-t-il tête baissée dans son sujet. Avant de prendre la plume, il n'avait pas été sans beaucoup lire et beaucoup amasser; malheureusement tout ce labeur, au lieu de mûrir ses conclusions, ne sert qu'à nourrir sa verve et son abondance. La même exagération et la même légèreté qu'il apportait à la tribune le suivent au fond du cabinet. Il semble avoir été le jouet d'une excitabilité maladive, qu'il n'était pas de force à dominer et qui l'emportait sans cesse jusqu'à la déraison. Rien ne saurait être plus inconvenant que le style de son travail, surtout dans la portion très considérable où il s'occupe de l'art moderne. Il se perd dans l'enflure et l'emphase pour retomber bientôt dans le sans-façon d'une conversation vulgaire. Il a toujours l'air de se croire en face du public, et il hausse la voix pour frapper davantage. De la sorte, l'*Essai sur la Peinture* fait l'effet d'un récit adressé à un groupe d'auditeurs sur un ton à la fois dogmatique et familier. C'est une espèce d'histoire décousue de l'art et des artistes à partir des temps les plus reculés, une revue où des jugemens par ouï-dire et de pures conjectures touchant des ouvrages disparus depuis des siècles sont présentés comme des faits, où les vieilles anecdotes sur les anciens maîtres, anecdotes que tout le monde connaît et dont la plupart ont été rejetées de longue date par les bons esprits, sont répétées avec complaisance, le tout entremêlé de citations puisées dans les auteurs classiques ou modernes et d'appréciations esthétiques. Une syntaxe défectueuse, sans parler d'une mauvaise ponctuation, et beaucoup de phrases enchevêtrées rendent souvent fort difficile la tâche du lecteur, préoccupé de discerner ce que l'écrivain a voulu dire. Haydon a tant de facilité, que ses idées sortent confuses et heurtées comme la foule que dégorge la porte d'un théâtre. Parmi les opinions que l'on peut saisir au milieu de ce chaos, bon nombre reproduisent des aperçus judicieux; mais elles ne sont pas originales, bien que certainement l'auteur les ait énoncées avec la conviction qu'elles étaient de son cru. Haydon était prompt à subir et à suivre les idées d'autrui, il les adoptait facilement, et, comme il arrive d'ordinaire aux esprits ainsi disposés, il considérait chaque enfant-trouvé comme sa propre progéniture. C'était la sienne en réa-

lité, autant qu'on peut s'approprier une chose empruntée en la défigurant et en la déformant, car il était si complétement subjugué par sa personnalité, par la vanité et la passion de l'effet, que toutes ses actions et ses notions se contournaient pour en prendre le pli. Un esprit ainsi constitué peut bien admettre la lumière, mais on sent qu'il ne peut l'analyser. Comme un prisme coloré, il ne donne qu'une réfraction falsifiée. Une organisation pareille est entièrement impropre au rôle de critique et de juge.

En résumé, après avoir passé en revue toutes les prétentions de Haydon, nous sommes forcé de resserrer dans un bien étroit espace ses titres réels, et c'est tout à fait en dehors de ses peintures et de ses dessins que nous devons les placer. A notre avis, s'il a donné une preuve positive de capacité plastique, elle se trouve dans l'hommage qu'il a su rendre à la beauté des sculptures grecques connues sous le nom de *marbres d'Elgin*, et dans les vues qu'il a émises sur l'encouragement du grand art par l'état. Ses idées sur ces deux points sont répandues dans divers écrits, publiés à des époques différentes; il faut les glaner au passage, et nous ne pouvons que les mentionner. Cependant il ne faut pas oublier une circonstance qui doit aussi être comptée pour Haydon. Non-seulement ce qu'il a dit sur les marbres d'Elgin et sur l'encouragement de la haute peinture est pensé en général avec suffisamment de clairvoyance, mais l'homme qui émit ces vues eut encore le mérite de les défendre de bonne heure. Il avait commencé à soutenir de pareilles opinions bien avant que le public voulût les admettre, et il persista malgré une longue et violente opposition.

Malheureusement pour Haydon, quelque valeur que l'on puisse accorder à ces appréciations, et quelle qu'ait été l'ardeur de son admiration pour les grandes qualités de l'art, la puissance d'appliquer ce qu'il semblait si vivement sentir ne lui avait pas été accordée. Il ne put jamais reproduire les beautés et les sublimités qu'il célébrait avec tant de chaleur. Entre les perceptions qu'il pouvait avoir et la toile où il s'agissait de les transporter, entre son cerveau et ses doigts, il existait comme une barrière invisible. Ce qu'elle était, nous pouvons seulement en juger par conjecture, et il est possible que nos suppositions soient fort loin de la vérité; mais que l'obstacle ait été de telle ou telle nature, il n'était pas moins là, et il a été assez fort ou pour barrer entièrement le passage à ses sentimens d'artiste, ou pour les altérer et les défigurer au point d'en rendre la valeur native complétement méconnaissable.

W. H. Darley.

LA
TRAGÉDIE ITALIENNE
ET
MADAME RISTORI

Alfieri et *Mirra*. — Schiller et *Marie Stuart*.

On ne cesse de répéter d'une part que l'Italie ne produit plus rien, qu'avec les mêmes dons naturels et le même soleil, l'Italie des lettres et des arts n'est plus qu'un grand désert; — de l'autre, que le public de Paris a perdu désormais toute espèce de sentiment du beau, que son goût se dégrade et s'avilit chaque jour davantage, et qu'indifférent aux œuvres sérieuses qu'on pourrait vouloir tenter au théâtre, il ne conserve d'intérêt et de sympathie que pour cette littérature qui se propose uniquement de peindre au naturel et dans la crudité la plus repoussante les gestes des filles perdues et de toute la société interlope que ces planètes vagabondes et néfastes entraînent plus ou moins dans leur centre de gravitation. J'avoue que cette double assertion, à laquelle, on n'en saurait douter, d'excellens esprits resteront fidèles après comme avant, me parait avoir été depuis deux mois singulièrement battue en brèche par les événemens. D'abord cette Italie qu'on disait morte à la poésie, aux lettres, aux beaux-arts, nous envoie une troupe de comédiens où du premier coup se rencontrent deux sujets dont l'un, Mme Ristori, prend place immédiatement à côté de ce que nous avons eu jamais de plus illustre, et dont l'autre, M. Rossi, sans prétendre si haut, sans sortir des limites ordinaires du talent, nous montre un ensemble de qualités tel que notre scène française actuelle ne trouverait personne à lui pouvoir comparer. Et le public qui se passionne pour ce spectacle, qui laisse tomber *le Mariage d'Olympe* pour courir en foule à *Mirra*, est ce même public de Paris

qui passe, en matière d'art, pour avoir désappris toute notion des choses élevées. Il y a là évidemment un fait assez significatif, et j'en conclus non pas que l'Italie est aujourd'hui ce qu'elle était au XVIe siècle, non pas que le public de Paris ne recherche au théâtre que des impressions exclusivement littéraires, mais tout simplement qu'en dernière analyse les conditions pourraient bien être moins mauvaises que certains esprits chagrins se l'imaginent, et qu'il ne faut jamais désespérer.

Sans être de ceux qui voudraient voir dans l'apparition d'une tragédienne le signe manifeste de la renaissance intellectuelle d'un peuple, nous ne saurions refuser à cette apparition le grave intérêt qu'elle mérite, et nous nous sentons d'autant mieux disposé à l'accueillir qu'elle s'est produite sous les auspices de l'art, qu'elle nous a en même temps donné la mesure de l'esprit nouveau en Italie et de ses tendances au théâtre. Ce ne sont certes pas des chefs-d'œuvre que les tragédies de cette jeune école, et la plupart, pour l'étude des caractères et l'originalité des combinaisons scéniques, rappellent très souvent nos mélodrames. Il n'en est pas moins vrai que ces tentatives, si imparfaites qu'on les trouve, témoignent presque toutes d'un retour au passé national, d'une vive et louable préoccupation de la langue des maîtres. J'accepte d'avance tout ce qu'on pourra dire de ces pièces, dont la conception trahit évidemment l'enfance de l'art, mais je demande aussi qu'on tienne compte du style, qui, presque toujours ferme et soutenu, s'élève par momens à la vraie poésie. Sans doute ces tragédies ne sont la plupart du temps que des mélodrames, mais des mélodrames empruntant leurs sujets aux récits de *la Divine Comédie*, et très souvent écrits dans la langue dantesque. Ce culte prononcé du sublime Florentin, ce retour vers la *grande montagne*, pour employer l'expression ingénieusement pittoresque de M. Ampère, vers le premier et le plus haut sommet de la littérature, me semblent généralement caractériser les efforts des auteurs italiens actuels. Ces efforts, qu'ils aient plus ou moins réussi jusqu'ici, méritent par leur nature même qu'on les encourage, car la voie dans laquelle ils s'accomplissent est la bonne, et l'Italie n'a pas de meilleur guide que le passé pour montrer l'avenir aux générations contemporaines. Cette inspiration dantesque qui préside aux œuvres dramatiques de l'autre côté des Alpes est d'origine toute récente, et diffère entièrement du système d'Alfieri. A ce propos, le docte et spirituel écrivain que je citais tout à l'heure me pardonnera-t-il de ne pas être de son avis lorsqu'il dit (1) qu'Alfieri cherchait à retrouver les traces et le langage de l'incomparable poète? Ce que cherchait l'auteur d'*Oreste*, de *Bruto* et de *Mirra* n'était-ce pas plutôt la trace et le langage de l'antiquité latine? et Sénèque n'a-t-il point à revendiquer sur cette inspiration des droits bien autrement légitimes que ceux qu'on pourrait vouloir attribuer à l'Alighieri? Puisque j'ai prononcé ce nom d'Alfieri, qu'il me soit permis d'en dire quelques mots en passant et de toucher rapidement au personnage avant d'aborder *Mirra*.

Il y a des poètes qui tirent tout d'eux-mêmes et doivent tout ce qu'ils sont à cette espèce de ver à soie qui file éternellement au plus profond de leur

(1) Voyez l'excellent discours de M. Ampère sur *les Renaissances*. Paris, Thunot, 1855.

être d'inépuisables et merveilleux trésors auxquels le monde extérieur semble ne rien fournir. Au point de vue romanesque, l'existence de ces poètes-là n'offre naturellement aucun intérêt, et le biographe le plus investigateur n'y saurait trouver le moindre épisode digne d'être raconté, pas un détail, pas un voyage, pas même une heure passée en dehors des quatre murs où l'honnête homme est né, a grandi, s'est marié, où il a élevé ses enfans, et où finalement il meurt accoudé sur cette table même dont le tiroir contient son dernier manuscrit. Pourtant, si vous ouvrez les livres de cet homme, vous y trouvez le mouvement de l'existence, l'observation animée, pittoresque, vivante, de ce monde auquel il ne s'est point mêlé. Or cette révélation, d'où lui viendrait-elle, sinon de son génie, qu'il tient des dieux, étant avant tout *né* poète? La France du XVIIe siècle aurait à citer plus d'un exemple de ce genre, lequel fleurit partout et de tout temps en Allemagne. Tel n'est point le cas en Italie. Là, vous rencontrez des poètes qui chantent leurs nobles vers à l'éternel vacarme du tocsin, au milieu du tumulte des combats, des poètes qui, la blessure au front, écrivent leurs chefs-d'œuvre, et qui, tombés aux mains du parti contraire, assaillis la nuit par des brigands, vont répandre la pluie d'or de leur inspiration dans les ténèbres d'un cachot. C'est Dante sortant en fugitif des murs de Florence et disputant sa vie à des bandes armées, c'est Tasse jouant à la cour de Ferrare son rôle d'aventurier et de favori, et rétablissant toujours avec ses rimes sa position, à chaque instant compromise par une impraticable humeur. Dire de pareils poètes qu'ils ont écrit leurs vers ne suffit pas, il faudrait dire plutôt qu'ils les ont *vécus*. Parmi les modernes, Byron est celui en qui semble revivre davantage ce type tout italien de *poète en action*, et je ne saurais dire si sa vie n'aurait pas une part aussi grande que ses œuvres à réclamer dans l'impression qu'il produisit sur ses contemporains. Otez à Byron ses galanteries, son tourisme maugréant et tracassier, son exil volontaire, source commode de tant d'inspirations contre le sol natal, son attitude un peu théâtrale dans la révolution grecque, et vous verrez ensuite si le personnage demeure tel que nous l'a conservé le miroir de son époque.

Grand seigneur aussi et poète, le comte Vittorio Alfieri a ce trait de ressemblance avec Byron, que le roman de sa vie nous intéresse autant, pour ne pas dire plus, que ses ouvrages. Le poète est froid, symétrique, empesé jusqu'à la raideur; l'homme est ému, passionné, hagard, plein de colères farouches, d'élans désordonnés, de fiévreuses aspirations. Si jamais écrivain eut besoin d'être expliqué et commenté par sa vie, c'est à coup sûr cet homme étrange, qui unissait la gravité d'un penseur athénien à l'héroïsme superbe d'un républicain de la vieille Rome, et joignait à toutes ces grandeurs les mille et une faiblesses, vanités et petitesses d'un poète du XVIIIe siècle. Aristocrate, il faisait profession de mépriser les princes; despote au fond du cœur, il bafouait le despotisme, qu'il aurait exercé sans scrupule, si les circonstances l'y eussent convié. Quant à son grand amour du peuple, il n'était, comme chez tant d'autres de ses confrères, qu'à l'état de vague théorie, de matière à déclamations, et tout porte à croire que dix heures de pouvoir eussent singulièrement refroidi ce beau feu. L'enthousiasme d'Alfieri pour la liberté vaut l'enthousiasme de Byron. Esprits dominateurs, essentiellement

monarchiques, qui prêchent aux autres la liberté tout en gardant pour eux-mêmes le pouvoir absolu, dont ils se croient seuls dignes! Et puis, comment nier le rôle immense que joue l'orgueil en ces sublimes préconisations? Le bruit, l'éclat, la renommée, peut-être une couronne de martyr à conquérir, quel poète résistera jamais à de si nobles tentations? Néanmoins, il faut bien le dire, ce n'est point là aimer vraiment la liberté, dont le culte, comme celui de toutes les vertus, exige plus d'abnégation et de renoncement de soi-même. Il convient aussi d'ajouter que, si l'on devait s'en tenir à de si austères conditions, bien des poètes qui se sont inscrits sous les drapeaux de la liberté manqueraient à l'appel, Alfieri et Byron tout les premiers.

Placé par sa famille dans un collége de jésuites, où son caractère intraitable l'a bientôt rendu le fléau de ses maîtres et de ses camarades, Alfieri s'en échappe de bonne heure, et le voilà courant le monde. Sa fortune et sa naissance ne tardent pas d'attirer à lui les offres de service et les brillantes relations; mais son naturel sauvage évite le commerce des honnêtes gens, et ne se complaît qu'au milieu des chiens et des chevaux. Passe encore pour l'écurie et le chenil, si l'on y vivait seul. Malheureusement le maquignonage finit toujours par s'en mêler, et ce goût de gentilhomme, quand on s'y livre avec trop d'exclusion, peut devenir la cause de bien des misères en vous liant avec des sociétés d'intrigans et d'aventuriers qui, n'ayant ni chevaux ni chiens, font profession de vivre aux dépens de ceux qui en ont. Le comte Alfieri en fit bientôt la triste expérience : les hommes l'escroquèrent, les femmes, après l'avoir honteusement pillé, ne lui laissèrent que l'épuisement et la douleur physique pour se consoler de la perte de sa fortune, en suite de quoi il se mit à voyager, à parcourir les capitales, promenant de pays en pays son humeur atrabilaire, sa misanthropie, et cette oisiveté de fils de famille dont le poids commençait à lui peser.

Lui-même a décrit son état, et je doute qu'on puisse tracer un meilleur crayon de cette vie de jeunesse errante et vagabonde d'un être supérieur qui n'a pas encore trouvé sa voie. Peu s'en fallut que la crise ne l'emportât. Il parle dans ses *Mémoires* d'une liaison qu'il eut en Angleterre, et qui se termina si mal pour lui, fier et arrogant cavalier, qu'il fut au moment de s'arracher une existence désormais à ses yeux irrévocablement flétrie. A dater de ce jour, il prend les femmes en horreur, et jure de n'en plus rechercher aucune, serment de joueur qu'il s'empresse de rompre dès son arrivée à Bruxelles. Cette fois il fut moins malheureux et surtout moins trompé, mais sans trouver l'idéal entrevu dans ses rêves. Cependant le génie s'éveille en lui : il lit, travaille, compose; ses premiers vers ne le satisfont pas, il les jette au feu et reprend l'école buissonnière. A Paris, il commence par s'ennuyer énormément, et ne saurait que devenir, n'était cette fameuse haine des tyrans qu'il sent un beau matin fermenter, comme la lave des volcans, dans sa poitrine, où Dieu l'a mise pour la prochaine délivrance de l'humanité. Évidemment c'est là le rôle que les vues de la Providence lui destinent : honnête et chaleureuse conviction qui, à défaut de résultats publics, eut du moins l'avantage de ramener cette noble intelligence à la pratique des orateurs et des philosophes de l'antiquité, objets d'une insurmontable répugnance au temps des études classiques! A cette grande école, son

humeur se détend, son tempérament se forme, et ce qu'il y avait d'indomptable et de fruste chez le jeune homme devient énergie mâle et ferme propos. Qui sait ce qu'on eût pu attendre d'Alfieri, si les circonstances l'eussent mis à même d'exercer et de développer ces instincts magnanimes qu'il avait en lui? Malheureusement le milieu dans lequel il se trouvait placé s'opposait à toute action de ce genre, car pour être patriote il faut d'abord avoir une patrie, et la petite principauté italienne à laquelle la naissance le rattachait eût été, en somme, fort embarrassée de la remuante énergie d'un pareil homme. Il y a là une situation qui vaudrait la peine d'être étudiée. Sentir déborder en soi la force et le courage, n'aimer au monde que l'action, n'aspirer qu'au renom d'un héros, et se voir condamné par le destin à n'être qu'un simple mortel, un semblable supplice était pour rendre fou un homme de la trempe d'Alfieri. Aux heures de désespoir, la poésie lui apparaissait comme un refuge, et sans connaître encore ses propres ressources, sans recourir à sa propre inspiration, il demandait à l'œuvre des autres la distraction et l'apaisement. Peu à peu cependant les voix intérieures s'élevèrent, son imagination s'émut, sollicitée par des types qui vaguement se rapprochaient du sien, et ce fut ainsi que *Philippe*, sa première tragédie, vit le jour.

Désormais s'ouvre une trève, désormais brille un phare au-dessus des écueils, et vous croyez voir se disperser ces affreux nuages qui couvraient de nuit et d'épouvante les flots où naviguait sa barque. Enfin un peu de calme renait dans cette vie, l'orage s'endort, les grandes épreuves ont cessé, et le lecteur qui voit se dérouler sous ses yeux ce tableau d'angoisses et de misères éprouve je ne sais quel bien-être en arrivant à ces chapitres que des titres d'heureux augure recommandent : *délivrance, études, repos*. Pour montrer quelle violence apportait cet homme en ses attachemens, et quels étaient ses accès et ses fureurs, qu'on me permette de citer certains passages du récit qu'il donne de son troisième amour, de cette passion indigne dont il eut tant à se repentir. « Une fois plongé jusqu'au cou dans cette aventure, il n'y eut plus pour moi ni calme ni plaisirs; mes chevaux eux-mêmes, mes chers chevaux, je les abandonnai. Du matin au soir et du soir au matin, je ne *la* quittai plus, mécontent, furieux d'être là, et pourtant incapable de n'y pas être, et cet état chagrin et misérable se prolongea ainsi depuis le milieu de 1773 jusque vers la fin de février 1775. Tant d'émotions et de tiraillemens ébranlèrent à la longue ma santé, et je fus pris d'une horrible maladie, si bizarre en ses symptômes, que les méchantes langues de Turin prétendirent qu'elle avait été inventée tout exprès pour moi. Les vomissemens ne cessèrent que pour faire place à d'épouvantables convulsions dans les membres, auxquelles succédaient des crampes dans la gorge à croire que j'allais étouffer. La honte, les angoisses, l'espèce de frénésie où je vivais depuis que j'étais devenu la proie de cet amour, avaient amené cette crise, au bout de laquelle je n'entrevoyais que la mort, car je renonçais à tout espoir de sortir jamais de ce labyrinthe de souffrances et de misères. » Il en sortit pourtant et n'eut rien de plus pressé que de ressaisir ses chaînes; mais à peine était-il rétabli, que sa maîtresse à son tour tombait malade. Si cette femme, de mœurs fort décriées, et qui, bien que douée encore d'une certaine séduction, avait dix ans de plus qu'Alfieri, si cette femme avait pu conserver quelque doute sur la

passion insensée de son amant, les soins qu'en cette occasion celui-ci lui prodigua l'eussent à coup sûr rassurée. Cet homme violent et frénétique, toujours prêt à donner cours au torrent de ses colères, sut dompter par dévouement la sauvage brusquerie de sa nature, et trouva dans sa tendresse la sollicitude complaisante et les prévenances silencieuses d'une véritable sœur de charité. Assis des nuits entières au chevet de cette femme qui l'avait tant trompé, il s'accusait presque d'être l'auteur de tout le mal, et mettait sur le compte des affreuses querelles dont il obsédait incessamment la pauvre créature les souffrances qu'elle endurait. Puis, quand la fièvre tombait un peu, quand sa chère malade semblait s'assoupir, il reprenait sa plume, et d'une main vigoureuse ébauchait une scène de tragédie où passaient cette mâle énergie et cette impétuosité superbe qu'il n'aurait pu sans danger concentrer en lui plus longtemps.

En 1777, Alfieri rencontra à Florence Louise de Stolberg, mariée au comte d'Albani, fils du chevalier de Saint-George, si célèbre par ses prétentions au trône de la Grande-Bretagne et ses malheureuses expéditions. La comtesse d'Albani, âgée alors de vingt-quatre ans, était par sa figure, ses manières, son esprit, sa destinée, la plus intéressante des femmes. Elle était d'une taille moyenne, mais bien prise, et d'une grande blancheur; elle avait de très beaux yeux, des dents de perles, l'air noble et doux, un maintien simple, élégant et modeste. Son esprit, cultivé par la lecture des meilleurs auteurs, y avait puisé un parfait discernement et acquis la faculté de bien juger des hommes et des ouvrages de goût. Si un indigne attachement avait pu produire de tels orages dans l'âme d'Alfieri, de quelles nouvelles transformations, de quels prodiges n'allait pas être capable l'affection d'une noble et intelligente personne! Le poète ne tarda pas à s'éprendre du plus beau feu pour la comtesse, qui de son côté répondit à ses avances avec l'empressement d'une femme qui s'ennuie à la mort. Quel ménage en effet que celui-là, et quel triste héros que ce dernier des Stuarts! A la mort de son père, qui vivait à Rome, où il avait toujours été traité en roi, le pape ayant refusé de le reconnaître, il se retira à Florence, où il prit le titre de comte d'Albani et vécut dans une retraite absolue, que l'usage du vin et des liqueurs fortes l'aidaient, dit-on, à supporter. Soit que ses infortunes eussent aigri son humeur, soit que l'inertie à laquelle il se voyait condamné eût éteint son esprit, il n'est que trop vrai que ces deux fâcheuses circonstances, jointes à une extrême disproportion d'âge et à tous les dégoûts qui en résultent, le rendaient un mari très difficile à supporter pour une jeune et aimable femme.

Plus que personne, le comte Alfieri semblait fait pour comprendre le mérite d'une telle maîtresse. Il se voua donc à elle avec toute la fière indépendance, tout l'enthousiasme, toute l'exclusive ardeur de sa nature. Pour quitter à jamais Turin, pour venir vivre à Florence d'abord, puis à Rome, aux pieds de celle qu'il adorait, il abandonna tous ses biens du Piémont à sa famille, se réservant environ trente mille livres de rente à toucher partout où il serait. Ici se place l'histoire de l'enlèvement, histoire peu à l'honneur du gentilhomme, mais qui du moins nous montre un poète déjà très exercé dans l'art de former des plans par l'habitude de faire des tragédies. Alfieri, comme du reste la chose se pratique en pareil cas, avait su se concilier l'amitié du prince;

partageant son temps entre l'étude et la compagnie de la comtesse, il vivait depuis plusieurs années en tiers dans le ménage, lorsqu'un beau jour, trouvant décidément que le mari était de trop, il jugea convenable d'en finir une bonne fois avec lui. Le projet arrêté, on obtint le consentement de Léopold Ier, grand-duc de Toscane, lequel naturellement n'apprit de cette affaire que ce qu'on voulut bien lui en dire. Or il ne fut d'abord question que d'avoir l'autorisation d'entrer dans un couvent à Florence, et d'y rester sous la protection de son altesse. La difficulté était de savoir comment s'y prendre pour se tirer des mains du comte d'Albani, qui, imbu des bonnes traditions de certains maris de Molière, ne quittait sa femme que le moins possible, et l'enfermait à clé lorsque d'aventure il avait à s'éloigner. Dans cet embarras, on eut recours à une amie de la comtesse, Mme Orlandini, de la famille du comte d'Ormond, et à un M. Gehegan, *gentleman* (1) irlandais fort attaché à cette dame. Il va sans dire que, selon la loi et la morale également pratiquées en semblables circonstances, cette Mme Orlandini et ce M. Gehegan étaient en même temps les meilleurs amis du prince et ses commensaux habituels. Un matin, Mme Orlandini vient déjeuner chez la comtesse, et propose, en sortant de table, d'aller au couvent des Bianchetti voir certains ouvrages dans lesquels les religieuses passaient pour exceller. La comtesse accepte la partie, si toutefois son mari le veut bien. Il y consent, et l'on se met en route tous ensemble. Arrivés au couvent, nos promeneurs rencontrent M. Gehegan, qui sans nul doute se trouve là par le plus grand des hasards. La comtesse descend de voiture avec Mme Orlandini; toutes deux prennent les devans en s'élançant au haut de l'escalier, et vite se font ouvrir la porte, qu'elles referment avant que le comte puisse être monté. En le voyant ainsi tout essoufflé, M. Gehegan, qui avait offert la main aux dames, s'écrie : « En vérité, ces nonnes sont ce qu'il y a au monde de plus mal élevé; elles m'ont fermé la porte au nez et refusent de m'admettre avec ces dames. — Tout beau, répond le comte; je saurai bien, moi, les contraindre à nous ouvrir. » Et le voilà heurtant, frappant et se démenant comme un diable sans que personne ait l'air de s'en soucier. Enfin, au bout d'une longue demi-heure, la mère abbesse paraît à la grille, et lui déclare que sa femme a choisi cette sainte maison pour asile, et qu'elle y restera désormais sous la protection de Mme la grande-duchesse. Furieux et la rage dans le cœur de s'être laissé bafouer de la sorte, le pauvre comte s'en retourne chez lui. Pendant ce temps, la comtesse, qui n'a pas la moindre envie de couler ses jours dans un cloître, écrit à son beau-frère, le cardinal d'York, et sait si bien s'y prendre, que son éminence l'engage à venir vivre à Rome auprès d'elle, et se fait fort d'obtenir la bienveillance du pape Pie VI. Restait encore un sujet d'inquiétude. On craignait que le comte Albani, instruit de l'escapade, ne fît enlever sa femme sur la route; mais, pour parer à ce danger, la voiture partit avec une escorte d'hommes à cheval, et, ce qui valait mieux encore, le comte Alfieri et M. Gehegan, tous deux déguisés et bien armés, prirent place sur le

(1) Voir, sur les différens originaux qui figurent dans cette édifiante histoire les *Mémoires d'un Voyageur qui se repose*, par Dutens, Paris, 1819. Voir aussi le curieux détail qu'en donne M. de Sternberg : *Berühmte deutsche Frauen des achtzenhten Jahrhunderts*. Leipzig, Brockhaus.

siége du cocher jusqu'à une certaine distance de Florence. Disposés comme ils l'étaient, il eût été difficile de leur enlever la comtesse. Elle arriva ainsi en sûreté à Rome, où elle fut accueillie avec tous les égards possibles par le cardinal, qui lui assigna une pension et lui donna dans sa maison un établissement convenable à son rang. Elle écrivit à la reine de France pour réclamer une rente offerte à son mari à l'occasion de son mariage, et obtint d'elle soixante mille livres par an; le pape lui en donnait vingt-cinq, ce qui, en somme, constituait, comme on dit, une honnête aisance. Pour que rien ne manquât à son bonheur, le comte Alfieri vint s'installer à Rome, et s'étant concilié les bonnes grâces du cardinal, de même qu'il avait su jadis gagner la faveur du frère, il fut libre de fréquenter la comtesse autant qu'il le voulut, et cela en dépit des représentations du prince, qui perdit sa peine à se pourvoir contre un pareil scandale auprès du cardinal son frère. Infortuné prince! on ne lui ménagea ni l'offense ni les mauvais propos, et comme si ce n'était pas assez de lui prendre sa femme, on s'acharna à le faire passer pour un brutal et pour un ivrogne!

J'avoue à regret qu'en tout cela le personnage que joue Alfieri me semble peu digne d'un galant homme. Cette histoire de mari dupé par d'aimables vauriens qui se jouent ouvertement de toutes les bienséances est sans doute fort divertissante au théâtre, quand le mari s'appelle Orgon et le galant Valère; mais, dans la vie réelle, la situation perd beaucoup de son prix. Pour traiter les gens d'ivrogne, il faudrait n'avoir pas commencé par boire leur vin, et l'on n'a guère le droit de dénigrer un homme dont on s'est fait l'ami uniquement pour suborner sa femme, cet homme fût-il d'ailleurs le plus grognon et le moins tempérant des princes et des époux. Mais je m'arrête, car mon intention n'est pas d'écrire une biographie du célèbre poète piémontais, et je n'ai voulu que donner quelques traits caractéristiques de cette nature nerveuse, emportée, incomplète, pleine de brusquerie et de soubresauts, et qui, mieux que tous les commentaires, explique les défauts et les qualités du poète. J'ai dit le côté fâcheux de cette liaison avec la comtesse Albani; il serait injuste de ne pas insister sur les avantages qui en résultèrent pour l'homme comme pour l'écrivain. Alfieri a enfin trouvé la poésie, la grâce, la beauté, idéales jouissances que des passions désordonnées ne viendront plus troubler, lumineuses visions que des spectres infernaux ne chasseront plus devant eux. S'il y avait souvent du *bravo* italien chez Alfieri, il y avait aussi par momens un cœur chevaleresque, et je recommande à ce sujet, pour la tendresse et la délicate expression du sentiment, presque tous les sonnets adressés à sa dame, à ces beaux yeux

Negri, vivaci, in dolce fuoco ardenti.

Sans doute, il y aurait quelque exagération à prononcer ici le grand nom de Pétrarque; il n'en est pas moins vrai que ces sonnets forment une lecture intéressante. Ce qui manque à Alfieri, et ce que l'amant de Laure possédait au plus haut degré, c'est le calme, la sérénité dans la création, cette faculté d'être agréable en stérile matière et de semer de fleurs un sol ingrat. Le défaut dont je parle, déjà remarquable dans les sonnets, se fait surtout sentir dans ses tragédies, qui, à les classer selon leur valeur intrinsèque, ne

mériteraient guère aujourd'hui qu'une place honorable dans un de ces musées d'antiques où les savans d'un pays pratiquent le culte des chefs-d'œuvre nationaux.

Qu'est-ce en effet que *Mirra*? Cela peut-il bien s'appeler une tragédie, et cette suite de dialogues d'une si accablante monotonie répondent-ils aux conditions du genre tel que l'ont créé les maîtres de la scène française, dont évidemment Alfieri cherche à s'inspirer? Ici jamais n'interviennent la gradation, la péripétie, ces grands effets de l'art. L'affabulation historique ou légendaire dans sa nudité primitive, le sujet dans son élémentaire crudité, et pour couvrir, je ne dirai pas ce corps, mais ce squelette, un style d'une raideur et d'une sécheresse implacables, voilà quel est au théâtre l'unique idéal d'Alfieri. Par momens on serait tenté de croire au parti-pris, mais il suffit alors de se rappeler le personnage pour se rendre compte du système et retrouver tout l'homme dans son style, car ce n'est pas seulement sur ses pièces empruntées au répertoire antique que pèse cet air de gêne et de froideur, mais aussi bien sur celles-là qui, par le romantisme du sujet, rendaient plus indispensable la mise en œuvre de certains développemens dramatiques, — et son *Philippe II* porte, comme *Mirra* et *Oreste*, l'empreinte caractéristique de son âpre et revêche génie. Quand Racine, au XVIIe siècle, soumettait dans *Bajazet* un fait presque contemporain aux trois célèbres unités de la tragédie française, le grand poète, si j'ose le dire, se sentait en faute, et confessait honnêtement dans sa préface les vagues scrupules qui troublaient sa conscience. Le comte Alfieri, pour lui, n'a point l'âme si timorée, et son audace va même jusqu'à faire du roi d'Espagne Philippe II, du terrible père de don Carlos, le héros d'une tragédie classique avec monologues, récits et confidens obligés, et cela en plein XVIIIe siècle, alors que Shakspeare était révélé et que Diderot vivait encore. La patrie de Dante faisant d'Alfieri le maître classique de son théâtre, son tragique de prédilection, j'avoue que, pour m'expliquer un semblable phénomène, j'ai besoin de me rappeler les tirades à la liberté que l'auteur de *Timoléon* met à tout propos dans la bouche de ses personnages, car autrement, et à ne considérer que l'œuvre littéraire en elle-même, l'énigme à mes yeux reste insoluble. Quand un pays aussi richement pourvu que l'Italie d'incomparables trésors emprunte à l'étranger, il ne peut faire moins que de lui prendre le plus beau de sa gloire : nous emprunter Corneille et Racine, à la bonne heure; mais prendre Crébillon, pourquoi? Et cependant qui oserait nier la popularité d'Alfieri? qui voudrait se hasarder à lui contester en Italie le titre de poète national, de poète classique? A Rome, à Florence, à Turin, ses pièces, quel que soit le profond, l'immense ennui qu'elles répandent, n'en composent pas moins le fond du répertoire, et c'est à la manière dont un comédien les interprète qu'on juge de sa vocation. Quelle tragédienne, grande ou petite, n'a point tentée ce rôle de Myrrha, où la Marchionni, dit-on, était sublime, où Mme Ristori, son élève, nous est si magnifiquement apparue? Les musiciens de l'ancienne école italienne, les Durante, les Leo, les Pergolèse, au lieu de noter sur le papier jusqu'aux moindres détails, comme font les compositeurs de nos jours, se contentaient d'esquisser une situation, et laissaient ensuite à l'inspiration du chanteur ou de la cantatrice le soin de la développer. Le rôle

de Myrrha donnerait au besoin l'idée la plus exacte de ce procédé. En ce sens, la Marchionni et la Ristori après elle ont incontestablement créé, dans l'acception poétique du terme, cette grande figure, dont Alfieri n'avait tout au plus donné que le tracé, et qui désormais, grâce au génie de ses interprètes, vit et se meut sur ce sol élyséen que tant de types immortels foulent de leurs beaux pieds de marbre.

Byron parle souvent dans ses lettres de l'étonnante fascination qu'exerçait sur lui cette tragédie de *Mirra;* à l'en croire, il dut même s'y prendre à plusieurs fois pour pouvoir supporter du commencement à la fin ce sublime spectacle qui l'attirait irrésistiblement, et dont il ne lui fut jamais donné de jouir sans payer son émotion d'une crise nerveuse très caractérisée. Une si énergique protestation venant d'un homme qui, en fait de spectacles, s'accoutumait aisément à tous, même aux exécutions, si bien qu'il avait fini par ne plus broncher en voyant au bout de sa lorgnette tomber la tête d'un condamné, une pareille protestation avait certes de quoi donner à réfléchir aux esprits les moins sympathiques à l'œuvre d'Alfieri. Pour ma part, j'avoue qu'il m'est arrivé, sur la foi de Byron, de relire *Mirra*, et de chercher à me rendre compte d'un si violent, d'un si furieux attrait. Dirai-je maintenant que cette seconde épreuve ne m'avait pas mieux disposé que la première en faveur du prétendu chef-d'œuvre, et que ce n'est qu'à la représentation que j'ai compris à quel point l'auteur de *Childe-Harold* s'était montré sincère cette fois? C'est qu'au fond toute la grandeur de l'effet repose ici dans l'interprétation. Là où la lecture ne vous offrait qu'une pièce impossible, toute remplie du révoltant détail d'une passion abominable, la scène vous montre un des spectacles les plus saisissans et les plus admirables qui se puissent voir. Si horrible que soit ce sujet, à force d'adresse et de génie, la grande tragédienne en a vaincu l'horreur. Elle commente, elle omet, voile et transforme. En dépit des embrasemens de Vénus implacable, la chasteté de son regard, la pudeur de son attitude ne se démentent pas. Si loin que l'atroce déesse l'égare, Myrrha ne cesse point un seul instant d'être une victime qu'on déplore, et l'idéal que jette Mme Ristori sur cette conception ne permet pas au spectateur d'y voir autre chose qu'une effroyable lutte qui ne saurait se terminer que par la mort. Quelle fière et calme contenance en pareil martyre! quelle suprême dignité dans cette agonie qui dure cinq actes! Elle souffre et se voile, et si par momens l'affreuse torture qu'elle se tue à vouloir comprimer lui arrache une plainte, vous la voyez pâlir et comme chercher à ressaisir, pour le refouler au plus profond de ses entrailles, le cri échappé au délire d'un mal dont elle ose à peine à elle-même s'avouer le secret. C'est ce caractère d'écrasante fatalité, admirablement rendu par la tragédienne, qui sauve l'odieux du personnage, et commande l'intérêt; qu'il y ait dans cet intérêt, dans ce pathétique même, quelque chose de cette attraction repoussante, s'il est permis de joindre ces deux mots, de cette délectation hystérique, qui subjuguait Byron, personne, je pense, ne le contestera; mais l'action se passe en un monde tellement idéal, tellement impossible, que l'impression humaine qui vous révolte à la lecture s'efface peu à peu, et finit par disparaître entièrement devant la majesté suprême du tableau. Il n'y a de réel ici que la lutte obstinée, héroïque, superbe, d'une

faible mortelle avec une déesse. L'épouse de Cyniras a osé braver le pouvoir de Vénus, et la cruelle déesse se venge de cet affront en livrant Myrrha, sa fille, à tous les désordres, à tous les égaremens d'une passion maudite, en portant le ravage dans l'âme et dans les sens de cette infortunée, comme on porterait la torche et le fer dans le champ d'un ennemi. Acceptez cette donnée, qui est aussi celle de Mme Ristori, et le sujet perd aussitôt tout ce qu'il avait d'intolérable, et à la place de cette fille indigne, criminellement éprise de son père, vous n'avez plus que la victime du destin. L'exécrable flamme qui dévore le cœur de Myrrha vient des dieux, et c'est par sa propre force à elle, par l'inflexible énergie de sa volonté, qu'elle reste pure en dépit de son ardeur et de ses défaillances. Quelqu'un disait l'autre soir à Mme Ristori que c'était grand dommage qu'on n'eût pas traduit en italien la *Cenci* de Shelley, car elle y serait admirable. — Béatrix Cenci! s'écria aussitôt la tragédienne. Quel affreux rôle! jamais je ne consentirais à le jouer. — Et pourtant Myrrha?... — Y pensez-vous? et quelle analogie pouvez-vous trouver entre ces deux figures? Myrrha vit et meurt chaste, et ce n'est que la pensée du crime qui l'obsède, tandis que dans la Cenci le crime se consomme. Myrrha n'est que possédée, Béatrix est flétrie.

Ainsi compris, le rôle se défait de son vilain côté, et le public, en proie aux émotions de cette tragique lutte, en perd de vue la cause, et cesse en quelque sorte d'avoir devant ses yeux l'horrible incestueuse que Dante a placée dans l'enfer des damnés pour crime de faux :

> ...Quell'è l'anima antica
> Di Mirra scelerata che divenne
> A' padre fuor del dritto amore amica.

Ce qu'on ne saurait trop admirer chez Mme Ristori, c'est l'art véritablement merveilleux qu'elle porte dans l'emploi des nuances, l'infinie délicatesse de sa touche, si je puis m'exprimer ainsi. Dans ce rôle, où tout est comprimé, où la parole hésite, son geste, ses regards, son attitude, ont des réticences sublimes. Une fois seulement, à la fin du troisième acte, le volcan éclate et déborde. Myrrha, croyant échapper au mal qui la travaille, va devenir la femme de Pereo; déjà elle s'avance vers l'autel, lorsque tout à coup, irrité par cette pompe nuptiale, son délire un moment assoupi se réveille et s'exalte jusqu'au paroxysme le plus furieux. L'effet que produit Mme Ristori dans cette scène est sans égal. Apaisée, sinon calme au début, vous la voyez peu à peu tressaillir, palpiter, se débattre; aux lueurs des flambeaux, à la voix des prêtres, au frémissement de tout ce peuple rassemblé dans le temple, la fureur d'hymen la saisit, l'exorcisme commence. Son sein se gonfle, ses traits se crispent, ses membres se tordent; irrésistiblement l'accès grandit et redouble; des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche sans qu'elle en ait conscience, puis à cette crise insensée succède une apathie morne, une immobilité de marbre. Myrrha, épuisée, allanguie, vaincue, s'affaisse aux bras de son père, qui peut un instant la serrer sur son cœur et la couvrir de ses larmes sans que la situation ait rien qui vous offusque.

Supposez une tragédienne médiocre, et cette scène est impossible; Mme Ristori la rend ce qu'elle est en effet dans les mœurs ordinaires, la chose la plus

simple et la plus naturelle du monde; la réalité frappante de cette pâmoison, l'insensibilité complète où Myrrha est plongée, ôtent au public toute idée de prendre ombrage. J'ai plusieurs fois entendu reprocher à Mme Ristori sa manière de comprendre cette grande scène : il y a des gens qui l'accusent de manquer de calme, bien qu'à vrai dire je ne m'explique guère ce que le calme pourrait avoir de beau en pareille circonstance. Vouloir à toute force imposer à la tragédie les conditions de la statuaire me paraît la plus absurde prétention, et s'il est méritoire d'emprunter au marbre l'ampleur de ses draperies, l'harmonieuse majesté de l'attitude, — la passion humaine, que je pense, ne saurait abdiquer ses droits. D'ailleurs c'est une étrange erreur que de s'imaginer qu'au théâtre la tradition classique réprouve absolument certaines violences de pantomime, certaines frénésies. L'antiquité admet la possession divine, état convulsif de l'âme et du corps : en dedans, trouble, démence, fureur inassouvie; au dehors, crise et catalepsie. Reproche-t-on à la pythie de manquer de calme? Elle s'agite et se tord en proie aux divagations prophétiques du trépied, et, pour avoir la vie nerveuse plus développée que la Minerve de Phidias, elle n'en appartient pas moins à la même cosmogonie sacrée. En ce sens, on ne saurait estimer trop haut l'art immense que déploie Mme Ristori dans *Mirra*. Jamais plus grand souffle de l'antiquité n'était parvenu jusqu'à nous, non de cette antiquité muette et froide dont les musées nous conservent les débris mutilés, mais de celle *qui fut*, et que le génie a seul le don d'évoquer à travers le temps. Les autres, à Dieu ne plaise que je veuille attenter à leur gloire, sont d'admirables statues qui marchent. Celle-là, c'est la fille de Crète vivant et se mouvant dans l'atmosphère natale et réalisant ce prodige de faire qu'un public parisien de nos jours accoure en foule au spectacle de ces catastrophes absurdes, et s'y montre je ne dirai pas seulement impressionné, mais ému jusqu'à en ressentir comme l'épouvante et le vertige.

De la *Mirra* d'Alfieri à la *Marie Stuart* de Schiller, la distance est grande. Qu'on se rassure, nous aurons soin d'éviter les parallèles et les transitions, et si nous effleurons l'histoire de la reine d'Écosse, si nous touchons à la tragédie du poète d'Iéna, ce sera uniquement pour nous rendre compte de la manière dont Mme Ristori l'interprète, du sens réel et poétique qu'elle donne à sa conception. Marie Stuart appartient essentiellement à ces natures que le sentiment de leur supériorité n'abandonne jamais, et chez lesquelles l'orgueil de l'autorité se redresse plus implacable et plus absolu alors que les circonstances semblent se conjurer davantage pour l'humilier. Reine dans son château d'Holy-Rood, elle n'est que douceur, grâce et condescendance; captive, elle devient hautaine, ne parle que de son droit, et se fait plus souveraine à mesure que la réalité de la royauté lui échappe. Son droit, ses prétentions au trône d'Angleterre, chimériques refrains dont sa douleur se paie, et auxquels pas un ne croit, pas même ces jurisconsultes qui l'entourent! Henri VIII admis, et ses ordonnances acceptées du peuple anglais, il est clair qu'Élisabeth est reine légitime; mais si, du fond de la prison où la retient cette *vestale couronnée*, Marie Stuart ne peut traiter d'usurpatrice la fille d'Anne Boleyn, de quelle supériorité s'armera-t-elle contre sa rivale? sur quelle hauteur se placera-t-elle pour la mépriser? Or ôter à Marie Stuart

la conviction de sa supériorité sur Élisabeth, c'est lui ôter ce qui lui tient lieu de tout. Dans les premiers temps de son séjour en Écosse, alors que nul ne lui contestait le rang suprême, elle se préoccupait si peu de ses prétendus droits, qu'elle disait à sir Nicholas Throgmorton, ambassadeur d'Angleterre : « Il existe entre ma bonne sœur Élisabeth et moi plus de raisons d'amitié qu'entre quels princes que ce soient de la chrétienté, car nous sommes toutes deux d'une même île et d'une même langue, toutes deux proches parentes et toutes deux *également reines*. » Cependant à dater du moment où la lutte s'engage, du moment où la supériorité matérielle est acquise à Élisabeth, on sent que Marie Stuart, pour ne pas succomber, a besoin de se créer sur sa geôlière une supériorité morale. Son droit lui apparaît, elle s'en affole, et pendant dix-neuf ans cette chimère sert de raison d'être à sa fierté, c'est-à-dire à sa vie même. Deux poètes ont admirablement compris Marie Stuart : Walter Scott et Schiller, le dernier surtout (1). Du commencement à la fin de la tragédie de Schiller, vous voyez une femme qu'une seule idée possède et console, et qui dans l'isolement de cette conviction se maintient au-dessus de sa fortune.

C'est par ce côté très caractéristique de sa physionomie que Mme Ristori me semble avoir surtout saisi le personnage de la reine d'Écosse. Impossible de rendre mieux cette hauteur constante, cette inaptitude à subir une humiliation quelconque. Dès son entrée en scène, c'est par là que sa nature se révèle, et ses premières paroles constatent le fait. « Madame, s'écrie la nourrice, Anna Kennedy, on vous a dérobé votre dernier trésor, la couronne nuptiale que jadis vous donna la France... Nous sommes insultées! — Marie s'arrête. — Que fait, dit-elle sans s'émouvoir, un joyau de plus ou de moins à qui se sent *reine*? Calme-toi. Nous traiter vilement, oui, cela est possible; — nous avilir, ils ne le peuvent. » Mme Ristori est magnifique en prononçant ces mots, magnifique de tout point, par l'attitude, le geste, le sourire, le son de voix. J'ai retrouvé cet admirable effet à la fin du premier acte de la *Pia de' Tolomei*, lorsque, avec une accablante quiétude de dédain, elle répond à l'homme qui lui demande pardon de l'avoir offensée : « Quoi! tu as pu rêver l'honneur de ma haine? » En général, Mme Ristori exprime le dédain d'une façon moins acerbe qu'altière, et paraît se préoccuper plutôt d'elle-même (en tant que personnage, bien entendu) que de ceux qu'elle a l'intention d'écraser. Peut-être son jeu y perd-il quelquefois en énergie. Si énergique et si méprisante qu'elle se montre, il y a une nuance qui lui échappe, l'inflexion cruelle, *vipérine*, dont Mlle Rachel a surtout le secret. Prenez Mme Ristori dans la scène avec Cecil par exemple. De quel air hautain à la fois et charmant elle accueille le terrible lord *treasurer*, avec qui, moins que personne, il semble qu'elle devrait trouver sujet de plaisanter! « Cet excellent Cecil, il veut bien interpréter de sa parole courtoise les arrêts de ceux auxquels ses courtois avis n'ont point manqué! » Mme Ristori dit cela d'un ton parfait, trouvant l'accentuation précise, la *note*. C'est de la bonne et vraie

(1) On comprend qu'il ne s'agit ici que de cette appréciation instinctive que l'histoire peut appuyer, mais que le génie doit surtout à la divination. En fait de portrait historique proprement dit, chacun connaît le nom qu'il faudrait citer, et le meilleur témoignage qu'on puisse invoquer en faveur de la *Marie Stuart* de Schiller est l'étude si complète de M. Mignet.

raillerie de cour, de celle dont jusqu'au pied de l'échafaud la reine-dauphine conservera l'imperturbable usage, en un mot de la moquerie à la *française*, fine, élégante, mordant au vif, impardonnable lorsqu'on la saisit, et qui sent son Louvre d'une lieue.

Si j'excepte certaines scènes au château de Lochleven, où Scott l'a mise aux prises avec l'austère matrone *mal née* (1) qui la tient sous les verrous, jamais l'infortunée Marie ne fut peinte plus exactement que dans la scène avec Burleigh. Comme elle le reprend, le tourmente, le harcèle, l'agace, l'interrompant à chaque minute, pour lui prouver que ses expressions rendent mal ce qu'il vient lui dire! Quelle colère de *bull-dog* que celle qui se réveille sous les traits d'esprit de la reine, et qui, faute de bonnes raisons pour répondre, ne sait avoir recours qu'à la brutalité! « Crois-tu que je vienne ici pour m'escrimer contre toi dans un combat de paroles? » s'écrie Cecil, et cette phrase grossière résume assez bien l'impuissance devenue féroce de ses ennemis, et sous laquelle Marie a succombé. Un combat de paroles! En effet, ce sont là de ces joutes d'adresse où la pesanteur du pratique, du *business-like* Burleigh serait mal venue à s'escrimer contre la finesse et l'agilité de la nièce des Guise. Schiller a senti, comme Scott, tout ce que son éducation avait prêté à Marie de raffiné et d'excessif, toutes ces habitudes d'intelligence qui se révèlent jusque dans les devises qu'elle se plaisait à composer, et qui, si elle avait été moins jolie, si elle avait moins aimé la musique et la danse, eussent fait d'elle une pédante, j'allais presque dire une ergoteuse.

Pour ma part, je ne puis assez remercier Mme Ristori d'être entrée si avant dans le personnage. Dans toute la scène que j'indique, on voit qu'elle sait aussi bien que Schiller ce dont il s'agit, et je retrouve là, comme au troisième acte, comme partout du reste, la vraie femme du XVIe siècle, cette grande dame forte en logique et *disputeuse*, qui soutenait à douze ans une thèse latine pour le plus grand ébattement de la gaie cour de France, et qui, au milieu des passions qui l'entraînent, garde toujours au fond du cœur un instinct de chicane capable de faire honneur à ce que la basoche a de plus retors. Au troisième acte, cette femme qui insulte Élisabeth au nom d'un droit qu'elle n'a pas, qui foule aux pieds la fille de Henri VIII au nom d'une tache de naissance fort discutable, cette femme qui mourrait en ce moment de honte et de rage, si elle ne se croyait réellement l'incarnation vivante de l'idée royale, — n'est-ce pas la même qui jadis, lorsque le sang de Rizzio fumait encore sur sa robe, se redressait terrible sous le couteau de Ruthwen en s'écriant, toute sans défense qu'elle était : « Plus de larmes maintenant, mais vengeance? » Rien ne caractérise mieux Marie Stuart que ce courage, que cette imprudence poussée jusqu'au sublime. Qu'elle n'ait jamais vu Élisabeth, personne ne le conteste; mais après la bataille de Carberry-Hill, prisonnière de lord Lindsay, ne mit-elle pas à défier son ennemi vainqueur la même audace que Schiller a retracée? « Par la main que je mets présentement dans la vôtre, j'aurai votre tête, mylord, pour tout ceci (2). » Et c'est à l'homme qui la tient dans sa puissance, à celui qui croit l'avoir humiliée,

(1) Lady Douglas de Lochleven, mère du régent Murray, le fils bâtard de Jacques V.
(2) Voyez *Mahon's historical Essays*, page 94. Murray, Londres, 1849.

qu'elle parle en ces termes! Ce mot, s'il en était besoin, suffirait pour excuser la scène de Schiller aux yeux de l'histoire, et, si la rencontre des deux reines avait eu lieu, Marie Stuart, on peut l'affirmer, n'eût pas tenu d'autre langage que celui que le poète a mis dans sa bouche. Si dans l'imitation française l'héroïne de M. Lebrun s'écrie avec une paraphrase un peu bien pompeuse pour la circonstance :

> Si le ciel était juste, *indigne souveraine*,
> Vous seriez à mes pieds, car je suis votre reine!

la *Marie Stuart* de Schiller, elle, se pose moins au féminin, et dit carrément en cinq mots : « Moi, je suis votre roi! » *Che tuo rè son io!* — Admirable expression que le traducteur italien, M. Maffei, a respectée en vrai poète, et qui seule peut rendre, selon moi, l'intensité de ce sixième sens particulier à Marie Stuart, et que j'appellerais le sens royal. C'est dans cette puissante scène, qu'elle conduit avec une habileté, une ampleur magistrales, et dont elle rend d'un ton toujours sympathique les diverses alternatives, que Mme Ristori s'inspire pour la première fois de l'idée religieuse, qui va devenir pour elle au cinquième acte un si imposant moyen d'effet. Vis-à-vis d'Élisabeth, que tous ses amis la supplient de fléchir, vis-à-vis de cette rivale dont il s'agit d'implorer la clémence, que deviendra Marie Stuart? Interprétée au seul point de vue humain, comme nous le voyons faire tous les jours au Théâtre-Français, la situation est illogique et fausse; elle est impossible. Pour que l'indomptable superbe de la reine d'Écosse consente à se plier, il importe qu'une force divine intervienne, et qu'à ses yeux l'humiliation puisse apparaître comme une gloire de plus. Marie saisit son rosaire, adore le crucifix, et le sacrifice, humainement impossible, se consomme aussitôt devant Dieu. Il faut voir Mme Ristori tenir le crucifix sur son cœur, comme pour y faire entrer en quelque sorte l'impression divine, il faut la voir se courber littéralement sous sa croix pour savoir à quel point nous avions ignoré jusqu'ici la grandeur de cette scène.

Au cinquième acte, cet accent religieux domine seul; il n'y a plus de reine ni de femme; il n'y a devant vous qu'une âme en train de s'épurer, et dont l'immolation est l'idéal du pathétique. Une fois pourtant il semble qu'elle va s'oublier : « Adieu, Robert, et, si c'est possible, vis heureux. Va te jeter aux pieds de la reine d'Angleterre, et que le prix que tu as obtenu ne devienne pas ton supplice!... » Quelle inflexion de voix impossible à décrire elle met dans ces paroles suprêmes adressées à Leicester! Insensiblement une ironie mal déguisée s'y mêle, et le démon des anciens jours va se réveiller, lorsque tout à coup, rappelée à l'idée de son salut éternel, elle tombe à genoux et prie. Ce mouvement, d'une si triomphante expression de vérité, est bien d'une Italienne; on n'en trouve point de trace dans Schiller, qui ne se faisait point faute, comme on sait, de multiplier les indications de mise en scène, et c'est à Mme Ristori qu'on en doit reporter tout le mérite. Je cite un trait, j'en pourrais citer vingt, car la tragédienne ne compte pas avec l'inspiration; il suffit, pour s'en convaincre, d'aller la voir dans *Mirra* et dans *Marie Stuart*, deux créations si profondément étrangères l'une à l'autre, et dans lesquelles son rare talent a su se maintenir à la même hau-

teur, car c'est surtout par leur côté sublime que Mme Ristori aime à saisir les choses. Ses momens de défaillance, quand elle en a, se rencontrent toujours aux endroits faibles d'un rôle, alors que le poète semble s'abandonner lui-même. Quant à moi, je ne lui ai jamais vu manquer une situation, et ce qui prévaut en elle, c'est moins encore le talent que l'élévation de la sphère où ce talent se meut.

Parlerai-je de la *Pia?* Les quelques mots que j'en voudrais dire seraient pour faire ressortir davantage cette espèce d'inspiration transcendante qui semble travailler Mme Ristori, ce flair intelligent qui la pousse à chercher le beau même en dehors des limites de l'ouvrage qu'elle joue. Ainsi, dans cette pièce d'un intérêt si médiocre, et qui ne saurait suffire à l'activité de son talent, c'est Dante tout entier qui la possède et qui l'inspire. Suivez-la à ce point de vue, elle est admirable. Quelle austère et pudique grandeur! quel mélange de grâce ingénue et de fierté patricienne! Et quand viennent au cinquième acte les fameux vers de *la Divine Comédie* intercalés dans ce drame :

Ricorditi di me che son la Pia!
Siena mi fe, disfecemi maremma.
Salsi colui che' nnanellata, pria
Disposando m' havea con la sua gemma!

avec quel accent profond elle les dit! comme elle se repait saintement de l'immortelle substance de cette poésie! On a comparé l'épopée dantesque à une cathédrale; Mme Ristori, par l'ovale allongé de ses traits, la suave gravité de ses poses, la symétrie calculée de son geste un peu raide sous la dalmatique blanche aux plis droits, semble une image vivante échappée à cette architecture, et vous fait involontairement songer à Giotto, comme dans *Mirra* et dans *Marie Stuart* elle vous rappelait Phidias et Holbein.

Le brillant et rapide succès de Mme Ristori, l'élan universel et tout spontané avec lequel ce nom, ignoré naguère de la plus grande partie du public, a été du jour au lendemain porté aux nues, ont fait croire assez communément à une sorte de découverte dont l'honneur tout entier reviendrait à notre monde parisien. C'est là du reste un genre de mérite que nous aimons beaucoup à nous attribuer, et il nous suffit en général d'adopter un talent pour être imperturbablement convaincus que nous l'avons créé. Les Italiens ne sont pourtant point gens à méconnaître chez eux la valeur d'un artiste ou d'un chef-d'œuvre; plus aisément les croirait-on portés à s'exagérer cette valeur, et de ce que le public de Paris n'avait rien su jusqu'à ce jour de ce noble et beau talent, il n'en faudrait pas trop vite conclure que les Italiens l'aient ignoré. Voilà tantôt dix ans que Mme Ristori occupe la renommée de l'autre côté des Alpes, où elle a recueilli l'héritage célèbre de la Marchionni, dix ans que la société de Turin et de Florence ne connaît pas d'autre Melpomène. Je dirai plus : en Italie, sa gloire a déjà passé fleur, en ce sens qu'aux démonstrations banales et bruyantes du premier enthousiasme a succédé cette estime raisonnée et profonde, cette judicieuse et sincère admiration, qui, bien autrement que des bravos, des couronnes et des sérénades, semble faite pour honorer l'actrice et la femme. Tout le monde

sait comment se comportent les scènes italiennes exclusivement vouées à la littérature; tragédie, comédie, drame et vaudeville, on y joue tout comme sur nos théâtres de province, et ce n'est pas une mince besogne pour l'acteur ou l'actrice en renom que d'avoir à tenir tête aux exigences multipliées de ce répertoire à la fois national et cosmopolite qui s'étend d'Alfieri à M. Dumas, de Manzoni et de Nicolini à Schiller et à M. Scribe. Un pareil travail, quand on y réfléchit, offre en somme plus d'inconvéniens que d'avantages, car, s'il a pour bénéfice de maintenir constamment en éveil toutes les facultés, de tendre tous les ressorts, il use à la longue, amène le trouble et la confusion, et, les rôles nouveaux se succédant au jour le jour, on désapprend la recherche du mieux pour se contenter non pas du bien, mais de l'à-peu-près.

Je dois dire que Mme Ristori n'a rien heureusement de ces fâcheuses habitudes, du moins depuis qu'elle a joué *Mirra*. Peut-être qu'en cherchant bien, on en trouverait certaines traces dans ses premières représentations, alors que, se prodiguant elle-même, elle passait du tragique au bouffon avec une grâce aimable sans doute, mais un peu négligée en ses atours, et dont le succès l'a depuis corrigée. — De *Mirra* date le vrai triomphe. Jusque-là le public ne l'avait pas comprise, et de son côté elle persistait à se croire en Italie. Ce quelque chose qui lui manquait encore à nos yeux, son génie le lui révéla; aussi quels applaudissemens! quelles universelles sympathies! Depuis, les liens n'ont fait que se resserrer davantage avec *Marie Stuart* et *Pia de' Tolomei :* non que Mme Ristori ait fait des concessions; sans cesser d'être Italienne, elle est devenue une grande tragédienne française, et le public la salue comme telle. Étrange électricité du succès qui ne se rencontre qu'à Paris, traînée de poudre qui met le monde en feu, pourvu qu'on ait en soi l'étincelle mystérieuse! On a parlé d'engouement et de cabale : pure défaite d'envieux! Hormis quelques hommes de goût, quelques rares lettrés ayant voyagé en Italie, gens très honorables sans doute, mais ne possédant pas sur le public la moindre influence, — qui connaissait Mme Ristori lors de son arrivée? Si j'en juge par l'aspect morne et désolé que présentait la salle Ventadour aux jours des premiers débuts, les amis qu'on lui donne n'étaient guère nombreux à cette époque. Une vie honnête et simple, l'ignorance absolue du terrain sur lequel on va combattre, ne sont pas, je suppose, les manœuvres ordinaires dont usent les grands tacticiens, et j'en pourrais au besoin citer de mieux avisés. Aussi, lorsqu'après tant de luttes et d'épreuves décourageantes le succès finit par se prononcer, nulle autre qu'elle-même n'y avait contribué, et si les acclamations du public et des journaux devancent parfois le talent, on peut affirmer qu'elles n'ont fait ici qu'obéir à son impulsion souveraine.

Cette gloire n'est donc pas d'invention toute française, soit dit sans vouloir nier la part très réelle et très légitime qui doit en revenir à la France. Paris, si prestidigitateur qu'on le proclame en pareille matière, n'a jamais possédé l'art de tirer la vie du néant. Donnez-lui un talent, il en va faire en quelques jours une renommée; mais là s'arrête sa prétendue toute-puissance. — Aide-toi, Paris t'aidera! — S'il me fallait citer l'homme du siècle qui a le mieux compris la portée immense et pourtant limitée de cette force, je nommerais M. Meyerbeer. Il sait comme personne jusqu'où elle va et tout ce qu'avec Paris on peut faire d'un chef-d'œuvre; mais encore importe-t-il que

chef-d'œuvre il y ait, car je le répète, si le génie manque ou le talent, l'immense bruit reste sans résultat, et, quelque puissante que soit la meule, lorsqu'elle broie à vide, rien n'en sort. Paris a donné à Mme Ristori cette consécration intelligente et suprême, qui, si elle ne crée pas le talent, lui confère du moins la plus grande naturalisation qu'il puisse ambitionner. A dater de ce jour, la noble tragédienne a pris droit de cité en Europe, et son public est aussi bien à Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, qu'il est à Rome, à Turin, à Florence et à Venise : immense avantage dont ne profitera point seulement la fortune de Mme Ristori, et qui doit procurer un nouveau lustre, un nouvel épanouissement à ce talent, que les conditions naturellement restreintes où il s'était élevé, et surtout l'absence d'émulation, eussent tôt ou tard frappé d'une certaine langueur. A ce compte, le service que Paris a rendu à la tragédienne de Florence ne saurait être mis en doute. Il ne faudrait pas cependant que Mme Ristori se méprît sur les devoirs auxquels ce service l'oblige, et que la reconnaissance l'entraînât trop loin. Quitter cette admirable langue italienne, si caressante, si fluide, si mélodieusement expressive, et dont le doux parler lui va si bien, serait de sa part la plus maladroite des ingratitudes. Les gens que les lauriers de Mme Ristori empêchent de dormir ne souhaitent *in petto* rien de mieux, j'en suis sûr, et à moins qu'elle ne veuille à toute force voir immédiatement se consommer sa déchéance, la tragédienne abandonnera cet absurde projet, où le naïf mirage d'un triomphe inespéré et le zèle indiscret des donneurs de conseils l'ont peut-être engagée trop avant. Qu'on offre à Mme Ristori le privilége d'occuper la salle Ventadour pendant trois mois de l'année en alternant avec la compagnie musicale italienne, c'est là une conséquence toute naturelle du succès qu'elle vient d'obtenir; mais pourquoi lui demander davantage? pourquoi chercher à la détourner de sa vraie vocation, qui est de relever aux yeux de la France et de l'Europe la gloire littéraire de son pays? L'Italie, qui l'a faite, la réclame; d'ailleurs, si les chefs-d'œuvre étrangers tentent son inspiration, rien ne l'empêche de les jouer, mais dans sa langue naturelle, armée de tous les avantages, de tout le sérieux de sa personne, en tragédienne et non en excentricité foraine!

Quand nous aurons épuisé la série si intéressante des productions dramatiques de l'école moderne italienne, quand nous en aurons fini avec ce théâtre tout récent, qui n'en veut qu'aux Sforza, aux Visconti, aux fiers héros de la chronique nationale, quels mondes nouveaux n'aurons-nous pas à parcourir avec Shakspeare! Lady Macbeth, Desdemona, Imogène, où Mme Ristori trouvera-t-elle de plus grands types, des rôles plus dignes d'exercer les éminentes facultés de son intelligence? Mlle Rachel nous a montré l'abstraction parfaite, *sublimée;* que Mme Ristori nous révèle la vie : elle est de la race des Siddons et des Schroeder, elle a le souffle et l'envergure; elle et Shakspeare se comprendraient. C'est à ce point de vue surtout qu'il importe qu'elle reste Italienne. A Ventadour du moins, les épilogueurs de chefs-d'œuvre se taisent; ici, le pavillon couvre si bien la marchandise, qu'elle est de droit hors de toute discussion, ce qui ne se verrait guère au Théâtre-Français, pour peu qu'il s'agît de Shakspeare. Du reste, cette façon de coqueter avec la langue de Corneille et de Bossuet n'est point nouvelle : les plus beaux génies et les meilleurs talens s'y complaisent. Goethe en son temps ne se las-

sait pas de répéter, à propos de Diderot, cette aimable et galante phrase que varie aujourd'hui Mme Ristori en se récriant sur le bonheur que Mlle Rachel peut avoir de jouer ses rôles en français, devant un public français. Oui certes, c'est un admirable instrument que la langue française, mais encore faut-il savoir s'en servir, et rien au monde n'est affreux comme d'en jouer faux. Que ceux qui doutent se donnent la peine d'aller entendre Mlle Cruvelli à l'Opéra, ou de lire certains méchans vers que l'immortel auteur de *Faust* et d'*Egmont* eut la faiblesse de commettre (1)! Et les continuelles obsessions auxquelles l'exposerait inévitablement cette situation mal définie d'actrice mi-partie italienne, mi-partie française, Mme Ristori y songe-t-elle bien? Aujourd'hui encore sa qualité d'étrangère la protége, mais qu'elle risque le bout de son pied sur une scène française quelconque, — et soudain la voilà en butte à toutes les intrigues, à toutes les compétitions, à tous les amours-propres. Celui-ci lui apporte ses drames, celui-là ses comédies et ses proverbes; un troisième, exploitant la circonstance, s'offre à lui composer un rôle exceptionnel, lequel ne sera écrit ni en français ni en italien, mais dans une sorte de jargon agréablement panaché, de baragouin *à la Médicis*. Que Mme Ristori ne s'y trompe pas, il n'y a d'avenir et de salut pour elle que sur le théâtre naturel de ses succès; le reste est illusion et chimère. D'ailleurs on ne fait point si bon marché du laurier dantesque, et son intérêt comme sa gloire lui commandent de couper court à des insinuations sous lesquelles les vrais amis de son talent ont peine à ne pas entrevoir quelque perfidie. Étrangère, elle n'est, comme on dit, sur le chemin de personne, et profite de ce bénéfice pour rallier tous les suffrages : qui sait si dans d'autres conditions les choses ne changeraient pas du jour au lendemain? Pour nous, qui n'avons apporté dans la question que l'amour sincère du beau, nous regretterions très vivement toute démarche fausse et capable de compromettre, ne fût-ce que par occasion, un talent placé si haut désormais dans l'estime et l'admiration du public, qui, tout en applaudissant à la grandeur de l'artiste, aime aussi, plaisir rare dans tous les temps, rare surtout dans celui-ci, à pouvoir rendre hommage à la dignité de la femme.

HENRI BLAZE DE BURY.

(1) A propos de l'arrivée en France de l'archiduchesse Marie-Antoinette d'Autriche. A coup sûr, si Voltaire se fût avisé de composer des vers allemands sur le grand Frédéric, il n'aurait pas plus mal réussi. Qu'on en juge :

Lorsque le fils de Dieu descendit sur la terre
Pour bénir les mortels comblés de misère,
On vit de tous côtés se presser sur ses pas
Des boiteux, des perclus gisant sur leurs grabats;
Mais lorsque des Français l'auguste reine avance,
Qu'elle pose le pied sur la terre de France,
La police attentive a soin de décréter
Qu'à son royal regard ne doit se présenter
Ni bossu, ni goutteux, ni pauvre apoplectique,
Ni perclus, ni bancal, ni même rachitique.
Comme ça, de chez soi Strasbourg fait les honneurs!
O siècle, ô temps, ô mœurs!

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août 1855.

Les jours s'écoulent sans dissiper l'incertitude qui flotte sur les événemens. La diplomatie a fait son œuvre, et elle n'a point réussi; elle a laissé échapper les fils de toutes ces négociations si laborieusement conduites pendant près de six mois. On ne saurait s'y tromper, la paix n'est débattue aujourd'hui ni dans les conférences publiques ni dans les conférences secrètes. Que reste-t-il donc? Il reste la guerre seule, — la guerre étendue comme les frontières mêmes de la puissance avec laquelle l'Europe est en lutte, persévérante et énergique comme il faut l'attendre de pays tels que la France et l'Angleterre, proportionnée par ses moyens et sa grandeur à la cause pour laquelle elle a été entreprise. La guerre, elle est partout en ce moment : elle est dans la Baltique, où, après une attente prolongée, elle vient de se manifester par un coup imprévu, par le bombardement de Svéaborg, qui paraît s'être accompli avec un entier succès. Elle semble se réveiller en Asie, où les armées russes ont repris leurs opérations contre les Turcs; on dirait parfois qu'elle s'annonce de nouveau sur le Danube, où elle a commencé. Au milieu de ces diversions, la guerre se concentre surtout en Crimée, dans cette Chersonèse où la fortune de notre temps a jeté trois cent mille hommes pour vider la querelle du monde nouveau sur une terre illustrée de tous les souvenirs du monde antique. Encore, sur cette terre de Crimée, la guerre se concentre-t-elle principalement dans une seule opération. — Prendra-t-on Sébastopol? Telle est la question qu'un journal russe livrait récemment aux commentaires de l'Europe, et on conçoit que cette question ne soit point résolue de la même manière à Saint-Pétersbourg ou à Paris et à Londres. Sébastopol sera pris, disent la France et l'Angleterre en s'affermissant dans leur confiance par ce qu'elles ont fait depuis une année bientôt. — Les alliés ont laissé passer le moment de prendre la ville, disent les Russes, et depuis

lors la citadelle a été mise dans un état inexpugnable. — C'est toute une controverse dont nos soldats sont chargés de dire le dernier mot.

Au fond, peut-être le journal russe exagère-t-il avec intention les facilités qu'il y aurait eu dès l'origine à prendre Sébastopol, de même qu'il exagère peut-être aussi les difficultés accumulées depuis par la défense, et rien n'est plus simple. Il se peut sans doute qu'une marche hardie après la bataille de l'Alma eût décidé de l'issue de la campagne; il a pu y avoir un instant, rapide comme l'éclair, où les armées alliées auraient pu se précipiter sur Sébastopol et emporter la ville par un coup de fortune; mais pour saisir cet instant, il fallait s'aventurer sans disposer encore de moyens complets de guerre, il fallait surtout abandonner une base d'opérations assurée. Une fois devant Sébastopol, le maréchal Saint-Arnaud lui-même eût-il tenté une attaque de vive force avant de s'être établi solidement et d'avoir retrouvé ses communications avec la flotte dirigée sur Balaklava? Ceci est le secret de la mort. De tels excès d'héroïsme réussissent quelquefois justement par ce qu'ils ont d'extrême, parce qu'ils ne se réservent d'autre refuge que la victoire; ils entraînent aussi un degré de responsabilité terrible. Ce qu'on en peut conclure, c'est que les chefs des forces alliées n'avaient pas seulement à considérer l'état de la ville; ils avaient à se régler sur leur propre situation dans un pays ennemi, en présence d'une armée vaincue il est vrai, mais non détruite. Ici la guerre prenait une face nouvelle, et devenait un siége qui n'a point eu d'égal peut-être. Or, la guerre une fois entrée dans cette voie d'opérations plus lentes et plus méthodiques, quels augures peut-on tirer des événemens qui se sont succédé dans cette campagne et de la situation respective des armées belligérantes?

Ce n'est point évidemment par de simples conjectures ou par l'instinct du patriotisme qu'on peut résoudre ces questions. Les faits seuls peuvent donner la mesure du véritable état des choses et mettre sur la trace du dénoûment de ce redoutable conflit. Les Russes, cela est certain, ont eu pour eux la faveur du temps et des circonstances. Le court intervalle qui leur a été laissé à l'origine, ils l'ont mis à profit. Réduits à tenir leur flotte enfermée, ils en ont tiré de nouveaux moyens de défense en coulant leurs vaisseaux à l'entrée du port, en transportant à terre l'immense artillerie de leur escadre. Avec des matelots devenus inutiles, ils ont fait des soldats et des ouvriers. Ils ont mis une habileté qu'il serait oiseux de méconnaître à tirer parti de la situation de la ville, pour la transformer en un vaste camp retranché hérissé de bastions et de redoutes. Chaque mamelon a été une citadelle à emporter, chaque position exige un nouvel assaut, et c'est ainsi qu'on a pu dire que Sébastopol ne serait enlevé que morceau par morceau. Certes cette défense prolongée est par elle-même le signe d'une singulière énergie, et le succès de la résistance n'a pu qu'exalter encore les défenseurs de Sébastopol. Qu'y a-t-il cependant d'étrange dans la durée de ce siége? Les Russes se sont trouvés dans les conditions les plus favorables pour soutenir la lutte. Par la force des choses, ils conservaient une complète liberté de communications, qui leur a permis sans cesse de renouveler leurs approvisionnemens, leurs vivres, leurs munitions. De tous les points de la Russie, des renforts ont pu arriver de façon à présenter au combat des troupes toujours fraîches. Si

donc les Russes ont mis dans leur résistance une vigueur réelle, ils étaient merveilleusement servis par les circonstances. Ils combattaient dans leur pays, avec une pleine liberté de mouvemens, avec des ressources dès longtemps accumulées. Et pourtant, malgré ces conditions favorables, à quoi sont-ils arrivés en réalité? On pourrait dire qu'ils ont été réduits à une action négative, en ce sens qu'ils ont arrêté l'effort de nos armes, qu'ils défendent le terrain pied à pied, mais qu'ils n'ont pu rien entreprendre contre nos forces, et qu'ils n'ont jamais regagné leurs positions perdues. Ils ont une armée nombreuse qui campe à peu de distance de nos lignes; ils n'ont point cherché à faire lever le siége, et cette armée ne sert qu'à alimenter la garnison de la ville. Quand ils ont voulu risquer un combat, ils ont été vaincus; leurs sorties n'ont eu aucun effet décisif, et dans ce mouvement de retraite par lequel ils se replient lentement dans l'intérieur de leur ville, ils ont déjà perdu, dit-on, plus de soixante-dix mille hommes, dévorés par le feu ou les maladies. Le fait culminant de cette défense, c'est ce mouvement de retraite, héroïque à coup sûr, mais constant et accompli dans les conditions les plus propres à favoriser le succès.

Si quelque chose au contraire caractérise les opérations des armées alliées jusqu'ici, c'est une marche sûre et invincible dans la lenteur même qui lui est imposée. Ce n'est point assurément une tentative vulgaire que cette entreprise poursuivie par l'Angleterre et la France à mille lieues de leurs frontières. Qu'on songe un instant à ce qu'il a fallu pour rendre cette entreprise simplement possible, aux efforts qui ont été nécessaires pour transporter sur ce sol lointain hommes, chevaux, appareils de guerre, munitions, approvisionnemens! Et, cette œuvre matérielle accomplie, qu'on songe à l'œuvre de nos armées depuis le jour où elles ont mis le pied en Crimée! Dans ce travail gigantesque, les victoires elles-mêmes, quelque brillantes qu'elles soient, semblent n'être qu'un épisode : seules, réduites à leur propre impulsion, ces armées ont eu à lutter avec toutes les misères, toutes les privations, toutes les rigueurs d'un hiver terrible, et c'est dans ces conditions qu'il a fallu poursuivre une des plus colossales opérations militaires de ce siècle. Les armées alliées débarquaient en Crimée, on le sait, il y a bientôt un an; dix mois se sont écoulés depuis qu'elles sont devant Sébastopol. Dix mois sont longs sans doute pour l'impatience occidentale, quand il s'agit d'emporter une ville qu'on a crue un moment prise par un coup de main. Il faut voir pourtant ce qui a été fait dans cet intervalle. Les armées alliées commençaient leurs travaux à huit cents toises de la place, ainsi que le dit le journal de Saint-Pétersbourg. Depuis ce jour, plus de soixante kilomètres de tranchées ont été creusés sur un sol souvent rebelle, à travers tous les accidens d'un terrain merveilleusement disposé pour la défense, et nos travaux se sont approchés successivement à moins de cent mètres de quelques-unes des principales positions ennemies. On a pu suivre de mois en mois cette série de combats héroïques par lesquels nos soldats ont enlevé les ouvrages russes et ont rejeté les assiégés dans leurs derniers retranchemens, d'où il n'ont plus tenté de sorties sérieuses. D'un autre côté, l'établissement tout entier des armées alliées au sud de Sébastopol prenait un caractère de permanence et de solidité qu'on n'avait pas songé d'abord à lui donner.

Balaklava et Kamiesch devenaient à la fois des villes nouvelles et des positions formidables. Il y a là, on pourrait le dire, toute une portion de la Crimée entièrement enlevée à la domination russe. Ce n'est pas devant Sébastopol seulement que la guerre a eu ses résultats. Sur la côte asiatique de la Mer-Noire, la forteresse d'Anapa a été évacuée par les Russes. Nos vaisseaux sont entrés dans la mer d'Azof et sont allés jusqu'à Taganrog. Récemment encore la ville de Genitschi, au sommet de la flèche d'Arabat, avait à subir un nouveau bombardement, et il se poursuit une série d'opérations pour aller atteindre la Russie jusque dans la Mer-Putride, pour couper ses communications et détruire ses approvisionnemens. Une garnison alliée campe dans Iéni-Kalé et tient les clés du détroit de Kertch. Dans toutes leurs opérations, les alliés ont pu marcher avec lenteur, parce qu'ils avaient d'immenses obstacles à vaincre; ils n'ont jamais reculé. Le terrain une fois conquis, ils ne l'ont plus cédé; les Russes n'ont pu même reprendre Eupatoria, défendue par les Turcs. Cette marche progressive et invincible apparaît surtout devant Sébastopol, où l'ensemble de nos travaux resserre et enlace de plus en plus chaque jour la partie méridionale de la ville.

Ainsi la Mer-Noire et la mer d'Azof livrées à notre pavillon, Iéni-Kalé au pouvoir d'une garnison alliée, la Crimée envahie de toutes parts, Eupatoria occupée par les Turcs, Kamiesch et Balaklava devenus des ports français et anglais, Sébastopol enfermé dans un cercle de fer et de feu qui se resserre sans cesse, nos armées campant sur la Tchernaïa sans être inquiétées et attendant l'heure de livrer bataille, voilà la position où la guerre a conduit les alliés. Le dénoûment peut se faire attendre encore; il peut y avoir des alternatives diverses; l'opiniâtreté russe pourra multiplier les obstacles et défendre Sébastopol pierre par pierre, comme le dit le journal de Saint-Pétersbourg. Le résultat cependant, il est permis de le croire, est écrit dans cette série de travaux qui ont été accomplis, et qui ont marché sans dévier vers le but jusqu'à présent. A vrai dire, le publiciste de Saint-Pétersbourg qui a soulevé cette étrange question énumère des difficultés encore plus que des impossibilités, et l'héroïsme surmonte les difficultés, même quelquefois les impossibilités. Le journal russe dit que les alliés ont laissé passer l'occasion favorable de prendre plus aisément Sébastopol. Conjecture pour conjecture, on peut répondre que la Russie a laissé passer une occasion bien autrement favorable de faire la paix. Elle a laissé passer ce moment à Vienne, en refusant de souscrire aux conditions proposées par les plénipotentiaires de l'Europe. Il y avait sans doute pour elle dans cette paix une certaine déception diplomatique. Elle était contrainte de renoncer à des traités, à des priviléges de protectorat chèrement conquis. En un mot, des prétentions du prince Menchikof à la paix proposée, il y avait évidemment une retraite; mais cette paix, conclue alors, sauvait Sébastopol : elle offrait au monde le spectacle, dangereux peut-être, de deux puissances comme la France et l'Angleterre se rembarquant après avoir attaqué une ville sans la prendre. Quelle efficacité aurait eue dans la pratique la limitation de la flotte russe dans la Mer-Noire? Nul ne peut le dire. Ce qui est certain, c'est que la force militaire de la Russie sortait intacte de cette épreuve et conservait son prestige aux yeux de l'Orient. Sébastopol n'aurait point été pris par les armées des deux

plus grands peuples de l'Occident. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. La continuation de la guerre ouvre nécessairement des perspectives nouvelles où la chute même de Sébastopol ne sera plus sans doute qu'un incident.

Quelle extension est destinée à prendre cette guerre? C'est ce qu'il est difficile de pressentir. Pour le moment, elle se concentre surtout à Sébastopol. La Russie, il est vrai, depuis quelque temps, semble vouloir porter la lutte en Asie en attaquant la ville de Kars, en menaçant Erzeroum, d'où elle pourrait même se tourner vers Trébizonde. Au fond, ces tentatives n'ont pas peut-être l'importance qu'on leur attribue. L'armée turque d'Asie n'est point brillante, et cependant elle a suffi jusqu'ici, à diverses reprises, pour neutraliser les efforts de l'armée russe, menacée elle-même dans le Caucase. On l'a toujours vu depuis le commencement de la guerre : quand la Russie a fait quelque tentative en Asie, ou elle n'a point réussi, ou, si elle a obtenu quelque succès, elle s'est retirée aussitôt, de telle sorte que les mouvemens actuels qui s'accomplissent dans cette partie de l'Orient sont peut-être une diversion encore plus qu'une entreprise sérieuse ayant un but précis. Sur quelque théâtre qu'on observe cette guerre, par son incertitude même et par l'extension qu'elle peut prendre, elle crée assurément à l'Europe des conditions difficiles et périlleuses, et la situation de la Turquie, dont l'indépendance a été le premier prétexte de la lutte, ne sera point probablement le moindre embarras. Ce n'est pas seulement contre la Russie en effet que l'empire turc a besoin d'être protégé, c'est aussi contre lui-même, contre les désordres qui l'envahissent. Récemment encore, on a vu les effroyables violences de ces *bachi-bozoucks* que l'Angleterre a entrepris d'enrégimenter, et qui se sont répandus dans les campagnes aux portes de Constantinople, aux Dardanelles. Les montagnes de la Thessalie sont redevenues le théâtre d'un brigandage organisé. Enfin une insurrection plus sérieuse a éclaté à Tripoli contre le bey. Une singulière fermentation régnait depuis quelque temps déjà, lorsqu'un chef arabe s'est mis à la tête des mécontens et a levé le drapeau de la révolte. Les insurgés assiégent Tripoli, et c'est une question de savoir si la destitution du bey suffira pour désarmer l'insurrection. Les provinces turques ne cessent donc d'être agitées de désordres de diverse nature en un moment où l'empire est engagé dans une lutte qui épuise ses ressources. C'est là une situation faite pour fixer l'attention des alliés de la Turquie : l'empire ottoman ne sera sauvé évidemment que par un travail profond de rénovation dans ses lois, dans ses institutions, dans ses mœurs. Ce travail s'accomplira-t-il? La guerre actuelle lui sera-t-elle favorable? Ce n'est point à coup sûr la moins sérieuse question. Toujours est-il que ce serait désormais une étrange fiction de limiter l'objet de la lutte où nous sommes engagés à la protection de la Turquie. Lord Palmerston le disait justement dans une discussion récente du parlement anglais : le but de la guerre, c'est de faire respecter le droit de l'Europe par la Russie et de raffermir l'équilibre du continent sur des bases solides. Tant que ce but ne sera point atteint, la guerre se prolongera sans doute, et il reste toujours la question de savoir si elle ne finira pas par entraîner d'autres états. L'Autriche et la Prusse, on le sait, se sont refusées jusqu'à ce jour à entrer dans cette lutte. Cependant un rapprochement nouveau semble s'être opéré

entre l'Autriche et les puissances occidentales sur le terrain de l'alliance du 2 décembre, et la Prusse elle-même parfois tend à sortir de cet isolement où l'a jetée son indécision.

Voilà donc où en est la situation de l'Europe à l'heure présente. Que cette situation émeuve et absorbe les esprits, rien n'est plus naturel. Tout sert à rappeler l'attention sur le grand conflit des intérêts européens. Il y a quelques mois, on s'en souvient, l'empereur et l'impératrice faisaient un voyage à Londres. D'ici à peu de jours, c'est la reine d'Angleterre qui, pour la première fois, va venir visiter Paris avec le prince Albert. C'est là certes une image saisissante de l'alliance des deux pays. Qu'on pèse un instant par la réflexion les changemens de tout genre, les révolutions, les événemens qui ont été nécessaires pour que la reine d'Angleterre vînt en France, reçue par le successeur de Napoléon! Ce sont là les contrastes et les surprises de l'histoire, qui s'offrent comme un aliment de plus à la pensée.

La littérature ne vit pas seulement de spéculations; elle ne s'absorbe pas dans les fictions d'un art abstrait ou de l'imagination créatrice. La réalité est là singulièrement dramatique et puissante, qui sollicite et aiguillonne l'intelligence en lui offrant le spectacle des crises des peuples, des influences qui se déplacent, de toutes les forces contemporaines qui se disputent l'empire : spectacle varié et mobile comme les intérêts et les passions qui sont en jeu! De là cette multitude d'œuvres de tout genre qui s'inspirent des événemens, soit pour chercher dans l'histoire la lumière du temps présent ou pour ressaisir les origines de la crise actuelle, soit pour détacher quelque épisode de ce grand drame ou pour mettre à nu les faiblesses invétérées de l'organisme européen, soit enfin pour recueillir les vives et fortes impressions de ces luttes nouvelles qui se poursuivent. Certes, à l'heure où le continent est en armes, au moment où la Russie, sous l'obsession de cette fatalité qui l'entraîne vers l'Orient, s'est décidée à risquer sa grande aventure, il n'est point inutile de sonder le mystère de cette puissance, de rechercher comment elle a grandi, par quelle série de circonstances de toute nature elle est arrivée à être une menace permanente pour l'Occident. Est-ce dans cette pensée que M. de Lamartine a écrit l'*Histoire de la Russie* qu'il vient de publier? M. de Lamartine par malheur, et c'est le regret de ceux qui n'ont pu oublier l'enchantement de ses premières inspirations, M. de Lamartine écrit tant d'histoires depuis quelques années, que l'esprit a de la peine à le suivre dans ce frivole enfantement d'œuvres de circonstance. On l'avait quitté à Constantinople déroulant les annales de la Turquie, on le retrouve à Paris au milieu des constituans de 1789; il va de Florence à Saint-Pétersbourg, des splendeurs de la civilisation italienne aux steppes de la Russie, et il va, dit-on, aborder la figure de César : improvisateur d'un grand souffle, on ne peut le méconnaître, mais qui brode le plus souvent sur des thèmes connus, dédaignant les côtés sérieux et profonds des événemens humains, prenant l'anecdote pour l'histoire, jugeant sans sûreté, peignant sans précision, et donnant à la vie des peuples l'apparence d'un roman par la magie de la forme et du coloris! Ainsi il se retrouve encore dans l'*Histoire de la Russie*.

Ce n'est point une histoire, c'est une réunion de données générales et d'anecdotes sur quelques-uns des règnes les plus célèbres des tsars, depuis

Pierre le Grand jusqu'à l'empereur Nicolas. Mais l'état social de la Russie, mais le progrès réel de cette mystérieuse puissance, le travail des mœurs et des lois, ce mélange de raffinement et de barbarie qui compose la civilisation russe, la fermentation de tous les instincts religieux transformés en élémens de conquête, l'effort obstiné de cette politique qui se fraie une route vers l'Occident et vers l'Orient, tantôt par la diplomatie, tantôt par les armes, c'est tout cela que M. de Lamartine néglige de montrer, ou qu'il ne montre du moins que comme une grande imagination qui reflète les choses sans leur donner une forme précise. Pour les époques antérieures à ce siècle, M. de Lamartine ne dépasse guère le degré d'information du premier historien de Pierre le Grand, de Voltaire, qu'il n'égale point en sûreté; quant aux temps plus récens, c'est-à-dire à la période qui commence aux premiers jours du siècle, sans pénétrer davantage, il cède parfois à de singuliers troubles d'esprit. Il y a surtout un passage où M. de Lamartine dit qu'il ne raconte pas en patriote français, mais en philosophe, en historien impartial et cosmopolite. Partant de là, il représente l'empereur Alexandre, à son avénement en 1801, comme ayant à choisir entre deux politiques : — l'une, qui était d'épouser la cause de l'Angleterre, de l'Europe opprimée et conquise, des monarchies ébranlées, de se faire en un mot l'Agamemnon des peuples et des rois; — l'autre, qui consistait à se rapprocher de la France conquérante, personnifiée dans un dictateur ambitieux qui avait tout osé au dedans, qui oserait tout au dehors. Alexandre opta pour cette dernière politique. Ce fut une faute « au point de vue de la vérité universelle, » selon M. de Lamartine.

N'y a-t-il point dans de tels jugemens d'étranges confusions? ne portent-ils pas une trop visible empreinte d'antipathie contre Napoléon? Certes on s'est trop complu parfois à jouer avec cette grande mémoire, à transformer en politique les entraînemens de l'héroïsme guerrier pour en accabler des régimes plus pacifiques; mais enfin, lorsque l'empereur Alexandre avait à faire un choix, quel était ce dictateur que M. de Lamartine transforme en ennemi public de l'Europe? C'était un jeune homme couvert d'une grande gloire, qui raffermissait la société française et relevait le prestige de tous les pouvoirs. Le sinistre événement de Vincennes, comme l'appelait M. d'Haugwitz, n'avait point eu lieu encore; l'Angleterre ne combattait pas pour la sécurité du continent et des monarchies, mais pour sa propre domination sur les mers. Où donc était le prétexte d'un nouveau traité de Pilnitz ou de la coalition qu'on a vue plus tard? D'ailleurs le rôle que M. de Lamartine attribue hypothétiquement à Alexandre eût-il été possible, le jeune tsar eût-il senti en lui le génie nécessaire pour le remplir jusqu'au bout, quel eût été le résultat? La Russie aurait acquis dès ce moment cette prépondérance contre laquelle s'est levé le continent; le dictateur de l'Europe en 1805 ne se serait point appelé Napoléon, il se serait appelé Alexandre. En quoi la « vérité universelle » en eût-elle été plus satisfaite? Au demeurant, ce qui serait arrivé, si la politique rétrospective que trace M. de Lamartine eût été suivie par l'empereur Alexandre, nul ne peut le dire. Ce qui est arrivé éclate à tous les yeux. Dans le fait, le tsar Alexandre, plus habile Grec que son historien, a su attendre et profiter de toutes les circonstances. Tandis que l'Europe était bouleversée, il gagnait la Finlande, qu'il n'a plus rendue; il prenait un

partie de la Moldavie jusqu'au Pruth, et la Russie n'a plus perdu cette frontière. Il affermissait à la paix sa suprématie en Pologne. En un mot, il a suivi la politique dont Pierre le Grand lui a légué l'héritage, et que ses successeurs ont recueillie en la pratiquant jusqu'au jour où elle s'est montrée assez menaçante pour mettre les armes dans les mains de l'Europe. C'est là ce qui résulte, sinon de l'histoire cosmopolite et philosophique, du moins de l'histoire réelle, qui vient jeter ses lueurs sur les luttes actuelles. Il faut ajouter, au surplus, que M. de Lamartine, malgré ses vues rétrospectives, ne conclut pas moins son *Histoire de la Russie* par la justification du droit de l'Occident.

Comment a commencé cette lutte nouvelle? A n'examiner que le fait matériel et immédiat, on ne l'a point oublié, c'est dans les principautés danubiennes qu'elle a éclaté d'abord. C'est qu'en effet cette vallée du Danube, où s'est mêlée la poussière de tant de peuples, est le théâtre éternel où s'agitent les grandes questions d'indépendance pour l'Europe. C'est par cette issue que les invasions barbares se précipitèrent vers l'Occident; c'est par le Danube que les Turcs menacèrent l'Europe et arrivèrent jusqu'à Vienne, où les arrêta l'épée de Sobieski; c'est là encore que la Russie apparaît la dernière et la plus menaçante. Il s'ensuit que les annales des principautés danubiennes ont leur intérêt au point de vue même de la politique, et que leur histoire intérieure, dans son obscurité et ses confusions, garde comme un reflet des luttes, des migrations, des catastrophes qui se succèdent. C'est ce tableau que M. Elias Regnault cherche à reproduire dans son *Histoire politique et sociale des principautés danubiennes*. N'y a-t-il point un singulier problème moral et social dans l'existence de ces provinces, obstinées dans le culte de leur nationalité et condamnées cependant, par leur position, à servir de lieu de passage aux envahisseurs, menacées à chaque instant de devenir le prix de la conquête et réduites à vivre au milieu des dangers de toutes les dominations? — C'est une colonie latine qui formait à l'origine sur le Danube le premier noyau de ces peuplades, devenues et restées la race roumaine. Surprises par les grandes invasions et foulées sous les pieds des chevaux des Barbares, ces populations ne périrent pas; elles se dispersèrent dans leurs forêts, et quand elles reparurent, elles avaient conservé le génie de leur nationalité, leurs mœurs, leurs traditions, leur langue; mais alors elles avaient affaire à d'autres ennemis : elles se trouvaient serrées de toutes parts, — entre les Hongrois, les Tartares, les Turcs qui grandissaient. Les populations de la Moldo-Valachie se tournèrent vers l'ennemi le plus redoutable pour se lier avec lui. De là ces capitulations avec les Turcs, qui sont réellement pour les provinces du Danube le fondement de leurs rapports avec l'empire ottoman et le principe de leur droit moderne. Le sultan s'engageait à protéger les provinces sans exiger autre chose qu'un droit de suzeraineté et un tribut; il s'interdisait toute immixtion dans l'administration locale. L'élection du prince était laissée à la nation; aucune mosquée ne devait exister en Valachie. Ce droit primitif et réel, toujours survivant et protestant, a été bien souvent violé sans doute : la barbarie turque a inondé ces contrées de sang, la rapacité des Osmanlis a pressuré les populations; mais de l'excès même de cette misère naissait un autre danger, celui

du protectorat russe, définitivement consacré par le traité de Kainardgi. Le cabinet de Pétersbourg relevait récemment les bienfaits dont les principautés sont redevables aux tsars. Quelques-uns de ces bienfaits sont réels au point de vue matériel. Nul n'a eu plus de part que la Russie cependant à l'oppression qui a pesé sur les Moldo-Valaques. La Russie a été la protectrice et la complice de cette tyrannie cruelle et corrompue des Phanariotes, qu'elle achetait. Elle a dominé les principautés par ses agens, par ses missionnaires, par ses consuls, par ses soldats, et si elle les a protégées quelquefois, elle leur a fait payer son protectorat, non-seulement au prix de leur indépendance politique et morale, mais encore à beaux deniers comptans. Les frais des occupations successives des armées russes forment la seule dette inscrite au budget des principautés. Aussi pour l'instinct national roumain la Russie est-elle devenue le véritable ennemi. Le sultan n'est qu'une ombre, c'est le tsar qui menace. Telle est la situation aujourd'hui, et elle se dévoile encore plus par la guerre actuelle, qui a commencé sur le Danube, où la lutte a éclaté si souvent, comme pour montrer que là pouvait se régler le sort du monde. « La steppe, disait il y a quelques années un agent français dans les principautés, la steppe sera, au jour d'un conflit européen, le lieu où se livrera la bataille. »

Ceci ne prouve au surplus qu'une chose, c'est l'importance de cette position du Danube dans les affaires du monde. Ce danger, chacun le sent; la nécessité d'élever là une barrière qui garantisse la sécurité de l'Occident, tous les esprits l'aperçoivent. Cependant, si la guerre a pris naissance sur le Danube, si elle a eu pour premier prétexte l'invasion des principautés, en réalité l'état de ces provinces n'est plus qu'un des élémens de la lutte actuelle, et la question qui se débat aujourd'hui tient à des causes plus générales, plus profondes. La guerre suscitée par la Russie dans une heure de fatale inspiration a mis à nu un vice évident dans l'organisation de l'Europe; elle a montré qu'à un jour donné l'Occident, tout occupé d'industrie et de chemins de fer, pouvait être surpris, et que, s'il ne disposait point de toutes ses forces, il pouvait voir de loin s'accomplir les destinées de l'Orient. Quel sera le correctif de cette situation? Consultez et énumérez les opinions; elles varieront suivant les pays où on les exprime, selon les esprits qui les professent. Pour un gentilhomme polonais auteur d'un livre remarquable sur *la Justice et la Monarchie populaire*, le vrai, le seul remède, c'est la reconstitution de la Pologne, d'une Pologne grande et forte.

L'auteur de cette œuvre curieuse part d'un point: c'est que la Russie obéit à une nécessité organique de son existence en marchant vers l'Orient, et que la Turquie est fatalement impuissante à se réformer. Il trace un tableau de l'Europe, et il place en Pologne le levier de la défense européenne. Toute autre combinaison sera inefficace et laissera intactes les grandes questions de sécurité publique. — Mais ceci, dira-t-on, est un remaniement complet des territoires en Europe. — Le vif et spirituel publiciste n'en est point à cela près, on le pense. Ses sympathies tout entières sont pour l'Occident, pour la France en particulier. Dans la distribution des territoires, ses préférences seraient évidemment pour la Prusse, qui devient dans sa pensée la tête de l'Allemagne protestante du nord. Entre la Prusse et les puissances de l'Occident, il y a

des affinités manifestes, des conditions d'alliance nécessaires. Il y a seulement une difficulté, c'est la politique de la Prusse elle-même. Les combinaisons de l'esprit se heurtent parfois à la réalité. Quoi qu'il en soit, il y a un fait certain que démêle avec pénétration l'auteur de ce livre, c'est que l'Europe est malade; elle est malade des doctrines qui la dominent, du vice de son organisation, et c'est ce qui fait le danger de la prépondérance russe. Qu'on remarque bien en effet que dans cet état, tel qu'il existe depuis longtemps, tout a été favorable à la Russie. Tandis que l'Europe s'affaiblissait et se déchirait par les révolutions, la Russie restait intacte et dominée d'une seule pensée. Tandis que le continent se débattait dans des rivalités et des luttes nées de combinaisons arbitraires, l'empire des tsars conservait une force nationale prête à intervenir partout et à poursuivre tous les desseins. Il ne peut donc suffire aujourd'hui d'opposer des armées à la Russie : il faut la combattre par des doctrines morales qui raffermissent la société occidentale, par une organisation équitable et efficace. Là est l'arme la plus sûre, là est la condition de la sécurité du continent et de son indépendance. Quant à ceux qui voient dans la révolution le seul moyen de lutte, ils ne font que précipiter une maladie qui a fait toute la force de la Russie.

Il y a donc, on pourrait le dire, dans la situation de l'Europe, une question générale qui est du domaine des publicistes, des écrivains, et il y a une question tout actuelle et pratique qui est du ressort des gouvernemens : c'est la direction de la guerre dans les conditions où elle a été entreprise et où elle se poursuit. Cette question a été bien des fois agitée depuis quelques mois dans le parlement anglais, et a même suscité plus d'un embarras au cabinet de Londres; jamais elle ne s'est offerte sous un aspect plus imprévu que dans une discussion soulevée ces derniers jours par lord John Russell à l'occasion des affaires d'Italie. Lord John Russell joue en vérité un étrange rôle politique; il ressemble encore plus à une âme en peine qu'à un homme d'état. Il cherche visiblement une position, une attitude qu'il ne trouve pas, ne sachant être ni partisan de la paix, ni partisan de la guerre, et réussissant à ébranler tous les cabinets dont il fait partie, sans parvenir à formuler une pensée politique précise. Quelle est l'opinion de lord John Russell depuis sa retraite du ministère à la suite de la mission qu'il a remplie à Vienne? Il est fort à craindre que ce ne soit tout simplement une certaine humeur contre lord Palmerston, un certain besoin de récriminations, assez vagues par le fait. Rien n'est plus curieux assurément que le discours prononcé par lord John Russell à l'appui de sa motion; on ne sait au juste si c'est une vengeance, ou si c'est un commencement d'évolution vers le parti de la paix. Le fait est que l'ancien plénipotentiaire à Vienne est revenu avec une intention assez équivoque sur les propositions de l'Autriche, qu'il a successivement soutenues et abandonnées pour s'en faire de nouveau le défenseur posthume. Où était la nécessité de rouvrir une discussion sur une question jugée? Lord John Russell a éprouvé le besoin d'insinuer que le représentant de la Porte aux conférences, homme très capable et très intelligent, avait approuvé les propositions de l'Autriche, que dès lors la Turquie était désintéressée : d'où il suit que l'Angleterre et la France ne continuaient plus la guerre que pour une question d'honneur militaire. — Lord Palmerston n'a

point eu de peine à répondre qu'il n'y avait eu aucun désaccord entre les cabinets de Londres, de Paris et de Constantinople; que, la Turquie eût-elle approuvé les propositions de l'Autriche, ses résolutions ne dirigeraient point la politique de l'Angleterre et de la France, et qu'enfin la guerre n'avait point cessé d'avoir pour objet une paix juste et forte. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces explications venaient au sujet de l'Italie, dont lord John Russell ne s'était point occupé outre mesure depuis assez longtemps.

Le malheur est que la situation de l'Italie est bien loin, en effet, de présenter un caractère rassurant. Il semble que dans ce pays il y ait toujours quelque éruption prête à éclater, et on dirait que ces populations, si cruellement éprouvées, sont destinées à flotter toujours entre les dangers d'une anarchie corruptrice et les inintelligens caprices des gouvernemens. Nulle part peut-être cette situation n'apparaît plus manifestement qu'à Naples, et le gouvernement napolitain n'est pas plus heureux, en vérité, dans sa politique extérieure que dans sa politique intérieure. Le cabinet du roi Ferdinand déguise avec peine ses sympathies russes; mais comme en même temps il sent le besoin de ne point se détacher des puissances occidentales, il se trouve conduit à mettre dans ses actes des contradictions qui seraient puériles, s'il ne s'agissait pas de choses si sérieuses. Naguère, sous le prétexte de ne point enfreindre les lois de la neutralité dans laquelle il veut rester, le gouvernement napolitain a défendu l'exportation de divers objets d'alimentation qui servaient aux armées alliées en Crimée. Les cabinets de Londres et de Paris ont réclamé naturellement contre cette mesure. Le cabinet du roi Ferdinand a permis alors l'exportation des pâtes, mais par un autre décret il a interdit la fabrication de ces mêmes pâtes. Les fabricans avaient donc le droit d'exporter; seulement ils n'avaient point le droit de fabriquer, ce qui ne laissait point d'être une combinaison ingénieuse. Malheureusement, comme nous le disions, ces sympathies mal déguisées pour la Russie s'allient à un système de politique intérieure qui dépasse certainement les bornes de la raison. Que le roi Ferdinand contienne d'une main vigoureuse les passions révolutionnaires, cela n'a rien de surprenant; mais il y a loin de là à ranger parmi les institutions gouvernementales une commission des bastonnades. Ceci est un procédé quelque peu turc qu'on croyait n'être point en usage dans un royaume chrétien. Les procédés habituels de la police napolitaine paraissent être, au reste, fort expéditifs. Récemment quelques personnes avaient assisté aux funérailles d'un homme qui avait fait partie de l'assemblée législative de 1848; ces personnes se sont vues soudainement exilées. De telles mesures ont l'inconvénient d'aller directement contre le but qu'elles se proposent. Elles n'étouffent pas les passions révolutionnaires, elles les excitent au contraire en leur donnant l'aliment de griefs légitimes. Elles ne peuvent point évidemment, d'un autre côté, contribuer à entretenir des relations très amicales entre le gouvernement napolitain et les gouvernemens étrangers. On assure même que des explications très nettes auraient été échangées à ce sujet entre notre ministre des affaires étrangères et le représentant du roi de Naples.

De tous les pays de l'Italie, le Piémont est le seul qui soit parvenu jusqu'ici à concilier l'ordre avec les institutions libérales, en même temps qu'il a su

hardiment entrer dans l'alliance européenne. Malheureusement le Piémont est venu se heurter contre un autre écueil. On n'a point oublié les difficultés qui se sont élevées entre le cabinet de Turin et Rome au sujet de diverses lois touchant à des questions religieuses. Ces difficultés viennent de prendre un caractère plus pénible; le souverain pontife a lancé un bref d'excommunication contre tous ceux qui ont coopéré d'une façon quelconque à la dernière loi sur les couvens, votée par le parlement piémontais et sanctionnée par le roi. On ne peut espérer qu'une chose, c'est qu'un tel incident s'arrêtera là, et que Rome et le cabinet de Turin sentiront à la fois le besoin d'entrer dans des négociations nouvelles et d'assurer par des concessions mutuelles la paix des consciences.

CH. DE MAZADE.

SCIENCES.

SUR LES TREMBLEMENS DE TERRE ET SUR LA CONSTITUTION INTÉRIEURE DU GLOBE.

Insolitis tremuerunt motibus Alpes.

Depuis quelque temps, l'attention publique a été éveillée par les secousses de tremblemens de terre qui ont agité la Suisse, et qui ont suivi le tremblement de terre, bien autrement redoutable, qui a dévasté la ville de Brousse dans l'Asie-Mineure. On a craint que le fléau n'allât se rapprochant de la France et de Paris, et avec le besoin d'émotions qui caractérise l'âme humaine, on s'est donné le plaisir d'avoir peur, ce qui est l'une des manières d'avoir le bonheur de sentir.

Voici un type de conversation qui donnera une idée des consultations scientifiques qu'on a plusieurs fois réclamées de moi. Je tiens de mon honorable confrère M. Boussingault, qui a visité les tremblemens de terre chez eux, c'est-à-dire dans l'Amérique équatoriale, que de semblables questions lui sont journellement adressées.

— Monsieur, il y a maintenant bien des tremblemens de terre?

— Pas plus qu'à l'ordinaire; seulement, au lieu d'être à mille lieues de nous, ils n'en sont qu'à cent lieues, et au lieu d'être fort redoutables, ils sont très faibles, ainsi que le comportent la constitution du sol de la France et sa disposition naturelle en pente régulière.

— Mais, monsieur, ne serait-il pas possible que le tremblement de terre vînt à Paris?

— Il n'y a rien en cela de logiquement impossible, mais ce tremblement de terre ne serait jamais bien fort.

— Mais, monsieur, s'il était fort?

— Alors, en supposant qu'il ressemblât à celui de Lisbonne qui détruisit cette ville il y a juste cent ans, il bouleverserait Paris.

— Il périrait donc alors beaucoup de monde?

— Mais oui, car si toutes les cages à hommes que l'on appelle des habitations à Paris venaient à se renverser comme à Lisbonne, il y aurait au moins quatre cent mille hommes ensevelis sous leurs débris.

— Quelle calamité! Et quand cela pourrait-il arriver?

— Si c'est comme à Lisbonne, ce sera le 1er novembre prochain à dix heures du matin.

— Comment faire pour éviter une pareille catastrophe?

— Rester en France, qui est le pays le moins sujet aux tremblemens de terre, et ne pas vous préoccuper d'une supposition impossible.

On croira peut-être que le consultant s'en va content d'être rassuré. Point du tout. Il regrette sa chimère. Il est malheureux de ne plus l'être.

Passons à des choses plus sérieuses.

Les tremblemens de terre sont un des accidens du monde physique faisant partie du domaine des sciences qui, — sous le nom de géographie physique, de cosmographie, de géologie, de physique terrestre et de météorologie, — ont embrassé tous les phénomènes passagers et imprévus qui diversifient l'aspect du globe suivant les climats, les saisons et la structure intime du sol. Il y a les météores du feu, de l'air, de l'eau et de la terre. La chaleur, la lumière, les feux électriques et la foudre sont dans la première catégorie. Dans la seconde sont tous les mouvemens de l'air depuis les brises légères de terre et de mer jusqu'aux trombes et aux ouragans qui rasent tout à la surface de la terre, y compris les édifices les plus solides, et quelquefois même aplanissent des collines. Dans la troisième division, on place les météores auxquels l'eau donne naissance, depuis l'imperceptible humidité qui se dépose en gouttes de rosée dans les nuits claires du printemps et de l'automne jusqu'à ces vastes inondations, ces envahissemens subits de la mer, qui sont aussi redoutables que les ouragans. Enfin la classe des météores terrestres embrasse les affections du sol, les eaux thermales et minérales, les volcans et leurs éruptions, puis les tremblemens de terre, près desquels, comme phénomènes destructeurs de l'espèce humaine, ni la foudre, ni les tempêtes, ni les inondations ne peuvent soutenir la comparaison.

Aristote, à qui nous devons cette classification météorologique, a très exactement décrit les effets des tremblemens de terre. Tantôt la terre est soulevée de haut en bas, tantôt il y a un mouvement d'ondulation dans le sol, comme des vagues qui se propageraient dans le terrain devenu fluide. Tantôt le choc souterrain précipite les objets dans le même sens, tantôt il les lance dans les deux sens opposés. D'autres fois, le mouvement du sol se fait en rond, et les masses envahies par le météore tournent sur elles-mêmes. Il y a les grandes et les petites oscillations, qui font, ou onduler lentement le sol, ou qui l'agitent à coups pressés et saccadés. Quand on pense combien l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie et la péninsule ibérique ont été fréquemment ravagées par les tremblemens de terre et par l'action des feux souterrains, on voit qu'Aristote était bien placé pour faire la monographie du *séismos*. Ce mot, qui signifie secousse, est le nom grec du terrible météore qui nous occupe ici. Il est étonnant qu'Homère (à part Neptune qui ébranle la terre) n'ait point parlé de tremblemens de terre ni de volcans. Sans doute il a vécu dans une période de calme. On sait combien Virgile a saisi avec bonheur la description des paroxysmes de l'Etna, sur lesquels Homère avait été complétement muet.

L'histoire des tremblemens de terre et des cités populeuses détruites de

fond en comble par ces fléaux réitérés effraie l'imagination. Pendant les premiers siècles de notre ère, les villes de l'Asie-Mineure et des îles grecques furent plusieurs fois comme anéanties avec leurs habitans. Les chroniqueurs du moyen âge ne mentionnent pas moins de catastrophes dans les siècles subséquens. Dans le siècle dernier, le désastre de Lisbonne et celui de Lima, les tremblemens de terre de la Calabre et des Indes occidentales; dans celui-ci, les violentes secousses du sol américain, avec la perte de près de cent mille âmes, le désastre de la Guadeloupe, ceux d'Alep et de Tibériade, dont les remparts ont été à la lettre démantelés; enfin tout récemment, en 1846, le tremblement de terre de Nassau, entre la France, la Belgique, la Hollande, le Hanovre, la Bavière et la Suisse, très bien circonscrit, quoique peu intense, —tout indique que l'état de choses actuel n'a rien de nouveau, rien d'exceptionnel. Pour parler poétiquement, nous descendons le cours des âges, et nous pouvons dire avec l'écrivain sacré : Que sera l'avenir? Rien que ce que fut le passé. Nous n'avons donc rien de plus à redouter en mal ni à espérer en bien. Le petit tremblement de terre de ces jours derniers, qui, comme celui de 1846, n'a embrassé qu'une région peu étendue dans les Alpes, a même son nom spécial dans Virgile, car dans les prodiges de son âge il mentionne les Alpes, « qui tremblent de secousses non accoutumées, » *insolitis tremuerunt motibus Alpes!* Après dix-huit siècles et demi, qu'y a-t-il de changé? Mêmes noms, mêmes choses.

Je tiens de M. Dupetit-Thouars, qui dans sa célèbre expédition a bien observé et bien décrit les effets des volcans d'Amérique, que les indigènes sont plus effrayés que les étrangers par les mouvemens du sol. Ce météore semble, comme le lion, être d'autant plus craint qu'on est plus familiarisé avec lui. Au moment des premières secousses, les habitans semblent frappés de vertige, ils courent en désordre se réfugier sur les places publiques loin des habitations croulantes. Ils ne songent qu'à se faire absoudre de leurs fautes, et souvent la peur d'une mort prochaine leur fait faire des réparations inattendues et restituer des biens mal acquis. Souvent les animaux sont saisis de la même panique que les hommes, quoique M. Boussingault ait été témoin du contraire. Ce phénomène semble agir autant sur le moral que sur l'organisation physique. S'il est un sentiment profond, instinctif, universel et tout puissant, c'est l'amour d'une mère pour ses enfans. Dans trois circonstances cependant, les observateurs du cœur humain l'ont trouvé en défaut. Il arrive parfois qu'une mère nourrice embarquée pour une longue traversée, et désorganisée par ce qu'on appelle le mal de mer, abandonne son enfant, qui lui devient comme étranger; dans un vaisseau en feu et dans un village emporté à coups de fusil, la mère se sauve seule, tandis que sans la circonstance du feu et de la mousqueterie elle se fût noyée avec ses enfans ou se fût fait sabrer sur eux. Nous avons une quatrième circonstance où la frayeur surmonte l'amour maternel, c'est le tremblement du sol; en pareil cas, on a vu les mères de jeunes enfans les abandonner dans leur berceau et n'avoir plus dans l'âme d'autre sentiment que celui de la frayeur et de la fuite.

En Italie, comme en Grèce et en Amérique, la consternation qui se répand aux premières secousses est la même. L'idée de la fin du monde est la seule

qui prédomine. Chacun court à l'absolution. Les confessions à haute voix, et d'individu à individu, se font entendre de tous côtés. Ce sentiment plusieurs fois exprimé par Ovide que l'aveu des fautes en provoque le pardon règne alors exclusivement :

Numen confessis aliquod patet.

Au tremblement de terre de Caracas, qui fit périr vingt-cinq mille hommes, l'évêque, sortant de son palais pour remplir son ministère sacré, fut tellement arrêté à sa sortie par le peuple, qui réclamait ses secours spirituels, qu'il fut atteint et tué par les débris des murs, dont il n'avait pu s'éloigner assez tôt pour être hors de danger. Les instructions qu'on donne aux étrangers pour le cas d'ébranlement du sol ne sont pas rassurantes. Il faut se tenir loin des murs et des collines escarpées, de peur des éboulemens et des matériaux qui s'écroulent. Il faut tenir les bras étendus de droite à gauche, et les jambes écartées d'avant en arrière, pour éviter d'être englouti, si la terre devient comme du sable mouvant, ou si elle se fend en larges crevasses. M. de Humboldt cite un cas où les débris d'un village et les cadavres des habitans furent lancés par-delà un cours d'eau sur les flancs d'une colline opposée. Si le sol est meuble, on craint d'y enfoncer sans retour; s'il est rocheux, il peut se fendre et se refermer ensuite sur les malheureux qui sont tombés dans le gouffre. Quelquefois des eaux bouillantes ont jailli sous les pieds des hommes rassemblés pour fuir le fléau; d'autres fois, des émanations brûlantes ou asphyxiantes se font jour et font périr ceux qui ont échappé aux dangers des murs et des toits renversés. Souvent, comme à la Jamaïque, les maisons voisines du rivage s'enfoncent de manière que la mer arrive à la hauteur des toits. C'est alors qu'un vaisseau qui voguait sur l'ancien quai enfoncé, et au travers des murs et des toits couverts de gens qui s'y étaient réfugiés, sauva comme par miracle un grand nombre d'individus réduits à une position désespérée. Très fréquemment le fond de la mer, obéissant aux secousses de l'écorce terrestre, soulève les eaux plus que ne le font les plus violentes marées, et les pousse en collines que des témoins non prévenus par la frayeur portent à quarante et à soixante pieds de hauteur. Le désastre de l'Hougly, l'une des embouchures du Gange, où toute une contrée fut rasée par un coup de mer en temps calme, celui du Callao, près de Lima, où une immense et subite vague dépassa le toit des maisons et détruisit tous les habitans comme toutes les habitations, sont des exemples de ces raz-de-marée dus indubitablement aux convulsions de la surface de la terre dans la partie qui est recouverte par la mer. Je citerai encore un désastre qui semble personnel à nos académies. Un jeune homme plein d'espérances brillantes voyageait en chaise de poste sur les plages de Cadix le jour du tremblement de terre de Lisbonne. Une colline d'eau d'une hauteur prodigieuse envahit le rivage, et, en rentrant dans l'Océan, emporta sans retour ce jeune voyageur, riche de la gloire de son père et de son aïeul. C'était le fils de Louis Racine, de l'Académie des Inscriptions, le petit-fils de Jean Racine, de l'Académie française.

Je ne partage pas la pensée de ceux qui regardent comme un surcroît de

malheur de périr dans une circonstance où un grand nombre d'autres hommes subissent le même sort. Il n'est point de jour où l'humanité prise collectivement ne perde une centaine de mille êtres de notre espèce. Qu'importe à un Indien du Gange qu'il meure en même temps que lui un Américain du Mississipi ou de l'Amazone? Mais pour ceux à qui l'histoire ou des témoins vivans racontent des catastrophes extraordinaires, il est évident que l'émotion, la pitié et même un sentiment plus pénible naît du grand nombre de victimes qui ont perdu la vie, surtout quand rien ne pouvait faire prévoir de si grandes calamités. Aussi l'Europe entière fut frappée de terreur à la nouvelle de la catastrophe de Lisbonne, qui arriva, comme on sait, il y a cent ans, en 1755.

Voici comme parle un témoin oculaire :

« Le 1er de ce mois (novembre), vers les neuf heures du matin, une très violente secousse de tremblement de terre se fit sentir. Elle parut durer environ un dixième de minute, et en ce moment toutes les églises et les couvens de la ville, avec le palais du roi et la magnifique salle d'opéra qui y était attenante, s'écroulèrent. En un mot, il n'y eut pas un seul édifice considérable qui restât debout. Environ un quart des maisons particulières eurent le même sort, et suivant un calcul très modéré il périt environ trente mille personnes..... La crainte et la consternation étaient si grandes, que les personnes les plus résolues n'osèrent rester un moment pour écarter quelques pierres de dessus l'individu qu'elles aimaient le plus, quoique plusieurs eussent pu être sauvés par ce moyen; mais on ne pensa à rien autre chose qu'à sa propre conservation..... Le nombre des personnes écrasées dans les maisons et dans les rues ne fut pas comparable à celui des gens qui furent ensevelis sous les ruines des églises; comme c'était un jour de grande fête et à l'heure de la messe, elles étaient toutes très pleines. Or le nombre des églises est ici dix fois plus grand qu'à Londres et à Westminster ensemble (c'est un Anglais qui parle). Les clochers, qui étaient fort élevés, tombèrent presque tous avec les voûtes des églises, en sorte qu'il n'échappa que peu de monde.....

« Environ deux heures après le choc, le feu se manifesta en trois endroits différens de la ville; il était occasionné par les feux des cuisines, que le bouleversement avait rapprochés des matières combustibles de toute espèce. Vers ce temps aussi, un vent très fort succéda au calme, et activa tellement l'incendie, qu'au bout de trois jours la ville fut réduite en cendres. Tous les élémens parurent conjurés pour nous détruire. Aussitôt après ce choc, qui fut à peu près au temps de la plus grande élévation des eaux, le flot monta de quarante pieds plus haut qu'on ne l'avait jamais observé, et se retira aussi subitement. »

On craignait la contagion de tant de cadavres; « mais, dit le narrateur, le feu les consuma et prévint ce mauvais effet. » On craignait la famine, mais on sauva quelques greniers. Cependant, « dans les trois premiers jours, *une once de pain valait une livre d'or.* » Il ajoute : « La troisième grande crainte était que la classe vile du peuple ne prît avantage de la confusion pour tuer et voler le petit nombre de ceux qui avaient sauvé quelque chose. *Cela arriva jusqu'à un certain point*, sur quoi le roi ordonna qu'on dressât des gi-

bets tout autour de la ville, et après environ une centaine d'exécutions, le mal fut arrêté.

« Dans la maison que j'habitais, sur trente-huit personnes, il ne s'en est sauvé que quatre. Huit cents périrent dans la prison civile, douze cents dans l'hôpital général. Dans un grand nombre de couvens, qui contenaient chacun quatre cents personnes, il n'en est échappé aucune. L'ambassadeur d'Espagne a péri avec trente-cinq domestiques... Heureusement le roi et la famille royale étaient à Bélem, à une lieue de la ville. Le palais du roi dans la ville s'écroula à la première secousse, mais les habitans du pays assurent que le bâtiment de l'inquisition fut renversé le premier. Quelques-unes des grandes villes commerçantes sont dans une situation encore pire, s'il est possible, que Lisbonne. La durée totale du tremblement de terre, après le premier choc, qui fut le plus destructeur, fut de cinq à sept minutes. » En y comprenant les personnes qui périrent dans les environs, le nombre des morts est porté à soixante mille.

En général, la durée de la secousse ne dépasse pas deux minutes, et ordinairement elle est beaucoup moindre; mais la secousse principale est suivie pendant plusieurs jours, et même pendant plusieurs semaines, d'agitations plus faibles. Les tremblemens de terre de la Calabre, dans le siècle dernier, durèrent un grand nombre d'années consécutives, et il existe dans le nord de l'Irlande une localité où chaque jour le même phénomène se renouvelle. Suivant MM. de Humboldt et Boussingault, en ne prenant que l'Amérique seule, il n'est point de jour où la terre ne soit agitée de ces convulsions si curieuses, en sorte qu'en réalité l'état de mouvement perpétuel est l'état normal de la surface de notre globe.

Ce n'est point seulement aux hommes et aux êtres vivans que les tremblemens de terre font ressentir leur influence. Leurs effets destructeurs bouleversent souvent l'aspect d'un pays en faisant crouler des montagnes escarpées, soulevant le sol en collines ou le déprimant en vallées, ou le sillonnant de fentes larges et profondes qui ont plusieurs centaines de lieues, changeant le cours des rivières, les interceptant, ou tarissant les anciennes sources pour en faire naître de nouvelles. L'antiquité et les âges modernes nous fournissent des faits par centaines, et les poètes ont célébré ces catastrophes en vers aussi beaux que le sujet était redoutable. Ovide, Lucrèce, Stace, Sénèque, Ammien Marcellin et tous les chroniqueurs sont pleins de curieuses observations sur ces météores. D'année en année, les tremblemens de terre achèvent de renverser les colonnes de Palmyre et de Balbeck, que la fureur des hommes avait épargnées. On a remarqué qu'en général les constructions gothiques avec leurs arceaux et leurs arêtes saillantes et leurs compartimens voûtés à petite portée résistent mieux aux tremblemens de terre que les édifices grecs. La plupart des constructions chrétiennes bâties au moyen âge à côté des basiliques grecques qui avaient déjà résisté aux secousses du sol leur ont survécu. Dans l'ouvrage de Durand sur l'architecture, ouvrage où tous les édifices sont dessinés sur une même échelle, on est étonné de la petitesse comparative des édifices fameux de la Grèce. C'est que l'instabilité du sol ne permettait pas d'atteindre de plus grandes dimensions. Le temple de Thésée à Athènes, mis à côté de l'immense basilique de

Saint-Pierre de Rome, n'a pas la grandeur d'un enfant comparée à celle d'un géant. Voici une curieuse remarque mathématique qui se rapporte aux temples de Sicile, et notamment aux vastes ruines de Sélinonte. Pour renverser ces édifices et produire la confusion de leurs débris qui frappe aujourd'hui nos yeux, la nature a dû faire plus de travail réel, employer plus d'énergie destructive, plus de force active qu'il n'en avait fallu à l'homme pour extraire les matériaux de la carrière, les tailler en murs, en colonnes et en voûtes, et enfin les construire architecturalement. Que sera-ce, si l'on pense aux édifices auxquels on peut appliquer ce fameux hémistiche de Lucain :

Etiam periere ruinæ !

Quand on considère l'immense étendue des contrées qu'un même tremblement de terre atteint d'une seule secousse, il est impossible de ne pas concevoir l'idée que nos continens et le fond de nos mers ne reposent point sur une base solide, et que ce sont comme d'immenses fragmens, mal unis et mal fixés ensemble, flottant et pesant sur une masse fluide intérieure, comme flottent et pèsent les glaçons d'une débâcle à la surface d'un lac qui en porte les débris entassés confusément, et se présentant à l'œil dans tous les sens par rapport à leur formation primitive. Ces fragmens, soulevés d'un bout et enfoncés de l'autre sous la masse liquide qui les porte, représentent au mieux nos saillies de montagnes, dont les crêtes ne sont portées si haut qu'en raison de la dépression que leurs couches atteignent sous les autres matériaux qui constituent ce que l'on a si justement appelé *l'écorce du globe*. Les terrains solides qui font nos continens n'ont guère plus de soixante kilomètres d'épaisseur, et de plus, chose aussi étonnante que certainement démontrée, le fluide qui les porte est une mer compacte de feu, un vaste noyau qui conserve encore sa fusion primitive, sa réaction élastique de l'intérieur à l'extérieur, et qui, dès que son enveloppe vient à se briser mécaniquement, épanche hors de son sein des fleuves de lave liquide, des colonnes de gaz dont la nature est telle qu'après avoir été lancées à plusieurs milliers de mètres de hauteur, elles retombent en cendres volcaniques, comme l'eau qui, projetée en vapeur dans l'air d'un hiver de Sibérie, retombe en grains solidifiés de neige et de glace.

Mettant pour le moment de côté toute idée théorique, nous dirons que le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, se fit sentir d'un bout à l'autre de l'Europe. Les eaux minérales, qui vont puiser leur chaleur dans les profondeurs du sol, où elles trouvent, comme nos puits artésiens, des couches d'autant plus chaudes qu'elles sont plus profondes, se troublèrent du nord de la Baltique jusqu'aux rivages de l'Afrique, et depuis l'Europe orientale jusqu'aux îles et au continent nord de l'Amérique. Les secousses même furent ressenties sur toute cette vaste portion du globe. Nous avons des cartes de tous ces grands effets météorologiques. La terre et la mer y sont divisées par districts dont les secousses sont simultanées. Il y a le district atlantique, celui de l'Océan-Pacifique, celui de l'Asie centrale, sans compter les petites subdivisions comme l'Italie, la Sicile, l'embouchure de la Mer-Rouge, le Kamtchatka, le lac Baikal. Quant aux tremblemens individuels, il y en a

aussi de toutes les grandeurs, depuis ceux qui agitent tout un district de premier ordre jusqu'au petit tremblement de 1846, au pays de Nassau. La circonscription peu étendue de cette miniature de convulsion terrestre et sa nature peu offensive semblaient faites pour éveiller plutôt la curiosité que la crainte, et sauf quelques malheurs heureusement peu nombreux, on peut en dire autant de la secousse alpine du mois dernier. Dans les pays dont le sol est fort accidenté et dont les couches sont fort disloquées, comme est le sol de la Suisse, il n'est pas rare de voir de minimes tremblemens de terre ne secouer qu'un seul canton, souvent même une paroisse isolée. Quelques hectares de terrain mal équilibré retournent à la stabilité tout aussi bien que les vastes continens qui prennent orgueilleusement le nom de parties du monde.

Il est probable que si nous avions des instrumens assez sensibles, nous verrions notre sol continuellement en mouvement. Déjà les astronomes se plaignent que leurs instrumens trahissent, par des perturbations inexplicables, l'instabilité de l'écorce terrestre qui les porte. M. Leverrier s'occupe d'installer ces indicateurs à l'Observatoire impérial, avec la masse immense des perfectionnemens réalisés en partie ou seulement projetés. Lorsque le tremblement de terre de Brousse par Constantinople vint donner l'éveil au monde, qui n'avait pas fait attention au petit phénomène du pays de Nassau, M. Élie de Beaumont, en qui la géologie semble aujourd'hui incarnée, écrivit à M. d'Abbadie, qui a établi au pied des Pyrénées occidentales les niveaux les plus sensibles du monde entier, pour savoir s'il avait observé quelque chose d'extraordinaire, grâce à ces appareils solidement établis dans les souterrains de son château. D'après la réponse, il fut évident que l'observateur français avait reconnu à la loupe et au microscope, pendant huit jours, les perturbations terrestres qui, à mille lieues de là, s'étaient fait sentir aussi pendant huit jours aux musulmans de l'Asie-Mineure par la chute des habitations et la destruction des habitans.

Dans les contrées sujettes aux tremblemens de terre, il est une architecture faite en quelque sorte pour que les bâtimens tombent avec le moins de dommage possible, s'ils ne peuvent résister aux secousses. Les encadremens des fenêtres et des portes offrent des lieux de refuge à ceux qui ne peuvent à temps gagner les places à découvert. Les murs rembourrés, plutôt que bâtis, de paille et de minces branches, résistent, par leur faiblesse même, à la désorganisation. Dans le violent tremblement de terre américain de 1827, M. Boussingault, assis avec une montre marine à la main, brava le météore et compta les coups réguliers du tonnerre souterrain, qui dura six minutes. C'est une des plus longues durées qui ait été bien observée. La sécurité du savant voyageur venait de ce que sa maison était en bois et qu'elle était recouverte en paille. Il laissa donc le tremblement de terre promener les meubles de sa chambre et le secouer lui-même très vivement sur sa chaise, sans lui faire perdre la mesure des intervalles qui séparaient les violens *ruidos* de la terre ébranlée.

Je trouve dans les épîtres de Synésius, rendues célèbres par les études de M. Villemain, que ce bon évêque d'Afrique, se trouvant dans la Thrace à l'époque d'un tremblement de terre très violent, jugea à propos de chercher

un refuge sur la mer. « Dieu, dit-il, secouait la terre plusieurs fois par jour, et tous les hommes prosternés étaient en supplications, car le sol ondulait violemment. Alors, bien persuadé que la mer était plus solide que la terre, je pris ma course de toute ma force vers le port, et je ne fis mes adieux que par des signes qui indiquaient que je ne restais pas plus longtemps dans ce pays. » Plusieurs marins, et notamment M. l'amiral Dupetit-Thouars, ont ressenti des secousses en pleine mer, et tous s'accordent à dire que la sensation était la même que si le vaisseau eût touché en s'échouant. Jamais en pleine mer ces secousses n'ont été nuisibles, mais près de la côte, et notamment pendant les catastrophes de la Jamaïque et du Callao, des vaisseaux ont été poussés à la côte avec les raz-de-marée qui accompagnaient le tremblement, et ont péri. La recette de l'évêque de la Cyrénaïque ne serait donc infaillible que sur la Seine, et je conseille à ceux qui redoutent si fort le prochain tremblement de terre, — que nous n'aurons pas, — de se faire construire une habitation flottante, reliée au rivage ou au fond de l'eau par des câbles élastiques qui ne transmettraient que très peu les secousses du sol, à moins qu'ils ne préfèrent coucher dans un hamac suspendu à un ballon. Oh! alors sécurité complète, du moins en ce qui concerne le tremblement de terre!

Encore un mot sur le peu de probabilité d'une catastrophe à Paris. Les constructeurs de cartes de géographie physique ont suivi l'heureuse idée des teintes caractéristiques de M. le baron Charles Dupin. Ils ont passé des teintes de plus en plus foncées sur les localités où les tremblemens de terre étaient les plus fréquens ou les plus redoutables; alors plus la teinte d'un pays est noire, plus il est indiqué comme sujet à l'action de ces météores terrestres. Or, en jetant les yeux sur une carte de l'Europe, les Français peuvent voir avec plaisir la partie de notre territoire qui comprend les bassins de la Seine, de la Loire et des affluens nord de la Gironde, embellis d'une teinte remarquablement claire, qui indique une remarquable sécurité.

La constitution intérieure du globe et le feu central seront l'objet d'une étude prochaine, qui complétera celle-ci.

BABINET, de l'Institut.

REVUE LITTÉRAIRE.

COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par M. Michel Chevalier (1). — L'économie politique n'est pas encore en France une science populaire, certains esprits chagrins assurent même qu'elle n'est pas une science, et cependant elle possède des chaires, trop peu nombreuses il est vrai, et des professeurs éminens. Les principes qu'elle enseigne procèdent de la rigoureuse observation des faits; les vérités qu'elle a traduites plutôt que découvertes sont aussi vraies que les axiomes de la géométrie, et les sujets qu'elle traite se rattachent aux plus graves problèmes de l'administration publique en même temps qu'ils

(1) Premier volume, deuxième édition, contenant tous les discours d'ouverture de 1840 à 1851, chez Capelle, éditeur, rue Soufflot, 18.

intéressent l'équilibre des relations sociales, et, dans ses détails les plus variés, le bien-être individuel. Peut-être le domaine de l'économie politique est-il trop vaste pour être strictement défini; peut-être aussi le vulgaire ne se rend-il pas compte des bienfaits d'une science qui, pour le mieux servir, se rapproche trop de lui. Quoi qu'il en soit, méconnue par les uns, attaquée par les autres, l'économie politique se voit obligée de lutter soit contre l'indifférence, soit contre une hostilité déclarée, d'où il suit que son enseignement doit être à la fois militant et dogmatique, et qu'il exige, sous peine de stérilité absolue, les plus rares qualités que la science impose à ceux qui aspirent à la professer, à savoir : la connaissance approfondie des faits, la clarté dans l'exposition, le choix sévère des principes, une discussion habile et éloquente.

Ces qualités ont brillé du plus vif éclat au Collége de France depuis que l'enseignement de l'économie politique y a été inauguré. Il suffit de nommer les professeurs Jean-Baptiste Say, Rossi, et M. Michel Chevalier. La science nouvelle, ou plutôt la démonstration nouvelle d'une science aussi vieille que le monde, a eu la bonne fortune de rencontrer, dès le premier jour, de dignes interprètes qui lui ont conquis le droit de cité, et l'ont placée si haut qu'elle intervient aujourd'hui dans toutes les discussions où il s'agit d'intérêts moraux ou matériels des états. En temps de paix, en temps de guerre, en temps de révolution, partout et toujours elle portera désormais la parole, et déjà la mobilité de notre histoire politique lui a fourni l'occasion de prouver que la plupart des principes sur lesquels elle se fonde s'appliquent aux situations les plus diverses. Prenons pour exemple les lois sur le capital et sur le crédit, le régime de l'association, l'organisation du travail : sur tous ces points, l'économie politique a déjà donné des solutions qui, après tant de crises et de révolutions, après tant d'utopies et de rêves, ont été seules reconnues saines et praticables, et qui paraissent même aujourd'hui si simples, qu'on leur refuse, comme nous l'avons dit plus haut, le caractère scientifique.

Ces réflexions nous sont inspirées par la seconde publication du cours professé, il y a quatorze ans déjà (1841-42), par M. Michel Chevalier. Les idées exposées dans la nouvelle édition de ce cours, par lequel le professeur a ouvert son enseignement, conservent aujourd'hui encore le degré de vérité scientifique qui les recommandait à l'époque où elles furent pour la première fois développées devant l'auditoire du Collége de France. Il faut, disait alors le professeur, augmenter la puissance productive, élever la production au niveau des besoins toujours croissans de la consommation, répandre ainsi le bien-être, sans perdre de vue que le bien-être contribue pour une large part à l'amélioration morale de la société. Ainsi, en enseignant les procédés par lesquels une nation peut obtenir l'accroissement de ses facultés productives, l'économie politique ne saurait être considérée comme matérialiste ni matérielle : elle se rattache à la philosophie comme à la morale, et ses leçons demeureraient stériles, si, tout en énumérant les ressources que l'emploi de la matière offre à l'intelligence de l'homme, elles ne rappelaient également le concours supérieur que prête à l'accumulation et à la répartition des richesses la pratique des plus nobles vertus.

Il parait singulier, au premier abord, que la science économique ait dû s'attacher à démontrer que le développement de la puissance productive est un bien pour la société en général, et pour un état en particulier; mais, il y a quinze ans, on n'était pas encore éloigné de l'époque où la France était accusée de trop produire, et où l'on ne savait trop s'il fallait se féliciter de l'application des machines. La démonstration faite par M. Michel Chevalier n'était donc pas superflue, et elle peut retrouver son utilité dans l'avenir; car, bien que la cause des machines soit complétement gagnée, bien que la pratique ait pleinement confirmé, en ce qui la concerne, l'enseignement de la théorie, il n'en est pas moins vrai que chaque conquête de la mécanique dans le domaine de l'industrie soulève, pendant quelque temps, des objections plus ou moins amères qui se produisent au nom et dans l'intérêt des classes ouvrières. N'avons-nous pas vu, pendant notre dernière crise révolutionnaire, les métiers brisés et les machines frappées d'anathème? Les leçons de M. Michel Chevalier sur les services que rendent les machines contiennent la réponse à toutes ces objections, dont le succès momentané a parfois exposé la société aux plus graves périls. Après avoir éclairci ce point fondamental, le professeur examine le rôle prépondérant que jouent dans la production les voies de communication et les moyens de transport, les routes, les fleuves et canaux, les chemins de fer. Les principes qu'il recommandait en 1842 pour la construction des voies ferrées, pour les tarifs applicables soit aux marchandises, soit aux voyageurs, en un mot pour la bonne organisation de l'industrie des transports, ont été généralement suivis. Les faits ont marché depuis cette époque. En Angleterre, aux États-Unis, en France, en Allemagne, l'exploitation des chemins de fer a pris un grand essor. Aussi M. Michel Chevalier a-t-il pensé que son cours devait être complété sur ce point, et il a accompagné ses *leçons* d'un appendice qui contient l'indication de tous les progrès accomplis, en Europe et aux États-Unis, dans l'industrie des voies ferrées. La seconde édition se trouve donc tout à fait au courant de la situation actuelle.

Mais ce qui donne le plus de prix à cette édition, c'est qu'elle contient la collection des discours prononcés par M. Michel Chevalier à l'ouverture de son cours, de 1841 à 1852. Ces discours n'avaient été jusqu'ici publiés que séparément. Réunis dans un même volume, ils présentent un vif intérêt. C'est un résumé complet de l'enseignement, un regard d'ensemble jeté sur la route que le professeur compte chaque année parcourir. M. Michel Chevalier a toujours apporté un soin particulier à la préparation de ces discours d'ouverture, qui attiraient autour de sa chaire un auditoire d'élite et qui lui ont mérité les plus légitimes applaudissemens. Il excelle en effet dans le développement des idées générales qui constituent ce que l'on pourrait appeler la philosophie de l'économie politique. Les considérations auxquelles il se livre sur le crédit public et le crédit privé, sur l'enseignement professionnel, sur la mission de l'économie politique envisagée dans ses rapports avec la liberté, avec la morale, avec l'esprit chrétien, sont à la fois saines et éloquentes. Cette variété de sujets, successivement abordés par le professeur, n'atteste-t-elle pas la fécondité de l'économie politique considérée comme science? Nous citerons encore une belle leçon sur *la population* et une vigou-

reuse défense de l'économie politique prononcée à l'ouverture du cours de 1848-49 (la date est significative) et intitulée *l'Économie politique et le Socialisme*. La plupart de ces discours ont déjà reçu une grande publicité, mais ils gagnent à être ainsi rapprochés les uns des autres dans une édition collective, où l'on suit mieux l'enchaînement des idées et des faits. Il y a d'ailleurs dans ces anciennes leçons de nombreux passages qui sembleraient écrits d'hier et qui pourraient être utilement médités aujourd'hui. Voici ce que M. Michel Chevalier disait, en 1844, sur la question de l'emprunt : « L'emprunt est une opération indispensable à tout gouvernement qui, ayant tendu fortement la corde de l'impôt, est contraint par les circonstances à se procurer une somme plus forte encore. L'emprunt sied à un gouvernement qui va subir une guerre, et qui a de grands préparatifs à faire, de puissans armemens à organiser. Il se recommande parfaitement aussi à un gouvernement qui, voulant utiliser les loisirs de la paix, s'est proposé d'achever dans un court délai de vastes améliorations, et se conduit d'après cette maxime, que le gouvernement le plus économe n'est pas celui qui dépense le moins, mais bien celui qui dépense le mieux. En parlant ainsi, je ne suis pourtant point de ceux qui pensent qu'une dette est utile, et qu'un peuple endetté est dans de meilleures conditions qu'un peuple qui ne doit rien. Je ne partage point ce système optimiste, qui a, même parmi les hommes d'état, plus d'un prosélyte. Si cette opinion, que je repousse, a acquis quelque consistance et a séduit quelques têtes politiques, c'est par l'effet d'une illusion. On a été frappé de quelques avantages indirects qui ressortaient de l'existence d'une dette publique, et on a conclu qu'un état bien constitué ne pouvait se passer d'une forte dette; mais c'est faute d'avoir tenu compte d'une des lois qui président à l'ordre général des sociétés du monde, et qui attestent le plus hautement les pensées bienveillantes de la Providence, à savoir qu'il n'est pas d'événement funeste qui n'ait quelque aspect avantageux, et que les catastrophes les plus désastreuses font cependant éclore quelques germes de bien. Là où existe une dette publique un peu forte, surtout si elle est divisée, un grand nombre de citoyens, détenteurs des titres de cette dette, se trouvent directement intéressés au maintien de l'ordre et à la conservation du gouvernement. Puis encore, les titres de rentes offrent un placement commode qu'on est bien aise de rencontrer dans beaucoup de circonstances, et qui répond à divers besoins publics, à diverses convenances sociales; ou enfin ces mêmes titres interviennent dans beaucoup de transactions pour les simplifier ou les faciliter. Mais ce ne sont là que de faibles compensations à l'inconvénient de prélever tous les ans sur le fruit des labeurs des citoyens, ici une somme de 200 millions, comme en France, là l'effrayante somme de 700 millions, comme en Angleterre. Enfin les avantages sur lesquels on se fonde pour recommander une dette publique seraient faciles à retrouver par une autre voie; le mécanisme des sociétés de notre temps se compose d'un nombre de ressorts assez grand pour qu'on puisse obtenir les mêmes effets par une grande variété de combinaisons. »

Telles sont les maximes que professe, en matière d'emprunt, l'économie politique. Nous pourrions multiplier les citations, si nous avions à démontrer ici l'utilité d'une science dont l'objet se rattache si directement à la

bonne administration de la fortune publique. Nous voulons nous borner à signaler la publication d'un livre qui mériterait peut-être un examen plus approfondi, et qui sera accueilli avec intérêt même par les partisans de la *protection* commerciale. La question du libre échange, si ardemment traitée par M. Michel Chevalier dans d'autres écrits, et à un point de vue qui a pu sembler parfois contestable, tient en effet peu de place dans le premier volume du *Cours*.

C. LAVOLLÉE.

UNE PAGE RETROUVÉE DES ESSAIS DE MONTAIGNE (1). — M. le docteur Payen, un de nos bibliophiles les plus distingués, amateur passionné de Montaigne, et qui, depuis trente ans, s'occupe de recherches sur la personne, la famille et les écrits de l'auteur des *Essais*, vient de publier une brochure pleine de renseignemens tout à fait neufs sur son auteur de prédilection. On y trouve, entre autres, une page précieuse à plus d'un titre. Sur un exemplaire des *Commentaires* de César, Montaigne avait écrit en marge, selon sa coutume, des annotations dont le nombre s'élève à trois cent soixante-huit, et que M. Payen a presque toutes déchiffrées, quoiqu'elles eussent été en partie tronquées par le relieur. Sur une page de garde, Montaigne avait encore écrit ces mots : *Achevé de lire ces livres des guerres de Gaule le* 21 *juillet* 1578; enfin vient une page entière autographe, qu'il avait en quelque sorte jetée d'inspiration en finissant de lire l'ouvrage de César. Ce morceau rend vivement l'impression que la lecture des *Commentaires* avait laissée dans l'esprit de Montaigne. Nous allons le rapporter comme l'appréciation *prime-sautière* d'un si bon juge; on y remarquera en même temps une expression un peu dédaigneuse sur Philippe de Commines, qu'il avait pourtant jugé plus favorablement dans les *Essais*. En voici la copie exacte, sauf la ponctuation et les abréviations qui en auraient rendu la lecture trop difficile, et que nous modifions légèrement :

« Somme (en somme), c'est César un des plus grans miracles de nature; si elle eut volu ménager ses faveurs, elle en eut bien faict deus pièces admirables,—le plus disert, le plus net et le plus sincère historien qui fut jamais, car en cette partie il n'en est nul Romain qui lui soit comparable, et suis très aise que Cicero le juge de même,—et le chef de guerre, en toutes considérations, des plus grans qu'ele fit jamais. Quand je considère la grandeur incomparable de cette ame, j'excuse la victoire de ne s'estre pu défaire de lui, voire en cette très injuste et très inique cause. Il me semble qu'il ne juge de Pompéius que deus fois (208, 324); ses autres exploits et ses conseils il les narre naïfvement, ne leur dérobant rien de leur mérite, voire parfois il lui prête des recommandations de quoi il se fût bien passé, comme lorsqu'il dit que ses conseils tardifs et considérés étoient tirés en mauvese part par ceus de son armée, car par là il semble le vouloir décharger d'avoir doné cette miserable bataille, tenant César combattu et assiégé de la faim (319). Il me semble bien qu'il passe un peu legièrement ce grand accidant de la

(1) Documens inédits sur Montaigne, recueillis et publiés par le docteur J.-F. Payen. Tiré à 100 exemplaires, chez Jannet, rue des Bons-Enfans.

mort de Pompeius. De tous les autres du parti contrère, il en parle si indifféramment, tantost nous proposant fidèlement leurs actions vertueuses, tantost vitieuses, qu'il n'est pas possible d'y marcher plus consciencieusement. S'il dérobe rien à la vérité, j'estime que ce soit parlant de soi, car si grandes choses ne peuvent pas être faictes par lui qu'il n'y ait plus du sien qu'il n'y en met. C'est ce livre qu'un général d'armée devroit continuellement avoir devant les yeus pour patron, comme faisoit le maréchal Strozzi, qui le savoit quasi par cœur, et l'a traduit; — non pas je ne sais quel Philippe de Commines, que Charles cinquième avoit en pareille recommandation que le grand Alexandre avoit les euvres d'Homère, (et que) Marcus Brutus (avoit) Polybius l'historien. »

Plusieurs passages de ce morceau ont été reportés par Montaigne dans les *Essais*, où l'on trouve (liv. II, ch. 33) : « Quand je considère la grandeur incomparable de cette ame, j'excuse la victoire de ne s'estre pu *despestrer* de luy, voire en cette très injuste et très inique cause; » et ailleurs (liv. II, ch. 10) : « Tant de grandes choses ne peuvent avoir été exécutées par luy qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met. » Nous avons ici le premier jet de son admiration et la première vue de son jugement. Le génie lucide et la hauteur d'âme de César lui apparaissent en même temps et se confondent pour ainsi dire dans une même impression.

On savait peu de choses sur la vie et sur la famille de Montaigne. M. Payen a trouvé, dans d'autres pièces également écrites de la main de Montaigne, des renseignemens, des dates et des faits qui devront désormais entrer dans la biographie de cet homme célèbre. Nous y apprenons que Montaigne fut, en 1577, nommé par Henri de Bourbon, roi de Navarre, gentilhomme de sa chambre; qu'en 1584, ce prince le vint voir à Montaigne, et y fut deux jours « servi de mes gens sans aucun de ses officiers; il n'y souffrit ni essai ni couvert, et dormit dans mon lit... Je lui fis eslancer un cerf en ma forêt qui le promena deux jours. » En 1588, étant à Paris, « je fus preins prisonnier par les capitènes et le peuple de Paris; c'étoit au temps que le roi en étoit mis hors par M. de Guise; fus mené en la Bastille, et me fut signifié que c'étoit à la sollicitation du duc d'Elbeuf et par droit de représailles au lieu d'un sien parant gentilhomme de Normandie que le roy tenoit prisonnier à Rouen. » La reine-mère obtint que Montaigne fût remis en liberté le soir du même jour. Ces faits, qui ont un intérêt véritablement historique, étaient totalement ignorés. M. Payen possède un grand nombre de documens qu'il utilisera sans doute quelque jour dans une édition complète de Montaigne.

LOUIS BIRAUT.

V. DE MARS.

V
1
A
U
G
1
5
1
8
5
5
XU